



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



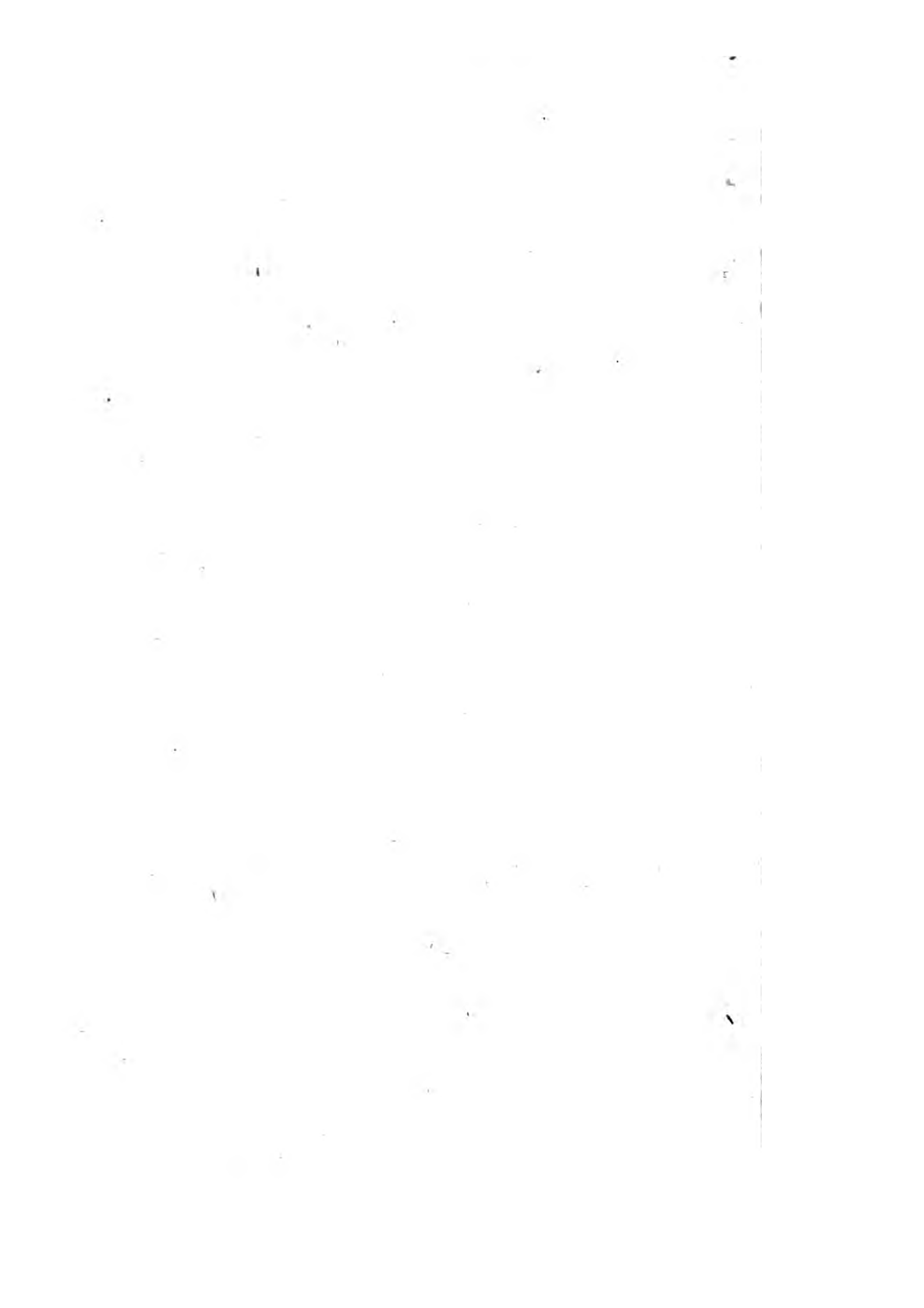
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





G. D. L. Horsburgh.





OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES.

DE

ACADEMIE FRANCOISE.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTEE DE PIECES
nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME QUATRIEME.



À LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT ; Libraire.

M. DCC. LI.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce quatrième Volume.

- I. Quatrième Lettre à Mr le Chevalier de B** ,
sur l' Aimable Vieillard. pag. 1
- II. SCENES de l' Aimable Vieillard , Coméd. 7
- III. Cinquième Lettre à Mr le Chevalier de
B** , sur le Tracassier. 33
- IV. SCENES du Tracassier , Comédie. 37
- V. Sixième Lettre au même. 53
- VI. LE VINDICATIF , Comédie. 57
- VII. Septième Lettre à Madame la Marquise
de P** , sur les Scènes Angloises. 67
- VIII. SCENES Angloises de Prosper & d'Hy-
polite. 71
- IX. Huitième Lettre à Mr l'Abbé D*** , sur
le Prothée. 91
- X. SCENES du Prothée , Comédie. 93
- XI. Neuvième Lettre à Mr D. Musicien. 107
- XII. SCENES de Thalie & Melpomène , Pro-
logue. 109
- XIII. L'HOMME SINGULIER , Comédie
en Vers & en cinq Actes. 123

| | |
|--|-----|
| XIV. LA FORCE DUNATUREL, Comédie en Vers & en cinq Actes. | 251 |
| XV. LE JEUNE-HOMME A L'EPREUVE, Comédie en Prose & en cinq Actes. | 359 |
| XVI. Epigrammes sur divers sujets, Préfa- ce. | 485 |
| XVII. Cent soixante & treize Epigrammes, <i>ibidem.</i> | 489 |
| XVIII. Epître en Vers au Roi sur sa Convales- cence. | 541 |

Fin de la Table du quatrième Volume.

S C E N E S

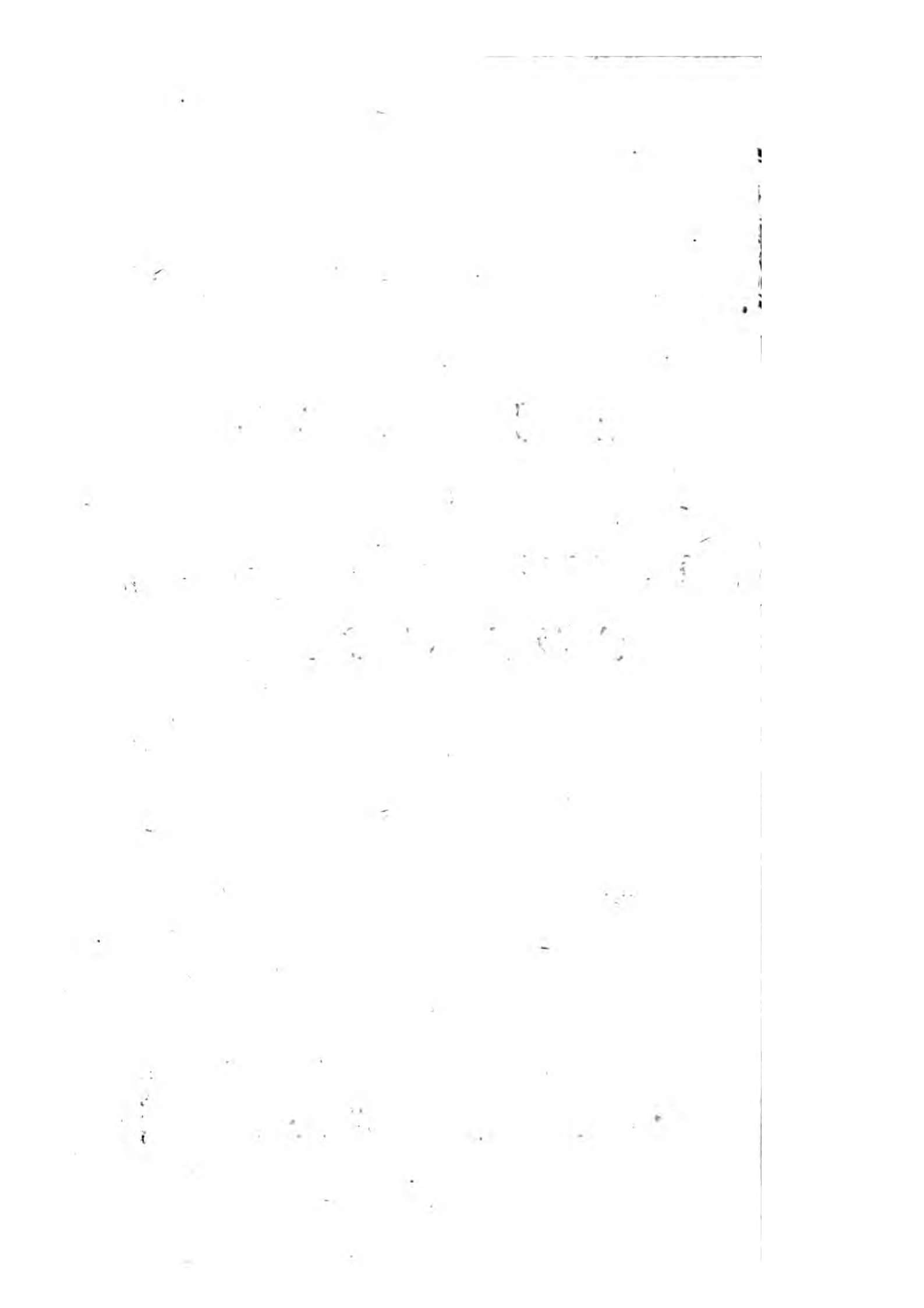
D E

L'AIMABLE VIEILLARD ,

C O M E D I E.

Tome IV.

A





QUATRIÈME
LETTRE
A MONSIEUR
LE CHEVALIER DE B**

JE vous envoie le plan que vous me demandez depuis si long-tems, Monsieur, & je me flatte que vous en serez content, car je l'ai composé avec autant de soin que de plaisir.

Le caractère, & les aventures de Monsieur votre Oncle, que nous allons représenter dans cette Pièce, ont tant d'agrémens & de singularité, que je présume qu'il nous sera facile d'en faire un Ouvrage intéressant : Nous l'intitulerons, L'AIMABLE VIEILLARD ; car il n'y a pas au monde un caractère plus gracieux que le sien : & l'art & la facilité de se rendre aimable à son âge, & de se faire aimer sincèrement par une jeune femme toute charmante, qui a pu se résoudre, pour l'épouser, à lui sacrifier un Amant aimé, sont des talens & des dons singuliers, qu'on peut justement regarder comme un phénomène. Tout ce que je crains, c'est que ce caractère, quoique copié d'après nature, ne paroisse pas vraisemblable ; car où sont les vieillards qui peuvent parvenir au bonheur de Monsieur votre Oncle ? Cependant, tout bien consi-

déré, Monsieur, comme nous voulons le copier trait pour trait; notre peinture rendra si fidèlement la vérité, qu'elle pourra bien acquérir le mérite du vraisemblable. J'ai l'expérience d'un pareil succès: Ma *Capricieuse du Philosophe Marié*, parut d'abord, aux Comédiens même, un caractère outré; mais, comme je l'avois copié soigneusement sur une personne avec qui je vivois depuis long-tems, la vérité de cette copie frapa tellement tous les esprits, qu'enfin elle passa, & passe encore pour vraisemblable, en dépit d'Aristote & de ses Traducteurs & Commentateurs, qui prétendent que souvent le vraisemblable ne se trouve pas dans le vrai, qu'ils nous défendent de représenter sur la Scène, s'il est sujet à cet inconvénient. Pour moi, j'ai passé sur la règle avec succès; & j'espère que nous ne serons pas moins heureux dans l'imitation de votre *aimable Oncle*.

Enfin, mon cher Chevalier, je porte la complaisance pour vous, aussi loin que mon amitié puisse la conduire. Non-seulement j'ai tout quitté pour dresser le plan que je vous envoie, j'ai satisfait exactement à ma promesse, en composant les trois premières Scènes du premier Acte. A la vérité, je ne les ai faites, qu'en Prose, & vous prendrez la peine de les versifier, vous qui faites si facilement de très-bons Vers, à moins que vous ne jugiez à propos de continuer la Pièce en Prose; & c'est à quoi je voudrois vous déterminer, parce que l'ouvrage en paroîtroit plus naturel, & qu'il est essentiel dans celui-ci de vous rapprocher de la nature le plus exactement qu'il vous sera possible, afin de faire plus aisément goûter votre principal caractère. Vous me direz qu'il est moins facile de faire réussir une Pièce en Prose,

L E T T R E.

qu'une Pièce en Vers, parce que la versification donne du relief aux choses les plus communes, & bien souvent même à de pures fadaïses, ou à des pensées très-fausses. Je demeure d'accord avec vous, que c'est là le privilège de la Poësie; mais vous écrivez si finement & si délicatement en Prose, que vous êtes capable de faire illusion, par la légèreté & par les agréments de votre style. D'ailleurs, il y a certains sujets qui réussissent mieux en Prose qu'en Vers; ce sont les sujets peu élevés, qui n'amènent rien de pathétique: tel est celui que vous allez traiter. Vous pouvez suivre aisément mon avis; car vous n'êtes pas de ces Poètes qui ne sçavent écrire qu'en Vers, pas même une harangue, pas même un petit compliment. Je compare ces gens-là, mon cher Chevalier, à certaines personnes qui n'ont d'esprit que dans leur tripot, c'est-à-dire, dans certaines sociétés que nous connoissons vous & moi, & où l'on s'est fait un jargon, & une sorte d'esprit qui n'est entendu, & qui n'a de mérite, que parmi ceux qui composent ces sociétés. Parcourez tous les différens quartiers de Paris, vous trouverez dans l'un des expressions & des plaisanteries qui s'y font admirer, qui font rire à pâmer, & qui paroissent misérables à vingt maisons en-deçà ou par-delà. Pour vous, mon cher Chevalier, vous avez de l'esprit par-tout, & en toute sorte de langage; ainsi, quelque parti que vous preniez par rapport au style de l'ouvrage que vous allez entreprendre, soyez sûr que vous ferez bien; & tâchez d'avoir une fois bonne opinion de vous-même. Voici les Scènes en question. Mandez-moi l'effet qu'elles auront produit sur vous, & si vous croyez devoir vous en servir.

Le jeune Gentilhomme à qui ces Lettres sont adressées ; a fait trois Comédies sur les plans qu'il avoit demandés , & y avoit employé les Scènes que l'on donne ici ; mais une mort prématurée ayant enlevé ce jeune & noble Auteur , qui jetta au feu ces trois Pièces pendant sa maladie , il n'y a nul inconvénient à publier ces fragmens , & les Lettres qui les accompagnoient.

A C T E U R S.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Madame DE BOISDOUCET.

Madame DE GRAINVILLE.

JULIE.

CATAU.

La Scène est à Paris.



SCENES

DE

L'AIMABLE VIEILLARD, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Monfieur DE BOISDOUCET,
CATAU.

Monfieur DE BOISDOUCET.



OUTIENS-MOI, ma pauvre Catau, mes jambes me refusent le service aujourd'hui. J'entre dans un accès de goutte. Ah, qu'il vient mal-à-propos ! Jamais je n'eus moins de disposition à être incommodé.

CATAU.

Ma foi, Monsieur, si la goutte a résolu de vous rendre visite, elle n'attendra pas votre commodité.

8 L'AIMABLE VIEILLARD,
Monsieur DE BOISDOUCET.

Tu dis vrai; elle me surprend toujours, la traîtresse. Maudite ennemie du repos & de la joye, pourquoi viens-tu t'acharner sur moi, qui ne suis ni sérieux, ni sombre, ni mélancolique, & qui n'ai pas le tems de m'affliger?

C A T A U.

Voilà justement ce qui fait qu'elle vous tient si bonne compagnie. Vous avez toujours aimé la joye, & la joye est la mere de la goutte; c'est ce que vous disoit l'autre jour votre Médecin.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Mon Médecin est un sot. Je connois des gens graves & sérieux, des Philosophes, des Catons, des Dévots, pour dire encore plus, à qui elle ne fait pas plus de quartier qu'à moi. Va, crois-moi, mon enfant, elle en veut aux sages comme aux fous; &, tout compté, tout rabattu, j'aime mieux l'avoir acquise par folie que par sagesse. Au moins me reste-t'il un agréable souvenir du passé; ce souvenir est le bâton de la vieillesse.

C A T A U.

Pour moi, je crois que c'est son tourment. Ah, Monsieur! Qu'il est dur de se ressouvenir qu'on a été, & de sentir qu'on n'est plus!

Monsieur DE BOISDOUCET.

Eh! Qui te dit que je sens cela? Avant que de juger un homme, il faut lui faire son procès.

C A T A U.

Pardon si je suis un peu trop libre; mais je vous dirai tout bonnement, Monsieur, que je crois que tous les Juges du monde vous condamneront sur l'étiquette du sac. La goutte ne plaide pas bien pour vous.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Je ne l'ai pas toujours; &, grace au Ciel, elle me laisse de longs intervalles, que je mets industrieusement à profit.

C O M E D I E, 9.
C A T A U.

Industrieusement, c'est bien dit. Quand on a mangé son fond, il faut vivre d'industrie.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Ah, friponne ! Je t'apprendrai à me connoître.

C A T A U.

Voilà une menace bien téméraire aux approches de la goutte.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Morbleu ! si elle vient tout de bon, je la tracasserai tant, qu'il faudra qu'elle déguerpisse.

C A T A U.

Hom ! Elle sera plus forte que vous. A propos, Madame vient d'arriver de la campagne, & viendra vous voir dans un petit moment ; ne lui ferez-vous point aussi quelque menace ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Oh, non. Sa présence me rend modeste. Je suis un peu mortifié quand je compare mon âge avec le sien ; mais je la défie, toute jeune qu'elle est, toute charmante qu'elle est, de me surpasser en bonne humeur.

C A T A U.

La bonne humeur est un mérite qu'on auroit tort de vous contester. Mais, malgré ce précieux reste de votre jeunesse, parlons en conscience, Monsieur. Etoit-il de votre prudence, à soixante ans complets, d'épouser une femme de vingt ans.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Oui, sans doute. Quand on se sent le goût trop usé, il faut chercher quelque ragoût qui le ranime. Quoi, parce que je suis vieux, dois-je renoncer à la bonne chère ? Si je ne puis pas manger beaucoup, je veux au moins manger délicatement. La vieillesse est trop ennuyeuse, pour la priver de ce qui peut la réjouir. La jeunesse se livre aux plaisirs par passion & par emportement, & la vieillesse par choix & par réflexion ;

10 L'AIMABLE VIEILLAD,
l'une est entraînée par eux ; l'autre , s'efforce à les
retenir. La première , les dévore sans modération , &
souvent à son préjudice ; la seconde , en use sobreme-
ment , & les savoure à longs traits , comme un res-
taurant salutaire.

C A T A U.

Vous défendez la vieillesse à merveille ; mais , ce-
pendant , j'ai toujours oui dire , que toute sorte de
plaisirs ne lui convenoient pas ; qu'elle devoit renon-
cer à l'amour , & encore plus au mariage.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Eh , pourquoi cela ?

C A T A U.

Pourquoi ? Eh mais C'est qu'elle n'est faite
ni pour l'un , ni pour l'autre.

Monfieur DE BOISDOUCET.

C'est selon. Il y a vieillards & vieillards. Ceux qui
font rechignez , malpropres & dégoûtans , fâcheux ,
querelleurs & babillards , qui louent toujours le tems
passé , & crient sans cesse contre le tems present ,
doivent renoncer à toute union , à toute société. Mais
tout vieillard qui , comme moi , ne diffère des jeunes-
gens que par l'âge , est en droit de les imiter en tout :
il peut aimer comme eux , se marier comme eux . . .

C A T A U.

Oui. Mais

Monfieur DE BOISDOUCET.

Point de mais , s'il vous plaît , Mademoiselle Ca-
tau. N'est-il pas vrai que , pour bien aimer , il suffit
d'être bien sensible ?

C A T A U.

D'accord :

Monfieur DE BOISDOUCET.

Eh bien , je défie tous les jeunes gens du monde ,
d'avoir le cœur plus sensible & plus tendre que moi.

C A T A U.

Passé pour cet article , quoique je pousse fort bien

C O M E D I E. II

répondre, que l'amour ne convient qu'à ceux qui peuvent l'inspirer. Mais, Monsieur, mettez la main sur la conscience : Pour épouser une femme aussi charmante que la vôtre, suffit-il d'en être bien amoureux ?

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Oui, cela suffit. Quiconque aime sa femme, est toujours certain de la rendre heureuse, pourvû qu'il observe trois choses que je vais te dire.

C A T A U.

Bon. La première ?

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

D'être libéral.

C A T A U.

La seconde ?

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

D'être complaisant.

C A T A U.

La troisième ?

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

De n'être point jaloux.

C A T A U.

Est-ce-là tout ?

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Oui.

C A T A U.

Hom ! Il y a là quelque *deficit*.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Je t'entens, coquine. Mais prends garde à toi.

C A T A U.

Je ne vous crains point. D'ailleurs, vous ressemblez à ces fanfarons qui ne menacent que les gens qui ne veulent point se battre.

MONSIEUR DE BOISDOUCET *voulant la baiser.*

Parbleu, tu ne m'insulteras pas davantage.

C A T A U.

Ei donc, petit badin, je vous laisserai tomber.

12 L'AIMABLE VIEILLARD,
Monsieur DE BOISDOUCET. 73
Garde-t'en bien.

C A T A U.

Ma foi , voici Madame , qui vous prend sur le fait.

S C E N E I I.

Monsieur DE BOISDOUCET, Madame
DE BOISDOUCET, C A T A U.

Madame DE BOISDOUCET.

A H, ah, je vous y attrape, monsieur l'infidèle !
Il n'y a plus moyen d'y tenir, & puisque vous
ne voulez pas être jaloux de moi, je vais être jalouse
de vous.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Ce sera fort bien fait. Croyez-vous qu'un homme
aussi jeune, aussi aimable que je le suis, puisse se bor-
ner à une femme de votre âge ? Non, non, ne vous y
attendez pas. Je veux vous faire sécher sur pied, &
me donner le plaisir de vous voir mourir de langueur.
Cela rétablira ma réputation.

Madame DE BOISDOUCET *en souriant.*

Ne ferez-vous jamais sage ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Et vous, ne ferez-vous jamais folle ?

Madame DE BOISDOUCET.

Patience, cela viendra.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Ma foi, je vous en défie.

C A T A U.

Monsieur, il ne faut jamais défier les femmes.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Va, va, je sçais bien à qui je me joue. D'ailleurs,
je crois, sans vanité, que j'ai trop de mérite & d'a-
grément, pour craindre qu'on m'enlève le cœur de

ma femme. Où trouveroit-elle qui me valut ? On n'a pas besoin de vertu pour m'aimer fidèlement, il ne faut que du bon goût.

Madame DE BOISDOUCET.

Vous dites plus vrai que vous ne pensez.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Comment donc, plus vrai que je ne pense ? Je me regardois tout-à-l'heure dans le miroir ; en vérité j'étois amoureux de moi même, & je me disois tout naturellement, qu'il faudroit que vous eussiez perdu l'esprit, si après avoir bien vû & considéré, l'homme de France le plus aimable, ne vous paroïssoit pas un monstre auprès de moi. Pour vous confirmer dans cette idée, je ne veux faire que deux pas devant vous. Tenez, voyez cette démarche. (*Il veut marcher & tombe dans son fauteuil, en criant : Abi, abi, abi.*) Quelle agilité ! Quelle grace ! Oh, par ma foi, vous êtes trop heureuse d'avoir un mari si charmant !

Madame DE BOISDOUCET.

Point de plaisanterie, s'il vous plaît. Je n'entends point raillerie sur votre sujet. Je vois que vous voilà très-incommodé, & je n'ai plus envie de rire. Catau, allez dire au Suisse qu'il ne laisse entrer personne, & que je ne veux voir qui que ce soit aujourd'hui.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Oh, pour le coup, vous êtes folle. Avez-vous oublié la partie que vous fîtes il y a quelques jours, d'aller aujourd'hui à la Comédie ? C'est une Pièce qui attire le beau monde, & je veux absolument que vous la voyiez. On va venir vous chercher. Catau, allez coëffer votre Maîtresse, dépêchez-vous, afin qu'elle soit prête à partir quand son amie arrivera.

Madame DE BOISDOUCET.

Non, Monsieur, je lui ai fait dire que j'étois incommodée.

14 L'AIMABLE VIEILLARD,
Monsieur DE BOISDOUCET.

Et moi, je viens de lui mander que vous vous portez bien, & que je la prie de venir tout-à l'heure.

Madame DE BOISDOUCET.

Voilà les tours que vous ne jouez toujours.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Oh, je vous en jouerai bien d'autres.

Madame DE BOISDOUCET.

Tout ce qu'il vous plaira, mais je ne fors point d'aujourd'hui.

Monsieur DE BOISDOUCET *vivement*.

Parbleu, vous irez vous divertir, car je l'ai résolu.

Madame DE BOISDOUCET.

Et puis-je me divertir, Monsieur, pendant que vous souffrez des douleurs mortelles ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Ce ne sont pas-là vos affaires.

Madame DE BOISDOUCET.

Ce sont les miennes tout autant que les vôtres; & tout résolument, je ne vous quitte point que vous ne vous portiez mieux.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Voilà une étrange obstination ! Oh, je vois bien que vous ne m'aimez plus.

Madame DE BOISDOUCET *tendrement*.

Je ne vous aime plus !

Monsieur DE BOISDOUCET.

Non ; puisque vous ne voulez pas faire ce que je veux.

Madame DE BOISDOUCET.

Ah, si vous le prenez sur ce ton-là, disposez de moi comme vous l'entendrez.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Eh bien, allez donc vous habiller, & tout de suite à la Comédie.

Madame DE BOISDOUCET.

M'habiller ? Vous n'y pensez pas. Ne suis-je pas assez bien vêtue ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Non, je voudrais que vous missiez...

Madame DE BOISDOUCET.

Avec votre permission, je n'ajouterai rien à ma parure. Quand vous me permettrez de vous tenir compagnie, je mettrai mes plus beaux atours.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Voici votre amie. Tenez, regardez ; quoi qu'elle pût être votre mere, elle est plus parée que vous.

CATAU.

Monsieur, plus on vieillit, plus on a besoin de parure. Pour ce qui est de ma Maitresse, qu'elle se néglige tant qu'elle voudra, je la défie de n'être pas belle.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Tu as raison, Catau. Viens que je te baise pour ce bon mot.

Madame DE BOISDOUCET.

En ma presence ? Mais cela est horrible.

CATAU.

Allez, Madame, ne craignez rien, à moins que je n'aie au-devant du baiser il ne sçauoit me parvenir ; & je ne suis point fille à faire les avances.



SCENE III.

MONSIEUR DE BOISDOUCET,
MADAME DE BOISDOUCET,
MADAME DE GRINVILLE.

MONSIEUR DE BOISDOUCET à *Catau*.

V A-t'en dire à ma Fille que je veux lui parler, dès que ces Dames seront sorties.

MADAME DE GRINVILLE.

A ce que je vois, Madame, votre Mari est toujours libertin. Me suis-je trompée ? Il me semble qu'il vouloit baiser *Catau*.

MADAME DE BOISDOUCET.

Eh vraiment oui, Madame. C'est un infidèle qui me fera mourir de douleur. Vous ne sçauriez imaginer tous les mauvais traitemens que je reçois de lui. Je veux rester ici, parce qu'il sent de grandes douleurs, il ne le veut pas. Je ne veux point aller à la Comédie, il veut que nous y allions ensemble. Je ne me soucie ni d'ajustemens, ni de parures, il ne me trouve jamais assez richement vêtue. Je voudrois ne voir que lui, & que ses plus intimes amis, il prétend que je reçoive ici mille gens, & que je leur rende exactement leurs visites. Je suis triste, parce qu'il souffre, il me défend de m'affliger. Le jeu ne m'amuse jamais, il souhaite que je joue sans cesse. Je n'aime point la dépense, il me prodigue l'argent, & me gronde quand je ne l'ai pas dépensé. Enfin, Madame, je vous porte mes plaintes. Il n'y a point de contradictions de cette espèce, que je n'essuye de lui tous les jours. Il prétend même que je ne reconnoisse aucune autorité, & que je vive dans une entière jouissance de mes volontés. Ne trouvez-vous pas, Madame, que je suis la Femme du monde la plus malheureuse ?

Madame DE GRINVILLE.

En effet , comment pouvez-vous tenir contre tant de persécutions ? Votre situation est affreuse ; mais je vous fais un aveu bien libre : j'ai le cœur si mauvais & l'ame si perverse , que je voudrois voir toutes les femmes du monde aussi malheureuses que vous.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Vous plaïsantez l'une & l'autre , mais ma foi , vous avez grand tort. Elle se croit heureuse , & vous , madame , vous êtes persuadée que son sort mérite d'être envié. Pour moi , je pense bien différemment , & je vous jure que je la plains de tout mon cœur.

Madame DE BOISDOUCET.

En quoi donc , monsieur , suis je à plaindre ? Ne m'avez-vous pas fait ma fortune ? Ne suis-je pas comblée de vos dons ? N'êtes-vous pas toujours aussi poli , aussi doux , aussi complaisant que le plus jeune , le plus vif & le plus tendre amant ? Depuis que j'ai le bonheur d'être votre femme , m'avez-vous jamais donné le moindre chagrin ? Ai-je jamais vû le plus léger nuage obscurcir votre humeur , au milieu même des plus grandes souffrances ? Et si j'étois assez folle pour vous croire , y auroit-il femme à Paris & même à la Cour , qui fût plus indépendante que moi ? Ne me rendez vous pas la maîtresse absolue de votre maison , de votre famille , de vos biens ? Qu'ai-je donc à desirer , je vous prie , & que me manque t'il pour être heureuse ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Il vous manque . . . un jeune mari.

Madame DE BOISDOUCET.

Eh , monsieur , les plus jeunes sont les moins supportables. S'ils ont quelque mérite & quelque agrément , ce n'est pas chez eux qu'on s'en aperçoit ; il suffit d'être leur femme pour être maussade à leurs yeux , & ils ne marquent des attentions & des empressements que pour celles qu'ils devroient mépriser , ou sur

lesquelles ils n'ont aucun droit, que celui qu'ils tiennent de la corruption des mœurs. Il n'y a pas longtemps que je suis dans le monde ; mais je le connois assez pour être persuadée, qu'il n'y a pas de plus grandes dupes que les femmes, qui s'imaginent qu'épouser un jeune homme, c'est le comble de la félicité. Quelles sont bien-tôt détrompées, & qu'un jour, un seul jour heureux, leur coûte d'amertumes & de soupirs, pour peu qu'elles soient raisonnables ! Pour moi, ce que j'ai toujours souhaité, c'est d'être aimée de mon mari. J'ai votre cœur, je suis sûre que je l'aurai toujours, & je n'ai plus rien à souhaiter.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Ah, si mon cœur suffit pour faire votre bonheur, vous êtes, par ma foi, la plus heureuse femme du monde.

MADAME DE BOISDOUCET.

S'il me suffit ? En doutez-vous ?

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Je ne sçaurois en douter sans vous offenser. Mais malgré tout cela je ne laisse pas de vous plaindre, & quelquefois je me fais des reproches qui m'affligent.

MADAME DE BOISDOUCET *vivement*.

Vous m'impatientez. Eh, quels reproches pouvez-vous vous faire, monsieur ?

MADAME DE GRINVILLE.

Je crois qu'ils vont se quereller. Le sujet en sera nouveau.

MADAME DE BOISDOUCET.

Mais, Madame, n'ai-je pas raison ? Il n'est pas possible d'être plus contente, que je le suis, & il s'opiniâtre à plaindre mon sort.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

C'est que je suis équitable, & que je raisonne juste. Madame est assez de nos amies, pour que nous parlions librement devant elle. Puis-je me cacher & vous empêcher de sentir, que je suis vieux & infirme, &

que pour vous donner à moi , vos Parens ont forcé votre inclination ? Ne m'avez-vous pas sacrifié par obéissance , le plus aimable homme qu'on puisse voir ? N'étoit-il pas idolâtre de vos charmes , & pouviez-vous , sans ingratitude , n'être pas sensible à sa passion ? Cependant dès que je me suis mis sur les rangs , votre Pere & votre Mere ont accepté mes propositions. Vous n'avez fait , du moins que je sçache , aucune résistance à leurs volontés , & moi qui n'étois point instruit de vos sentimens , j'ai rompu les plus beaux liens que l'amour pût former. N'allez pas me nier ce que je viens de vous dire , car c'est votre Mere elle-même qui me l'a révélé depuis notre Mariage.

Madame DE BOISDOUCET.

Avec tout le respect que je lui dois , elle a commise une grande imprudence.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Et moi je dis , qu'elle n'a jamais été plus prudente qu'en cette occasion. Elle voyoit que le Marquis venoit ici très assiduellement ; que ses visites , loin de me déplaire , m'étoient fort agréables , tandis qu'elles vous caufoient les plus vives inquiétudes. Vous l'aviez engagée plusieurs fois à me prier instamment de ne plus attirer le Marquis chez moi , & de l'obliger par un froid accueil à n'y plus revenir. Et quand elle a vû que je m'obstinois à le recevoir gracieusement , comme un ami dont la compagnie m'étoit agréable , elle s'est vuë contrainte de m'avertir qu'il vous avoit aimée , & que sa passion duroit encore.

Madame DE BOISDOUCET.

Qu'a produit cette confidence , puisque vous pressez le Marquis de plus en plus , de venir chez vous fréquemment ?

Monfieur DE BOISDOUCET.

J'ai de bonnes raisons pour cela ; & si vous m'aimez ,

20 L'AIMABLE VIBILLARD,
vous ne lui direz rien qui puisse lui faire croire que
sa présence nous déplaît.

Madame DE GRINVILLE.

Oh, pour cela vous avez tort. Quoique je présume
infiniment de la vertu de Madame, vous ne devez
pas à tous momens la mettre à l'épreuve.

Monsieur DE BOISDOUCET.

A l'épreuve? Vous vous moquez de moi. Je n'ai
nul dessein de l'éprouver, & je suis plus sûr de sa
vertu que de la mienne.

Madame DE GRINVILLE.

Que de la vôtre?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Oui, Madame. Je suis un vieux libertin. L'âge, les
infirmitez, & tout l'amour que j'ai pour ma Femme,
ont bien de la peine à me corriger. J'ai des inclina-
tions perverses à surmonter, & elle n'a que son pen-
chant & que l'habitude à suivre, pour être toujours
la plus honnête Femme du monde.

Madame DE GRINVILLE.

Elle n'est donc pas à plaindre.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Pardonnez moi. Je la plains de ce qu'elle est obligée
par devoir & par vertu, à sacrifier les plus beaux jours
de sa vie, à un homme qui a passé les siens. Cela me
désole pour elle.

Madame DE BOISDOUCET.

Vous êtes bien injuste. Me voyez-vous affligée, cha-
grine, de mauvaise humeur?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Je ne vois en vous qu'une égalité charmante.

Madame DE BOISDOUCET.

Vous m'aimez donc toujours.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Ah, si je pouvois me jeter à vos pieds, je vous fe-
rois voir si je vous aime. (à Madame de Grinville.)
Madame, aidez moi, je vous prie.

Madame DE BOISDOUCET.

Non , Madame , laissez - le dans son fauteuil ,
pour le punir de ce qu'il me croit malheureuse.

Madame DE GRINVILLE.

Vous avez raison , cela mérite punition.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Ah , les méchantes Femmes ! Que je vous hais toutes deux !

Madame DE BOISDOUCET.

Eh bien , composons . Si vous voulez me promettre de congédier le Marquis , je vous embrasserai de tout mon cœur.

Madame DE GRINVILLE.

Voilà un accommodement à faire . Voyez .

Monsieur DE BOISDOUCET.

Eh bien , commencez par m'embrasser .

Madame DE BOISDOUCET.

Volontiers . (*Elle l'embrasse , & puis elle dit :*) Obtiendrai-je ma demande ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

Moins que jamais . Le Marquis est mon ami , & je vous avertis qu'il soupe ce soir avec nous , & avec Madame , si elle le veut bien .

Madame DE GRINVILLE.

Volontiers , mais . . .

Madame DE BOISDOUCET.

Oh bien , puisque vous m'avez trompée . . .

Monsieur DE BOISDOUCET.

Un peu de patience , & vous verrez que j'ai raison .

Madame DE BOISDOUCET.

Mais du moins faites-moi la grace de me le prouver .

Monsieur DE BOISDOUCET.

Allez à la Comédie , & à votre retour , je vous révélerai le mystère .

Madame DE BOISDOUCET.

Le mystère ?

22 L'AIMABLE VIEILLAD,
Monsieur DE BOISDOUCET.

Oui, c'en est un jusqu'à présent; & si vous n'aprouvez pas mes vuës, je consens que vous ne m'aimiez plus. Ne m'en demandez pas davantage dans ce moment. Allez, Mesdames.

Madame DE BOISDOUCET.

Jusqu'à tantôt, Monsieur; souvenez-vous de votre promesse.

Madame DE GRINVILLE.

Je reviendrai pour vous presser de la tenir.

Madame DE BOISDOUCET.

Je fors, parce que vous me l'ordonnez. Mais je vous avertis que je ne reviendrai jamais aussi-tôt que je le souhaite, & que je meurs d'impatience d'être instruite de vos intentions.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Tranquillisez-vous. Je vous jure d'avance que vous serez contente de ce que je médite.

Madame DE BOISDOUCET.

Je vous connois trop pour en douter. Sans adieu.

SCENE IV.

Monsieur DE BOISDOUCET *seul.*

L'Aimable créature! Je m'admire de ce que je n'en suis point jaloux, & c'est-là le vrai chef-d'œuvre de ma raison. Si jamais je le deviens, il faudra que je radote. Je ne suis pas dupe: je sçais tous les tours que nos Femmes nous jouent, & que souvent la tête tourne aux plus raisonnables. Mais plus j'examine, plus je connois celle-ci, plus je me crois en sûreté. Tout bien considéré, cependant, il ne faut pas trop exposer sa vertu. Chaque chose a son période, où elle n'est pas plutôt parvenue qu'elle rétrograde, & je n'aimerois point une vertu qui reviendrait sur ses pas.

Au retour, elle pourroit broncher. C'est ce qu'il faut prévenir prudemment, lorsqu'il en est encore tems. Voici ma Fille fort à propos; commençons à mettre les fers au feu.

S C E N E V.

Monfieur DE BOISDOUCET,
JULIE.

JULIE.

O N m'a dit, mon Pere, que vous vouliez me parler.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Oui, ma Fille, affeuez-vous, & raisonnons. Qu'avez-vous? Vous me paroiffez triste.

JULIE.

Moi, mon Pere? Point du tout.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Pardonnez-moi. Je vois je ne fçais quelles nuances dans vos traits, qui me difent que vous n'êtes pas contente. Parlez-moi fincèrement, ma Fille. N'est-il pas vrai que vous êtes fâchée d'avoir une Belle-mere.

JULIE.

Celle que vous m'avez donnée est fi raisonnable, que je la regarde moins comme une Belle-mere, que comme une amie.

Monfieur DE BOISDOUCET.

De bonne foi, êtes-vous contente d'elle?

JULIE.

J'ai tout lieu de l'être, & quoique je me fuffe propofé de la haïr de toute ma force, elle m'oblige à l'aimer de tout mon cœur.

Monfieur DE BOISDOUCET.

J'en fuis charmé. Cela fait fon éloge & le vôtre. Deux Femmes, qui s'accordent depuis près de fix mois!

24 L'AIMABLE VIEILLARD,
Rien n'est plus admirable. Malgré la satisfaction que
j'en ressens, je vous avoue que je ne me serois point
remarié, si je n'avois considéré que je suis vieux &
infirmes, & que j'avois besoin de consolation.

J U L I E.

Vous pouviez la trouver en moi. Je vous aurois
pour le moins aussi bien gouverné que ma Belle-mere.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Je le veux croire. Mais vous aviez dix-huit ans, &
une Fille, à cet âge-là, mon enfant, est moins pro-
pre à gouverner un Pere qu'un Mari.

J U L I E.

Qu'un Mari ! Je m'en passerai bien.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Hom ! Pas si bien que vous le dites.

J U L I E.

En vérité, Monsieur, vous me faites rougir.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

C'est bien fait à vous. Mais vous êtes ma Fille.

J U L I E.

Je m'en fais gloire.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Et ma Fille ne peut pas avoir dix-huit ans, sans
avoir une grande vocation pour le mariage.

J U L I E.

Je ne m'en suis point aperçue jusqu'à present.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Point de dissimulation. Expliquons-nous nettement.
Si je vous offrois un Mari de vingt-quatre ou vingt-
cinq ans, beau, bien fait, spirituel, honnête homme,
& passablement riche, de bonne foi le refuseriez-
vous ? Sur-tout s'il étoit de naissance à pouvoir pré-
tendre à votre main ?

J U L I E.

Je ferois ce que vous m'ordonneriez. Je ne dois
avoir de volonté que la vôtre.

MONSIEUR

Monfieur DE BOISDOUCET.

Bien répondu. L'aimeriez-vous ?

JULIE.

Je n'en ſçai rien , mon Pere.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Mais ſi je vous ordonnois de l'aimer ?

JULIE.

Je ferois mon poſſible pour vous obéir.

Monfieur DE BOISDOUCET.

L'épouſeriez-vous quand même vous ne l'aime-
riez pas ?

JULIE.

Oui, Monfieur, ſi vous le vouliez abſolument.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Oh bien, voilà ce que je ne voudrai jamais. Je veux
que vous aimiez de tout votre cœur celui que vous
épouſerez. Faites-moi votre confident, ma Fille,
n'avez-vous point quelque inclination ?

JULIE.

Moi ?

Monfieur DE BOISDOUCET.

Vous rougiſſez ! Cela vaut mille paroles. Enfin
vous aimez, & j'en ſuis ravi, car je crois connoître
l'objet de votre inclination.

JULIE.

Vous connoiſſez donc mieux mes ſentimens que
moi même.

Monfieur DE BOISDOUCET.

Non, pas mieux, mais auſſi bien. J'ai de l'expé-
rience, & des yeux très-clairvoyans. Je les employe
ſouvent à vous examiner, & ils m'ont raporté, voïez
ſ'ils ſont menteurs, que le Marquis vous plaiſoit
beaucoup.

JULIE.

Quel Marquis ?

Monfieur DE BOISDOUCET.

Celui qui vient ici tous les jours.

Tome, IV.

B

JULIE.

26 L'AIMABLE VIEILLARD,
JULIE.

Ah, Monsieur, ne croyez pas cela. Le Marquis ne pense nullement à moi.

Monsieur DE BOISDOUCET *vivement.*
Et à qui donc ?

JULIE.

Il ne me l'a pas dit.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Oh, vous le devinez.

JULIE.

Quand je le devinerois, mon pere, il ne me conviendrait pas de vous le dire.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Cela peut-être, mais je veux que vous me le disiez, je le veux, je le veux.

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Ah, monsieur, dispensez-m'en, je vous en conjure. Je puis me tromper....

Monsieur DE BOISDOUCET.

Non, ma chere enfant, vous ne vous trompez pas. Il aime votre belle-mere, & je le sçais depuis long tems.

JULIE.

Ah, Ciel ! & qui vous l'a dit ?

Monsieur DE BOISDOUCET.

C'est la mere de ma femme. Mais je n'en suis nullement alarmé.

JULIE.

Vous ne devez pas l'être non plus.

Monsieur DE BOISDOUCET.

Parlez-vous de bonne foi ?

JULIE.

Oui, je vous jure. Si j'ai conçu quelque estime pour lui, c'est ma belle-mere qui en est cause. Elle m'a dit cent fois que le Marquis étoit digne de moi, qu'il falloit que je songeasse à lui, & qu'elle l'apuyeroit de tout son crédit, afin qu'il pût m'obtenir de vous. Sur ces discours si souvent répétez, je me suis ac-

coutumée, je l'avouë, à le regarder comme un homme qu'on me destinoit ; & je n'ai point combattu les sentimens que son mérite pouvoit m'inspirer. J'en suis au desespoir, car je me suis aperçue trop tard, qu'il avoit d'autres intentions que celles de me plaire.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

C'est une folie dont nous le guérirons.

JULIE.

Au moins puis-je vous assurer que ma belle-mere y fait son possible, & qu'elle l'a menacé vingt-fois de l'exclure d'ici, s'il ne prenoit pas le parti de s'attacher à moi.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Ce que vous m'apprenez-là, ma fille, me met au comble de mes vœux, & j'espère vous en récompenser bientôt, en vous donnant le Marquis pour époux.

JULIE.

Ah, mon pere, il ne m'aime point.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Nous ferons en sorte, votre belle-mere & moi, qu'il vous rende la justice que vous méritez. Vous êtes trop aimable & un trop bon parti, pour l'aimer long-tems sans en être aimée. Il s'agit presentement de détruire pour toujours, les folles espérances qu'il conserve encore, & dès que cela sera fait, nous aurons bientôt conclu. Je veux lui écrire un mot, aidez-moi, ma fille, à me traîner dans mon cabinet.

JULIE.

De tout mon cœur. Au moins, mon pere, n'allez pas lui révéler que j'ai quelque estime pour lui. Cela le rendroit trop vain.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Non, non, je lui dirai que vous le haïssez.

JULIE.

Ah, mon pere, cela seroit trop cruel.

MONSIEUR DE BOISDOUCET.

Que voulez-vous donc que je lui dise ?

28 L'AIMABLE VIEILLARD;
 J U L I E.

Dites-lui... que dès que vous m'ordonnez quelque chose... je suis toujours prêt à vous obéir.

 Monsieur DE BOISDOUCET.

Oui, pourvû que cela vous plaise. Ah, nature que tu es expressive, & qu'en dépit de la pudeur, ton langage est intelligible!

Fin du premier Acte.



SUITE DE LA LETTRE IV.

[Je croyois , mon cher Chevalier , que je me bornerois aux trois premières Scènes , mais le plan des deux dernières à eu tant d'attrait pour moi , que je n'ai pû résister à la tentation de le mettre en œuvre. Ainsi , voilà votre premier Acte expédié. Vous n'aurez que la peine de le corriger. La dernière Scène est un peu longue , parce que mes occupations ne m'ont pas laissé le loisir de la faire un peu plus courte. Vous prendrez soin de l'abréger si elle vous ennuye. Dès que j'aurai fini ma Pièce en cinq Actes , qui doit être représentée l'Hyver prochain , j'ébaucherai votre TRACASSIER ; enforte qu'avant qu'il soit trois mois , vous aurez à votre disposition une grande & une petite Pièce , toutes deux de caractère & fort intéressantes. J'espère que nous les mettrons en état de paroître , si vous prenez le parti de risquer l'aventure ; aventure toujours périlleuse à la vérité , mais qui le sera moins pour vous que pour un autre , puisque vous garderez l'*incognito* ; vous ne serez connu que de QUINAUT , dont la discrétion est à toute épreuve. C'est un très-honnête garçon , dont les sentimens sont infiniment au-dessus de sa profession , & dont les conseils sont toujours très-utiles. Il a une pratique du Théâtre , qui lui tient lieu de toutes les règles & de tous les préceptes d'Aristote & d'Horace ; & qui lui fait mettre le doigt tout d'un coup , sur les moindres défauts d'un ouvrage dramatique. J'en ai fait l'expérience plusieurs fois , & je m'en suis toujours bien trouvé : D'ailleurs , je suis son intime Ami , & je m'en fais gloire , malgré les sots préjugés du Vul-

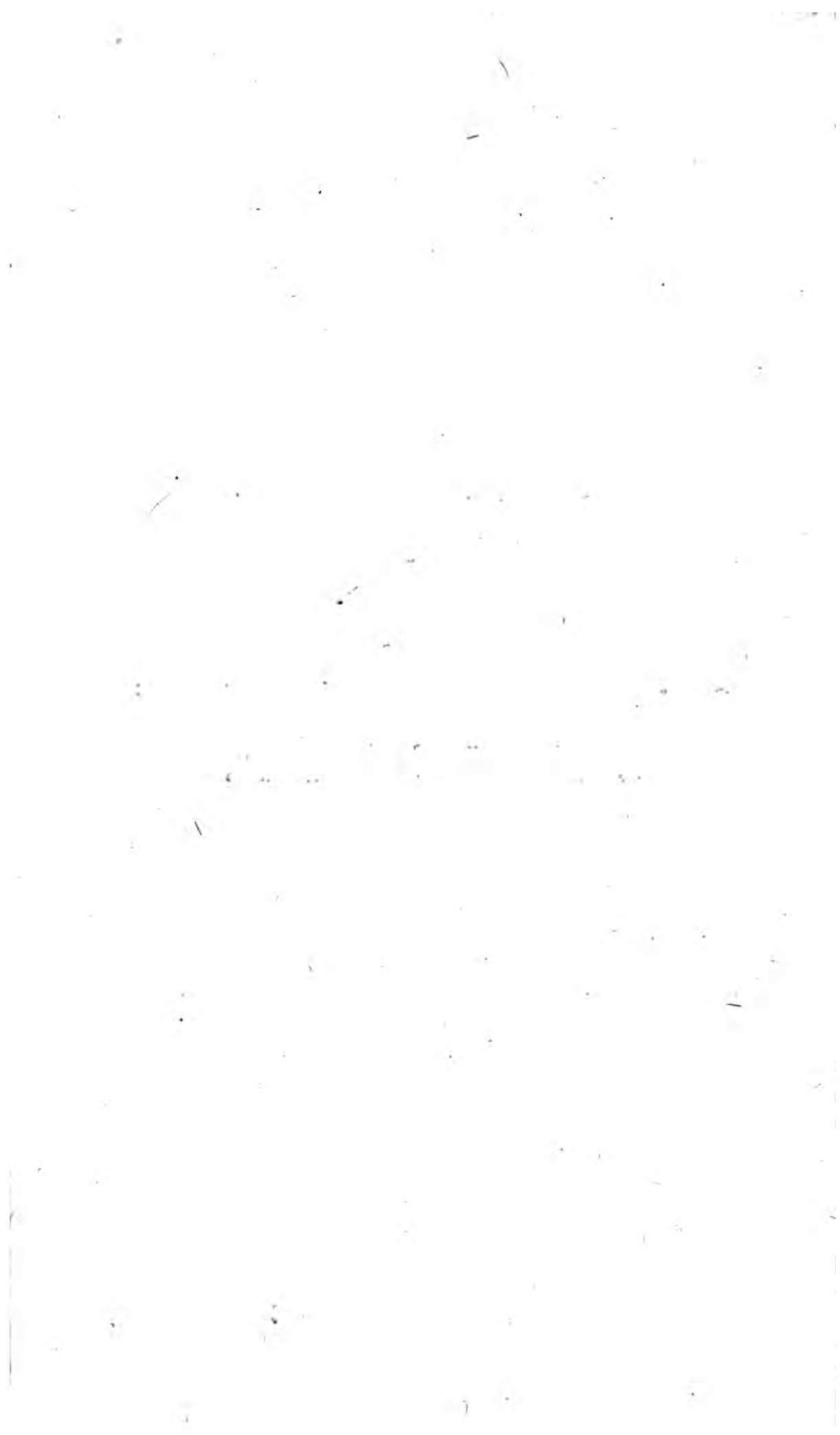
30 SUITE DE LA LETTRE IV.

gairé; je suis sûr qu'il m'aime aussi sincèrement, & qu'il sera ravi de m'en donner de nouvelles preuves, par tous les services qu'il pourra vous rendre. Sa Sœur n'est pas moins estimable par son esprit, par ses sentimens, & par son bon cœur, que par ses talens inimitables pour la Comédie. D'ailleurs, elle est tout-à-fait aimable dans la société, vive & amusante, solide & sérieuse tour à tour, & toujours le plus à propos du monde. Enfin, je veux vous introduire auprès du Frere & de la Sœur, & je suis sûr que vous m'en serez d'autant plus redevable, qu'il n'est pas facile d'avoir accès auprès d'eux. C'est leur défaut, mais il ne me déplaît pas, parce qu'au moins quand on est de leurs amis, on est sûr que c'est tout de bon & pour toujours. J'attends votre réponse avec impatience; aimez-moi autant que je vous aime, mon cher Chevalier, & je serai très-content de vous.]

Fin de la Lettre quatrième.



S C E N E S
D U
TRACASSIER,
COMEDIE.





CINQUIÈME
L E T T R E
A M O N S I E U R
LE CHEVALIER DE B**

JE reçus hier par votre illustre Ami, Monsieur, le second, le troisième, & le quatrième Acte de votre AIMABLE VIEILLARD : Je les ai lus avec avidité, & si vous êtes mon Disciple, comme vous le dites, vous entrez merveilleusement dans les idées de votre Maître, & je puis même ajouter, sans flatterie, que vous les enrichissez. Rien n'est plus vif ni plus brillant que votre style, & votre dialogue est très-amusant. Tout le défaut que j'y trouve, c'est qu'il penche un peu trop au sérieux, & que vous y prodiguez l'esprit & les tirades. Gardez-vous bien de cet excès, qui tend rapidement vers le mauvais goût. Pour vous préserver de ce malheur, ne perdez jamais de vue l'objet de la Comédie, qui est de représenter naïvement les mœurs de nos Contemporains. Or, il n'est rien qui nous écarte plus sensiblement de cet objet, que l'ambition d'avoir de l'esprit, & d'éblouir continuellement par des faillies & par des pointes. Quand l'occasion demande de l'esprit, ayons-en, si nous pouvons,

mais quand elle n'exige qu'une imitation naïve du langage & des mœurs des personnes qui doivent parler uniment, un Auteur se rend ridicule & insupportable, dès qu'il veut leur donner de l'esprit. Si un Peintre en portrait, par exemple, au lieu de copier fidèlement les traits de l'homme qui se fait peindre, & qui n'a rien que de très-commun dans la physionomie, s'avisait d'allier à ses traits, des graces & un air fin qui n'y seroient point, quelque beau que fût d'ailleurs ce portrait, ne diroit-on pas, avec juste raison, qu'il ne ressembleroit nullement à l'original; & par ce défaut essentiel, ne seroit-ce pas un mauvais portrait, quoiqu'admirable par la richesse du coloris, & par la beauté de l'expression? Il en est de même d'un Auteur comique. C'est un Peintre en portrait. Il aura tout l'esprit, toute la vivacité possibles, les expressions les plus riches & les plus brillantes, les saillies les plus agréables & les plus piquantes, le style le plus correct & le plus recherché; mais avec tous ces talens si nécessaires & si estimables, s'il perd de vûe la nature, la ressemblance, la vérité; s'il donne de l'esprit à qui n'en doit point avoir; des graces & de la politesse à des personnages grossiers, de l'élégance & de la finesse à des gens vulgaires, c'est un Auteur misérable, qui n'a ni goût ni jugement. Une Pièce simplement écrite, & qui met sous mes yeux des mœurs ressemblantes, est cent fois plus estimable que tous ces chefs-d'œuvres déplacés, pur effet d'une imagination brillante, qui ne suit que ses élans & son caprice. Renfermons-nous donc dans le vrai, mon cher Chevalier, & fuyons comme peste tout ornement ambitieux, tout ornement qui n'est pas à sa place, tout orne-

ment défavoué par la nature : Souvenons-nous toujours de ce que dit Plutarque , qu'il ne faut jamais travailler pour la gloire , mais travailler uniquement pour bien faire. Faites bien , vous avez tout fait , & infailliblement la gloire en résultera : Mais si vous faites sentir que vous ne travaillez que pour satisfaire votre vanité , c'est-à-dire , que vous ne travaillez que pour surprendre & que pour arracher des louanges , on pourra vous en donner précipitamment ; mais , après quelques réflexions , on vous les fera payer bien cher , & vous tomberez plus rapidement que vous n'étiez monté. Ne perdez jamais de vûë ces préceptes , mon cher Ami , & gravez-les profondément dans votre mémoire ; car , il faut que je vous le dise naturellement , vous avez trop d'esprit pour n'en avoir pas besoin. Observez-les rigoureusement dans votre cinquième Acte , où il n'est question que de résumer les incidens de la Pièce , & de les faire tous aboutir au dénouement.

Pour faire un peu diversion à votre travail , & pour donner quelque relâche à votre génie , par un objet qui ait l'agrément de la nouveauté , je joins ici le plan & les trois premières Scènes du TRACASSIER. Voyez si j'ébauche bien votre original , & si les premiers traits sont reconnoissables : vous pouvez en juger mieux que personne , puisque vous l'avez continuellement devant vos yeux , & que vous êtes assez malheureux pour vivre avec lui. Il pourra reconnoître un jour son aventure dans cette petite Comédie ; mais que nous importe , pourvû que nous le corrigions ? Il a de l'esprit , du bon sens , du jugement , il pousse & entend bien la raillerie ; avec ces qualités , on n'est point incorrigible. Au reste , il faut vous faire

observer d'avance, que j'ai placé, dans ce nouveau plan, un rôle de petite fille, afin de vous donner un exemple frappant de cette aimable naïveté qui touche le cœur, & qui produit de si grands effets quand elle est bien imitée. Je donne à Louison bien de l'esprit, car un enfant peut en avoir beaucoup, mais c'est de cet esprit naissant qui commence à se dégager de la matière; c'est un petit bouton de rose, qui fait espérer une fleur brillante. Voilà, ce me semble, assez préluder; venons au fait présentement; je vais vous copier mes Scènes.

A C T E U R S.

LE CHEVALIER.

JAVOTTE.

LOUISON.

La Scène est à Paris.



S C E N E S
DU TRACASSIER,
C O M E D I E.

S C E N E P R E M I E R E.
L E C H E V A L I E R , J A V O T T E.
L E C H E V A L I E R.



SERVITEUR très-humble à l'aimable
Javotte.

J A V O T T E.

Très-humble servante à Monsieur le
Chevalier de Godanville.

L E C H E V A L I E R.

Il y a huit jours que je ne suis venu céans. Des affaires pressantes m'ont obligé de faire un petit voyage, & j'arrive dans ce moment, très-impatient, je t'assure, de sçavoir comment se porte toute la famille.

J A V O T T E.

A merveille, Monsieur le Chevalier. Jamais elle ne s'est mieux portée.

38 **LE TRACASSIER,**
LE CHEVALIER.

L'agréable nouvelle ! Tu sçais avec quelle vivacité je m'intéresse à Monsieur le Baron, à Madame la Baronne, & à Mademoiselle Angélique. Est-il jour céans ?

JAVOTTE.

Non, Monsieur; mais je ne manquerai pas de leur rendre un compte fidèle de votre impatience & de vos politesses. Je vous suis caution qu'on vous en sçaura tout le gré possible.

LE CHEVALIER.

Du moins je m'en flâte, & il y a long tems que Monsieur le Baron & toute sa famille, doivent être persuadés de mon dévouement. Il est sans borne, & à toute épreuve.

JAVOTTE.

C'est ce que Monsieur le Baron se disoit hier à lui-même dans son cabinet.

LE CHEVALIER.

Dans son cabinet ? Cela est obligeant. Il continuë donc à s'y entretenir tout haut, & tout seul ?

JAVOTTE.

Oui, Monsieur, il quitte tout le monde pour se parler, & ses conversations entre lui, & lui, sont un doux amusement dont il ne se lasse jamais. Il se trouve tout l'esprit & tous les agrémens, qui rendent la conversation charmante. Nous prenons assez souvent la liberté de l'écouter, & il se dit quelquefois des choses qu'on ne peut pas écouter long-tems. Madame le surprit, il y a quelques jours, jouant au piquet.

LE CHEVALIER.

Au piquet ! Avec qui ?

JAVOTTE.

Avec lui-même, argent sur table. Il se donnoit des soufflets, & se chantoit pouilles, parce qu'il s'étoit gagné cent pistoles.

C O M E D I E.

39

L E C H E V A L I E R.

L'aimable original ! Mais entrons. Je veux lui renouveler les protestations de mon estime & de mon amitié, aussi bien qu'à Madame sa Femme, & à Mademoiselle leur Fille.

J A V O T T E *l'arrêtant.*

Je me charge de ce soin-là, Monsieur le Chevalier, & vous me permettrez de vous certifier de leur part, qu'ils sont si persuadés de votre attachement, qu'il n'est pas besoin que vous les en assuriez.

L E C H E V A L I E R.

Sur mon honneur, & foi de Gentilhomme, il me feroit impossible de dire qui j'aime le plus, du Père, de la Mère, ou de la Fille.

J A V O T T E.

Voilà une furieuse amitié ! J'aurois peine à vous dire aussi, laquelle de ces personnes a le plus d'affection pour vous. Monsieur le Baron ne se lasse point de vous louer, Madame la Baronne vante votre mérite à tous venans, & Mademoiselle Angélique vous élève jusqu'aux nuës. Pour moi, je ne vous dis point ce que je pense & ce que je dis de vous, cela blesseroit votre modestie.

L E C H E V A L I E R.

Tu me ravis, ma chère Javotte, & il faut que je t'embrasse pour te remercier.

J A V O T T E *le repoussant.*

Ei donc, Monsieur, j'épargne votre modestie ; faites grace à la mienne, s'il vous plaît.

L E C H E V A L I E R.

Mais je serois coupable de la plus noire ingratitude, si je ne te marquois pas ma reconnoissance.

J A V O T T E.

Il y a d'autres manières de la faire paroître. Celle que vous proposez n'est pas recevable. Les paroles sont languissantes, les gestes sont offensans ; la libéralité est expressive, & n'offense jamais. Ah ! l'aima-

40 LE TRACASSIER,
ble vertu que la libéralité ! Qu'elle met un beau vernis sur la reconnoissance !

LE CHEVALIER.

Tu as raison , ma chère Javotte , & c'est un vernis dont je fais grand usage.

JAVOTTE.

Je ne m'en suis pas encore aperçue.

LE CHEVALIER.

Tu t'en apercevras avant qu'il soit peu. Je t'en donne ma parole.

JAVOTTE.

Votre parole ?

LE CHEVALIER.

Oui , mon enfant , c'est de l'argent comptant. Ainsi je compte que tu me rendras service , en m'apuyant de tout ton crédit auprès d'Angélique. Me le promets-tu ?

JAVOTTE.

Oh , Monsieur , je n'y manquerai pas . . . Je vous en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Ta parole ?

JAVOTTE.

Oui , Monsieur , c'est de l'or en barre.

LE CHEVALIER.

Je le crois ; mais quand me la tiendras-tu ?

JAVOTTE *lui faisant la révérence*

Quand vous m'aurez tenu la vôtre.

LE CHEVALIER *à part.*

Voici une poulette qui n'est pas dupe.

JAVOTTE *à part.*

Voilà un Chevalier qui en sçait long . . . Jusqu'au revoir , Monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment donc ? Tu t'en vas déjà !

JAVOTTE.

J'ai cent mille affaires. Tout roule ici sur moi. D'ail-

leurs , je crois que nous n'avons plus rien à nous dire , & comme je n'ai point de tems à perdre , vous trouverez bon que je vous quitte.

L E C H E V A L I E R.

Encore un mot , je te prie.

J A V O T T E.

Dépêchez-vous donc.

L E C H E V A L I E R.

Va t'en dire à Monsieur le Baron que je voudrois bien lui parler un moment.

J A V O T T E.

Ah , Monsieur , il a si mal passé la nuit , qu'il ne se levera qu'à deux heures.

L E C H E V A L I E R.

Fais-moi donc voir Madame la Baronne.

J A V O T T E.

Elle est dans ses vapeurs noires , & ne veut voir personne aujourd'hui.

L E C H E V A L I E R.

Allons donc chez Mademoiselle Angélique.

J A V O T T E.

Elle a la migraine. Ce sont des douleurs affreuses.

L E C H E V A L I E R.

Et tu me disois tout-à-l'heure que toute la famille se portoit bien.

J A V O T T E.

Ah , oui , je m'en souviens , mais je vous l'ai dit par distraction. Presentement que j'y songe , je vous assure que toute la famille est indisposée ; & je m'avise aussi moi , que je ne me porte pas trop bien. C'est pourquoi je me retire , après vous avoir donné le bon jour.



SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

Que veut dire ceci ? J'étois le favori de la famille que j'avois brouillée avec tous mes rivaux, & je crois que je suis en disgrâce. Les froids complimens de Javotte, ses malignes plaisanteries, les prétendues indispositions qu'elle m'opose, tout cela bien mûrement examiné, me fait croire qu'on me donne poliment mon congé. Il faut que pendant mon absence, il y ait eu quelques éclaircissemens entre la famille, & ceux que j'en avois écartez par mes petites manœuvres; ou que quelque riche parti soit venu se remettre sur les rangs. S'il est homme de condition, je suis perdu sans ressource, à moins que je ne le dégoûte, ou que je ne fasse en sorte qu'on se dégoûte de lui; autrement il aura l'avantage du bien sur moi, qui n'ai que ma naissance pour patrimoine.

Si c'est quelque homme de fortune, je pourrai chicaner le terrain, mais ma situation n'en sera pas meilleure, car aujourd'hui les richesses tiennent le haut du pavé; on ne balance plus entre une riche alliance, & une alliance honorable, & mon vilain fera plier mes titres sous le poids de ses millions.

Voilà des réflexions assez tristes : Peu s'en faut que je ne quitte la partie : Non, je n'en ferai rien : Je veux conserver mes prétentions, jusqu'à ce que je sois mieux au fait, & que je sçache à qui j'ai affaire. Sans vanité je ne suis pas un fot; j'ai de la hardiesse & du génie, & peut-être qu'à force d'adresse & de tracasseries, je trouverai le moyen de me rétablir. Je ne lâcherai prise qu'à bonnes enseignes, & si je m'y résous, ce ne sera pas sans me venger de manière ou d'autre. Je brouillerai si bien la fusée, que

bien fin sera celui qui pourra la démêler.

Mais voici la petite Louison , voyons si par mes questions je n'en pourrai point tirer quelque éclaircissement. Elle m'a déjà fait des rapports , dont je me suis servi fort à propos pour semer ici la dissension. Servons-nous-du même expédient.

S C E N E I I I.

LE CHEVALIER , LOUISON.

LOUISON *accourant.*

AH, Monsieur le Chevalier , que je suis aise de vous revoir !

LE CHEVALIER.

Que je suis ravi de revoir Mademoiselle Louison ! Il faut que je la baise de tout mon cœur.

LOUISON.

Non pas , s'il vous plaît : Je ne baise plus les Messieurs , depuis que ma belle Maman me l'a défendu.

LE CHEVALIER.

Elle a tort , & je gage que vous en êtes fâchée.

LOUISON.

Vraiment oui , j'en suis bien fâchée , mais il faut obéir , sinon... (*Elle fait les gestes d'une personne qui fouette.*) Vous m'entendez.

LE CHEVALIER.

Comment ! On vous traite encore comme cela ?

LOUISON.

Quelquefois.

LE CHEVALIER.

Ah , la cruelle Mere que vous avez-là ! Je crois que vous la haïssez bien !

LOUISON.

Je ne l'aime pas trop.

44 **LE TRACASSIER;**
 LE CHEVALIER.

C'est bien fait. Il ne faut aimer que ceux qui vous caressent.

LOUISON.

Vraiment, je n'aime que ceux-là non plus.

LE CHEVALIER.

Vous voulez donc bien du moins que je vous baise la main.

LOUISON.

Ma main ? . . . attendez, s'il vous plaît, je reviens tout-à l'heure.

LE CHEVALIER.

Eh, où allez-vous donc ?

LOUISON.

Demander la permission de vous donner ma main à baiser.

LE CHEVALIER.

Non, non, j'aime mieux m'en passer. Jafons tous deux, cela me suffira.

LOUISON.

Oh, pour jaser, tant que vous voudrez. Maman ne me l'a pas défendu, & quand elle me le défendrait, oh, je vous assure que je ne pourrois pas m'en empêcher. Quelquefois elle me dit, taisez-vous, petite fille. Sçavez-vous ce que je fais ? Je boude Maman, & je me parle toute seule.

LE CHEVALIER à part.

Elle tient de son Pere.

LOUISON.

Ou bien je parle à ma poupée.

LE CHEVALIER.

Bonne ressource ! Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que votre poupée ne vous répond point.

LOUISON.

Oh, je me répons pour elle.

LE CHEVALIER à part.

Parbleu, voilà le vrai portrait du Baron. Vous avez donc bien de l'esprit, Louison, puisque vous en avez pour deux ?

LOUISON.

En doutez-vous, Monsieur le Chevalier ? Nous nous disons je ne sçais combien de jolies choses.

LE CHEVALIER.

Oh, j'en suis persuadé.

LOUISON.

On s'imagine que je ne sçais rien parce que je suis petite ; mais je sçais bien de petites affaires, qu'on croit que je ne sçais pas.

LE CHEVALIER.

Eh, comme quoi, par exemple ?

LOUISON.

Par exemple . . . Je sçais que mon Papa parle tout seul quand il est dans son cabinet.

LE CHEVALIER.

Il parle tout seul ?

LOUISON.

Oui, vraiment ; & je l'ai écouté ce matin plus d'un quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Cela est plaisant ! Eh, vous souvient-il de ce qu'il disoit ?

LOUISON.

Si je m'en souviens ? Vous allez voir. Il s'agissoit de vous, Monsieur le Chevalier : cela me faisoit mourir de rire ; car il vous parloit, quoique vous n'y fussiez pas.

LE CHEVALIER.

Eh, que me disoit-il ?

LOUISON.

Attendez . . . Il vous disoit . . . Trêve de discours, Monsieur le Chevalier, je vous entens à demi mot. Tenez, mon garçon, je vous aime, je vous estime,

46 L E T R A C A S S I E R,
mais vous n'aurez pas ma fille.

L E C H E V A L I E R.

Voilà un fort mauvais compliment que me faisoit Monsieur votre Pere. Mais ne lui ai-je pas répondu quelque chose ?

L O U I S O N.

Oh qu'oui. Vous lui répondiez : mais vous me l'avez promise ; un honnête homme n'a que sa parole. Et il vous répondoit : je me moque de ma parole. Et vous lui répondiez : cela est fort vilain à vous. Et il vous répondoit : vilain vous-même ; allez vous promener ; j'aime mieux Monsieur de Maison-neuve, il est riche à millions , & vous n'avez pas le sol. Et vous répondiez : c'est Monsieur de Maison - neuve qui est un vilain , un craifeux , un pied-plat. Et il vous répondoit : corbleu , quand un homme est riche , il est assez noble. Et vous répondiez : mais c'est un sot , Monsieur le Baron. Cela n'est pas vrai ; puisqu'il est plus riche que vous , il a plus d'esprit que vous. Adieu , Chevalier ; embrassez-moi , & n'y revenez plus. Bonjour & bon soir , c'est pour deux fois. Après cela , mon cher Papa a ouvert la porte de son cabinet , en vous disant : sortez , sortez. Et il l'a refermée si rudement , qu'il m'a fait peur , & que j'ai pris la fuite.

L E C H E V A L I E R.

Y a-t'il long tems que cela s'est passé ?

L O U I S O N.

Tout à l'heure. Je cherchois Javotte pour lui conter tout cela ; & c'est vous que j'ai trouvé le plus à propos du monde. Ne trouvez-vous pas cette histoire-là bien plaisante ?

L E C H E V A L I E R.

Oh ! très plaisante assurément.

L O U I S O N.

Mais vous n'en riez point. Je m'en vais la dire à ma sœur ; elle en rira plus que vous.

C O M E D I E. **47**
L E C H E V A L I E R.

Comment ? Est-ce que votre sœur sera bien-aise
qu'on lui donne un autre Mari que moi ?

L O U I S O N.

Je croi qu'oui ; car elle dit qu'elle ne vous aime
plus , & qu'elle n'obéira jamais à ma belle Maman ,
qui veut absolument qu'elle vous épouse. Adieu ,
voici mon Papa qui parle tout seul. Ne lui dites pas
ce que je vous ai dit , au moins ; car , si vous le di-
tes , je dirai que vous ne dites pas vrai : & je le sou-
tiendrai , je vous en avertis.

L E C H E V A L I E R.

Allez , ma belle Enfant , je vous garderai le secret ,
mais à condition que vous me direz tout ce que vous
sçavez.

L O U I S O N.

Oui , oui ; revenez tantôt , nous jaserons encore.
Sans adieu , Monsieur le Chevalier.



SUIITE DE LA LETTRE V.

[Vous voyez , Monsieur , par les trois Scènes que vous venez de lire , que j'y employe toute l'adresse qui m'est possible , pour développer insensiblement , par gradations , & même en action , mon principale caractère , afin d'éviter l'exposition & les recits , qui commencent par jetter du froid dans le début , & qui souvent impatientent & indisposent les Spectateurs. Ainsi , Monsieur ; quand vous travaillerez de votre chef , recherchez soigneusement toutes les ressources de l'art , pour exposer votre sujet sans paroître en avoir le dessein , & par le secours de l'action , ou des réflexions répandues & ménagées discrètement dans quelque monologue ; & ne faites pas comme les Anciens , qui , pour faire entrer les Spectateurs dans le sujet de la Comédie qu'on alloit représenter , introduisoient assez souvent un Acteur qui leur racontoit bonnement ce qui avoit précédé l'action , comme s'il eût parlé à son confident ; ou qui le bernoient , comme *Térence* , à un personnage *protatique* , qui ne paroissoit qu'une fois au premier Acte , pour écouter froidement & sans intérêt , ce qu'il étoit nécessaire de sçavoir avant que la Pièce commençât. N'en déplaise aux Partisans

tisans outrés des anciens, nous leur sommes infiniment supérieurs dans l'art des expositions, & même dans celui d'amener les dénouemens ; leur coloris, pour le dire en passant, est peut-être plus beau que le nôtre, mais je crois que notre *dessin* est plus correct & plus ingénieux que le leur ; précieux avantage que nous devons à trois puissans génies, *Corneille*, *Racine*, & *Molière* : aux deux premiers sur-tout ; car, à l'égard de *Molière*, on peut dire, sans lui faire injustice, que, s'il est très-digne d'être imité, ce n'est pas par ses dénouemens, qui tiennent plus des anciens & des farceurs d'Italie, que des deux grands hommes que je nomme avec lui. Vous verrez ceci plus amplement expliqué, dans mes Commentaires dramatiques sur les Auteurs Tragiques & Comiques, anciens & modernes, sans en excepter les Espagnols, les Italiens, & les Anglois, qui méritent nos observations. C'est un Ouvrage immense auquel je travaille depuis près de dix ans. Vous avez vû mes essais sur *Sophocles*, sur *Euripide*, sur *Aristophane*, & sur *Plaute* & *Térence* : cette première Partie de ma tâche est entièrement finie ; mais la seconde Partie me fait trembler, à cause de la vaste étendue de la matière qu'il faut que j'aye le courage d'embrasser : cependant, si c'est la plus longue, sans comparaison, ce sera, je

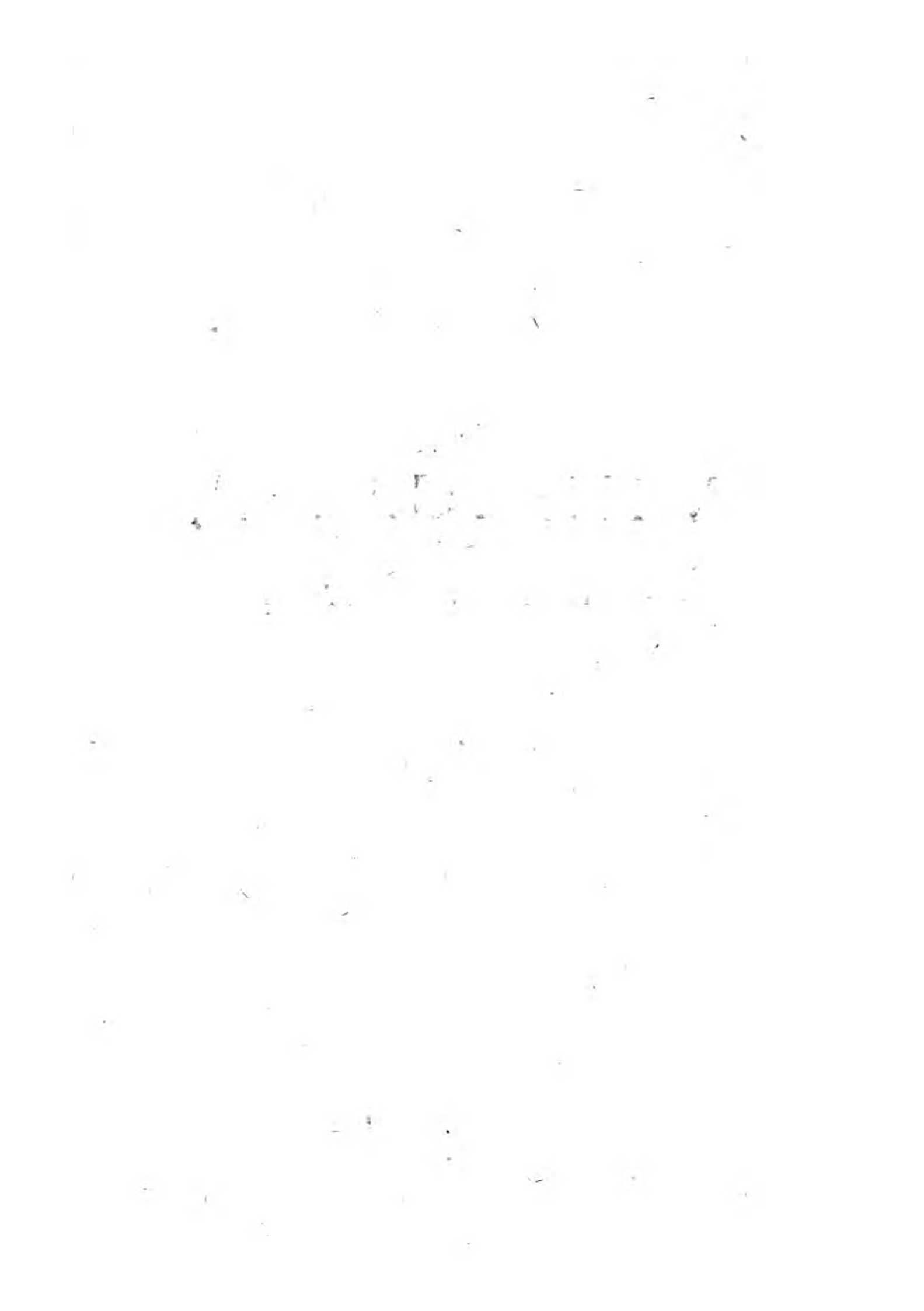
crois, la moins difficile. Je suis fort avancé dans mes observations sur les deux *Corneilles*, dont le cadet, plus je le sonde, & l'examine, me paroît infiniment plus estimable qu'on ne se l'imagine ordinairement, surtout par rapport à l'invention & à la disposition des sujets. Jamais homme, à mon avis, n'a mieux possédé l'art de bien conduire une Pièce de Théâtre. Le tout soit dit en passant, car ce n'est nullement ici l'occasion de traiter cette matière.

Bonjour, mon cher Disciple; aimez toujours celui que vous appelez votre Maître; & soyez sûr que par son tendre attachement pour vous, il mérite toute l'affection & toute la confiance que vous lui marquez en toute occasion.

Fin de la Lettre cinquième.



LE
VINDICATIF,
COMEDIE.





SIXIÈME
L E T T R E
A M O N S I E U R
L E C H E V A L I E R D E B**

A Près la sévère critique que j'ai faite de vos deux premiers Ouvrages , & les peines incroyables que vous vous êtes données pour les corriger , je vous croyois guéri pour jamais , mon cher Chevalier , de cette fureur dramatique dont vous étiez possédé ; mais je vois bien que vous êtes aussi François que moi , & qu'un jour de bon tems vous fait oublier une année de fatigue. A peine êtes-vous délivré de votre première tâche , que vous voilà prêt à recommencer. Hé bien , recommençons donc , puisque vous le desirez. Quoi , vous avez le plan de notre nouvel ouvrage depuis plus de quinze jours , & vous n'avez pas encore fait une Scène ? Vous voulez que ce soit moi qui débute ; & , comme si vous ne sçaviez pas bien écrire , il faut encore que je vous tienne la main. Allons tout coup vaille : j'ai fait les deux premières Scènes ; elles sont en vers , comme nous en sommes convenus : mais je vous avertis que je n'irai pas plus loin. Il faut que j'acheve *le Faux Misanthrope* , dont le cin-

quième Acte me désole. Voilà deux fois que je la recommence, & je ne sçai si je serai plus heureux à la troisième. O, le pénible ouvrage qu'un cinquième Acte!

*Nature, quelles couleurs
Il faut trouver pour l'atteindre!
Apprenez, jeunes Auteurs,
A recommencer sans vous plaindre.*

Mais revenons à votre Pièce nouvelle : je ne veux point du tout que vous la nommiez *l'Italien marié à Paris* ; car j'ai ouï dire, que les Italiens avoient traité ce sujet : & il seroit très-honteux pour nous, que nous leur dérobaissions un titre. Laissons-les en possession de leurs richesses fragiles, de leur Oripeau, de leurs pierreries du Temple ; & n'étalons rien qui ne soit puisé dans une source pure.

Je conviens que votre Héros est un *Vénitien marié à Paris* pour la seconde fois ; mais, comme, parmi bien des qualités odieuses dont nous prenons soin de le parer, sçavoir, la défiance, la jalousie, la fausseté, nous faisons prédominer en lui l'esprit de vengeance, qui influe manifestement sur toutes ses actions ; il faut, si vous plaît, que nous le nommions *le Vindictif* : c'est un caractère neuf, qui ne laissera pas d'avoir son ridicule, parce que les autres défauts dont il est assorti, en sont extrêmement susceptibles, & qu'au surplus il sera toujours la dupe de tous ceux dont il prétendra se venger ; ce qui rendra son personnage tout au moins aussi plaisant qu'il est haïssable. Plût à *Thalie* que j'eusse fait cette réflexion, lorsque j'ai entrepris le caractère de l'INGRAT ! Je ne me serois pas avisé de traiter un caractère si

odieux, que les Comédiens même ont de la répugnance à se charger de ce rôle, quoiqu'il soit très-vif; & que le célèbre *Beaubourg* se fît un plaisir de le représenter. Sans ce défaut qu'il faut toujours éviter dans le caractère dominant d'une Comédie, celle de l'INGRAT seroit peut-être la meilleure de mes Pièces, & la plus aimée du Public, car elle est fortement versifiée, assez bien conduite, & très-intéressante, sur-tout au quatrième Acte, qui est ce que j'ai jamais imaginé de plus adroit & de plus théâtral. Prenons cette occasion pour établir une règle de Théâtre, établie déjà depuis long-tems par la pratique; c'est que toute Comédie de caractère doit présenter un caractère ridicule, & que, s'il est odieux & haïssable, ou trop raisonnable & trop sérieux, il ne peut jamais atteindre au vrai but de la Comédie, qui est de plaire & d'amuser en instruisant. Mon AMBITIEUX, par exemple, n'étoit pas un caractère propre à la Comédie; aussi ne prétendis-je pas en faire une, lorsque j'entrepris un sujet si grave: je l'ai offert au Public comme une *Tragi-Comédie*, d'un goût, à la vérité, bien nouveau, puisqu'il allioit les traits les plus sublimes du Tragique, aux traits les plus naïfs & les plus plaisans du Comique. Ce sont les deux genres assez heureusement assortis, qui forment un espèce de Poëme dramatique, dont je n'avois point vû de modèle; car, bien que dans l'*Amphytrion* les deux principaux personnages soient sérieux, l'erreur continuelle qui résulte de leur ressemblance, forme des incidens proprement Comiques: au lieu que toutes les démarches de l'*Ambitieux* n'ont rien que de sublime & de tragique, & ne lui préparent qu'une triste catastrophe, tandis

qu'un personnage des plus ridicules, c'est-à-dire, *Dona Béatrix*, forme des incidens très-risibles, & que sa Nièce y jette une autre sorte de Comique par sa candeur & ses naïvetés. Mais laissons cette espèce nouvelle à des génies plus capables que moi de la porter à sa perfection. Quoique je ne me repente point de l'avoir traitée, je ne voudrois pas y retourner.

Le caractère du VINDICATIF n'a pas besoin de tant de secours, pour être de lui-même un personnage très-Comique; je viens de vous en marquer les raisons : soyez donc tranquille à cet égard. Il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre; & je commence. Or écoutez.

A C T E U R S.

Madame TRISTAN.

JAVOTTE.

La Scène est à Paris.



L E
VINDICATIF,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

S C E N E P R E M I E R E.

Madame TRISTAN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

ADAME, vous suivrai-je ?

Madame TRISTAN.

Il n'est pas nécessaire.

JAVOTTE.

Que dirai je à Monsieur ?

Madame TRISTAN.

Rien.

JAVOTTE.

Mais, sans vous déplaire,

Puis je vous dire ici que Monsieur votre Epoux,

Tout ouvert qu'il paroît, n'est pas connu de vous ?

Si-tôt que vous sortez, il s'alarme, il s'agite,

58 LE VINDICATIF,
 Il gronde , il peste , il jure. Il faut que je l'évite,
 Ou que j'effuye alors cent mots injurieux ;
 Il me menaça hier de m'arracher les yeux ,
 Si je ne l'informois où vous étiez allée ;
 Il me traita de fourbe & de dissimulée ,
 Et d'autres vilains noms que vous devinez bien ,
 Parce que j'assurai que je n'en savois rien.
 En effet , j'ignorois que vous fussiez sortie ;
 Mais il vous taxoit , lui , d'être à quelque partie
 Que vous vouliez cacher pour de bonnes raisons :
 Et je vous avertis qu'il n'est point de soupçons
 Qu'il ne prenne de vous , dès qu'il vous perd de vûë.
 Vous écoutez ceci sans en paroître émuë ,
 Et vous y répondez d'un souris dédaigneux.
 Mais il faut vous attendre à quelque éclat fâcheux ,
 Si vous ne réglez pas votre humeur sur la sienne.
 Oubliez vous qu'il est de race Italienne ?
 Jaloux par conséquent , jour & nuit attentif ,
 Fin , rusé , défiant , sur-tout vindicatif.
 Ne pardonnant jamais la plus légère offense ,
 Il feint de l'oublier pour en tirer vengeance ;
 C'est son plus doux penchant , son péché favori ,
 Et vous devez tout craindre avec un tel mari.

MADAME TRISTAN.

Une femme d'honneur n'a jamais rien à craindre.
 Loin qu'un injuste époux me force à me contraindre ,
 J'ai le cœur ulcéré de ses soupçons jaloux ,
 Et me fais un plaisir de braver son courroux.
 Je connois mes devoirs , je les suis à la lettre ;
 Mais , ce qui m'est permis , j'ose me le permettre ,
 Et me le permettrai , malgré tout le fracas
 D'un mari défiant qui ne me connoît pas.
 Enfin , je suis françoise , & je hai l'esclavage.
 Ce n'est point malgré moi que je veux être sage ;
 Je le suis par principe. Un cœur ultramontain
 Outrage tout mon sexe , & ne se croit certain
 D'être exempt du malheur qu'il redoute sans cesse ,

Qu'autant qu'il trouve l'art d'enchaîner la sagesse :
 Mais qu'il est abusé ! La sagesse enchaînée ,
 Par l'occasion seule est souvent entraînée ;
 Elle ne se soutient que par la liberté ,
 Et dégénère enfin dans la captivité.

J A V O T T E.

Vous dites vrai , Madame ; & vivent nos maximes !
 Nos bons Parisiens les trouvent légitimes ;
 Ce sont d'honnêtes gens , qui se font une loi
 De nous abandonner à notre bonne foi ;
 Aussi , de les tromper , ferois-je conscience.

On ne gagne un bon cœur que par la confiance :
 Si-tôt qu'on s'en défie , on l'offense , on l'aigrit ;
 Et la plus sotte alors se trouve assez d'esprit
 Pour duper tôt ou tard l'homme le plus habile.
 Qui nous met dans les fers pour se rendre tranquille ,
 Cherche à forcer le cœur , & s'en fait détester ;
 Et ce cœur révolté cherche à se contenter.

A Monsieur votre époux j'ai fait ces remontrances ,
 Mais en vain : rien ne peut vaincre ses défiances ;
 Le titre de tyran ne lui fait point de peur ;
 Et , bien loin d'en rougir , il veut s'en faire honneur.
 Quelque accès furieux pourroit enfin le prendre.
 Il est , vous le sçavez , homme à tout entreprendre
 Pour se venger de vous , s'il se croit offensé ;
 Et c'est peut-être à quoi vous n'avez pas pensé.

Madame T R I S T A N.

Tu te trompes , Javotte ; à toute heure j'y pense.
 Mais il m'aime & me craint ; & l'esprit de vengeance ,
 Qui souvent contre moi tâche de l'exciter ,
 A ces deux passions ne sçauroit résister.
 J'ai su sur son esprit prendre un si fort empire ,
 Qu'en face il n'a jamais osé me contredire.
 Je connois son génie ; il veut être bravé ,
 Ou bien tôt par lui même on se voit captivé.
 De sa défunte femme on m'a conté l'histoire ;
 A lui complaire en tout elle mettoit sa gloire.

60 LE VINDICATIF,

Cette soumission, loin de gagner son cœur,
Ne produisit en lui qu'un excès de rigueur.
Elle n'y put tenir ; & justement outrée,
Par Arrêt de la Cour elle fut séparée.
Pour ne pas m'exposer à cette extrémité,
Je l'ai soumis d'abord à mon autorité.
De son foible pour moi j'ai sù prendre avantage,
Et me suis soutenuë avec tant de courage,
Qu'au puissant ascendant que j'ai gagné sur lui,
Il n'ose ouvertement se soustraire aujourd'hui.
Au surplus, mes parens, dont il craint la puissance,
Le tiennent en respect. Une illustre naissance,
Mes amis, ma conduite, enfin, mille raisons
Me mettent à couvert de ses lâches soupçons,
Et me donnent le droit de prétendre à l'empire,
Et de vivre à mon gré quoiqu'il en puisse dire.

J A V O T T E.

C'est très-bien raisonner ; mais je crains à la fin
Quelque trait imprévu de son esprit malin.
Ce qu'il ne peut de force, il le peut par adresse.
Il est plus dangereux au moment qu'il caresse,
Que lorsqu'il se gendarme & paroît en fureur.
Je hais les songe creux, ils me font toujours peur.
J'aime bien mieux un fou qui dit tout ce qui pense,
Que ces gens rembrunis obstinez au silence,
Ou qui ne disent rien qui ne soit compassé,
Et brûlant au dedans, ont le dehors glacé.
Enfin, défiez-vous de tout visage éthique,
Sous un front renfrogné, sombre & mélancolique ;
Ce sont signes certains d'un méchant animal.
Gens qui pensent toujours, pensent toujours à mal.

Madame T R I S T A N.

Cela peut être vrai ; mais, quoiqu'il en arrive,
Je prétens être libre, & ne suis point craintive.
Il faut que mon mari se prête à mes façons ;
Et le plus sûr moyen de guérir ses soupçons,
C'est de n'en témoigner aucune inquiétude.

Je veux, bon gré, malgré, qu'il prenne l'habitude
De se fier à moi. Je me suis fait aimer,
Je parviendrai peut être à me faire estimer.

J A V O T T E.

Ma foi, j'en doute fort. Soyez sûre, Madame,
Qu'il ne pourra jamais estimer une Femme,
Quelque bien qu'en tous lieux on lui dise de vous...

Madame T R I S T A N. *d'un air fier.*

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

J A V O T T E.

C'est qu'il est né jaloux.

Ergo très-défiant. Estime & jalousie
Ne peuvent, à mon sens, marcher de compagnie.
Aussi n'espérez pas...

Madame T R I S T A N.

Eh bien donc, nous verrons.

Il faut qu'il se refonde, ou nous nous quitterons ;

M'y voilà résolue, & je le dis sans crainte.

Je fors, & vais dîner chez ma Tante Araminte ;

Ensuite nous devons aller à l'Opera :

C'est ce que tu diras quand on me cherchera.



S C E N E I I.

J A V O T T E *seule.*

Voilà, sur ma parole, une maîtresse Femme ;
Et Dieu nous la devoit. Dans le fond de mon
ame,

J'approuve de bon cœur la route qu'elle prend,
Pour venger la défunte & matter le tyran.
Moi, pour contribuer à le mettre au suplice,
D'un si pieux dessein je veux être complice.
En feignant de le plaindre & d'entrer dans son sens,
Je m'en vais lui lancer les traits les plus perçans.
Tout ce qui le chagrine, il est prompt à le croire ;
Et véxer un tel homme, est œuvre méritoire.



SUIVE DE LA LETTRE VI.

[Voilà , ce me semble , mon cher Ami , vos deux principaux caractères assez bien établis : vous n'aurez pas de peine à les pousser jusqu'au cinquième Acte , car ils vous donnent beau jeu l'un & l'autre. Vous sentez bien que *Favotte* doit être adroite & maligne , & d'un air de souplesse & de dévouement , gagner une partie de la confiance de notre VINDICATIF , afin de le tourmenter , de le mettre au désespoir à tout moment , & de pénétrer en même tems ses desseins les plus secrets & les plus noirs , pour en avertir promptement sa Maîtresse , & lui fournir le moyen de les parer.

Vous aurez soin de bien dessiner le personnage , qui doit être le contraste de notre Héros ; c'est-à-dire , homme franc , débonnaire , sans fiel , incapable de haïr & de se défier ; & prenant si peu garde aux actions de sa Femme , qui est la Sœur de Madame *Tristan* , qu'à peine se souvient-il qu'il est marié. Ce contraste doit former dans le cours de la Pièce , des conversations fort plaisantes entre *Tristan* & ce bon Mari , qui se moquera de lui perpétuellement , & le mettra même en fureur , sans en avoir le dessein : car il faut le peindre d'un caractère si benin , que jamais l'idée d'offenser quelqu'un , ou de se venger d'une offense , n'ait pu lui monter à la tête. En un mot , ce doit être un de ces hommes qui sont bons par tempérament , & nullement par réflexion , par système ou par vertu. Nous connoissons de ces bons gens-là , qui ne sont capables , ni d'aimer , ni de haïr , & qui par conséquent ne sont bons à rien , ne faisant aucune figure réelle dans le

64 SUITE DE LA LETTRE VI.

monde , puisqu'on n'a rien à craindre *ni à espérer* de leur part.

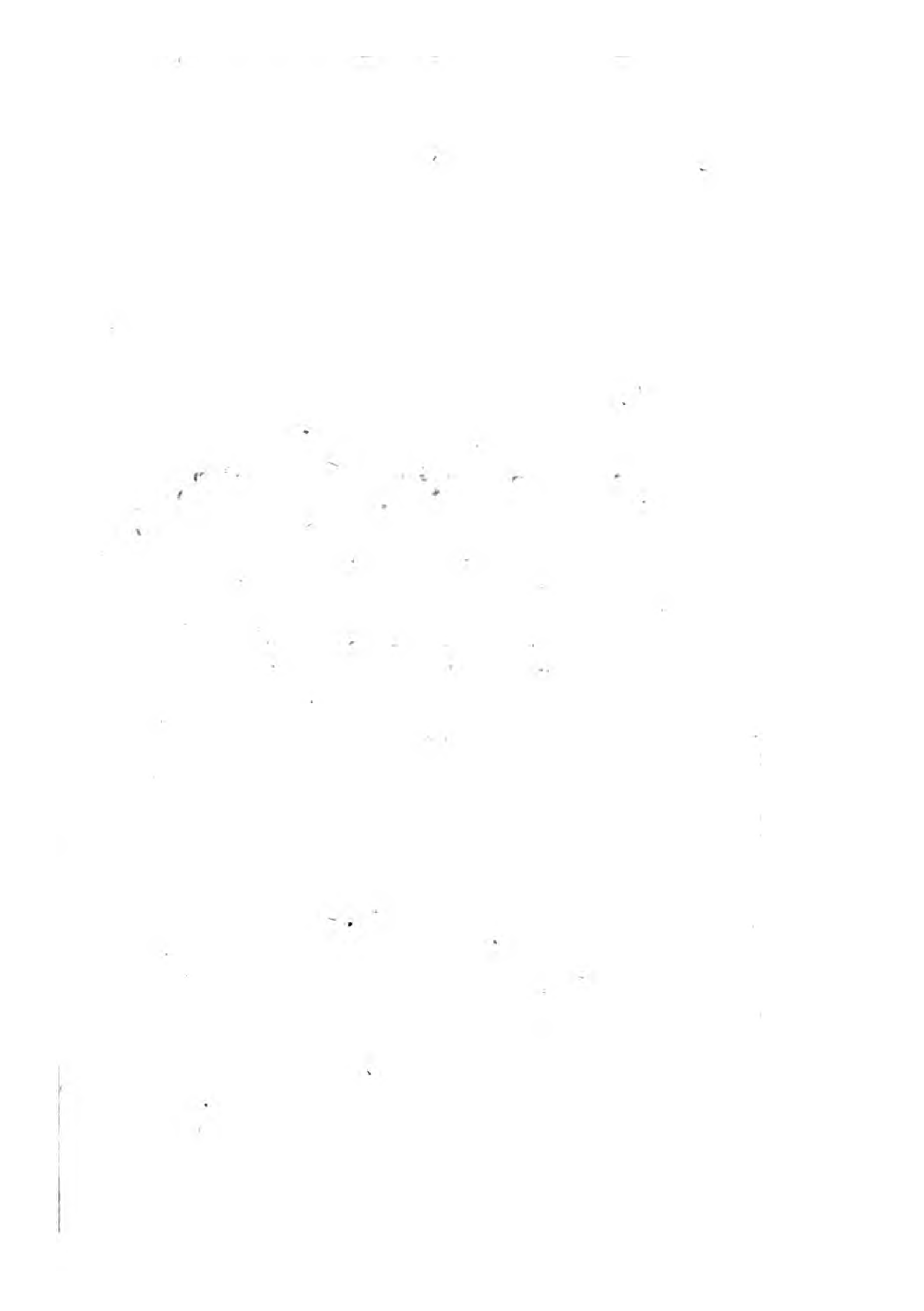
Les autres Personnages de votre Pièce *sont* assez bien desinez dans mon plan , c'est pour-quoi je ne vous en dis rien. Suivez-le , je vous prie , le plus exactement que vous pourrez : mais , comme il peut fort bien arriver qu'en traitant votre sujet , il vous vienne des idées bien supérieures aux miennes , ne balancez pas un instant à les mettre en œuvre ; car , *tout* génie qui sent qu'on lui donne des bornes , & à qui l'on ne permet jamais de les franchir , tombe infailliblement dans la sécheresse , & ne produit rien qui paroisse couler de source ; c'est ce qui fait que les servils imitateurs sont si froids , & qu'*Horace* les traite de franches pécores. Donnez-vous donc l'effor , mon cher Chevalier ; & mettez-vous bien dans l'esprit pour toujours , que , si dans les commencemens le Disciple doit être docile , & marcher avec circonspection , il doit , dès qu'il se sent un peu de force , essayer de marcher tout seul , tenter même de devancer son Maître. C'est à quoi je vous prédis que vous parviendrez ; & , bien loin d'en être jaloux , vos succès seront mes triomphes. Comptez sur la sincérité de ce discours , & sur la solidité de mon attachement pour vous.

Fin de la Lettre sixième.

SCENES ANGLOISES,

Tirées de la Comédie intitulée,

L A T E M P E S T E.





S E P T I E' M E

L E T T R E

A M A D A M E

LA MARQUISE DE P***.

Vous êtes obéie, Madame, & bien plutôt que vous ne l'espérez. J'ai l'honneur de vous envoyer en Vers François les SCENES ANGLOISES, que je vous lus & que je vous traduisis en même tems, pendant mon dernier séjour à Paris. Vous les trouvâtes si intéressantes, si naïves, & d'un goût si singulier & si touchant, que vous me priâtes instamment de vous les traduire en forme; ce que je ne pus m'empêcher de vous promettre. Eh, le moyen de vous refuser quelque chose? Quiconque en auroit la force, seroit aveugle ou insensible; &, grace à Dieu, je ne suis, ni l'un ni l'autre. Que ne pourrois-je point dire pour le prouver? Mais peut-être que mes preuves concluroient trop, & que mes argumens vous déplairoient; car vous n'êtes pas aussi bonne que belle, soit dit sans vous déplaire: & vos traits, tout charmans qu'ils sont, ont je ne sçais quoi de sévère & d'important, qui vous rend aussi respectable que séduisante. Oui, séduisante; il faut, s'il vous

plaît, que vous me passiez ce terme : car enfin, quelque indifférent, quelque vertueux même qu'on puisse être, un seul de vos regards ne suffit-il pas pour déconcerter ? . . . Mais où vais-je m'égarer ? Pardonnez-moi, je vous prie, ma distraction, & revenons à nos moutons, c'est-à-dire, à nos *Scènes Angloises*, que je vous ai rendues presque mot à mot, malgré la difficulté de la rime, & le différent génie des deux Langues.

Au reste, vous vous souviendrez, Madame, que ces Scènes sont extraites d'une Comédie, intitulée, LA TEMPESTE, Pièce toujours très-suivie en Angleterre, quoiqu'il s'en faille infiniment qu'elle soit régulière ; mais en ce Pais-là, l'irrégularité n'est qu'une perfection.

Afin que vous puissiez encore mieux entendre ces Scènes détachées, je vais vous exposer le plus brièvement qu'il me sera possible, l'argument de toute la Comédie ; argument qui tient fort du merveilleux, & encore plus du bizarre. C'est une magie perpétuelle. Et quels incidens ne peut-on point amener par la force de la magie ? Que nous serions heureux en ce Pais-ci, nous autres Auteurs comiques, si on vouloit nous permettre de nous servir d'un art si commode ! Que de belles choses ne ferions-nous point ! Mais on a la dureté d'exiger de nous, que nous ne nous écartions jamais de la nature, & que nous puissions chez elle tous nos incidens & tous nos portraits. Dès que nous voulons prendre notre imagination pour modèle, on nous siffle impitoyablement ; & franchement cela est fort incommode & fort malhonnête. Mais c'est le goût de la nation ; elle veut du vrai : tout ce qui ne lui paroît pas tel, lui déplaît, & elle le sabre sans miséricorde. Ju-

gez comment elle auroit reçu la Pièce dont voici le sujet.

Un Prince fort sçavant , grand Astrologue & grand Magicien , avoit renoncé au Duché de Milan , dont il étoit héritier , & l'avoit cédé à son Frere cadet ; bornant son ambition à vivre avec ses livres , & avec une femme très-aimable qu'il avoit épousée par inclination , & qui lui avoit donné deux Filles , dont l'aînée n'avoit encore que trois ans , lorsque le Duc de Milan devint amoureux de sa Belle - sœur , & trouva moyen de la séduire.

Prosper , notre Prince Philosophe , ne le fut pas assez pour supporter patiemment un affront si sensible , & une si noire ingratitude ; & résolut de s'en venger à quelque prix que ce fût.

Il forma secrettement une conjuration contre son Frere , & y fit entrer son intime ami *Pere d'Hypolite* , qui n'étoit pas plus âgé que la Fille aînée de *Prosper*.

La conspiration fut découverte : l'ami de *Prosper* fut arrêté ; & *Prosper* prévoyant qu'il auroit le même sort , se sauva furtivement de Milan , emmenant avec lui ses deux Filles & le Fils de son malheureux ami.

Il se rendit à Naples , y acheta un Vaisseau : & , l'ayant équipé promptement , il se mit en mer , bien résolu d'aller passer le reste de ses jours dans quelque Isle deserte , & prévenu d'une haine invincible contre les Hommes , & encore plus contre les Femmes.

Il trouve une Isle telle qu'il la cherchoit , & s'y établit , ne gardant auprès de lui que *Mirande* & *Dorinde* ses Filles , & le petit *Hypolite*.

Son dessein est de faire ensorte que les Filles & le Garçon ne se voyent jamais , ou du moins

qu'ils se munissent d'une si forte aversion pour leurs sexes différens , qu'ils puissent se voir sans aucun danger , si par malheur ils viennent à se rencontrer.

Il n'oublie rien pour y réussir , & laisse Hypolite dans une grotte un peu éloignée de son habitation.

Mais au bout de quinze ans , il prévoit par ses calculs , qu'il doit arriver , ce jour-là même , un malheur terrible à Hypolite , & qu'il doit tomber dans ce malheur pour l'amour d'une Femme.

Son inquiétude pour ce cher Eleve , l'oblige à le faire sortir de son ancienne grotte , & à le faire entrer dans une autre plus voisine de son habitation. C'est ce mouvement qui donne lieu aux Scènes que vous allez lire ; car je supprime tout le reste de l'argument : & ce que je viens de vous narrer est suffisant , pour vous mettre en état de les entendre.

A C T E U R S .

PROSPER.

HYPOLITE.

MIRANDE, {
DORINDE, { Filles de Prosper.

La Scène est à Londres.



S C E N E

D E

PROSPER ET D'HYPOLITE.

PROSPER.



YPOLITE.

HYPOLITE *paroissant à l'entrée
de sa grotte.*

Seigneur ?

PROSPER.

Aprochez.

HYPOLITE *sortant.*

J'obéis.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

PROSPER.

Mon Fils,

Car je veux de ce nom vous apeler sans cesse,
Et le Ciel m'est témoin avec quelle tendresse,
Quel zèle, quelle ardeur, & quels soins complai-
sans,

Je vous élève ici depuis plus de quinze ans.
N'en ressentez vous pas quelque reconnoissance ?

HYPOLITE *froidement.*

Autant que je le puis.

PROSPER.

Quel air d'indifférence !

Ah, que vous sentez peu ce que j'ai fait pour vous.

HYPOLITE.

Pardonnez-moi.

PROSPER *l'embrassant.*

Mon fils, mon sort seroit bien doux,
Si vous étiez content.

HYPOLITE.

Eh, le moyen de l'être ?

Je m'ennuye.

PROSPER.

Oui ?

HYPOLITE.

Autant que je puis m'y connoître,
Je suis très-malheureux.

PROSPER.

Très-malheureux ! En quoi ?

HYPOLITE.

Je n'ose m'expliquer.

PROSPER.

Je le veux. Parlez-moi

Sincèrement.

HYPOLITE.

Depuis que je connois la vie,
Seigneur, je n'ai jamais pu suivre mon envie.
Et cependant, je sens que j'aurois du plaisir
A me conduire en tout au gré de mon desir.

PROSPER.

(A part.)

J'entens. O liberté, fille de la nature !

HYPOLITE.

Vous m'avez renfermé dans une grotte obscure
Depuis mes jeunes ans ; ce n'est que de ce jour,
Que vous m'avez conduit dans ce nouveau séjour,
Non pour me délivrer, mais à dessein peut-être
De changer ma prison. Ah, vous êtes le maître,
Je ne murmure point, mais vous pourriez, je croi,
Adoucir...

PROSPER.

PROSPER.

Ma rigueur provient d'un juste effroi.
D'un affre infortuné la maligne influence
Menace votre vie ; & ma vaste science
Me fait prévoir le coup prêt à tomber sur vous.
C'est aujourd'hui . . .

HYPOLITE.

Seigneur , j'embrasse vos genoux,
Pour obtenir la fin d'un si dur esclavage.
Laissez-moi respirer sous cet aimable ombrage.

PROSPER.

Je me rendrois coupable , & complice du sort.
Non , il faut vous cacher pour éviter la mort.

HYPOLITE.

La mort ! Pour s'en sauver à quoi bon se contraindre ?
Vos leçons m'ont appris qu'il ne faut point la crain-
dre ,

Que l'on doit la braver à toute heure , en tous lieux,
Sous quelque affreux aspect qu'elle s'offre à nos yeux.
Laissez-moi la chercher ; je crains moins la figure ,
Que la triste langueur d'une prison si dure.

PROSPER.

Je me reprocherois la fin de vos beaux jours ?
Je pourrois l'avancer ?

HYPOLITE.

Eh , pourquoi ce discours ?
Vous m'avez dit cent fois que tout ce qui respire
Dans cette isle où je suis , est soumis à l'empire
De ce qu'on appelle homme : Or , l'étant comme
vous ,

De quelle créature ai-je à craindre les coups ?

PROSPER.

Mon fils , il est ici certaines créatures ,
Qui peuvent vous porter de terribles blessures :
Dangereux animaux , dont par bonne raison ,
J'ai tâché jusqu'ici de vous cacher le nom.

HYPOLITE.

Ces créatures-là sont donc bien effroyables ?

PROSPER.

Elles doivent vous être à jamais redoutables.

Par la loi de nature il est dit, arrêté,

Qu'elles partageront la souveraineté

Avec l'homme.

HYPOLITE.

Eh bien, soit ; je souscris au partage.

Seroit-ce donc pour l'homme un grand désavantage ?

PROSPER.

Non. Mais à l'enchaîner leur esprit trop enclin,

L'a souvent dépouillé du pouvoir souverain.

HYPOLITE.

Et que sont-elles donc ?

PROSPER.

Ce sont nos ennemies,

Quoiqu'entr'elles & l'homme il soit des sympathies,

Qui l'entraînent toujours vers leurs charmes trompeurs.

HYPOLITE.

Comment apellez-vous ces animaux vainqueurs ?

PROSPER.

Les femmes.

HYPOLITE.

Ce nom-là me chatouille l'oreille.

Les femmes ! Tout ceci me semble une merveille

Que jusqu'à ce moment je ne connoissois pas.

Faites-moi le portrait des femmes.

PROSPER.

Leurs apas,

Mon fils, sont au-dessus de toutes les louanges.

Figurez-vous un être entre l'homme & les anges.

Ces fatales beautés ont des yeux meurtriers,

Qui de nos foibles cœurs percent tous les sentiers.

Le chant des Rossignols est bien moins agréable

Que le son de leur voix. Leur discours est aimable,

Infinuant, badin ; leur commerce est charmant,
 Les femmes, en un mot, sont tout enchantement.
 Jamais, sans succomber, nul homme ne les brave,
 Et dès qu'il les regarde, il devient leur esclave.

H Y P O L I T E.

Leur esclave ? Je sens que j'aurois trop de cœur
 Pour souffrir cet affront, dont j'ai si peu de peur
 Que je veux mesurer mes forces avec elles.

P R O S P E R.

Non, vous seriez vaincu. Ces perfides mortelles
 Vous attaqueroient, même au milieu du sommeil.

H Y P O L I T E.

Oh, je m'en vengerois vivement au réveil.

P R O S P E R.

Vous vous exposeriez à d'invincibles armes.
 Rien ne peut résister au pouvoir de leurs charmes.

H Y P O L I T E.

A quoi pourrois-je donc comparer leur beauté ?

P R O S P E R.

Les ombrages épais dans l'ardeur de l'Été,
 Les rayons du soleil pendant l'âpre froidure ;
 La mer quand elle est calme, un ruisseau qui mur-
 mure

Entre deux verts gazons, & qui semble exciter
 Au retour du Printems, les oiseaux à chanter,
 Ne touchent point nos sens, n'enchantent point nos
 ames

Par des attraits si doux, que la beauté des femmes.

H Y P O L I T E.

Ont elles plus d'attraits que les plumes du Paon ?
 Que la blancheur du Cygne ? Ou que le beau carcan,
 Dont l'émail brille au cou des Colombes plaintives ?
 L'arc-en-ciel n'a-t'il pas des couleurs bien plus vives,
 Un mélange plus doux dans sa variété,
 Que les femmes n'en ont dans toute leur beauté ?
 Et cependant j'ai vû des Colombes, des Cygnes,
 Des Paons, & l'Arc-en-ciel. J'ai marqué par des signes,

76 SCENES ANGLOISES.

Des discours , que j'étois charmé de leurs attraits ,
Sans que jamais mon cœur fut blessé d'aucuns traits.

P R O S P E R.

Ah ! mon fils , tout cela n'a rien de comparable
Au sexe féminin.

H Y P O L I T E.

Il est donc bien aimable !

P R O S P E R.

Et cent fois plus fatal ; ainsi dès qu'en ces lieux
Vous verrez quelque femme , il faut fermer vos yeux .
Retourner sur vos pas , fuir à bride abattue ,
De peur que d'un regard le poison ne vous tue.
Obéirez-vous bien à cet ordre !

H Y P O L I T E.

Qui , Seigneur .

Je les fuirai par tout , comme un objet d'horreur.

P R O S P E R.

Il y va de vos jours.

H Y P O L I T E.

Mais aussi , prenez garde

Qu'à venir m'attaquer nulle ne se hazarde ,
Car je me vengerois d'un pareil attentat ,
Quand je devois mourir au milieu du combat.

P R O S P E R.

Je vous préserverai d'une telle aventure.

Rentrez : Apliquez-vous sans cesse à la lecture.

J'ai mis dans ce caveau quelques livres charmans ,

Qui feront votre étude & vos amusemens.

Sur-tout , pendant ce jour cachez-vous à ces belles ;

Demain , je vous dirai de meilleures nouvelles.

Il sort bien à propos. Mes filles que voici ,

Auroient pû malgré moi , le retenir ici.



SCENE DE PROSPER,
& de ses Filles.

PROSPER, MIRANDE, DORINDE.

PROSPER.
Quel instinct sur mes pas, peut les avoir conduites?
 Je tremble. Mais pourquoi? Je les ai bien instruites.
 Mes filles, quel sujet vous amène en ces lieux?

MIRANDE.
 Seigneur, on y respire un frais délicieux.

PROSPER.
 Non, il y fait un chaud qui vous seroit funeste.
 D'ailleurs vous y courez un péril manifeste.
 Avez-vous oublié ce que je vous ai dit?

DORINDE.
 L'Homme est-il près d'ici?

PROSPER.
 Mettez vous dans l'esprit
 Que tout ce que l'on peut rencontrer d'effroyable,
 De hydeux, de méchant, de noir, d'épouvantable
 Se trouve en cet endroit, & menace vos jours.
 Les Tygres, les Lyons, les Léopards, les Ours,
 Sont pour vous, mes enfans, moins à craindre que
 l'Homme.

MIRANDE.
 Je crains qu'il ne nous mange, ou qu'il ne nous
 affomme,
 Fuyons.

DORINDE.
 Quoi, c'est donc-là sa caverne.

PROSPER.
 Oui, vraiment!
 N'en approchez jamais.

D O R I N D E.

Oh , je vous fais serment
Que je fuirai si bien , qu'il ne pourra m'atteindre.

M I R A N D E.

Mais après tout , pourquoi devons-nous tant le crai-
dre ?

Nous vous envisageons sans aucune frayeur ,
Nous vivons avec vous ; & cependant , Seigneur ,
En m'enseignant comment chaque chose se nomme ,
Vous m'avez dit , à moi , que vous étiez un homme.

P R O S P E R.

Les hommes tels que moi n'ont plus aucun venin
Qui puisse être fatal au sexe féminin ;
Je suis aprivoisé par la raison , par l'âge :
Mais , l'homme en sa jeunesse est féroce & sauvage ;
C'est pour lors , mes enfans , qu'il est bien dangereux.

D O R I N D E.

Quoi , court-t'il les Forêts ?

P R O S P E R.

Non ; mais hardi , fougueux ,
De maison en maison son ardeur le transporte.
Il escalade un mur , il enfonce une porte ,
Enfin , quand sa fureur cherche à se contenter ,
Gardes , grilles , verroux , rien ne peut l'arrêter.

D O R I N D E.

Quoiqu'un jeune homme soit si méchant , si sauvage ,
J'en voudrois avoir un : J'apaiserois sa rage.

P R O S P E R.

Eh , comment feriez-vous ?

D O R I N D E.

Mais . . . je le flatterois ,
Du matin jusqu'au soir je le caresserois ,
Enfin , je le rendrois si joli , ce me semble ,
Que nous pourrions fort bien nous accorder ensemble.

P R O S P E R.

Ne vous y fiez pas. Car il s'adouciroit ,
Se rendroit doux , aimable , & puis il vous mordroit.

Et puis , pendant neuf mois vous en feriez marquée.

M I R A N D E.

Le méchant animal!

P R O S P E R.

De peur d'être attaquée ,
Retirez-vous , Mirande , & vous Dorinde aussi ;
Et sur tout , gardez-vous de revenir ici.
Dorinde , obéissez à votre Sœur Mirande.
Et vous observez-la , je vous le recommande.

SCENE DES DEUX SOEURS,
*qui reviennent auprès de la Caverne
de l'Homme.*

M I R A N D E , D O R I N D E.

E T D O R I N D E.
quoi , vous reprenez la route défendue ?
L'homme va vous saisir , & vous ferez mordue.

M I R A N D E.

S'il vient , je m'enfuirai.

D O R I N D E.

Mais quoique vous fuyiez ,
Il vous attrapera ; vous n'avez que deux pieds ,
Peut être en a-t'il quatre.

M I R A N D E.

Oh , je suis fort légère.

D O R I N D E.

N'importe.

M I R A N D E.

Sçavez-vous , ma Sœur , ce qu'il faut faire ?

D O R I N D E.

Nous en aller.

M I R A N D E.

Eh non. Parcourez bien ces lieux ;

80 SCENES ANGLOISES.

Nous le verrons de loin s'il paroît à nos yeux.

D O R I N D E.

Revenez, la caverne est ici, j'en suis sûre.

M I R A N D E.

Taisez-vous. Je prétens hazarder l'aventure.

Si méchant qu'il puisse être en son plus grand cour-
roux,

Il ne peut à la fois mordre qu'une de nous.

D O R I N D E.

Non, mais l'une après l'autre, il nous mordra, je
gage :

Ne nous exposons point aux effets de sa rage ;

Je crois déjà le voir, je crois déjà l'ouïr,

Je tremble : S'il paroît, je vais m'évanouir.

Fuyons.

M I R A N D E.

Eh, Demeurez.

D O R I N D E.

Non.

M I R A N D E.

Que vous êtes mièvres !

Nous allons le trouver au gîte, comme un Lièvre,

Et nous l'apercevrons sans qu'il puisse nous voir,

Ou bien, il nous verra sans oser se mouvoir.

D O R I N D E.

Quoi, vous croyez cela ?

M I R A N D E.

Je le crois.

D O R I N D E.

Mais ma chère,

Nous désobéïrons à l'ordre de mon pere.

M I R A N D E.

Et qui le lui dira ?

D O R I N D E.

Quoiqu'il n'en scache rien,

Lui désobéïssant nous ne ferons pas bien.

Tous ses conseils, pour nous, sont des ordres suprêmes.

M I R A N D E.

Ne prenons en ceci conseil que de nous-mêmes.

D O R I N D E.

Je n'oserois.

M I R A N D E.

Ma sœur, voulez-vous m'écouter ?

D O R I N D E.

Non, nous devons fuir l'homme.

M I R A N D E.

Eh, comment l'éviter ;

Si nous ne sçavons pas comme il est fait ?

D O R I N D E.

Peut être . . .

M I R A N D E.

Pour nous garder du monstre , il faut bien le con-
noître.

D O R I N D E.

Vous brûlez de le voir.

M I R A N D E.

Oui.

D O R I N D E.

Je l'avoue , entre nous ;

Que j'ai sur ce sujet même desir que vous.

Nous devons à mon pere entière obéissance ,

Mais je me sens portée à faire résistance :

Un penchant naturel m'entraîne avec ardeur ,

Vers ce qu'on nous défend avec tant de rigueur.

M I R A N D E.

Voilà comme je suis. Je serois fort tranquile

S'il ne nous eût rien dit ; mais mon cœur indocile

Se fait un doux plaisir d'un point si défendu.

A ses brûlans desirs mon esprit s'est rendu.

D O R I N D E.

Avancez doucement , & si par aventure

Vous apercevez l'homme , au moins je vous conjure ,

De n'aller pas plus loin , & de faire un signal

Pour m'avertir.

M I R A N D E.

Qui, oui. S'il veut me faire mal,
 Ou courir après moi, pour calmer sa colere,
 De même que je fais pour apaiser mon Pere,
 Lorsque pour quelque faute il veut me châtier,
 A genoux devant lui je vais m'humilier.

D O R I N D E.

Oh, pour moi, s'il m'aproche, à moins qu'il ne me tue,
 Je l'examinerai, duffai je être mordue.

SCENE DES DEUX SOEURS,
 & d'Hypolite.

HYPOLITE, MIRANDE, DORINDE.

HYPOLITE *paroiſſant à la porte de ſa grotte,*
un livre à la main.

LEs livres aujourd'hui ne me font nul plaisir.
 Je ſuis tout agité !... Je ſens certain deſir,
 Certain trouble inconnu qui me preſſe & m'excite. . .

M I R A N D E.

Je crois que voici l'Homme.

D O R I N D E.

Il faut prendre la fuite.

M I R A N D E.

Je n'en ai pas la force.

D O R I N D E.

Hélas, ni moi non plus.

HYPOLITE *ſans les apercevoir.*

S'il n'eſt point ici bas d'ouvrages ſuperflus,
 Si rien ne ſort en vain des mains de la nature,
 Comme on l'aſſure ici, j'ai donc lieu de conclure,
 Que les femmes n'ont pas été faites pour rien.

M I R A N D E *à Dorinde.*

Il me ſemble qu'il parle.

D O R I N D E.

Oui ; vous pensez très-bien.

H Y P O L I T E *toujours sans les voir.*

Ainsi que les Serpens à qui je fais la guerre ,
Sont elles pour fucer le poison de la terre ? . . .
C'est leur emploi , sans doute , & voilà la raison
Pourquoi Prosper m'enseigne à craindre leur poison.

D O R I N D E.

Ma Sœur , il marche !

M I R A N D E.

O Ciel !

H Y P O L I T E *sans les voir.*

Pourtant , je trouve étrange

Ce qu'il dit , que la femme est entre l'Homme & l'Ange.

D O R I N D E *à Mirande.*

Il se promene ! Il a deux jambes comme nous !
Je n'ai plus tant de peur.

M I R A N D E.

Ni moi.

D O R I N D E.

Qu'il a l'air doux !

Le charmant animal ! il faut que je l'aproche.

M I R A N D E.

Non , restez ; voulez vous m'attirer le reproche
De vous avoir laissée ainsi vous hazarder.
Regardez-le de loin , je m'en vais l'aborder ,
Moi.

D O R I N D E.

Non , n'en faites rien , ma Sœur ; je vous conjure
De me laisser plutôt risquer cette aventure ,
Car je vois dans ses yeux qu'il ne me mordra pas.
Il est aprivoisé.

M I R A N D E.

Revenez sur vos pas.

Il va vous attaquer.

D O R I N D E.

Que vous êtes étrange !

84 SCENES ANGLOISES.
J'en veux courir le risque.

MIRANDE.

Oh, je veux qu'il me mange.

La première.

DORINDE.

Ma Sœur, je ne puis le souffrir,
Et je vous aime trop pour vous laisser périr.

(Elle s'avance & le regarde attentivement.)

MIRANDE la tirant.

Eh fi, ma Sœur; eh fi; n'êtes-vous point honteuse?
Ne rougissez-vous point d'être si curieuse?

DORINDE.

Vous l'êtes plus que moi, quoique vous me grondiez.

MIRANDE la tirant encore plus fort.

En un mot, je prétends que vous m'obéissiez,
Ou bien, j'irai tout dire à mon Père.

PROSPER derrière le Théâtre.

Mirande.

DORINDE.

Ma Sœur, allez-vous-en, mon Père vous demande.

MIRANDE.

Non, c'est vous qu'il appelle.

DORINDE.

Eh non, c'est vous, ma Sœur.

MIRANDE.

L'homme vous aperçoit, venez.

DORINDE.

Je n'ai plus peur.

Courez voir au plutôt ce que vous veut mon Père,
Je vous suis dans l'instant.

MIRANDE.

Non, marchez la première.

DORINDE.

Ma Sœur, je marcherai quand on m'appellera.

MIRANDE.

Ma cadette me brave, & s'en repentira.

(Elle sort.)

S C E N E

DE DORINDE, ET D'HYPOLITE.

D O R I N D E.
QUand j'en devrois mourir, je veux le voir encore:
 Je sens naître en moi-même un feu qui me dévore.

H Y P O L I T E *l'apercevant.*
 L'aimable objet ! Jamais je n'en vis un pareil,
 C'est, si je ne me trompe, un enfant du Soleil,
 Qui vient, environné des rayons de son père,
 Répandre en ces bas lieux une vive lumière.
 Mes yeux sont enchantés d'un spectacle si beau,
 Et mon cœur en ressent un plaisir tout nouveau.
 Avançons. Mais je tremble. Ah, c'est plutôt, sans
 doute,

Un de ces animaux qu'il faut que je redoute;
 Une de ces beautés dont le fatal poison,
 Pour nous assassiner trouble notre raison.
 Parle-moi. Quel es-tu, toi, qui me perces l'ame ?

D O R I N D E *effrayée.*
 Je n'en sçais rien... on dit... que je suis une femme!

H Y P O L I T E.
 Je l'avois bien senti... Ciel, quel est mon effroi !
D O R I N D E *d'une voix entrecoupée.*

Beau monstre, ... je vous prie, ... ayez pitié de moi !
 Ne me mordez pas.

H Y P O L I T E.
 Moi ! Suis-je un loup plein de rage,
 Dont l'avidité se repaît de carnage ?

D O R I N D E.
 Que sçais-je ?
H Y P O L I T E.
 Moi, te mordre ! Hélas ! J'aimerois mieux
 Briter toutes mes dents, ou m'arracher les yeux.

Ta presence me plaît , ma haine est endormie ;
Quoique la Femme soit ma cruelle ennemie.

D O R I N D E.

Qu'est ce qu'être ennemi ? Je ne l'ai jamais sçû ;
Et je puis vous jurer que mes yeux n'ont rien vû
Qui les ait enchantez au point que vous le faites.
Je sens je ne sçai quoi qui m'attache où vous êtes.
Quoique j'aye obéi toujours aveuglément
A celui qui m'a dit de vous fuir promptement ,
Si jamais vous veniez vous offrir à ma vuë ;
Quoiqu'en vous regardant , mon ame trop émuë ,
Goûte un plaisir funeste , & qui m'est défendu ,
J'aimerois mieux mourir , que vous avoir perdu.

H Y P O L I T E.

Le doux son de sa voix me pénètre & me touche.
Faites encor parler une si belle bouche.

D O R I N D E.

Le bonheur de vous voir me paroît sans égal ,
Auriez-vous bien le cœur de me faire du mal ?

H Y P O L I T E *vivement.*

Non , non.

D O R I N D E.

Je crois pourtant que vous êtes un homme.
Dites-moi, l'êtes-vous ? Est-ce ainsi qu'on vous nomme ?

H Y P O L I T E.

Oui , je l'avoue. Au moins on me le dit à moi.

D O R I N D E *d'un air effrayé.*

Je suis perdue. Où fuir ?

H Y P O L I T E.

Vous , perdue ! Eh , pourquoi ?

Ah , si je vous fais peur , je voudrois , je vous jure ,
Devenir , pour vous plaire , une autre créature.

D O R I N D E *vivement.*

Non , non , ne changez point.

H Y P O L I T E

A parler franchement ;

Si vous vous effrayez , je tremble également.

Vous craigniez ma rencontre, & je craignois la vôtre.

D O R I N D E.

Ciel ! Nous sommes peut-être un poison l'un à l'autre.

H Y P O L I T E.

Fais le Ciel que non.

D O R I N D E.

Faut-il que nous mourions,

Parce que le hazard fait que nous nous voyons !

H Y P O L I T E.

Non, nous n'en mourons point ; ayons moins de foiblesse.

Lorsque deux animaux sont de la même espèce,

Quoique très-venimeux, ils ne se font point mal :

Le serpent au serpent ne peut être fatal,

Ils ne se craignent point ; & j'ai vû, ce me semble,

L'autre jour deux serpens entortillez ensemble,

Qui loin de se tuer, & loin de se blesser,

En se nouant tous deux, sembloient se caresser.

Ne nous livrons donc point à des frayeurs extrêmes !

Si nous portons tous deux un poison en nous-mêmes,

Sans que nous en devions craindre aucuns accidens,

Nous pouvons nous unir tout comme les serpens.

(*Après l'avoir bien considérée.*)

Vous avez une main faite comme la mienne.

Puis-je la toucher ?

D O R I N T E *effrayée.*

Non.

H Y P O L I T E.

Souffrez que je la tienn

Un moment.

D O R I N D E.

Vous brûlez.

H Y P O L I T E.

Je ne sçai ce que c'est ;

Je sens en vous touchant... certain mal qui me plaît.

D O R I N D E.

En vous touchant aussi, je sens certaine chose

88 SCÈNES ANGLEOISES.

Qui me fait soupirer , dont j'ignore la cause.
J'ai touché très-souvent , & la main de ma Sœur ,
Et celle de mon pere ; & cependant mon cœur
Ne sentoit point ce charme & ces peines cruelles.
Serions-nous vous & moi comme deux tourterelles,
Que j'ai vû quelquefois gémir en s'aprochant ?
Vous souffrez , je me plains d'un charme trop tou-
chant.

Je crois qu'elles étoient en pareille aventure ,
Car elles gémissoient , puis par un doux murmure ,
Elles se témoignoit je ne sçais quel désir ,
Et puis , se béquetoient avec un vrai plaisir.

H Y P O L I T E.

Voilà tout justement comme nous devons faire.

P R O S P E R *en dedans.*

Dorinde.

D O R I N D E.

Juste Ciel ! C'est la voix de mon Pere.

Oui , c'est lui qui m'appelle , & je dois obéir.
Hélas ! Il m'avoit tant ordonné de vous fuir ,
Et je vous ai cherché ! C'est ma première offense ;
Mais qu'il va bien punir ma désobéissance !

H Y P O L I T E.

Je suis coupable aussi. Pour la première fois
Je me suis dispensé d'obéir à ses loix ,
Je ne m'en repens point , vous en êtes la cause ;
Mais quelque châtiment que sa rigueur m'impose ,
Je pense qu'il l'auroit plus que moi mérité ,
Pour nous avoir parlé contre la vérité.
Nous devions nous tuer en nous trouvant ensemble ;
Nous n'avons que plaisir quand le sort nous assemble ;
Si nous mourons , après nous être rencontrés ,
Ce sera du tourment de nous voir séparés.

Fin des Scènes Angloises.

[J'ai l'honneur d'être , Madame , avec le
plus respectueux dévouement , votre très-
humble , &c.]

S C E N E S
D U
P R O T H É E ,
C O M E D I E .



H U I T I E' M E

L E T T R E

A M. L' A B B É D * * .

N On , *le Complaisant* n'est pas mon Ouvrage ; & je m'étonne , Monsieur , que vous puissiez me l'attribuer. Ce n'est pas que je méprise cette Pièce ; au contraire , je la trouve bien écrite , mais elle n'imite point mon stile : & il me semble que vous auriez dû le sentir d'abord. Ce qu'il y a de certain , c'est que j'avois dessein de traiter le même sujet , non pas sous le titre du *Complaisant*. Ma Comédie auroit été intitulée LE PROTHÉE , ou *l'Homme de tout caractère* : Ce devoit être un fourbe , ou , si vous voulez , une espèce de Caméléon , qui , pour gagner tous les cœurs d'une nombreuse famille , affectoit de ressembler à toutes les personnes dont elle étoit composée. J'avois déjà fait plusieurs Scènes de cette Pièce ; je vais vous les transcrire : mais je ne sçai par quel fâcheux hazard l'Auteur du *Complaisant* a tellement effleuré mon sujet , que je suis obligé de l'abandonner. Voici mes Scènes.

A C T E U R S.

ARISTE.

BELISE.

LEANDRE.

LA FLEUR.

La Scène est à Paris.



S C E N E S
DU PROTHÉE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

S C E N E P R E M I E R E.

A R I S T E , B E ' L I S E .

B E ' L I S E .



OUI, je me marierai, j'en donne ma parole.

A R I S T E .

Vous rêvez, à coup sûr.

B E ' L I S E .

Non.

A R I S T E .

Vous êtes donc folle ?

B E ' L I S E .

Moi, mon Frere!

94 SCENES DU PROTHÉE,

A R I S T E.

Eh, oui, vous. Je dis folle à lier.

B E' L I S E.

En quoi donc, s'il vous plaît?

A R I S T E.

Pouvez vous oublier

Que vous avez fait vœu? ...

B E' L I S E.

J'ai perdu la mémoire.

Je suis Fille, après tout.

A R I S T E.

On a lieu de le croire ;

Car vous l'êtes depuis cinquante ans tout au moins.

B E' L I S E.

Ah ! quelle calomnie !

A R I S T E.

Au besoin, les témoins

Ne me manqueront pas. Vous êtes mon aînée,
Et j'aurai, l'an prochain, ma cinquantième année
Bien complete. De plus, mon Frere Polidor,
Pour vous prouver le fait, est bien vivant encor.
Mais, pour vous mieux convaincre, & pour vous
faire honte,

De votre âge, ma Sœur, voici le juste compte,
Sur beau papier timbré, bien signé, paraffé
Par votre Directeur le bon Monsieur Coëffé :
Voici de tous vos ans le vrai dépositaire,
Qu'on nomme en bon François un Extrait-baptifaire :
Il vous dira le fait sans ambiguïté,
Et d'un style touchant par l'ingénuité.
Tenez, lisez, ma Sœur, & mettez vos lunettes.

B E' L I S E.

Faites trêve, de grace, à toutes vos sornettes ;
Je sçais, & je sens mieux que vous l'âge que j'ai.

A R I S T E. *lui presente l'Extrait.*

Mais, lisez un instant ce sincère abregé ;
La date seulement : Elle n'est pas moderne.

B E' L I S E.

Qu'importe ? Ce n'est pas l'âge qui me gouverne.

A R I S T E.

Et quoi donc ?

B E' L I S E.

Je le sçais.

A R I S T E.

Dites-le moi , du moins.

B E' L I S E.

Mon humeur , ma raison , mon goût , & mes besoins.

A R I S T E.

Votre goût ? Vos besoins ? Ah , ma Sœur ! A votre
âge !

Osez-vous me tenir un semblable langage ?

B E' L I S E.

J'ai besoin d'un Epoux , qui , par de courts chemins ;
 Sçache tirer mon bien de vos pieuses mains ,
 Et qui m'en fasse rendre un compte très fidelle.
 Vous prétendez toujours me tenir en tutelle ,
 Mais je me lasse enfin de me laisser duper ;
 Et veux par un Mari me faire émanciper.

A R I S T E *à part.*

Il faut la radoucir ; ce n'est pas là mon compte.

La colère , ma Sœur , bien souvent vous surmonte ;

Heureusement pour nous , elle ne dure pas.

B E' L I S E.

Cinquante ans !

A R I S T E.

Après tout , vous avez des apas ,

Un teint , des agrémens , certain air de jeunesse ,

Qui peuvent hardiment démentir cette Pièce.

B E' L I S E.

Et la démentiront encor plus de vingt ans.

A R I S T E.

On voit dans tous vos traits un reste de printems.

B E' L I S E.

Donnez-moi ce papier.

SCENES DU PROTHÉE,
A R I S T E.

Eh qu'en voulez-vous faire ?

B E' L I S E après avoir lu l'Extrait.

Tu fors, indigne Écrit, de la main d'un faussaire ;
Je m'en vais te traiter comme un franc imposteur ;
(En le déchirant.)

Et j'en voudrois pouvoir faire autant à l'Auteur.

A R I S T E.

Bon Dieu ! Que faites vous ma Sœur ?

B E' L I S E.

Je fais justice

De votre médifance & de votre malice,
Vous ne m'offrirez plus cet Extrait odieux ;
Et je suis jeune encor, malgré les envieux.

A R I S T E.

Mais, ma Sœur, un instant discourons sans colere.
Lorsque vous étiez jeune, on ne pouvoit vous plaire ;
Et, comme vous vouliez un Amant sans défaut,
Tous les meilleurs partis disparurent bien-tôt ;
Tant & si bien enfin, que, par délicatesse,
Vous avez follement perdu votre jeunesse.
On couroit après vous, vous fuyiez à grands pas ;
Vous courez à présent qu'on ne vous cherche pas :
C'est se donner, ma Sœur, un si grand ridicule,
Que l'amitié défend qu'on vous le dissimule.

B E' L I S E.

Ne vous alarmez point de ce que l'on dira.
J'ai de bonnes raisons que le Public sçaura ;
Il ne manquera point d'approuver ma conduite,
Quand il sçaura l'état où vous m'avez réduite.
Riche comme je suis, maîtresse de mon bien,
Je vis comme un enfant, sans disposer de rien.
Sous la dévotion cachant votre avarice,
Vous refusez sur-tout de me rendre justice.
A mes moindres desirs vous oposez toujours
Les écueils de ce siècle, & cent pieux discours,
Pour prouver qu'à mon âge il faut fuir la dépense,

Et

Et même se piquer d'une honnête indigence ,
Tandis que sans scrupule , & par mille moyens ,
Vous faites profiter & vos biens , & les miens ,
Et que sans séparer votre part de la mienne ,
Vous retenez le tout par charité chrétienne.

A R I S T E .

Par charité sans doute , afin de prévenir
Les inconvéniens qui pourroient survenir.
Vous aimez trop le luxe & la magnificence ,
C'est ce que je ne puis souffrir en conscience.

B E' L I S E .

En conscience ! Oh bien , je vais prendre un Epoux
Qui me dirigera tout aussi bien que vous.
Un jeune homme bien fait, de l'esprit comme un Ange.
De tous vos procédés je prétends qu'il me venge.

A R I S T E .

S'il est jeune , à coup sûr il vous méprisera ;
Et , qui pis est encore , il vous ruinera.
Cette réflexion me paroît effrayante.
Soyez moins sensuelle , & soyez plus prudente.

B E' L I S E .

Et vous , en consentant que chacun ait son lot ,
Soyez plus honnête homme , & soyez moins dévot ;
Car tout résolument je veux changer de vie.

A R I S T E .

Eh bien , ma Sœur , il faut en passer votre envie.
Quel est donc cet Epoux que vous vous mitonnez ?

B E' L I S E .

C'est Léandre. Je vois que vous vous étonnez.
Oui , Léandre , mon Frere ; il m'adore , je l'aime ,
Et je vais le traiter comme un autre moi même ,
En faisant de mon bien le partage avec lui.
Et quand cela ? Demain , si ce n'est aujourd'hui.
En termes assez clairs je crois que je m'explique.
Dispensez-vous du soin d'y faire une réplique :
Et moi , pour m'épargner l'ennui de l'écouter ,
Je prends congé de vous , & je vais contracter.

Tome IV.

E

S C E N E I I.

J A R I S T E *seul.*
 JE suis au désespoir. Ce maudit mariage
 Fait perdre à mes enfans un fort gros héritage.
 J'ai fait ce que j'ai pû pour le leur conserver ;
 Faut-il qu'un étourdi vienne me l'enlever ?
 Ma Sœur, je le vois bien, va faire une folie :
 Comment l'en préserver ? Il faut que je m'allie
 Avec son Prétendu ; c'est le plus sûr moyen
 De la déconcerter, & de garder son bien.
 En travaillant pour moi, j'empêche sa ruine.
 Et c'est double bonne œuvre, à ce que j'imagine.
 Oui, oui, ma conscience en prononce l'arrêt,
 Et je la sens d'accord avec mon intérêt.
 Ma Sœur restera fille, & je crois que Léandre
 La quittera d'abord pour devenir mon Gendre.
 Mais, d'un autre côté, mes Filles toutes deux
 Sont promises. Comment rompre de pareils nœuds ?
 Le puis-je sans pécher ? Hum ! L'affaire est douteuse.
 Mais pourquoi ? Je rendrai ma Sœur très malheureuse,
 En souffrant qu'à son âge elle engage sa foi ;
 Et sa faute, après tout, retombera sur moi.
 C'est donc un moindre mal de manquer de parole,
 Que de lui laisser faire une action si fole ;
 Et l'on peut, ce me semble, & j'en serois garant,
 Commettre un petit mal pour en fuir un plus grand.
 Voilà ma conscience en repos. Le mystère
 Est de voir si Léandre est d'un bon caractère,
 S'il n'est point libertin, s'il peut se conformer
 A ma façon de vivre, & si je puis l'aimer ;
 Sur tout s'il a l'esprit complaisant & docile ;
 Démêler tout cela, n'est pas chose facile :
 Il y faut employer & l'adresse, & le tems.
 Mais l'affaire est pressante ; & les moindres instans....

Allons chercher Léandre. Ah ! Le voici , je pense.
Il ne m'aperçoit pas. Il est de ma prudence
De me ranger ici pour l'entendre parler.

S C E N E I I I.

A R I S T E , * L E A N D R E .

A L E A N D R E *à part.*
Ariste m'examine ; il faut dissimuler ,
Et tenir des discours propres à le séduire ,
Afin qu'en son esprit je puisse m'introduire.

A R I S T E .

Il se parle à lui-même , & je ne l'entends pas.
Aprochons doucement.

L E A N D R E *haut , feignant de réfléchir.*

Le bien a des apas ;

Mais doivent-ils tenter le cœur d'un honnête homme ?

A R I S T E *à part , d'un air joyeux.*

Bon.

L E A N D R E *à part.*

Elle a de gros biens.

A R I S T E *à part , d'un ton pleureux.*

Hélas , oui.

L E A N D R E .

Une femme

De cent bons mille écus, en deniers bien contans ,
Me convient ; mais Bélise a du moins cinquante ans.A R I S T E *à part.*

Tout au moins.

L E A N D R E *à part.*A cet âge une femme est jalouse ;
Et l'argent est bien cher , quand il faut qu'on l'épouse.A R I S T E *à part.*

Trop cher.

* Ce Léandre est mon Prothée.

100 SCENES DU PROTHEE;
LEANDRE.

Prendre son bien , & puis la mépriser. ?

A R I S T E à part.

Fi donc. Si , sans me voir , il peut encor jaser ,
Je vais lire sans peine au fond de sa pensée.

LEANDRE à part.

Non , non , ma conscience en feroit trop blessée.

A R I S T E à part.

Sa conscience ! Oh ! oh ! Ce terme-là me plaît.

LEANDRE à part.

Oser se marier par un vil intérêt ,
C'est s'exposer à faire un bien mauvais ménage.

A R I S T E à part , d'un air d'admiration.

Bien dit.

LEANDRE à part.

C'est profaner les nœuds du mariage ;
Nœuds si saints , si sacrés , qu'on doit les respecter.
S'imposer des devoirs , ne s'en pas acquitter ,
C'est commettre , à mon sens , un crime impardon-
nable.

A R I S T E à part.

Cet homme me paroît d'un caractère aimable ,
Et chaque mot qu'il dit peut servir de leçon ,
C'est justement mon fait.

LEANDRE après s'être éloigné d'Ariste.

Il mord à l'hameçon ,

Et je puis maintenant l'aborder sans rien craindre.

Ah , Monsieur ! Vous voilà !

A R I S T E.

Parlez sans vous contraindre.

Vous ne m'ennuiez point.

LEANDRE d'un air surpris.

Eh quoi ? Vous m'écoutez ?

A R I S T E.

Oui ; charmé , pénétré de ce que vous disiez.

LEANDRE.

Parler haut en rêvant , c'est ma folle coutume.

A R I S T E.

**Recueillir vos discours , en faire un gros volume ,
Ce feroit un travail agréable pour moi ,
Et plus utile encor.**

L E A N D R E.

Vous raillez.

A R I S T E.

Non , ma foi.

L E A N D R E.

Ces louanges , Monsieur . . .

A R I S T E.

Elles sont légitimes.

**Vous venez de rêver d'excellentes maximes :
Et rêver à votre âge aussi solidement ,
C'est l'effet d'un bon cœur , & d'un sain jugement.
La sagesse en tout tems doit être révérée ,
Mais sur tout , quand on voit qu'elle est prématurée.**

L E A N D R E.

Vous me faites rongir.

A R I S T E.

Tant mieux ; j'en suis charmé.

**Dans mon penchant pour vous me voilà confirmé ;
Et jamais la vertu n'est si bien assortie ,
Que lorsqu'elle s'allie avec la modestie.**

L E A N D R E.

C'est en vous qu'on les voit se montrer à l'envi.

A R I S T E.

**Ah ! Si vous disiez vrai , que je serois ravi !
De vertueux desirs me pressent & m'exhortent ,
Mais malheureusement mes passions l'emportent.**

L E A N D R E.

Vos passions , Monsieur ! Eh ! Vous n'en avez point.

A R I S T E.

**Par exemple , je suis colere au dernier point.
J'ai fait mille sermens de surmonter ce vice ;
La moindre occasion m'entraîne au précipice.**

102 SCENES DU PROTHÉE,
LEANDRE.

La plus âpre vertu combat incessamment ,
Sans pouvoir étouffer notre tempérament.
Non , jamais de soi-même on n'est tout à-fait maître ;
C'est être vertueux que souhaiter de l'être.
On trouve en ce desir mille charmes touchans ;
Mais qu'il est mal aisé de vaincre ses penchans !
Le naturel enclin aux actions perverses ,
Trouvent pour s'échaper mille routes diverses.
Il surprend la sagesse , il ose la braver ;
Bien souvent elle plie , & fait se relever.
Le Pilote prudent par fois cède à l'orage ,
Et par un long détour se sauve du naufrage.
Tâchons toujours de vaincre , en combattant toujours ,
Et le ciel tôt ou tard vient à notre secours.

A R I S T E.

Ainsi donc contre vous vous combattez sans cesse ?

L E A N D R E.

Oui , je fais guerre ouverte à la moindre foiblesse :
Quelquefois je triomphe , & succombe souvent.

A R I S T E *avec transport.*

Embrassez-moi , mon cher. Je veux dorénavant ,
Qu'en Athlètes liguez , nous combattions les vices ,
Et que nous nous rendions de mutuels services.
Toujours de la vertu nous suivrons l'étendart ,
Nous ne nous passerons jamais le moindre écart ;
A toute heure occupez à veiller l'un sur l'autre ,
Vous deviendrez mon guide , & je serai le vôtre.

L E A N D R E.

Vous me verrez docile à suivre vos avis ,
Sans prétendre jamais que les miens soient suivis.
Le desir de bien faire est toute ma science ,
Et je révère en vous l'âge & l'expérience.

A R I S T E.

Moi , je révère en vous un mérite parfait
Au dessus de votre âge , & dont le prompt effet
Est de me pénétrer d'une estime si pure ,
Qu'elle ne finira qu'avec moi , je vous jure.

LEANDRE.

Vous me comblez de joye , & dès ce même instant
Me voilà tout à vous.

ARISTE.

Je vous en livre autant.

LEANDRE.

Je serai votre Fils , & vous serez mon Pere.

ARISTE.

Pour que tout soit égal , je serai votre Frere ,
Et vous serez le mien.

LEANDRE.

C'est me combler d'honneur.

ARISTE.

Il s'agit maintenant de m'ouvrir votre cœur.

LEANDRE.

Vous allez voir en moi la simplicité même.

ARISTE.

Oh , je n'en doute point. Oh ça , ma Sœur vous aime ;
Mais l'aimez vous aussi ? Parlez-moi franchement.

LEANDRE.

Mon Frere , à vous parler tout naturellement. . . .

SCENE IV.

ARISTE, LEANDRE, LA FLEUR.

LA FLEUR *entrant brusquement.*

Monsieur , le grand Laquais de votre Nièce Hor-
tense. . . .

ARISTE.

Eh bien , peut on plus loin pousser l'impertinence ?
Dis-moi , traître , bourreau , qui te rend si hardi
De venir nous troubler comme un franc étourdi ?

LA FLEUR.

Moi ? Mais j'ai cru bien faire.

ARISTE *se jettant sur lui.*

Et moi je vais t'apprendre

104 SCENES DU PROTHÉE,
Que tu fais mal.

LEANDRE *déendant la Fleur.*

Mon frere !

ARISTE.

A quoi bon le défendre ?

Vous ne connoissez pas, mon frere, ce fripon.

Je veux le faire un jour mourir sous le bâton.

C'est un franc espion, qui toujours aux écoutes

Pour tout voir, tout entendre, invente mille routes;

Sous des prétextes faux il se fourre par tout ;

Je veux l'en corriger, & n'en viens point à bout.

Laissez-moi le rosser autant qu'il le mérite.

LEANDRE.

Mon frere, avec raison son défaut vous irrite ;

Mais, pour l'en corriger plus efficacement,

Employez la raison, & non l'emportement.

Toute correction que l'on veut rendre utile,

Doit être charitable, onctueuse & tranquile.

ARISTE *à part.*

Cet homme est un oracle, & me rendra parfait.

(*à Léandre.*)

De vos sages avis vous allez voir l'effet.

(*à la Fleur.*)

Dis-moi, mon cher enfant, ce que me veut ma nièce,

LA FLEUR.

Elle vous redemande une certaine pièce

Dont elle a grand besoin pour pousser son procès,

Et dont son Avocat espère un grand succès.

ARISTE *d'un ton douxereux.*

Dites à son laquais que je vais la lui rendre

Dans un petit instant, & qu'il n'a qu'à m'attendre.

LA FLEUR.

Vous voyez bien, Monsieur....

ARISTE.

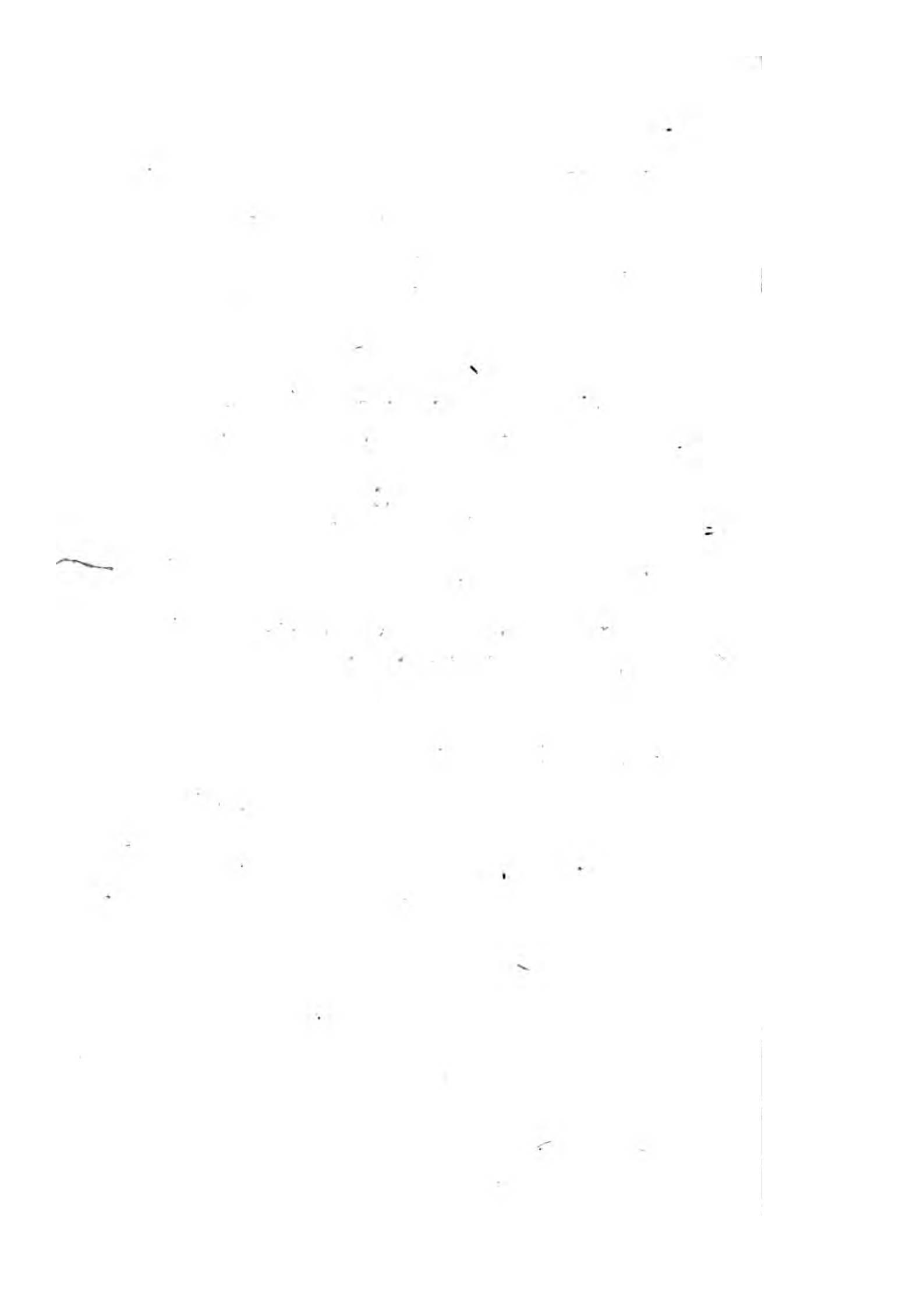
Oui, je vois que j'ai tort.

(*Il lui donne de l'argent.*)

Tenez, consolez-vous.

FIN.

S C E N E S
D E
THALIE ET MELPOMENE,
PROLOGUE.





NEUVIÈME
L E T T R E
A M. D. MUSICIEN.

J'AI reçu, j'ai lû, j'ai chanté les airs que vous m'avez envoyés par mon bon ami Monsieur le Chevalier de B. qui les sçavoit déjà tous par cœur, & avec qui je viens d'exécuter vos *Duo* qui m'ont charmé. Je ne puis mieux vous prouver combien je suis content de votre génie, qu'en vous fournissant de quoi l'exercer encore. Comme vous réüssissez également dans tous les genres de Musique, il est bon que vous sçachiez que j'ai fait une Comédie en trois Actes & en Vers lyriques * : c'est proprement un Opera Comique; il n'est pas destiné pour l'Opera, mais il doit être exécuté chez une grande Princesse, qui n'épargnera rien pour rendre ce spectacle brillant. Je voudrois qu'il commençât par un Prologue, & que ce fût vous qui le missiez en Musique. Il n'est pas encore fini, mais voici ce que j'en ai déjà fait. Voyez si vous osez entreprendre cette besogne: je me charge de la faire approuver & recevoir, si vous réüssissez aussi-bien que je l'espère,

* *Les Amours de Ragonde.*

Ce Prologue roule sur une dispute assez vive entre *Thalie* & *Melpomene*. Vous serez peut-être surpris que je nomme celle-ci la dernière, car l'opinion vulgaire lui donne le pas sur sa Sœur; pour moi, je le donne à *Thalie*; c'est ma façon de penser, & c'étoit celle de *Despreaux*. Si j'avois les trois Statues de *Corneille*, de *Moliere*, & de *Racine*, je placerois celle de *Corneille* à la droite, celle de *Racine* à la gauche, & je mettrois *Moliere* dans le milieu. Mais voilà une plaifante digression! Venons à notre Prologue. Le lieu de la Scène est supposé le Théâtre de l'Opera.

A C T E U R S.

THALIE.

MELPOMENE.

UN PETIT-MAISTRE.

CHOEUR DE HEROS.

CHOEUR D'HEROINES.

CHOEUR de Personnages comiques.

CHOEUR de Suivans comiques de *Thalie*.

SUIVANS de *Melpomene*.

(La Scène est à Paris.)



S C E N E S

D E

THALIE ET MELPOMENE, P R O L O G U E.

S C E N E P R E M I E R E. T H A L I E , M E L P O M E N E.

M E L P O M E N E.

EH quoi ? Pendant l'Hyver , prétendez-
vous , ma Sœur ,
Régner sur ce noble Théâtre ?
Pour y faire goûter votre enjoûment fo-
lâtre ,

Attendez du Printems l'agréable douceur.
La saison des frimats rapelle sur la scène
Les tragiques événemens,
Dignes sujets pour *Melpoméne*,
Et bannit de ces lieux vos vains amusemens.

T H A L I E.

Divertir les humains est l'objet où j'aspire ;
Si c'est le vôtre aussi , pourquoi nous séparer ?

110 SCENES DE THALIE ET MELPOMÈNE.

Vous sçavez les faire pleurer,
Et moi je sçais les faire rire.

Attendez les cœurs, excitez les soupirs,
Etalez aux mortels les passions tragiques;
Mais souffrez qu'à mon tour, au gré de leurs desirs,
Je retrace à leurs yeux des incidens comiques.
Les plaisirs variez sont les plus doux plaisirs.

M E L P O M E' N E.

Non, n'espérez jamais que tour-à-tour je régne,
Dans un tems où je dois régner seule en ces lieux.
Je ne veux point mêler des plaisirs sérieux
Avec des jeux que je dédaigne.

T H A L I E.

Ah, ma Sœur, que je hais vos tons impérieux !
De cet air de hauteur songez à vous défaire.
Imitez mon air gracieux.

Vous sçavez effrayer, & je sçais l'art de plaire.

M E L P O M E' N E.

Vous comparer à moi ? Quel orgueil téméraire !
Par des tons élevez, par de nobles accens,
Par des regrets, des cris, des soupirs & des plaintes,
Je porte au fond des cœurs les plus vives atteintes,
Et je les soumets tous à mes efforts puissans.

T H A L I E.

Par une agréable folie
Je plais fans jamais ennuyer,
Et possède l'art d'égayer
La plus sombre mélancolie.

Corriger les humains est mon unique emploi,
Et je les peins d'après nature.
Je ris en traçant leur peinture,
Qui les fait rire comme moi.

M E L P O M E' N E.

Ce Théâtre est mon domaine,
J'y fais admirer mes traits.
Tracer ici vos portraits,
C'est avilir *Melpomène*.

P R O L O G U E,

111

T H A L I E.

Ah ! Loin de vous avilir ,
Je vous rends plus agréable.
Pour rendre le plaisir durable ,
Il faut changer de plaisir.
Assez souvent on vous admire ,
Mais on se lasse d'admirer ;
Et , quoique vous en puissiez dire ,
On aime autant du moins à rire qu'à pleurer.
Songez au siècle où nous sommes ;
Il faut céder au tems.

Aujourd'hui la vertu des hommes
N'est pas d'être constans.

M E L P O M E' N E.

Pendant la saison la plus belle ,
Ma Sœur, vous aurez votre tour.

T H A L I E.

Non, je veux l'avoir dès ce jour ;
J'entens le Spectateur qui m'invite & m'appelle ;

M E L P O M E' N E.

Ah ! C'est trop me braver. Contre une Sœur rebelle
Je vais user de tous mes droits.

Nobles Suivans de la Muse tragique ,
Grands Héros, dont souvent j'ai chanté les exploits,
Sur cette Scène magnifique ,
Entrez , accourez à ma voix.

T H A L I E.

Enfans joyeux de la Muse comique ,
Venez , aux yeux des Spectateurs ,
D'un ton finement ironique ,
Railler & corriger les modes & les mœurs.



S C E N E I I.

SUITE DE MELPOMENE, SUITE DE
THALIE, CHOEUR DE HEROS ET
D HEROINES, CHOEUR DE SUIVANS
DE THALIE, SUIVANS DE MELPO-
MENE, UN PETIT-MAISTRE.

CHOEUR DE HEROS ET D'HEROINES.

Nous accourons à ta voix,
Muse tragique & sublime,
Héros, Demi Dieux, ou Rois,
C'est ton feu qui nous anime.

CHOEUR *des Suivans comiques de Thalie.*

Nous accourons à ta voix,
Muse naïve & caustique,
Marquis, Païsans, Bourgeois,
Par toi tout devient comique.

(*On danse plusieurs Entrées tant sérieuses que comiques.*)

U N H E R O S *seul.*

Noble & divine Melpoméne,
Charme du cœur, de l'oreille & des yeux,
Sur cette auguste scène

Tu chantes les amours des Héros & des Dieux;
La pitié, la terreur, sont tes puissantes armes
Tout s'attendrit quand tu verses des larmes,
Tout tremble, tout frémit quand ta voix jusqu'aux
Cieux

Porte tes élans furieux.

U N P E T I T - M A I S T R E *à Thalie.*

Petite Muse badine,
Plus utile que ta Sœur,
Ta censure vive & fine
Guérit l'esprit & le cœur.

P R O L O G U E.

113

Le bon goût te rend justice.
Bien souvent par tes bons mots
Tu sçais détester le vice,
Et tu corriges les sots.

CHOEUR DE HEROS.

Noble & sublime Melpomène,
Brillez , réglez toujours sur cette auguste scène.

CHOEUR de Personnages comiques.

O l'heureux jour !
Muse folâtre ,
Sur ce Théâtre

Brillez , réglez à votre tour.

MELPOME'NE à ses Suivans.

Que l'on chasse d'ici tous ces bas personnages.

T H A L I E à ses Suivans.

De ces foibles Héros repoussez les outrages.



SUITE DE LA LETTRE IX.

[Voilà où j'en suis de mon Prologue , qui met une terrible division entre les deux Sœurs. Comment , me direz vous , terminer une querelle si vive ? Vous serez bien embarrassé , car deux Femmes piquées , glorieuses , jalouses l'une de l'autre , & qui ont rompu toutes mesures entr'elles , ne se réconcilient pas tout-d'un-coup ; & cependant cela me paroît également nécessaire & pressant , parce que votre Prologue est déjà bien long. Si vous faites ces réflexions , mon cher Monsieur , vous réfléchirez selon les lumières du sens commun : Mais est-ce le sens commun qui dirige l'Opéra ? Tout s'y fait par miracle ; un Poëte Lyrique n'y est jamais embarrassé pour un dénouement. N'a-t'il pas à sa disposition tous les Dieux du Ciel , de la Terre , & même de l'Enfer ? S'agit-il de finir sa Pièce , il fait descendre les uns , ou monter les autres , selon son bon plaisir. Le *Deus à machinâ* est fait pour les Poëtes Lyriques : aussi ne voit-on guères d'Opéra qui ne soit dénoué par quelque Dieu du premier ordre , qui vient ordonner ou *ceci* ou *cela* , d'un ton d'autorité suprême , auquel tout le monde obéit sans la moindre réplique ; & , moyennant une belle Chaconne suivie d'un Chœur magnifique , vous voyez une Pièce dénouée si subtilement , que personne n'a le mot à dire. Car quel est l'esprit assez caustique & assez mal tourné , pour résister aux ordres des Dieux , ou pour les chicaner ? Vous jugez bien que je me servirai du même expédient pour dénouer mon Prologue , & que chacun admirera les trésors inépuisables

SUITE DE LA LETTRE IX. 115

de mon imagination ; car je me propose de faire descendre *Apollon* tout à-coup , & lorsqu'on s'y attendra le moins , dans une machine suspendue & bien brillante , afin de séparer les combattans furieux , & de réconcilier les deux Sœurs par son autorité , & même , pour se donner plus de poids & plus de relief , il parlera au nom de *Jupiter* qui n'a pas peu de crédit à l'Opéra , & , qui plus est , alléguera les décrets irrévocables du Destin , qui a prononcé dès la naissance des siècles , que les deux Sœurs feroient subitement la paix , & qu'en vertu de cette réunion qui paroïssoit desespérée , & qui ne pouvoit être que l'effet d'un pouvoir si terrible , *Melpomène* , pendant trois mois d'Hyver , régneroit sur la Scène , & que vers le carnaval *Thalie* s'en empareroit. Sur cela , les Suivans de *Melpomène* & de *Thalie* s'embrasseroient cordialement , & formeront tous ensemble un Ballet moitié grave & moitié comique , qui certainement sera tout nouveau , chose qu'on ne voit guères sur le Théâtre de l'Opéra. J'ai même imaginé un pas-de-deux entre un *Héros* & un *Scaramouche* ; & Dieu fait comme on battra des mains. C'est bien dommage que les Dieux n'ayent pas le même crédit sur la *Scène Françoise* , où de pauvres Auteurs tragiques , même les plus hupés , suent sang & eau pour dénouer leurs Pièces , sans pouvoir y parvenir au gré du public , ce qui produit toujours un mauvais cinquième Acte : au lieu que , s'ils avoient le privilége de faire venir un *Jupiter* , un *Apollon* , ou tout au moins un *Mercur*e , pour débrouiller l'intrigue , & la mener rapidement à sa fin , tous les Spectateurs pleins d'admiration & de respect , s'épuiseroient

116 SUITE DE LA LETTRE IX.
en acclamations , & crierient *vivat.* Les
Poëtes comiques seroient seuls condamnez à
finir un bon cinquième Acte , par un dénou-
ment bien préparé & bien naturel ; mais ,
comme ils seroient privez de la gloire d'a-
peler le Ciel à leur aide , ils seroient placez
dans une classe bien inférieure à celle des
Tragiques. Je suis , &c.



L' H O M M E

S I N G U L I E R ,

C O M E D I E

EN CINQ ACTES , EN VERS.





AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce a été luë aux Comédiens , qui l'ont reçue avec applaudissement. Les rôles ont été copiez & distribués. J'ai fait faire une répétition ; la seconde étoit indiquée pour le lendemain , & huit ou dix jours après la Pièce eût été représentée ; mais un obstacle que je ne prévoyois pas , a suspendu les autres répétitions ; & la longue maladie d'une célèbre Actrice , nous a obligés de remettre la partie à l'année suivante. Dans cet intervalle de tems j'ai changé de résolution , & j'ai pris le parti de ne faire paroître ma Comédie , que dans le Recueil de mes Ouvrages dont on préparoit une nouvelle édition. Je ne sçai si c'est pour moi un avantage ou non , qu'elle n'ait point été représentée ; quoiqu'il en soit , j'ai eu de bonnes raisons pour me restreindre à ne la donner qu'imprimée. Ce n'est pas que je n'aye pour cette Pièce une certaine prédilection , & que je ne me flâte qu'on y trouvera non-seulement ce comique élevé & cette morale mâle & vive , qui ont fait recevoir mes autres Pièces avec tant d'indulgence , mais de

plus , un caractère assez neuf sur le Théâtre , & très-fertile en instructions : car il ne faut pas s'imaginer que *l'Homme singulier* soit une nouvelle espèce de *Misanthrope* ; rien n'est plus différent. Son tic , à la vérité , est de haïr les modes & les mœurs du tems , mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes ; & il vous le prouve d'abord dans la troisième Scène du premier Acte , où il s'explique très-clairement sur ce sujet.

*On me traite par-tout d'étrange personnage ;
 Mais , quoique singulier , je ne suis point sauvage.
 Les hommes la plupart me semblent odieux ;
 Leur commerce , à mon sens , est très-pernicieux , &c.
 Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires ,
 Je ne puis les haïr , ils sont toujours mes freres , &c.*

Ses actions , dans le cours de la Pièce , sont conformes à ses discours ; & on ne peut pas voir un caractère plus humain : au lieu que le *Misanthrope* dit tout net :

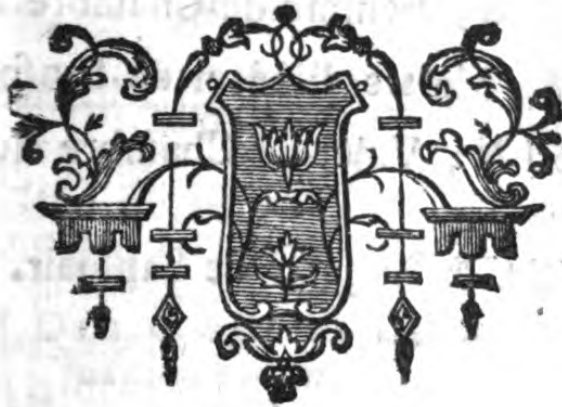
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Mais tel devoit être le Héros de *Molière* ; & ce grand homme l'a développé avec tout l'art & le génie dont il étoit capable.

Le mien , qui en diffère extrêmement , est doux , tendre & compatissant ; il regarde les hommes en pitié , sans se fâcher contr'eux , & n'a point d'autre défaut que la singularité , qui rend ses pensées , ses actions , ses projets ridicules , quoique la raison & la vertu en soient le fondement. J'ai prétendu prouver par ce caractère , dont j'ai long-tems

AVERTISSEMENT. 121

tems étudié l'original , que la singularité est un vice de l'esprit , qui gâte les motifs & les sentimens les plus louables ; que le meilleur parti que puisse prendre un homme sage , c'est de ne point heurter de front les mœurs & les modes de son tems , & de se borner à gémir de la corruption & des ridicules , sans renoncer au commerce de ses contemporains ; & que tout ce qui est outré , même la vertu & la raison , paroît plutôt un travers qu'un sujet d'admiration. J'aurois bien des réflexions à ajouter sur le sujet de cette Pièce , mais , si elle a le bonheur de plaire à mes Lecteurs , ils les feront d'eux-mêmes ; & j'aime mieux les attendre que de les prévenir.



A C T E U R S.

LE COMTE DE SANSPAIR.

LE MARQUIS D'ARBOIS.

LA COMTESSE, jeune Veuve, Fille du
Marquis d'Arbois.

LE COMTE D'ARBOIS, Fils du Mar-
quis.

JULIE, Sœur de Sanspair.

LE BARON DE LA GAROUFFIERE,
Cousin de Sanspair.

LISETTE, Femme-de-Chambre de Julie.

GORJU, Maître-d'Hôtel de Sanspair.

PASQUIN, Valet-de-Chambre du Comte
d'Arbois.

LA FLEUR Laquais de Sanspair.

La Scène est à Paris chez le Comte de Sanspair.



L' H O M M E
SINGULIER,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR *seul, en robe-de-chambre.*



OLA quelqu'un. Comment ? Je vois
naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille en-
core ?

Laquais. Monsieur Gorju. Personne ne répond !
Tout dort, & moi je veille. Un silence profond
Régne dans ma maison à quatre heures sonnées.
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées ?
Monsieur Gorju. Laquais. J'ai beau faire fracas,
On ne s'éveille point, & l'on fait peu de cas
D'un maître, dont le cœur trop facile & trop tendre,
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre.
A la fin, c'en est trop ; & contre mon penchant.

124 L'HOMME SINGULIER,
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui; changeons de ma-
nière;

Cachons mon naturel sous une morgue fière;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'ame des Valets pareilleuse & rétive:
Malheur donc au premier qui tombe sous ma main;
Jamais il n'éprouva Maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

S C E N E I I.

S A N S P A I R , G O R J U.

S A N S P A I R *vivement.*

A Quelle heure

Vous levez-vous donc?

G O R J U *d'un air riant.*

Moi?

S A N S P A I R *gravement.*

Vous.

[G O R J U *d'un ton familier.*

Mon sieur, que je meure

Si j'ai pris tout au plus deux heures de sommeil.

Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,

Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme,

S A N S P A I R,

Tant mieux.

G O R J U.)

Tant pis, plutôt.

S A N S P A I R,

Ah! Ce ton-là me charme;

Il vous sied bien, vraiment, lorsque vous avez tort!

G O R J U *en souriant.*

Je crois que vous grondez ?

S A N S P A I R.

Oui je gronde , & bien fort.

G O R J U.

Qu'avez-vous donc , Monsieur.

S A N S P A I R *fièrement.*

Ce n'est pas votre affaire.

G O R J U.

On veille jour & nuit pour tâcher de vous plaire.

Je tourmente vos gens , je les tiens toujours prêts.

Tous vos ordres ici sont comme des arrêts

Dont on n'appelle point , & qu'on suit à la lettre ,

Tout singuliers qu'ils sont , sans jamais se permettre

De les interpréter , ni tarder un instant :

Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent ?

S A N S P A I R.

Très-mécontent.

G O R J U.

Monsieur , souffrez que je vous dise . . .

S A N S P A I R *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

G O R J U.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise !

(à part.)

Comment un si bon Maître a-t'il changé d'humeur ?

Qu'est devenuë , ô Ciel ! sa bonté , sa douceur ?

S A N S P A I R *durement.*

Que dites-vous ?

G O R J U.

Je dis Je me parle à moi-même.

S A N S P A I R.

De quoi vous parlez-vous ?

G O R J U.

De ma surprise extrême.

S A N S P A I R.

Mais qui peut la causer ?

G O R J U *attendri.*

Le ton que vous prenez ;

Il me perce le cœur. Je m'en vais.

S A N S P A I R *d'un ton doux.*

Revenez.

Quoi, vous n'avez pas tort ?

G O R J U.

Non, Monsieur, je vous jure.

S A N S P A I R.

Vous verrez que c'est moi.

G O R J U.

Suivant ma conjecture ,

Si vous avez raison , j'ai tort certainement ;

Mais si je n'ai pas tort. . . . Il faut qu'en ce moment

Quelque souci secret vous trouble & vous alarme ;

Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous dé-
sarme ;La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous fron-
dez

Sans vouloir écouter.

S A N S P A I R.

Et vous, vous me frondez

Parce que je suis las d'appeler tout mon monde.

Sans que personne vienne, ou tout au moins réponde.

G O R J U.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

S A N S P A I R.

D'honneur ?

G O R J U.

Oui.

S A N S P A I R.

Je vous crois, & me voilà rendu.

(Lui tendant la main.)

Touchez-là, mon ami.

G O R J U.

De bon cœur. Mon cher Maître,

Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut-être ?

SANSPAIR *poussant un profond soupir.*
Ah !

G O R J U.

Parlez.

S A N S P A I R.

Eh bien donc , voyez-en le sujet.

G O R J U.

Quel est-il ?

S A N S P A I R.

Le voici.

G O R J U.

Comment ? C'est un portrait !

La peinture en est fine , & ce qui l'environne

En relève le prix. O , l'aimable personne !

O , les beaux diamans ! Seriez-vous amoureux ?

S A N S P A I R.

Hélas ! Oui , je le suis ; & j'en suis bien honteux.

G O R J U.

Et pourquoi ?

S A N S P A I R.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse ?

Moi , je pourrois livrer mon cœur à la tendresse ?

Moi , pousser des soupirs ?

G O R J U.

Seriez-vous le premier ?

Et voulez-vous en tout être homme singulier ?

Vous l'êtes à l'excès , si j'ose vous le dire.

Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire ;

Il faut que tôt ou tard l'esprit suive sa loi :

Et vous avez un cœur tout aussi bien que moi.

S A N S P A I R.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre ?

G O R J U.

Pourquoi non ? Votre cœur n'est différent d'un autre,

Qu'en ce que votre esprit par singularité ,

L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.

128 L'HOMME SINGULIER,
Vous avez l'esprit fort ; mais , malgré son courage .
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage :
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur ;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai , mon Maître ? A coup sûr je devine.

S A N S P A I R.

Oui , ce fatal Portrait a causé ma ruine.

G O R J U.

Eh bien , donnez-le moi , je vous le cacheraï.

S A N S P A I R.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai ,
Il y va de ma vie.

G O R J U.

Ah , Monsieur !

S A N S P A I R.

J'en enrage ;

Et voilà du hazard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait ?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce Portrait.
Dès que je l'ai trouvé , je cherche à qui le rendre ,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.
Sage pressentiment ! Exprès , ou par hazard ,
Un Laquais me suivoit. Il étoit un peu tard ;
La promenade même avoit l'air solitaire ,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystère ;
Mais je n'y pensois pas ; je songeois seulement
A rendre ce Portrait dès le même moment.
J'appelle le Laquais qui m'observoit sans cesse ;
Il vient. „ Mon cher , lui dis-je , est-ce votre Maî-
„ tresse
„ Qui marche devant nous , & se promene ici ?
„ N'a-t'elle point perdu le Portrait que voici ?
„ Non , Monsieur , répond-il. J'ai vû passer deux fem-
„ mes ;
„ Peut être est ce celui de l'une de ces Dames :
Je crois l'y reconnoître , à ne vous point mentir ;

Si je puis la rejoindre. A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne.
Je ne le revois plus.

G O R J U.

Le trait est singulier.

S A N S P A I R.

J'emporte le portrait, & je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure;
Que six gros diamans entourent la figure;
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient, & ne reclame
Ce bijoux précieux, doux fléau de mon ame,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, semble avoir conspiré.

G O R J U.

A vous dire le vrai, votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare!
De ce cœur qui résiste aux plus rares beautés!
C'est là mettre le comble aux singularités.
Rien n'est plus convenable à votre caractère.

S A N S P A I R.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire.

G O R J U.

En quoi consiste-t'il ?

S A N S P A I R.

A voir l'original

Des traits représentés dans ce Portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître,
Si j'en voyois l'objet, s'il se faisoit connoître.
Bien-tôt son caractère offensant ma raison,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poison :
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

G O R J U.

Vous en jugez, Monsieur, bien témérairement ?

130 L'HOMME SINGULIER,
S A N S P A I R.

Les femmes aujourd'hui sont-elles autrement ?
Dites-moi : Trouverois je une femme prudente,
Sage, spirituelle, éclairée, amusante,
Et qui sçut à propos ou se taire, ou parler,
Qui me convint enfin ?

G O R J U.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez par-tout d'agréables parleuses ;
Mais, si vous en cherchez qui soient silencieuses,
A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long tems, Monsieur, sur mon
honneur.

Et de plus vous voulez une femme savante !
Né vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante ?

S A N S P A I R.

Mon Ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir :
La savante au contraire en connoît l'étendue ;
Sa science est pour elle une garde assidue :
Son esprit s'élevant aux sublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves sujets ;
Et, loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre,
Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

G O R J U.

Et j'ai oui dire, moi, par des gens bien sensés. . . .

S A N S P A I R.

Par des fots, mon Ami. Je pense, & vous pensez ;
Mais dans mes sentimens je differe des vôtres.

G O R J U.

Oh ! Je le sçais, Monsieur.

S A N S P A I R.

Vous pensez d'après d'autres,
Et moi d'après moi seul.

G O R J U.

Oh ! Rien n'est plus certain.

SANS PAIR.

On vient. Qui peut venir me parler si matin ?

GORJU.

C'est le nouveau Laquais.

SCENE III.

LA FLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANS PAIR.

Que venez-vous me dire,
 Monsieur la Fleur ?

LA FLEUR *riant.*

Monsieur....

SANS PAIR.

Qu'avez-vous donc à rire ?

LA FLEUR *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANS PAIR.

Pourquoi ?

LA FLEUR *riant encore.*

Vous m'appellez Monsieur.

SANS PAIR *sérieusement.*

Oui, Monsieur.

LA FLEUR.

Par ma foi,

Je ne croyois pas l'être.

SANS PAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LA FLEUR.

Moi ? Je suis confondu des façons que vous faites
 Avec un pauvre diable....

SANS PAIR.

Allez, j'ai mes raisons.

Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons

132 **L'HOMME SINGULIER,**
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous êtes en service ; & moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici suporter ce malheur.
Une fois pour toujours que cela vous suffise.

L A F L E U R.

Tout ceci me surprend. Et

S A N S P A I R.

Tréve de surprise

Et venons , s'il vous plaît , à ce dont il s'agit.

(A Gorju.)

Que voulez-vous, Monsieur ? Il est tout interdit.

G O R J U.

On le seroit à moins.

L A F L E U R.

Un Monsieur vous demande.

Ordonnez-vous qu'il entre ? Ou faut il qu'il attende ?

S A N S P A I R.

Apprenez , mon Ami , qu'on n'attend point chez moi.

Je parle sur le champ , & m'en fais une loi.

L A F L E U R.

Comme il est si matin

S A N S P A I R.

Toute heure est convenable.

(A Gorju.)

Dès que je serai seul je veux me mettre à table.

G O R J U.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

S A N S P A I R lui faisant la révérence.

Vous m'obligerez fort. Hâtez vous, s'il vous plaît.



S C E N E I V.

LE MARQUIS , SANSPAIR.

P LE MARQUIS à Sanspair.
 Uis-je entrer ?

S A N S P A I R.

Oui , Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Je m'y prens de bonne heure
 Pour vous importuner ; mais , comme ma demeure
 Est près d'ici , je sçai que dès le grand matin
 On peut venir vous voir.

S A N S P A I R.

Vous êtes mon voisin ?

L E M A R Q U I S.

Si voisin , que ma chambre est vis-à-vis la vôtre ;
 Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre,
 Sans sortir de chez nous , & sans parler bien haut.
 Je devrois en avoir profité bien plutôt ;
 Mais , comme l'on m'a dit qu'au milieu de la Ville
 Vous aimiez à vous voir solitaire & tranquille ,
 Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

S A N S P A I R en souriant.

Ah , Monsieur ! Sur mon compte on tient bien des
 propos !

On me traite par-tout d'étrange personnage ;
 Mais , quoique singulier , je ne suis point sauvage.
 Les hommes la plupart me semblent odieux ;
 Leur commerce , à mon sens , est très-pernicieux ,
 Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
 Qui banissoit loin d'eux le crime & la licence ;
 Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs ;
 Que le vice a changé leurs modes & leurs mœurs ;
 Et qu'un luxe effrené , source de mille crimes ,

134 L'HOMME SINGULIER,

Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation ;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires,
Je ne puis les haïr ; ils sont toujours mes freres.
Tout homme qui sçauroit être différent d'eux,
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux.
L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendresse :
Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule ;
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant ; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal ! Et que votre langage
Est différent ! . . .

SANSPAIR.

Je sçai qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai Basilic ;
Animal venimeux, son regard empoisonne ;
Toujours Taupe à l'égard de sa propre personne,
Méprisant tout le monde, & n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême,
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même ;
Et, pour joindre aux efforts un salutaire effet,
Je tâche à devenir son contraste parfait :
Pour être original, j'évite sa manière,
Et crois que la meilleure est la plus singulière.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau ; mais, par trop de succès,
Il paroît à la fin vous jeter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste,
La maxime qui dit, rien de trop, est bien juste,

Et prouve que le sage , en toute occasion ,
Doit l'être avec mesure & modération.

S A N S P A I R.

Plus je suis excessif , & plus haut je proteste
Contre ce que je crois ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison.
Moins j'aurai de pareils , & plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer , c'est prodiguer sa peine.

L E M A R Q U I S.

Aussi n'est-ce pas-là le sujet qui m'amène.

S A N S P A I R.

Qu'est-ce donc ? Auriez-vous quelque motif se-
cret ? . . .

L E M A R Q U I S.

Non , Monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort , ainsi que ma famille.

S A N S P A I R.

D'un portrait ? Et de qui ?

L E M A R Q U I S.

C'est celui de ma Fille.

S A N S P A I R.

De votre Fille ? O Ciel ! Ai-je bien entendu ?

L E M A R Q U I S.

Oui , Monsieur.

S A N S P A I R.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

L E M A R Q U I S.

J'y compte ; & vous pouvez à l'instant me le rendre.

S A N S P A I R.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme , & je n'en doute point ;
Mais vous me permettrez d'insister sur ce point :
C'est la condition que mon affiche impose ;
Elle est essentielle , & j'en sçai bien la cause.

L E M A R Q U I S.

Essentielle ou non , il faut s'y conformer.

Mais le Marquis d'Arbois , puisqu'il faut me nommer ,

136 L'HOMME SINGULIER,
Sembloit digne, à mon sens, de plus de confiance.

S A N S P A I R.

Je vous crois; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoissons mieux. C'est mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution;
Elle est juste : au public je l'ai signifiée.

L E M A R Q U I S.

Il est vrai.

S A N S P A I R *après avoir un peu rêvé.*

Votre Fille est elle mariée ?

L E M A R Q U I S.

Elle a vécu deux ans avec un vieux Mari,
Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri :
Depuis quatorze mois ma Fille le regrette,
Toute jeune qu'elle est, quoique belle & bien faite.

S A N S P A I R.

Le trait est tout nouveau. Mais, Marquis, entre nous,
Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux Epoux ?

L E M A R Q U I S.

Parce qu'en nos pais le plus riche héritage
Aux Filles de son rang ne laisse aucun partage :
Il faut donc les cloîtrer ou les marier mal.

S A N S P A I R.

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses,
Dont je veux à ma Sœur faire quelques largesses
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
Pourvû qu'elle reçoive un Epoux de ma main.
C'est un de mes Cousins à qui je la destine;
Mais à le refuser cette folle s'obstine :
Car elle est haute, vaine, & tout son enjoûment
N'a pû la garantir de quelqu'entêtement ;
Du moins je le soupçonne. Et...

L E M A R Q U I S.

Ma Fille, au contraire ?

N'a d'autres volonteé que celles de son Pere ;
Aussi c'est un esprit sage & prématuré,

Profond même.

SANSPAIR.

Profond !

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré.

Croiriez-vous qu'à son âge elle est Physicienne,
Et, pour dire encor encor plus, grande *Newtonienne* ?
Newton, à son avis, est un divin esprit ;
Et Descartes, chez elle, a perdu tout crédit.
Que ne sçait-elle point ? Prodige de mémoire,
Elle possède à fond Chronologie, Histoire,
Géographie ; écrit tant en prose qu'en vers ;
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante.
Quelle Femme, grand Dieu ! Belle, sage & savante !
Et dites-moi, Marquis, la remarquez vous ?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable Epoux,
Bien-fait, jeune, assez riche, & de haute naissance.

SANSPAIR *vivement*.

Avez vous tout de bon conclu cette alliance ?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le Marquis de Beaufang
Etant un bon parti par son bien, par son rang...

SANSPAIR.

Beaufang ! C'est mon Neveu.

LE MARQUIS.

Votre Neveu !

SANSPAIR.

Lui-même.

Eh, ne puis-je sçavoir si votre Fille l'aime ?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sçai pas bien.
Quand je le lui propose elle ne répond rien :
Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue,
Comme elle convient sera bien tôt conclue.



138 L'HOMME SINGULIER,
SANS PAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANS PAIR.

Si vous m'en croyez...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur

A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANS PAIR.

Votre Fille est si sage...

LE MARQUIS.

Oh! Je le suis plus qu'elle,

Et veux absolument conclure dès ce soir.

Je m'en vais l'avertir; elle viendra vous voir.

Serviteur.

SANS PAIR.

Voulez vous que je vous reconduise?

Il n'est point, à mon sens, de plus haute sottise

Que cet usage-là, jamais je ne le fais;

Mais je veux bien pour vous m'y soumettre aujourd'hui.

Que ne ferois-je point à dessein de vous plaire?

LE MARQUIS *en souriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire,

Mais je vous en dispense, & souhaite ardemment

Que vous ne sortiez point de votre appartement.

Adieu.

SANS PAIR.

Jusqu'au revoir.



S C E N E V.

SANSPAIR *seul, se jettant dans un fauteuil.*

ME voilà dans le piège.
De toutes parts l'amour me poursuit & m'assiège.
Je n'en reviendrai point. Je suis pris, je suis mort,
J'aime, je suis jaloux. Grand Dieu, quel est mon
fort!

Un malheureux portrait me fascine & m'obsède.
De la source du mal j'attendois le remède;
Et la source fatale où j'espérois guérir,
M'offre mille poisons pour me faire périr.
Quels poisons! Quelle source est plus noble & plus
pure!

Charmant original, plus beau que ta peinture,
(Si j'en crois mon oreille aussi-bien que mes yeux)
Affemblage divin de cent dons précieux,
Le Ciel ne t'a t'il fait que pour me rendre esclave?
Ou faut-il que mon cœur te résiste & te brave?
S'il le faut, le peut-il? Quoi! lâche que je suis,
J'ose déjà douter de tout ce que je puis?
Non, non? en vain l'amour m'aveugle & me trans-
porte.

Je veux que ma raison soit toujours la plus forte;
Je veux qu'elle triomphe. Ah, qu'elle obéit mal!
Eh quoi! De mon Neveu je serai le rival!
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif & bruyant; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule en m'offrant après lui:
Le Marquis le soutient; il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage?
D'ailleurs, suis-je fait moi, moi, pour le maria-
ge?

140 L'HOMME SINGULIER,
Après avoir long-tems évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger ?
Semblable à tant de fots dont j'ai fait la satire,
Faudra-t'il qu'à mon tour je leur aprête à rire ?
Moi , marié ! Parbleu , cela me fiéroit bien !
Non , mon cœur , taisez-vous ; non , il n'en fera
rien.

(*Il parle au portrait.*)

Vous , séducteur muet , qui voulez me surprendre ,
Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
Faisons mieux ; renvoyons-le , & fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui , suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah ! Je me reconnois , & me rens mon estime.
Quelle gloire ! Mon cœur en crève de dépit ;
Mais...

S C E N E V I.

G O R J U , S A N S P A I R.

G O R J U.

LE dîner est prêt.

S A N S P A I R.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on diffère à servir jusqu'à ce qu'il revienne.

(*Il lui présente le portrait sans le lâcher.*)

Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le Marquis d'Arbois , reportez ce portrait :
J'apprens que c'est celui de sa Fille.

G O R J U *le regardant.*

En effet ,

J'y fais réflexion ; je crois la reconnoître ,
Et l'avoir vuë un jour long-tems à sa fenêtre.

Qui regarde chez vous. Il me sembloit . . .

SANSPAIR *sans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire, enfin, vous remportez!

SANSPAIR.

Finissons, s'il vous plaît; la louange m'assomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme,

Que d'obliger la Dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, Monsieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR *vivement.*

Quoi?

GORJU *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême...

Je ferai mieux, je crois, de le porter moi-même;

La politesse oblige à cette honnêteté.

SCENE VII.

GORJU *seul.*

M On homme en tient. Adieu la singularité.



SCENE VIII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.
JE ne vois nulle part ma belle matineuse :
 Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse ?

GORJU.

Ah ! Je crois que voici notre Provincial ?
 Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah ! Bonjour.

GORJU.

Si matin, quel Démon vous lutine ?

LE BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine ;
 N'a-t'elle point encor paru sur l'horison ?

GORJU.

Non ; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en sçai la raison.

Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
 Qu'elle a de grands desirs de devenir Baronne,
 Et que ces desirs-là prennent sur son sommeil.
 Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
 N'est-il pas vrai, Gorju ?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore.
 Dès qu'elle m'aperçoit elle court se cacher,
 Afin, n'en doute point, que je l'aïlle chercher,
 Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t'elle dit quelques mots de tendresse ?

LE BARON.

A peu près, L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis : „ Vous voyez votre futur époux.

G O R J U.

Bon. Que répondit-elle ?

LE BARON.

Elle se prit à rire.

Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

G O R J U.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit

Est bien aise.

G O R J U.

A coup sûr. Morbleu ! Vive l'esprit !

D'abord, de ce qu'on voit, on pénètre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher ; mais bouche clause :

Hier sur mon sujet mon Cousin la pressoit,

(En riant.)

Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

G O R J U.

C'est-là de l'amour ?

LE BARON.

Oui. La fille est comme un songe ;

Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge.

Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair

Faire avec moi la fière, & prendre son grand air,

Aussi-tôt je m'écrie : „ Ah, charmante pouponne !

„ Tu caches finement l'amour que je te donne.

G O R J U.

Que répond la Cousine à cela ?

LE BARON.

Pas le mot.

Ou bien elle me dit : „ Ah, que vous êtes sot !

„ L'ennuyeux campagnard „ ! Et tout cela m'enchanté :

144 L'HOMME SINGULIER,
G O R J U.

Cette preuve d'amour est subtile & touchante.

L E B A R O N.

Oui, pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mé-
pris,

Mais on n'impose pas aux Seigneurs de Province.
Sçais-tu bien que chez moi je suis un petit Prince ?

G O R J U.

Sans doute, je le sçais. Irez vous à la Cour ?

L E B A R O N.

Oh, si ! Pour les Barons c'est un maudit séjour ;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.

Je vais dans mes Etats emmener ma Future :
A ses yeux mes Vassaux sçauront se distinguer ;
Et même mon Bailli viendra nous haranguer.

G O R J U.

Est-ce un grand orateur ?

L E B A R O N.

Orateur admirable.

Il parle Poitevin comme Cicéron.

G O R J U.

Diable !

L E B A R O N.

Les esprits de Poitou sont fins & délicats :
A m'entendre, je crois que tu n'en doutes pas.

G O R J U.

Malepeste ! S'ils ont votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espèce.
La Cousine aura lieu de se bien divertir.

L E B A R O N.

Elle est un peu grossière, à ne t'en point mentir ;
Mais nous la polirons. Ah, qu'elle sera fière
D'être Dame d'un lieu tel que la Garouffière !
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour ;
Château fortifié, grands fossez secs autour ;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles.

J'ai

J'ai fait couper les bois ; j'ai détruit les charmilles ,
 Coupe qui m'a valu près de cent mille écus :
 Et , pour ne plus laisser d'ornemens superflus ,
 La charue à present laboure mon parterre.
 D'un parc de mille arpens j'ai sçu faire une terre ,
 Afin de ne voir plus mille sots curieux
 Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
 Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade ,
 Où nous allons dehors chercher la promenade.

G O R J U.

Vous aimez le champêtre.

L E B A R O N.

Oui , c'est ma passion :

Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

G O R J U.

Je ne m'étonne plus si mon Maître vous aime ;
 Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

L E B A R O N.

Aussi fait-il. Où donc est allé le Cousin ?

G O R J U.

Il s'habille , & s'en va visiter un Voisin.

L E B A R O N.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine.
 Quand j'aurai déjeuné j'irai voir la Cousine.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**JULIE, LISETTE.****LISETTE.****D**eux Filles hors du lit au petit point du jour !**JULIE.**

Dans le cœur de Paris ! En Eté ! Quel séjour !

LISETTE.

O, la triste retraite !

JULIE.

O, l'affreux esclavage !

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage ;
 Il faut que j'aie un peu respirer le grand air :
 Et je baise les mains à Monsieur de Sanspair.

JULIE.

Si tu sors de chez lui tu perdras ta fortune.
 Mon frere est libéral ; & , quoiqu'il m'importune ,
 Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
 Aide-moi , je te prie , à charmer mes ennuis.
 Je me contrains bien , moi.

LISETTE.

Mais pas trop , ce me semble :

Et votre frere & vous , vous êtes mal ensemble.

JULIE.

Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder ,
 Jusqu'à nos trisayeux il faut rétrograder.

Il veut que comme lui je reprenne leur mode.
 Il trouve le panier ridicule , incommode ;
 Et pour cet ornement il marque tant d'horreur....

L I S E T T E.

Convenez que le vôtre est d'une riche ampleur ;
 Je ne m'étonne pas qu'il lui choque la vûë.

J U L I E.

Si j'avois moins de crainte & moins de retenuë,
 Il seroit bien plus ample ; & j'en vois chaque jour
 Qui surpassent le mien par leur vaste contour.

L I S E T T E.

En ce cas , ils sont donc d'une grandeur énorme ;
 Et rien n'est plus hideux. Pour moi , je me réforme ,
 Comme vous le voyez , & je m'en trouve bien.

J U L I E.

Tu charmeras mon frere , & tu n'y perdras rien.

L I S E T T E.

Que n'avez-vous pour lui la même complaisance ?

J U L I E.

Dieu m'en garde ! A mon âge il est permis , je pense ,
 Et de suivre la mode , & même de l'outrer.
 Je fais mon plus grand soin du soin de me parer.
 Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle ;
 Car , sans être à la mode , on ne peut être belle :
 La plus extravagante a des grâces pour moi ;
 Et la mode , en un mot , est ma suprême loi.

L I S E T T E.

Du Comte de Sanspairvous êtes le contraste ;
 La mode lui fait peur ; il abhorre le faste.
 Non , je ne comprends pas qu'un frere & qu'une sœur
 Puissent à cet excès différer par l'humeur :
 Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture ,
 Que la variété fait briller la nature.

J U L I E.

Mon frere me croit folle ; & moi de mon côté ,
 Je regarde en pitié sa singularité.

148 L'HOMME SINGULIER,
L I S E T T E.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie , & vous avez la vôtre ;
Mais la sienne , du moins , a de si beaux motifs ,
Que , malgré qu'on en ait , ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singulières ;
Mais on aime le fond en riant des manières.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous..

J U L I E.

Mais il veut de sa main me donner un époux ;
Et quel époux , Lisette ? Un grossier personnage ,
Un brutal campagnard , dont l'air & le langage ,
L'esprit , les sentimens , semblent se disputer
L'honneur de me déplaire , & de me dégoûter.

L I S E T T E.

Leur succès est complet.

J U L I E.

Il est vrai. Je l'abhorre.

Ah , qu'il est différent de celui que j'aime !
Car , il faut l'avouer , j'en suis folle ; & mon cœur...

L I S E T T E.

Oui , le Comte d'Arbois est un joli Seigneur ;
Mais c'est un petit-maitre : & jamais votre Frere
Ne s'accommodera d'un pareil caractère.
Tout homme du bel air est son aversion.

J U L I E.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

L I S E T T E.

Voilà belle matière à votre humeur mutine ;
Elle risquera tout pour le Comte d'Arbois.

J U L I E.

Oui.

L I S E T T E.

Mais si votre Frere , entêté de son choix ,
Vous force à l'accepter ?

JULIE.

Oh! Je connois mon frere;
Il est bon. En tout cas, je fuirai chez ma mere;
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, & vous ramenera.

JULIE.

Eh bien donc un Couvent me servira d'asile.

LISETTE.

Quel asile pour vous!

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquile;
Mon cœur y sera libre.

LISETTE.

O, trifle liberté!

Que bien-tôt votre cœur en sera rebuté!
Allez, je vous connois; & vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite;
Vous y mourriez d'ennuis. Un cruel repentir
Vous feroit desirer ardemment d'en sortir;
Et vous éprouveriez bien-tôt, je vous assure,
Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez?

JULIE.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre,
Puis aux expédiens il faudra recourir.

JULIE.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hazarde?

150 L'HOMME SINGULIER,
JULIE.

Regarde moi , de grace.

L I S E T T E.

Eh bien , je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux ,
Lisette ?

L I S E T T E.

Oh , vraiment oui ; je les entends au mieux.

Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici ?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte ,

Je souhaite avec lui deux momens d'entretien.

Ne pourrois-tu m'aider ?

L I S E T T E.

Moi ? Non , je ne puis rien.

Le portier du logis est un lutin terrible ,

Un Argus à cent yeux , un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

L I S E T T E *apercevant Pasquin.*

Que vois-je ? Le bonheur nous vient de bon matin !

C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire ?

Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi , je me retire.

S C E N E I I.

P A S Q U I N , L I S E T T E.

J P A S Q U I N *regardant Lisette de loin.*
E ne la connois point ; mais j'aime son minois ;
Et mon air lui revient , à ce que j'aperçois.

L I S E T T E *lui faisant la révérence.*

Monsieur je ne sçai qui, je suis votre servante.

P A S Q U I N.

Belle je ne sçai quoi, dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je suis assurément, votre humble serviteur.

L I S E T T E.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien, apprendrois-je le vôtre ?

P A S Q U I N.

Oui da. Si par hazard je m'apellois Pasquin ? . . .

L I S E T T E.

Et moi Lifette ?

P A S Q U I N.

Vous ? Je veux être un faquin,
S'il fût jamais un nom plus doux à mon oreille.

L I S E T T E.

A celui de Pasquin il revient à merveille.
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

P A S Q U I N.

A ravir.

Eh bien, je suis Pasquin tout prêt à vous servir.

L I S E T T E.

C'est très-bien fait à vous. Pour moi, je suis Lifette.

P A S Q U I N.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette.
Et je vous avoûrai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

L I S E T T E.

Oui. Mais mon tems m'est cher ; je crains qu'on ne
m'attende.

Venons d'abord au fait.

P A S Q U I N.

C'est ce que je demande.

L I S E T T E.

Vous ne m'entendez pas.

152 L'HOMME SINGULIER,
PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment ?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh ! La mienne ne va qu'après l'expérience :
Pour pouvoir l'obtenir , il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter ?

LISETTE.

D'abord , apprenez-moi le nom de votre Maître.
Aurois-je par hasard l'honneur de le connoître ?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sçachons à quel dessein

Vous nous rendez visite , & de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire

Des moyens qui céans ont sçu vous introduire ;

Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde , il faut premièrement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez , je vous supplie.

PASQUIN.

Vous servez céans ?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie ?

COMEDIE.
L I S E T T E.

153

Elle-même.

P A S Q U I N.

Ah ! Parbleu , j'en suis ravi.

L I S E T T E.

Pourquoi ?

P A S Q U I N.

Je m'en vais vous le dire. Oh ! Tout doux. Dites-
moi ,

Scavez-vous son secret ?

L I S E T T E.

A fond.

P A S Q U I N.

Bonne nouvelle.

L I S E T T E.

C'est Monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle ;
Mais , bien loin de répondre à son intention ,
Je veux aider sa Sœur Quelle indiscretion !
Si vous m'alliez trahir

P A S Q U I N.

Rassurez-vous , ma chère.

Je viens servir ici sous votre ministère.

Vous me guiderez bien , à ce que je prévois.

Sachez que j'appartiens

L I S E T T E.

Est ce au Comte d'Arbois ?

P A S Q U I N.

C'est toi qui l'as nommé.

L I S E T T E.

L'agréable aventure !

Et que votre présence en ce lieu nous rassure !

Mais dans notre prison par quel secret ressort

Avez-vous pénétré ?

P A S Q U I N *lui montrant une lettre.*

Voici mon passeport.

L I S E T T E *lisant l'adresse.*

Au Comte de Sanspair.

154 L'HOMME SINGULIER,
PASQUIN.

La lettre est de sa mere ;

Elle m'envoie à lui.

L I S E T T E.

Ho ! Ho ! Pour quelle affaire ?

P A S Q U I N.

Pour être à son service.

L I S E T T E.

En quelle qualité ?

P A S Q U I N.

Mais... De valet-de chambre.

L I S E T T E.

Et vous avez quitté :

Le Comte ?

P A S Q U I N.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse ,

Ne pouvant s'introduire auprès de sa Maîtresse ,

Que l'on tient renfermée en ce triste réduit ,

Près d'elle il a voulu que je fusse introduit ,

Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.

Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagème.

La mere de Sanspair lui cherchoit un valet ,

Homme d'esprit , alerte , intelligent , bien fait ;

Mon maître l'ayant sù par une vieille femme

Qui sert depuis long-tems chez cette bonne Dame ,

A si bien fait sous main , qu'elle m'a demandé.

Je me suis présenté si bien recommandé .

Ma figure , d'ailleurs , sans me donner de gloire ,

M'a si bien apuyé , comme vous pouvez croire ,

Que la vieille Marquise a pris du goût pour moi ,

Et m'envoie à son fils , qui comme elle , je croi ,

Prévenu par la lettre en ma faveur écrite ,

Ne balancera pas à goûter mon mérite.

L I S E T T E lui faisant la révérence.

Oh ! Je n'en doute point.

P A S Q U I N. d'un ton fier.

Et vous avez raison.

C O M E D I E.
L I S E T T E.

155

Recevez cependant une utile leçon ,
Et sçachez ce que c'est que votre nouveau maître ;
Tout ce que l'on n'est point , il se pique de l'être ;
Homme particulier dans ses opinions ,
Comme dans ses discours , & dans ses actions.

P A S Q U I N.

C'est un original , je l'ai sçû par sa mere ;
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractère.

L I S E T T E.

C'est un homme , en un mot , qui ne ressemble à rien.

P A S Q U I N.

Tout étrange qu'il est , je trouverai moyen
De m'attirer bien-tôt toute sa confiance.
Gouverner les esprits est ma grande science ;
C'est mon fort. Propre à tout , j'entre dans tous les
goûts ;

Et je sçais , comme on dit hurler avec les Loups.
Mes talens à vos yeux vont tout-d'un coup paroître.
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

L I S E T T E.

Comment entrera t'il ? Le portier de céans
Est un diable.

P A S Q U I N.

Il est vrai. Mais vingt louis comptans ,
Et vingt autres promis , le rendront plus traitable ,
J'ai trouvé le moyen d'apivoiser le Diable ;
J'en ai fait un mouton ; & mon entrée ici
Pour le Comte d'Arbois a déjà réussi.

L I S E T T E.

C'est débiter pour lui par un beau coup d'adresse.

P A S Q U I N.

Mais il n'est pas le seul pour qui je m'intéresse.

L I S E T T E.

Et pour qui donc encor ?

P A S Q U I N.

Pour sa charmante sœur ;

156 L'HOMME SINGULIER,
Et je veux prévenir Sanspair en sa faveur :
J'en ai l'ordre secret. A l'insû de leur pere
Je viens ici servir & la Sœur , & le Frere.

L I S E T T E.

Et que veut cette Sœur à Monsieur de Sanspair ?

P A S Q U I N.

Le mystère est profond : s'il étoit découvert ,
Cela dérangeroit des mesures secrettes
Qu'on ne peut confier qu'à des Filles discrettes.

L I S E T T E.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion ?

P A S Q U I N.

Pas encor tout à-fait. Mais mon intention
Est de faire avec vous plus ample connoissance.
Différons jusques-là l'entiere confiance.

L I S E T T E.

Quand vous me connoîtrez vous changerez de ton ;
Et . . . Mais séparons-nous , voici le Factoton.
Au revoir.

S C E N E I I I.

G O R J U , P A S Q U I N.

J P A S Q U I N.

J E n'ai pas l'honneur de vous connoître,
Monsieur , mais nous allons servir le même Maître.
Je suis Monsieur Pasquin.

G O R J U.

Et moi , Monsieur Gorju.

P A S Q U I N *lui tendant les bras.*

Soyez le bien-trouvé !

G O R J U *l'embrassant.*

Soyez le bien venu !

P A S Q U I N.

Très-obligé. Gorju ! Le beau nom !

G O R J U.

Ce nom brille

Depuis un siècle au moins dans l'illustre famille
Des Sanspair.

P A S Q U I N.

Comment diable.

G O R J U.

Et vous m'accorderez

Que par-là les Gorjus sont assez bien titrez.

P A S Q U I N.

Peste! Voilà pour eux un titre magnifique!
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

G O R J U.

Domestique, il est vrai, mais de distinction;
J'y suis Maître d'hôtel, &, par occasion,
Valet de chambre.

P A S Q U I N.

Oh, oh!

G O R J U.

Quand la place est vacante

J'en fais les fonctions.

P A S Q U I N.

Fort bien.

G O R J U.

Et je me vante

D'être de la maison l'homme le plus actif.

P A S Q U I N.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif?

G O R J U.

Oui, mais très-fatigant : car dans cette demeure
Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,
Jour ou non ; à Monsieur cela n'importe pas,
Et son apétit seul est l'heure du repas.

Point de repos pour nous à moins qu'il ne s'endorme.

P A S Q U I N.

Eh, comment soutient-il cette dépense énorme?
Il se ruine.

158 L'HOMME SINGULIER,
G O R J U.

Lui ? Tous les ans par ses soins
Mon Maître met à part cent mille francs au moins.
Outre qu'il est très riche, il garde un si grand ordre,
Que sur ses revenus personne ne peut mordre.
Il rit de nos Seigneurs, qui, faifans les fendans,
Laissent régner chez eux Messieurs les Intendans,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

P A S Q U I N.

On le traite de fou; moi, je dis qu'il est sage :
Se passer d'Intendant, c'est l'être au dernier point,
En se volant soi-même on ne s'appauvrit point.

G O R J U.

Bien dit.

P A S Q U I N.

Sa garderobe est elle magnifique ?

G O R J U.

Point du tout, car il est amoureux de l'antique.
Bien loin de se régler sur les modes du tems,
Celle dont il se pare a du moins cinquante ans.
Ses poches sont en long, ses perruques crépées.
Les hommes d'aujourd'hui lui semblent des poupées.
Il aime un habit simple & plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux sa singularité,
Cet homme simple, uni, veut que ses domestiques
Soient tous, selon leur ordre, en habits magnifi-
ques.

Que la mode sur tout les fasse bien briller :
Dès qu'il en paroît une il nous fait habiller ;
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il est fort au-dessus d'un homme de ma sorte.

P A S Q U I N.

Il vous sied à ravir.

G O R J U.

Oh ! Votre serviteur.

P A S Q U I N.

Je vous ai pris d'abord pour un petit Seigneur.

G O R J U.

J'en ai, sans me vanter, & le port, & l'allaire.

Mais chut: Voici Monsieur

P A S Q U I N *à part.*

O, la bonne figure!

S C E N E I V.

S A N S P A I R, G O R J U, P A S Q U I N.

S A N S P A I R *à part, en rêvant.*

Elle n'est pas levée, & son Pere est sorti;
 Ah, que j'en suis fâché! J'avois pris mon parti;
 Que sçai-je si j'aurai toujours la même force?
 Mon esprit & mon cœur vont rentrer en divorce:
 Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit?

(Apercevant Pasquin.)

Que veut cet homme-là?

P A S Q U I N.

Ce petit mot d'écrit

Vous apprendra, Monsieur, le sujet qui m'amène.

S A N S P A I R.

Ah, ah! C'est de ma Mere. Elle a donc pris la peine
 De me chercher quelqu'un qui pût me convenir?
 Monsieur Gorju.

G O R J U.

Monsieur.

S A N S P A I R.

Songez à me tenir

Un dîner prêt. Je sens mon apétit renaitre.

G O R J U.

Pour quelle heure, Monsieur?

S A N S P A I R.

Pour quelle heure? Peut-être

Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin

Je vous avertirai si tôt que j'aurai faim.

160 L'HOMME SINGULIER,
G O R J U.

Le rôl est presque cuit ; je crains qu'il ne se gâte.

S A N S P A I R.

Faites-en mettre un autre ; & sur-tout qu'on se hâte.

S C E N E V.

S A N S P A I R , P A S Q U I N ,
S A N S P A I R *ouvrant la lettre.*

VOyons ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici.
Je compte que ma Mere aura bien réussi ;
Car elle a le goût sûr , & n'est pas fort crédule :
Pour moi , je le suis trop , & j'en suis ridicule.

(*A Pasquin.*)

Couvrez-vous , mon ami,

P A S Q U I N.

Moi , Monsieur ?

S A N S P A I R.

Entre nous,

Point de cérémonie.

P A S Q U I N.

Un Valet...

S A N S P A I R.

Couvrez-vous,

Vous dis-je , je le veux.

P A S Q U I N.

Vous oubliez , je pense ,

Que je suis domestique , & que la bienséance ...

S A N S P A I R.

La bienséance veut que vous m'obéissiez.

P A S Q U I N.

J'y serai toujours prêt quoique vous m'ordonniez.

De ma soumission si vous faites l'épreuve ,

Je vais , en me couvrant , vous en donner la preuve.

C O M E D I E.
S A N S P A I R.

161

Ah ! Ce trait-là me plaît.

P A S Q U I N *se couvrant.*

Quand l'ordre est si pressant,
Il vaut mieux être sot que desobéissant.

S A N S P A I R.

On ne peut dire mieux. Pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas besoin que l'on vous recommande.
Lisons pourtant.

(I L L I T.)

Mon Fils , vos singularitez .

Quoique j'y sois accoutumée ,

Me paroissent toujours d'étranges nouveutez ,

Qui donnent du relief à votre renommée .

Pour un Valet-de chambre avoir recours à moi ,

C'est une idée assez plaisante ;

N'importe : j'ai trouvé , je croi ,

L'homme qui vous convient ; & j'en suis très-contente .

Le préambule est long ; mais lisons jusqu'au bout.

(I L L I T.)

C'est un joli garçon . . .

P A S Q U I N *faisant une brusque & profonde*
révérence .

Ah , Monsieur ! Point du tout.

S A N S P A I R.

Ne m'interrompez plus ; & trêve de courbettes.

On ne m'impose point par ces façons discrettes ,

Dont un orgueil caché sçait toujours se munir.

Quand on a du mérite , il faut en convenir.

P A S Q U I N.

(*A part .*)

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très-comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

S A N S P A I R *lit.*

C'est un joli garçon , bien sensé , plein d'esprit ,

Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit .

162 L'HOMME SINGULIER,
Ma mere n'a jamais prodigué la louange.

P A S Q U I N *d'un ton modeste.*
Monsieur

S A N S P A I R.
Vous avez donc de l'esprit ?

P A S Q U I N.

Comme un Ange.

Puisque vous le voulez , j'en conviens bonnement

S A N S P A I R *en s'obriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.

(IL LIT)

Il est exact , adroit , sincere ;

De plus , on me répond de sa fidelité :

Mais ce qui va bien plus vous plaire ,

De ses talens celui qu'on m'a le plus vanté ,

C'est qu'il a le don de se taire.

O , merveilleux talent , plus précieux que l'or ,
Si vous le possédez vous êtes un trésor.

Mais le possédez-vous , dites moi ? Puis-je croire

Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire ?

Vous êtes donc le seul que la faveur des Cieux

Ait jamais honoré de ce don précieux ?

Etes-vous ce prodige ? Allons , soyez sincère.

Répondez. Est-il vrai que vous sçavez vous taire ?

Morbleu , répondez donc. Vous vous moquez , je
croi.

P A S Q U I N.

Mon silence , Monsieur , vous répondoit pour moi.

S A N S P A I R.

Par ma foi , ce garçon commence à me confondre.

Un sage de la Grèce eût il pû mieux répondre ?

Embrassez-moi , mon cher.

P A S Q U I N *reculant.*

Ah , Monsieur ! . . .

S A N S P A I R.

Sans façon.

P A S Q U I N.

Quoi ? Mon maître avec moi feroit comparaison ?
Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence

S A N S P A I R.

Faites ce qu'on vous dit. J'aime l'obéissance.

(Ils s'embrassent.)

Asséyons-nous.

P A S Q U I N.

M'asseoir ?

S A N S P A I R *vivement.*

Encore ? Au premier mot

P A S Q U I N *s'asséyant brusquement.*

Vous voyez bien, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

S A N S P A I R.

Je vois tout le contraire. Aprochez. Mes manières
Ont de quoi vous suprendre : elles sont singulieres,
Je l'avoue ; & d'abord vous l'avez dû sentir.

Le vulgaire imbécile ose s'en divertir ;

Il me croit ridicule ; & vous même peut-être

Vous le croyez aussi. Quoi, direz-vous, un maître

Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,

Et même à se couvrir. Il est vrai qu'aujourd'hui

Donner à ses valets une telle licence ;

C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance.

On n'agit point ainsi dans les moindres maisons ;

Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.

Je suis homme.

P A S Q U I N.

A coup sûr.

S A N S P A I R.

Voilà mon plus beau titre,

Fussai-je des humains ou le maître, ou l'arbitre.

Oui, mon cher, je suis homme, & vous l'êtes aussi,

N'est il pas vrai ?

P A S Q U I N.

Du moins je l'ai cru jusqu'ici.

Mais entre vous & moi la différence est belle.

164 L'HOMME SINGULIER,
S A N S P A I R.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle.
Un homme en vaut un autre, à moins que par mal-
heur

L'un d'eux n'ait corrompu son esprit & son cœur.
Car quel est des mortels le plus considérable ?
C'est le plus vertueux & le plus raisonnable.
Et quel est le plus vil ? C'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles ayeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes,
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entr'eux d'autre distinction ;
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage.
Par conséquent, sur vous je n'ai nul avantage ;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualitez.
Vous ouvrez de grands yeux, & gardez le silence !
Sentez-vous entre nous quelqu'autre différence ?

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur, je la sens, ou je ferois un fat :
Vous êtes un Seigneur ; moi, qui suis-je ? Un pied-
plat.

S A N S P A I R.

Mais par quelle raison ?

P A S Q U I N.

Je ne puis vous la dire.

S A N S P A I R.

Ni moi non plus Le sort exerçant son empire,
Vous a traité fort mal, & m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et, par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques ;
Qui par succession sont venus jusqu'à moi.
Vos ancêtres à vous . . .

P A S Q U I N.

Mes ancêtres ? Ma foi,

Je n'ai pas , comme vous , l'honneur de les connoître.

S A N S P A I R.

Mais vous en avez eu.

P A S Q U I N.

Cela pourroit bien être.

S A N S P A I R.

Le fait est très-certain. Mais , qu'est-il arrivé ?
 Ce que les plus puissans ont souvent éprouvé.
 Comme du genre humain la fortune se joue ,
 Elle a mis vos ayeux au plus haut de sa roue ,
 Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous :
 Les miens , après avoir effuyé son couroux ,
 De degrez en degrez sont montéz à leur place ;
 Pur effet du hazard ou d'une heureuse audace ;
 Vrai jeu de la bascule : Un côté panche en bas
 En faisant monter l'autre : & je ne comprends pas
 Qu'un Grand , qui voit régner cette vicissitude ,
 Puisse de la hauteur contracter l'habitude.
 Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang ,
 Doit se dire en secret : „ Je suis d'un noble sang ,
 „ Un autre est d'un sang vil , à ce que j'imagine ;
 „ Nous remontons pourtant à la même origine. „
 Voilà comme je pense ; & la raison pourquoi
 Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.
 Toujours les premiers tems presens à ma mémoire ,
 Etouffent de mon cœur & l'enflûre , & la gloire :
 Je me fais un plaisir de le mortifier ,
 Et c'est ce qui , sur-tout , me rend très singulier.
 Les hommes sont si fous , qu'on ne peut être sage
 Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

P A S Q U I N.

Vous dites vrai, Monsieur; tous les hommes sont fous.
 Il n'est plus ici bas d'homme sage que vous.

S A N S P A I R *se levant brusquement.*

Ah , si ! Vous me flâtez. Quelle indigne bassesse !

P A S Q U I N.

Je croyois que des Grands vous aviez la foiblesse ;

166 L'HOMME SINGULIER,
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût ;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime.
J'ai cru vous prendre au piège, & j'y suis pris moi-même.

SANSPAIR *lui prenant la main.*
Oh ! Parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Hola, Monsieur Gorju, paraissez.

S C E N E V I.

GORJU, SANSPAIR, PASQUIN.

G O R J U.

ME voici.

Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

G O R J U *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit & l'équipage
Que j'avois destiné pour son prédécesseur.
Cet homme est justement de la même hauteur.

S C E N E V I I.

SANSPAIR, PASQUIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre Maître?

PASQUIN.

Il logeoit ici près ; vous pourriez le connoître.

C O M E D I E.
S A N S P A I R.

167

Je ne connois personne.

P A S Q U I N.

Il alloit quelquefois
Ou dîner, ou souper chez le Marquis d'Arbois.

S A N S P A I R.

Ah, ah ! De ce Marquis connoissez-vous la Fille ?

P A S Q U I N.

Mais j'en ai oui parler. O, l'étrange famille !

S A N S P A I R.

En quoi donc ?

P A S Q U I N.

Ce Seigneur a deux enfans ; un Fils
Aussi grave & posé qu'un homme à cheveux gris :
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.

S A N S P A I R.

Est-il possible ?

P A S Q U I N.

Oui.

S A N S P A I R.

Cet homme est né bien sage !

P A S Q U I N.

C'est un Caton sans barbe. Et sa sœur, à mon sens,
Est encor plus bizarre ; elle a vingt & deux ans
Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

S A N S P A I R.

Eh bien ?

P A S Q U I N.

Elle fait la sçavante ;

Elle lit jour & nuit les plus anciens Auteurs ;
Elle en sçait plus, dit-on, que les plus grands Doc-
teurs.

S A N S P A I R *transporté.*

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur.

L'HOMME SINGULIER,
S A N S P A I R.

Fort bien. Et sa figure ?

P A S Q U I N.

Charmante , à ce qu'on dit.

S A N S P A I R.

L'aimable créature !

P A S Q U I N.

Oh , oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

S A N S P A I R.

Plût au Ciel que ma Sœur eût le même penchant !
Mais , loin d'étudier , c'est une jeune folle
Qui n'aime que le faste ; & cela me desole.
Un homme simple , uni , bien loin de la toucher ,
Est un monstre à ses yeux , & n'ose l'aprocher.
Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître ,
Je veux que vous preniez les airs d'un Petit-maitre.
Les possédez-vous bien ?

P A S Q U I N.

Monsieur , sans vanité ,

J'ai de rares talens pour la fatuité.

S A N S P A I R.

Je l'avois deviné par votre contenance.
Livrez-vous hardiment à votre impertinence.
De vos talens exquis je m'en vais m'amuser ,
Pour plaisanter ma Sœur , & la défabufer.
Son goût s'est déclaré par les airs à la mode :
Je n'imagine point de plus sûre méthode
Pour les lui faire enfin haïr & détester ,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette Comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un Petit-maitre ;
Et qu'un jeune Seigneur , sous ce fade maintien ,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

E PASQUIN *menant son maître par la main.*
Entrez vite, & sans bruit.

LE COMTE.

Voilà bien du mystère!

PASQUIN.

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.

Bon! Sanspair est-il donc un homme à redouter?

PASQUIN.

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCENE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

C LISETTE.
C'est vous, Monsieur le Comte?

PASQUIN.

Oui, grace à mon adresse.

LISETTE.

Soyez le bien venu.

LE COMTE.

Montons chez ta Maîtresse.

LISETTE.

Tout doux. Elle viendra dans un petit moment.

170 L'HOMME SINGULIER,
LE COMTE.

Méne-moi sans tarder à son appartement.

L I S E T T E.

Du sang froid , s'il vous plaît.

L E C O M T E.

Le sang froid m'importune.

P A S Q U I N.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune ?

L E C O M T E.

Non pas. Mais ennemi de la formalité ,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

L I S E T T E.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

P A S Q U I N.

Soyez plus circonspect.

L E C O M T E.

Ce faquin me fait rire.

Circonspect ! Eh , si donc ! Ce n'est pas le bon air.

L I S E T T E.

C'est celui qui convient chez Monsieur de Sanspair.

L E C O M T E.

Mais tu ne sçais donc pas que j'aime à la folie ?

Le moyen ? ... Ah ! Je vois ma charmante Julie.

S C E N E I I I.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN,
L I S E T T E.

E LE COMTE *prenant la main de Julie.*

H bien , mon adorable , enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour ;
Car je crois qu'entre nous il est très-réciproque.
Et que de vous à moi tout est sans équivoque.

J U L I E *bas à Lisette.*

Ah ! qu'il est différent de ce vilain Baron !

L I S E T T E *bas à Julie.*

D'accord : mais il a l'air un peu trop fanfaron.

J U L I E *bas à Lisette.*

C'est le bon air.

L I S E T T E *bas à Julie.*

Tant pis.

L E C O M T E *à Julie.*

Vous balancez , me semble ?

Quoi ? La consultez-vous ?

J U L I E.

Non. Mais c'est que je tremble.

L E C O M T E.

Et de quoi tremblez-vous ?

J U L I E.

Mon frere peut venir.

L E C O M T E.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance ; & s'il survient un frere,
Pour le rendre traitable , on fait ce qu'on doit faire.

J U L I E.

Bon Dieu ! Que dites-vous ? Il faut le ménager ;
Mon sort dépend de lui.

L E C O M T E.

Je saurai l'engager

A m'être favorable : & , selon l'aparence ,
Il ne peut ignorer mon rang & ma naissance.
Un homme de ma sorte ose se presenter ,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

J U L I E.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire ;
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frere.

L E C O M T E.

Pour le dégoûter ?

L I S E T T E.

Oui.

L E C O M T E.

Parbleu , vous m'étonnez ;

172 L'HOMME SINGULIER,
Quel travers est-ce-là ?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manières, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh ! Je vous en réponds.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.

Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Sçavez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du Comte de Sanspair ?
Prudent, sage ; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE *en riant*.

Prudent ! Sage ! Oh ! Parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un Amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau ;
Et jamais l'Opera n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien sage,

Vous songerez plutôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment, diable ! Voilà de la précision !
Cette Fille a l'esprit plein de réflexion ;
Et je vous avourai qu'elle me persuade.
Votre Frere, ma belle, a donc l'esprit malade ?

JULIE.

Un peu visionnaire ; &, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de son goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre ;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre.

N'est-il pas vrai ? Du moins vos beaux yeux me l'ont dit :

Expliquez-vous comme eux.

J U L I E.

Leur langage suffit.

L E C O M T E.

Non. J'attends un aveu de votre aimable bouche !
Ma proposition , je crois , vous effarouche.

J U L I E.

Il est vrai ; car enfin . . .

L E C O M T E.

Ah ! Vous faites l'enfant !

Dites-moi : Je vous aime ; & je suis triomphant.

J U L I E.

Moi ! vous dire cela ! dites-le moi vous-même.

L E C O M T E.

Oh ! Parbleu , volontiers , & cent fois. Je vous aime ;

Et je vous fais serment que mon fidèle amour

Eclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour.

Les transports que je sens vont jusques à l'extase.

Si je ne vous dis vrai , que la foudre m'écrase.

Puissai je en cet instant mourir à vos genoux.

(*En se levant.*)

Est-ce-là s'expliquer ? Allons , ma reine , à vous.

J U L I E *d'un air confus.*

Monsieur , en vérité . . .

L E C O M T E.

La réponse est gentille.

L I S E T T E.

C'est vous répondre assez pour une honnête Fille.

Vous aimez , on vous aime , & j'en suis caution.

L E C O M T E.

Corps pour corps ?

L I S E T T E.

Oui , Monsieur. Il n'est plus question

Que de gagner son Frere ; & c'est-là l'encloueur.

174 L'HOMME SINGULIER,
LE COMTE.

Que faire pour cela ?

L I S E T T E.

Changer votre figure,

Vos manieres , vos tons , vos discours.

L E C O M T E.

Oh ! Ma foi,

Tu me demandes trop.

L I S E T T E.

Et je vous soutiens , moi ,

Qu'avec beaucoup d'esprit & beaucoup de tendresse ;

On fait se retourner. Songez que le tems presse.

L E C O M T E *en riant.*

Oh ! Je n'en doute pas.

J U L I E.

Vous l'interprétez mal.

Le tems est précieux quand on craint un rival.

L E C O M T E.

Quel est-il ?

P A S Q U I N.

Un Baron.

J U L I E.

Apuyé de mon frere.

L E C O M T E.

Un Baron , dites-vous ?

L I S E T T E.

Oui ; de la Garouffiere.

J U L I E.

Je le bais , je l'abhorre ; & mon frere en est fou.

L E C O M T E.

D'où sort cet animal ?

L I S E T T E.

Il nous vient du Poitou.

L E C O M T E.

Laissez-moi faire , allez , & vous verrez merveilles ,
Je veux devant Sanspair-lui couper les oreilles.

Belle expédition !

L I S E T T E.

Voilà le vrai moyen

De vous faire une affaire , & de n'y gagner rien.

L E C O M T E.

Quoi , j'aurai pour rival un pareil personnage ?

Un campagnard ? Un sot ?

L I S E T T E.

Il l'est à triple étage ;

Et c'est par-là qu'il plaît au Comte de Sanspair ,

Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

P A S Q U I N.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtresse ?

Usez avec Sanspair & d'esprit , & d'adresse.

Sous de graves habits cachez l'air cavalier ,

Pour paroître à ses yeux bizarre & singulier ,

Et , de la tête aux pieds , tout autre que vous n'êtes.

Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites ;

Sinon , tenez vous sûr qu'il vous rebutera.

L E C O M T E.

Je veux bien l'imiter ; mais qui me l'apprendra ?

P A S Q U I N.

Moi. Je le sai par cœur ; & je vais vous instruire.

Soyez sage un quart d'heure , & laissez-vous conduire.

L E C O M T E à *Julie*.

Pour m'assurer de vous je vais me transformer ;

Et vous éprouverez que je sai l'art d'aimer.

P A S Q U I N à *Julie*.

Madame , il faut aussi nous aider.

J U L I E.

Que ferai-je ?

P A S Q U I N.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piège ;

Il veut me transformer en Seigneur important

Armé de ces grands airs que vous estimez tant ;

176 L'HOMME SINGULIER,
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat; & trompez votre frere.

JULIE.

C'est assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma Sœur. Jusqu'au revoir, ma belle.
J'espere par mes soins mériter votre cœur.

S C E N E I V.

LA COMTESSE, JULIE, LE COMTE,
LISETTE, PASQUIN.

J LA COMTESSE.
J'Entre un peu librement.

LE COMTE à la Comtesse.

Chez votre belle-sœur

(Ou, du moins, peu s'en faut) point de cérémonie.
Aprochez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Eh bien donc, vous l'aurez. D'avance embrassez-
vous,

Et vivement.

LA COMTESSE *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux.

JULIE.

Et moi, Madame, . . .

LE COMTE.

A l'air dont la scène commence,

Je vois que vous aurez bien-tôt fait connoissance.

Plus vous vous aimerez, plus je serai content.

Sans adieu.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

177.

Vous sortez?

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE,
LISETTE.

LA COMTESSE.
JE ne m'étonne plus si mon Frere vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincère.

JULIE.

Entre nous,

De son penchant pour moi quelle preuve av-rous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve? Il refuse un parti très-sortable,

Fille puissamment riche, & même assez aimable:

Mon Pere en est outré, sans avoir deviné

La cause d'où provient ce refus obstiné.

Pour moi, je la sçavois, & l'ai si bien cachée....

JULIE.

Votre Frere m'a plû, je lui suis attachée;

Je crois lui plaire aussi: mais, parce que j'apprends,

Pour traverser nos vœux nous avons deux tyrans.

Il cédera peut-être au pouvoir de son Pere:

Ma Mere m'a soumise à celui de mon Frere,

Qui me destine un sot que je hais à la mort.

178 L'HOMME SINGULIER,
Des plus tendres Amans voilà quel est le sort !
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle ;
Et pour les rendre heureux , il faut quelque miracle :

S C E N E V I.

SANSPAIR *écoutant sans paroître*, JULIE,
LA COMTESSE, LISETTE.

V LA COMTESSE à Julie.
Ous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah ! Je n'ose.

LA COMTESSE.

Eh, pourquoi ?

JULIE.

Mon Frere est bien bizarre.

SANSPAIR *apercevant la Comtesse.*

Est-ce elle que je vois ?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son système
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR *à part, sans être vu.*

C'est ma belle Comtesse. Oui ; je n'en puis douter.

Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.

Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je crois le bien connoître.

JULIE.

Mon Frere n'est pas tel que vous le peignez.

Lui, la sagesse même ! Ah, bon Dieu ! Vous craignez

De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries,

Mais je sçais qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.

Je le sçais comme vous ; & je sçais bien aussi
Que l'on a très-grand tort. Mais n'est-il pas ici ?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite ?

JULIE.

Oui, Madame, il est vrai. Vous, lui faire visite ?
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaçons, c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon Portrait, on vient de me l'apprendre ;
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre Portrait ? Rien n'est plus surprenant.
Et, comment l'a-t'il eu ?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant

J'ai perdu ce Portrait sans m'en être aperçue,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vûe ;
Et de-là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais Portrait si beau ne fut si mal placé.
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE *en souriant.*

Vous me mortifiez si j'étois assez vaine
Pour croire que mes traits eussent pû le fraper.

JULIE.

Lui ? D'un portrait de femme il pourroit s'occuper ?

D'une telle foiblesse il est très-incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis, piquans & gracieux,
Mais rien de tout cela n'aura flatté ses yeux.

(Considérant la Comtesse.)

Ah, Madame.

180 L'HOMME SINGULIER,
LA COMTESSE.

Quoi donc ?

JULIE.

Que cette étoffe est belle !

LA COMTESSE.

Le dessein m'en a plu ; c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher ; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très-bien fait , Madame ,

SANSPAIR à part.

Pour une philosophe elle paroît bien femme !

LA COMTESSE à Julie.

Et ces dentelles-ci , qu'en dites-vous ?

SANSPAIR à part.

Encor ?

JULIE.

Ah ! Rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE regardant la robe de Julie.

Que j'aime ce fond d'or

Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées !
Elles sont , à mon sens , artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît , & je la mets souvent.
Mais suis-je bien coiffée ?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant.

Coëffez-vous désormais un peu plus en arrière ,
Vos traits fortiront mieux. Pour moi , c'est ma ma-
nière.

SANSPAIR à part.

Je tombe de mon haut.

JULIE à Lisette.

Suivez cette leçon.

SANSPAIR à part , & plus haut.

La femme la plus sage a bien peu de raison !

COMEDIE. 181
LA COMTESSE.

J'entens quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon Frere sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même, vraiment. Je croi qu'il nous écoute.

SANSPAIR *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette; & j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu

Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon Frere;

Voilà des curieux l'avanture ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous sçavez donc, Monsieur, ce qui m'amene ici?

SANSPAIR.

Oui, Madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sçai bien aussi;

Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,

(à la Comtesse.)

Ma Sœur, & point pour moi. Mon bonheur est extrême

De trouver le moment de vous entretenir.

Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;

Mais on m'a dit...

JULIE.

Oh, oh! De la galanterie!

C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR *à Julie & à Lisette.*

Laissez-nous, je vous prie.

Voloptiers.

LA COMTESSE.

Non ; restez. Nous laissez-vous tous deux ?

JULIE *en sortant.*

Je répons de mon Frere ; il n'est pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

JE débute, Madame, en marquant ma surprise.

LA COMTESSE.

Eh, de quoi, s'il vous plaît ?

SANSPAIR.

De vous voir si bien mise,

De voir dans vos cheveux ce docte arrangement ;
De vous voir affecter cet air, cet enjoûment,
Ces petites façons, ce gracieux langage
Dont les femmes du monde ont raffiné l'usage :
Usage qui corrompt les esprits & les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs,
Quoi ? Vous sçavez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles !
Ou Monsieur votre Pere a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper ;
Vous devez l'ignorer si vous êtes sçavante,
Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'on invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, Monsieur ?

SANSPAIR.

Je pourrais ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je sçais l'art d'écouter.

Même certains discours qui pourroient me déplaire ;
Et j'ai , quand il le faut , la force de me taire.

S A N S P A I R à part.

Ciel ! Auroit-elle encor cette perfection

Jointe si rarement à l'érudition ?

Une femme d'esprit se forcer au silence !

Rien ne me paroît plus contre la vraisemblance.

(Ils se regardent sans rien dire.)

Elle se tait pourtant. Vous ne répondez point ?

L A C O M T E S S E.

Conti nuez , Monsieur ; j'attens le second point.

S A N S P A I R à part.

Voilà certainement une étonnante Femme !

(Ils gardent encore le silence.)

L A C O M T E S S E en souriant.

Eh bien , vos argumens font-ils prêts ?

S A N S P A I R.

Non , Madame.

Je n'ai plus rien à dire , & je suis confondu.

L A C O M T E S S E.

Vous repliquerez donc quand j'aurai répondu :

Or voici ma réponse. Une femme sçavante

Doit cacher son sçavoir , ou c'est une imprudente ;

Si la pédanterie est un vice d'esprit ,

Que la société de tout tems a proscrit ,

Et si contre un pédant tout le monde déclame ,

Souffrira-t'on son air , ses tons , dans une femme ?

Je me le tiens pour dit , mon sexe est condamné

A se borner aux riens pour lesquels il est né.

Je sçai que s'il en sort il paroît ridicule ;

Qu'il faut qu'une sçavante en public dissimule ,

Et s'impose la loi de n'y briller jamais ,

Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.

Se tenir au niveau des femmes ordinaires ,

Se prêter , se livrer à des sujets vulgaires ,

S'affervir à la mode , en parler doctement ,

Voilà ce qu'elle doit affecter poliment :

184 L'HOMME SINGULIER,
Au lieu que son savoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit.

S A N S P A I R.

Notre discours , avec sincérité ,
Me prouve votre amour pour la société.

L A C O M T E S S E.

A mon âge , Monsieur , faut-il que j'y renonce ?

S A N S P A I R.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

L A C O M T E S S E.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

S A N S P A I R.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le sçavoir à ses charmes ,
Des discours du public ne prend jamais d'alarmes ;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode & le bon air , objets de ses mépris.
Loin de chercher à plaire , elle craint cette gloire ;
Son esprit sur son cœur emporte la victoire ;
Aux foibles de son sexe elle sçait s'arracher ,
Et le mépris des sots ne sçauroit la toucher.

L A C O M T E S S E.

Cette maxime-là me paroît un peu fiere ;
Pour me persuader elle est trop singulière :
Et je hais (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

S A N S P A I R.

Vous voulez ressembler , & vous êtes sçavante ?

L A C O M T E S S E.

Si l'on n'est singulière est-on donc ignorante ?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits ,
Des sçavans dont le monde admire les écrits ;
Mais je ne leur vois point affecter des manières
Qu'on puisse , avec raison , prendre pour singulières ;
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts
Pour cacher leur sçavoir sous d'aimables dehors.

Et si , chez les anciens , de doctes Fanatiques
 Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques ,
 Les plus sages mortels ont toujours méprisé
 Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
 Et Socrate , & Platon , & les Sages de Grèce ,
 D'un doux extérieur ont orné la sagesse :
 On ne les a point vûs par singularité
 Rompre tous les liens de la société ,
 Affecter des façons qui n'ont point de semblables ,
 Et , pour se distinguer , se rendre insupportables.

S A N S P A I R *vivement.*

Je verrois de sang froid tant d'erreurs , tant d'abus ?
 Je pourrois fréquenter des hommes corrompus ?

L A C O M T E S S E.

Eh , qui parle de vous ? Ma thèse est générale.

S A N S P A I R.

Ah ! Je ne sens que trop où tend votre morale.

L A C O M T E S S E.

Comment ? Vous êtes donc un homme singulier ?

S A N S P A I R.

Oui. Je respire l'air en mon particulier.

En tous lieux la raison est ma seule compagne.

Quand le beau monde accourt je fuis à la campagne ;

Le plaisir d'être seul m'y fait braver le Nord ;

Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

L A C O M T E S S E.

Moi , je veux qu'à son siècle un sage s'accommode.

Une sagesse outrée est toujours incommode ,

Dégoûte , irrite , offense , au lieu de corriger.

De sa mauvaise humeur on cherche à se venger ;

Pour la rendre odieuse il n'est rien qu'on ne fasse :

Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace ,

Mais il me feroit mal de citer les auteurs.

Rien n'est plus innocent ni plus pur que vos mœurs.

Je vous mets au dessus de la plupart des hommes ;

Mais vivons , croyez-moi , pour le siècle où nous som-

mes :

186 L'HOMME SINGULIER ;

Tâchons de nous sauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge,
Ses modes, ses façons, c'est être outrément sage.
Pour moi, qui hais le monde, & qui ne le fuis pas,
Je me borne à des vœux, & je me dis tout bas :
„ Puissent la foi, l'honneur, & la pudeur antique,
„ Reprendre sur les cœurs un pouvoir despotique !
„ Après tant de rebuts qui t'ont fait soupirer,
„ Vertu, trop négligée, ose te remontrer. „
Ces souhaits que je forme & répète sans cesse,
Avec humanité font parler la sagesse ;
Ils peuvent à la fin pénétrer jusqu'aux Cieux,
Et faire plus d'effet que des cris odieux.

S A N S P A I R.

Plus vous parlez, Madame, & plus je vous admire ;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'est un crime à vos yeux d'oser se distinguer ;
Pour leur paroître sage il faut extravaguer.

L A C O M T E S S E.

Distinguons, s'il vous plaît, car je hais l'équivoque.
Un sage suit la mode, & tout bas il s'en moque ;
Il déteste l'erreur, le vice, les abus,
Mais sans rompre en visière aux hommes corrompus.
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable ;
Mais son goût ne doit pas le rendre infociable.

S A N S P A I R.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons ?

L A C O M T E S S E.

Oh ! Très-absolument. J'ose même vous dire,
Que si sur votre cœur j'avois le moindre empire,
(Car pour guider l'esprit il faut gagner le cœur)
Je voudrois que d'abord vous me fiffiez l'honneur
De me sacrifier vos façons singulières,
Pour prendre du beau monde & l'air, & les manières.

SANSPAIR *très-vivement.*

Moi , devenir un fat ? Un étourdi ? Madame ,
 Quand vous m'inspireriez la plus ardente flamme ,
 Vous ne me feriez pas varier un moment.
 Vous êtes , je l'avoue , un prodige charmant.
 Un instant m'offre en vous tant de rares merveilles ;
 Qu'avec peine j'en crois mes yeux & mes oreilles.
 Vous sçavez être sage avec vivacité ;
 Et la science en vous relève la beauté :
 Mais tous nos sentimens s'accordent mal ensemble ;
 Et je ne puis aimer que ce qui me ressemble.

LACOMTESSE *en souriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un si beau trait.
 Pour ne plus disputer venons à mon portrait.
 M'y reconnoissez-vous ? Y trouvez-vous quelqu'au-
 tre ?

SANSPAIR.

Madame , il est trop beau pour n'être pas le vôtre. !

LACOMTESSE *en riant.*

Vous êtes très-galant , quoique très-singulier.
 Il m'appartient donc ?

SANSPAIR.

Oui. Je ne puis le nier.

LACOMTESSE.

Vous sçavez que chez vous je viens pour le reprendre.
 Vous ne refusez pas , je croi , de me le rendre ?

SANSPAIR *tirant le portrait de sa poche.*

Madame , le voici.

LACOMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh ! Doucement.

Laissez-moi , s'il vous plaît , l'admirer un moment.

(*En regardant le portrait.*)

Les beaux traits ! Ah , quels yeux ! Quelle admirable
 bouche !

Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.

188 L'HOMME SINGULIER,

(Il baise le portrait.)

Adieu , divin portrait , dont mes yeux enchantés . . .

LA COMTESSE *lui voulant ôter le portrait.*

Monfieur , vous prenez-là d'étranges libertés.

SANSPAIR *lui rendant le portrait.*

Puisque j'ai fait le crime , il faut que je l'expie.

(Il la considère.)

Mais que l'original surpasse la copie !

Oui , plus je vous regarde , & plus je le ressens ,

Quoique votre portrait ait des traits raviffans.

LA COMTESSE *regardant le portrait.*

L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR *reprenant brusquement le portrait.*

Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE *voulant le reprendre.*

Rendez-moi . . .

SANSPAIR.

Patience.

Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.

(Il regarde la Comtesse & le portrait tour-à-tour.)

Madame , croyez - moi , laissez-moi ce portrait :

J'aime à le regarder , j'en ai pris l'habitude ;

La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe ; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah ! Si vous prétendez . . .

Quoi ? Sérieusement vous le redemandez ?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter ? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR *tendrement.*

Ah ! Vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR *à part.*

En vain je me combats.

O, ma foible raison, ne m'abandonne pas !
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

L A C O M T E S S E *à part.*

Ah ! S'il pouvoit m'aimer, que je serois heureuse !
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur ?
Cessez, fière raison, de défendre son cœur.

S A N S P A I R *sortant de sa rêverie.*
Eh bien, Madame ?

L A C O M T E S S E.

Eh bien ?

S A N S P A I R.

Perdrai-je l'espérance

De garder ce portrait ?

L A C O M T E S S E.

Et sur quelle aparence

Oserois-je, Monsieur, le laisser en vos mains ?
Expliquez-vous du moins.

S A N S P A I R.

Ah ! C'est ce que je crains.

L A C O M T E S S E.

Finissons donc, Monsieur. J'attens ici mon Pere ;
Que lui dirai-je ?

S A N S P A I R.

Eh, mais . . . Dites-lui sans mystère ;

Que j'ai refusé de . . . Non, ne lui dites rien ;
La chose iroit trop loin : car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

L A C O M T E S S E.

Sans doute.

S A N S P A I R.

Et si je lui propose

Quelqu'accommodement... Car on en peut trouver.

L A C O M T E S S E.

Je ne le prévois pas.

S A N S P A I R.

Je vais vous le prouver.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR,
LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

JE vous surprends tous deux, & m'en fais une fête.
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête!

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment? Avez-vous disputé?

LA COMTESSE.

Mais, oui. J'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous? Chacun a sa folie.

La vôtre, par exemple, est la Philosophie;

Toujours *Looke*, *Leibnitz*, *Descartes*, ou *Newton*.

Mais songez que bien-tôt il faut changer de ton,

Et vous raccoutumer au langage ordinaire;

Car j'espère ce soir conclure notre affaire.

Vous aurez un Epoux tout simple & tout uni,

Qui d'érudition me paroît peu muni,

Et qui desirera, selon toute aparence,

Que tout votre sçavoir se borne à sa science.

(*A la Comtesse.*)

Avez-vous ce portrait? Vous ne répondez rien?

SANSPAIR.

Etes-vous si pressé? Vous me permettrez bien

De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

Au Marquis de Beaufang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beaufang?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

S A N S P A I R.

Je le lui remettrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît ?

S A N S P A I R.

Quand je consentirai

Qu'il épouse Madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre !

Songez-vous ?...

S A N S P A I R.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.

Beaufang, vous le sçavez, n'est pas encor majeur ;

Et vous sçavez aussi que je suis son Tuteur.

LE MARQUIS.

Oui ; mais des deux côtés l'affaire est convenable,

Et ne sçauroit manquer de vous être agréable.

S A N S P A I R.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon ?

S A N S P A I R.

D'abord, il faut sçavoir

Si Madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,

Elle y consentira.

S A N S P A I R.

Par pure complaisance,

Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah ! je voudrais qu'elle fit résistance !

S A N S P A I R.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort.

Nous devons l'établir juge en dernier ressort.

194 L'HOMME SINGULIER,
LE MARQUIS à la Comtesse.
Eh bien , prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager.
On établit un Juge , il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Eh bien , puisque Monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi , Madame ?

LA COMTESSE.

Oui , Monsieur ; je m'en raporte à vous.

Je veux de votre main recevoir un Epoux.
Votre décision sera ma loi suprême ,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible & sujet à l'erreur.
Vous avez trop de sens , de vertu , de candeur ,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beaufang , son bien , son caractère ;
Et , si vous décidez qu'il est digne de moi ,
Dés ce soir je lui donne & mon cœur , & ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma Fille.
Eh bien , servez-nous donc de Pere de famille.
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS à part.

Quel mystère est-ceci ?

SANSPAIR

SANSPAIR *après avoir un peu rêvé.*
 Voulez vous revenir dans deux heures d'ici ?
 Ce n'est pas demander trop de tems , ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
 A l'égard du Portrait....

LA COMTESSE.

Monfieur le gardera ,
 Et, fuyant fon arrêt , il en difpofera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR *donnant la main à la Comteffe.*

Permettez que je vous reconduife.

LE MARQUIS.

Il n'est point, difiez-vous , de plus haute sottife
 Que cette façon-là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit , en effet ;
 Mais on peut varier pour un fi beau fujet.

Fin du troifième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR *seul.*

A (*Vivement.*)
Près un long combat j'ai gagné la victoire.
(*Parlant au Portrait.*)
Enfin je vais te rendre , & rétablir ma gloire.
Trop dangereux apas qui m'imposez la loi ,
Je sçaurai triompher & de vous , & de moi.
Lâche ! Je me voyois à deux doigts de ma perte ;
La raison fremissoit , & ne l'a pas soufferte ;
Grace au Ciel, ses leçons m'empêchent de tomber :
Je m'étonnois aussi de la voir succomber ,
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie ;
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez , revenez , douce tranquillité.
Déjà je sens en moi renaître la gayeté :
Suivons ses mouvemens. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme & l'allégresse ;
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je ? Est-ce Pasquin ? Il arrive à propos.

SCENE II.

SANSPAIR, PASQUIN *en habit de petit-Maître.*

J PASQUIN.
E viens vous étaler ma nouvelle figure.
S A N S P A I R.
Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces graces , cette allure ;
 Voyez ce cou du pied hors de mon escarpin ,
 Et ce panier bouffant qui donne un air poupin ;
 Cela marque la taille , & dégage à merveille :
 La perruque nouée au niveau de l'oreille ,
 Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès ,
 Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
 L'équipage est complet , & suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Sçavez-vous l'étayer d'un air de suffisance ,
 D'un ton impérieux , railleur , & décisif ?

PASQUIN.

Peste ! C'est le moyen de n'être pas oisif.
 Ces brillantes façons font un homme à la mode :
 Les plus achalandez n'ont pas d'autre méthode ,
 S'ils joignent à ces dons le précieux secret
 De rendre le public leur confident discret :
 Pour en venir au bout , leurs communes allures
 Sont de se confier chacun leurs aventures.
 Morbleu les bon propos ! Sans beaucoup méditer ,
 Pour vous desennuyer je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellens modèles ?

PASQUIN.

Ah , Monsieur ! Leurs façons me sont si naturelles ,
 Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité
 Pour être le Seigneur le plus accrédité.
(Il se jette au cou de Sanspair , & le serre étroitement.)
 Eh , bon jour , cher Marquis.

SANSPAIR.

Tableu , quelle carresse !

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comtesse ?
 Entre nous , elle auroit quelques desseins sur moi ,
 Mais je sçais ménager un ami tel que toi.
 D'ailleurs , en tant de lieux mes pas sont nécessaires ,

156 L'HOMME SINGULIER,
Que je n'ai pas le tems de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins ;
Je crois qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins ;
Oui , parbleu . deux grands mois ; & je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie :
J'en suis un peu honteux ; mais pour la nouveauté
Tu fçais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête à-tête ;
J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur ;
Car moi , je hais l'éclat , & j'ai de la pudeur.
La Marquise vouloit étaler sa victoire ,
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

S A N S P A I R.

Tels sont donc les propos de nos jolis Seigneurs ?

P A S Q U I N.

Je les rends mot pour mot.

S A N S P A I R.

O tems ! O siècle ! O mœurs !

Qui rendez la raison , la vertu singulières.

(Il tire le Portrait & lui parle , après s'être jetté dans
un fauteuil.)

Et vous me forceriez à changer de manières ?

De ce monde effrené , ridicule , pervers ,

J'adopterois pour vous & le ton & les airs ?

Eussiez-vous mille fois plus de graces , de charmes .

Ma raison contre vous prendra toujours les armes ;

Et je vais à Beaufang vous céder sans regret.

P A S Q U I N *en riant.*

A qui parlez-vous donc ?

S A N S P A I R.

Je parle à ce Portrait.

Aprochez , admirez.

P A S Q U I N *regardant le Portrait.*

Ah , Monsieur , qu'elle est belle !

Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.

(*A part.*)

C'est la Sœur de mon Maître; employons tout notre art
A la bien seconder.

S A N S P A I R.

Ce front & ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste & sublime;
Cet air modeste inspire & l'amour, & l'estime;
Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture:
Cependant cet objet si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil & le tombeau;
Je l'admire & le crains: & la sagesse encore
Sçait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

P A S Q U I N.

A votre place, moi, je m'y ferois rendu.
Pourquoi leur résister?

S A N S P A I R.

Vous l'avez entendu.

P A S Q U I N.

L'amour excuse tout.

S A N S P A I R *en s'ôtant.*

Excellente morale!

P A S Q U I N.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale?

S A N S P A I R.

Hercule étoit un fou.

P A S Q U I N.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

S A N S P A I R *vivement.*

Je ne changerai point, la chose est résolue.
Vous baisserez le ton dès que vous l'aurez vûe.

S A N S P A I R.

Je l'ai vûe, admirée, & me suis soutenu.

198 L'HOMME SINGULIER,
PASQUIN.

Ab ! C'est que le moment n'est pas encor venu ;
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence :

Mais, si vous vouliez bien me donner audience ,
Je vous dirois , Monsieur , que vous avez trente ans ,
Même un peu par-delà , selon ce que j'entends ;
Riche comme un Crésus , dans la vigueur de l'âge ,
Ma foi , vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais ; j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez , ce Portrait-là se rit de vos sermens.

SANSPAIR.

Sçachez

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame ;

Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien , moi , que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi , vous gagneriez. Mais , sans bruit , sans éclat ,
Raifonnons.

SANSPAIR *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude ;

Je me reconnois mal à cette promptitude :

Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner ?

PASQUIN.

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor ? Je rends justice à cette aimable Veuve ;

Mais contre ses apas je me sens à l'épreuve.

Qui ? Moi ? Prendre une femme en qui je vois régner

Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner ,

Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde
 Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde ?
 J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier ,
 Que de cesser de vivre en homme singulier.

P A S Q U I N.

Si vous étiez aimé par hasard ?

S A N S P A I R.

Si l'on m'aime ,

On doit , sans balancer , adopter mon système.
 A l'objet de ses vœux il faut immoler tout ,
 Le penchant , les desirs , l'habitude , & le goût.

P A S Q U I N.

Pour le coup , je vous tiens. Suivant votre maxime ,
 La Veuve auroit sur vous un droit plus légitime.
 Si vous l'aimez , Monsieur , elle peut exiger
 Ce que vous exigez.

S A N S P A I R.

Je veux la corriger ,

Elle veut que d'un fat j'arbore l'aparence :
 De nos prétentions voilà la différence.

Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur ,
 Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma Sœur :
 Semblable à la Comtesse , elle est esclave & folle
 Des modes , des grands airs ; le monde est son idole ;
 En un mot. Dites moi , vous connoît elle ?

P A S Q U I N.

Non.

S A N S P A I R.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

P A S Q U I N.

Je ne m'en mêle plus.

S A N S P A I R.

Pourquoi , je vous supplie ?

P A S Q U I N.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie ;
 Et d'abord , honoré de son attention ,
 J'ai lâché mes grands airs avec profusion.

200 L'HOMME SINGULIER,
De nos jeunes Seigneurs affectant le langage,
Aussi bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur personnage,
Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté.

S A N S P A I R.

Qu'a produit tout cela ?

P A S Q U I N.

Mes grands airs ont ratté.

S A N S P A I R.

C'est qu'elle a soupçonné. . . .

P A S Q U I N.

Non ; mais sur ma parole,

Elle a changé de goût.

S A N S P A I R.

Quoi ? Ma Sœur n'est plus folle ?

P A S Q U I N.

„ J'admire, a-t'elle dit, Messieurs les Courtisans :

„ Pensent ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon sens ?

„ Bon Dieu, quelle fadeur ! Comment donc, mon in-

„ fante,

Ai je dit d'un ton fier, „ vous êtes méprisante ?

„ Sachez... Mais, sans vouloir m'écouter un moment,

Elle m'a planté là fort impertinément.

S A N S P A I R.

Son procédé me cause une surprise extrême ;

Et j'ai peine. . . .

P A S Q U I N.

Elle vient ; jugez-en par vous-même.

S C E N E I I I.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

M On Frere, d'où nous vient cet aimable Sei-
gneur ?

Est-il de vos Amis ?

C O M E D I E.
S A N S P A I R.

201

Affurément , ma Sœur ,
Un Seigneur si bien fait , si galant , doit vous plaire.
Ne dissimulez plus.

J U L I E.

Détrompez-vous , mon Frere ;
De grace , ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion ;
De tous mes goûts pervers à la fin revenue ,
Contre les faux brillans je me sens prévenue.
Je me mocque à présent de ce que j'admirois ;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.
Vous qui me paroissiez bizarre , insupportable ,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable :
Ce qui les effrayoit leur devient familier ;
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier :
Et , bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble ,
Pour qu'un homme me plaise , il faut qu'il vous res-
semble.

S A N S P A I R.

Vous me trompez , Julie. Un pareil changement
Ne peut être , à coup sûr , l'ouvrage d'un moment.

J U L I E.

Aussi , pendant long-tems me suis-je combattue ;
Et j'ai fait tant d'efforts que je me suis vaincue.

P A S Q U I N.

Ma foi , la pauvre enfant me fait compassion.
A vingt ans se livrer à la réflexion !
Sanspair , en vérité , vous la rendez mauffade.

J U L I E à *Pasquin.*

Vous vous croyez charmant , & vous êtes bien fade !

P A S Q U I N.

Bien fade ma Princesse ? Adieu , sage Sanspair ,
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

(*Pasquin sort.*)

J U L I E.

Vous nous obligerez. D'un homme sage , grave ,

202 L'HOMME SINGULIER,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave ;
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la Cour,

S A N S P A I R.

Ma Sœur, je n'en crois rien.

J U L I E.

Pour en avoir la preuve,

Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
Si quelque Philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

S A N S P A I R.

Vous le direz cent fois avant que je le croye ;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joye^t
Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

S C E N E I V.

SANSPAIR, JULIE, PASQUIN,
L I S E T T E.

J L I S E T T E à Sanspair.
E viens vous annoncer un grave personnage
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage,

S A N S P A I R.

Comment s'appelle-t'il ?

L I S E T T E.

C'est le Comte d'Arbois.

S A N S P A I R d'un air empressé.

Qu'il vienne.

L I S E T T E au Comte.

Entrez, Monsieur.

S C E N E V.

LE COMTE *vêtu singulièrement*, SANSPAIR,
JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE *entre gravement, s'appuyant sur une
canne, & parle d'un ton emporté.*

ENfin donc je vous vois.

Cher Comte de Sanspair, prototype des Sages,
Ennemi courageux des modernes usages,
Des vices & des mœurs judicieux frondeur,
Embrassez votre émule & votre admirateur.

SANSPAIR *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, Monsieur, l'honneur de vous connoître.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voisin & mon maître,
En dépit de mon âge & de ma qualité,
Vous m'avez inspiré la singularité;
Ce grave ajustement en est la forte preuve.
Vous avez vû tantôt une assez belle Veuve,
La Comtesse, ma Sœur; elle a beaucoup d'esprit,
Du sçavoir encor plus, mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde:
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me sonde,
Plus je me trouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

LISETTE *bas à Julie.*

Pour un fou, c'est fort bien jouer son personnage.

JULIE *bas.*

A ravir.

LE COMTE.

Votre Sœur passe pour être sage,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit; sombre habitation,

204 L'HOMME SINGULIER,
Mais charmante à mes yeux : & , comme à la campagne

Un jeune solitaire a besoin de compagne,
En homme singulier, brusquement, sans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente Sœur.

S A N S P A I R *en souriant.*

Très-prudente.

L E C O M T E.

Je crois que l'humeur singulière
Va m'en gratifier de la même manière :
Et deux originaux se conviennent si fort,
Que dès le premier mot ils se trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang, on a sçû vous instruire ;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

S A N S P A I R.

Si j'ose statuer sur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma Sœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frere
Qui sçauroit soutenir un si beau caractère ;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal.
A l'égard de ma Sœur, vous la connoissez mal ;
Loin de vous consoler dans votre solitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude :
Tout comme votre Sœur, elle aime le fracas,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

J U L I E.

Mon Frere, des grands airs je suis défabusée,
Je vous l'ai déjà dit ; la preuve en est aisée.
Si Monsieur vous convient, excepté le Cousin,
Tout Epoux me plaira venant de votre main.

S A N S P A I R.

Qu'on nous laisse tous deux.



SCENE V I.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

Parlons avec franchise...

SCENE V I I.

LE BARON, SANSPAIR,
LE COMTE.LE BARON *entrant brusquement.*

OH ça, cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise,
Je veux de la Cousine assurer le bonheur.
Vous sçavez, comme moi, que j'ai déjà son cœur;
Qu'elle brûle d'envie...

SANSPAIR.

Elle dit le contraire;

Mais de notre projet rien ne peut me distraire.
Vous êtes mon parent, simple, naïf, humain;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE *à Sanspair.*

Est-ce-là ce Cousin

Dont on vient de parler?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur, c'est lui-même;

Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parce que du vieux tems il rapelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste & des grandeurs:
Il est vif, il est prompt; marque d'un cœur sincère;
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

206 L'HOMME SINGULIER,
LE COMTE d'un air vif & surpris.
Vous lui donnez Julie ?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,

Et demain on épouse.

SANS PAIR au Baron.

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus. Il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE gravement.

Eh bien, on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable. Eh, qui s'en chargera ?

LE COMTE gravement.

Mais... Moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.

Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assommante ?

LE COMTE toujours gravement.

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

LE BARON à Sanspair.

Que faites-vous ici de cet original ?

Ose-t'il plaisanter avec cette figure ?

LE COMTE du même ton.

Me traiter de plaisant, c'est me faire une injure.

Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sçais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux ?

SANS PAIR.

Parlez mieux, mon Cousin, ou gardez le silence.

Apprenez que Monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité ?

LE COMTE frappant du pied

& de la canne.

Morbleu ! si ce n'étoit la singularité...

S A N S P A I R *au Comte.*

Eh ! Pour l'amour de moi . . .

L E C O M T E *vivement.*

Que le diable m'emporte . . .

S A N S P A I R *au Comte.*

Un homme singulier s'emporter de la sorte !

L E B A R O N.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard ?

Sçavez-vous qui je suis ?

L E C O M T E *gravement.*

Un très-plat campagnard.

L E B A R O N.

Moi, campagnard ! Moi, plat ! Ah ! si j'entre en fu-
rie . . .L E C O M T E *d'un air menaçant.*

Eh bien ?

L E B A R O N *se reculant près de Sanspair.*

Retenez-moi, mon Cousin, je vous prie,

Car il arriveroit ici quelqu'accident.

L E C O M T E *lui faisant une révérence.*

Ah ! Monsieur le Baron, je vous crois trop prudent.

L E B A R O N.

A quatre pas d'ici tu verras ma prudence.

L E C O M T E *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience.

Venez, brave Baron.

L E B A R O N *entraîné par le Comte.*

Séparons-nous, Cousin ;

Je fens que je m'échauffe.

S A N S P A I R *retenant le Comte.*

Eh ! de grace, voisin . . .

L E C O M T E.

Eh bien, promettez-moi de m'accorder Julie.

S A N S P A I R.

Je ne le puis.

L E C O M T E *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie.

208 L' H O M M E S I N G U L I E R ;
 L E B A R O N .

Oser la demander, c'est me faire un affront.
Et si je n'étois pas aussi sage que prompt . . .

LE C O M T E *je jettant sur le Baron.*
Que feriez-vous ?

S A N S P A I R *retenant le Comte.*
Monsieur . . .

LE C O M T E *reprenant sa gravité.*
Pardou, mon cher confrere.

Il a mis en défaut mon humeur singulière :
Mais je suis très-surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un Cousin aussi sot.
Vous allez vous donner le plus grand ridicule . . .

L E B A R O N .

Sortons.

L E C O M T E .

Soit.

L E B A R O N .

Attendez, il me vient un scrupule.

(*A Sanspair.*)

Est-il bien Gentilhomme ?

S A N S P A I R *l'éloignant du Comte.*

Eh, Baron, croyez-moi . . .

L E B A R O N .

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi ;
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.

(*au Comte.*)

Avant que de nous battre apportez-moi vos titres.

L E C O M T E .

(*Lui montrant son épée.*) (*Montrant son cœur.*)

Vous voyez le premier ; Et voici le second.

L E B A R O N *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh ! Parbleu, mon ami, tu baifferas le ton ;
Et sur le champ . . .

L E C O M T E *tirant son épée.*

Voyons.

(*Le Marquis & la Comtesse paroissent.*)

LE BARON *toujours la main sur la garde
de son épée.*

Coufin , laissez-moi faire ;

Ne me retenez plus.

LE COMTE *apercevant le Marquis.*

Ah ! J'aperçois mon Père !

(*A part.*)

A tantôt , cher Baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON *transporté de joye.*

J'ai gagné la bataille , & le poltron s'enfuit.

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS , SANSPAIR ,
LA COMTESSE , LE BARON.

LE MARQUIS *à Sanspair.*
N'Est-ce pas-là , mon Fils qui dispaçoit si vite.

SANSPAIR.

Oui , Monsieur , c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte ,

Après avoir appris ce que c'est qu'un Baron.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

Que dit Monsieur ?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.

LE MARQUIS.

Pour l'amour de Monsieur , je veux bien me contraindre :

Mais sçachez que mon Fils n'est pas homme à vous craindre

LE BARON *mettant la main sur la garde de son épée.*
Prenez-vous son parti ?

LE MARQUIS.

Oui , Monsieur , je le prens.

210 L'HOMME SINGULIER,

(*A Sanspair.*)

Quel est cet homme là ?

S A N S P A I R.

C'est un de mes Parens.

Que Monsieur votre Fils a mis fort en colère.

Grace au Ciel , mon Cousin a l'humeur débonnaire.

L E B A R O N.

Ah ! Vous verrez beau jeu.

S A N S P A I R *le poussant.*

Baron , retirez-vous.

L E B A R O N.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups ,

Et dormir là dessus , attendant le Notaire.

Cousin , plus de délais , ou sinon , plus d'affaire ;

Je vous le dis tout net , & j'en jure d'honneur ,

Moi , moi , la Garouffière , & votre serviteur.

S C E N E I X.

S A N S P A I R , L E M A R Q U I S.
L E M A R Q U I S.

L E M A R Q U I S.

Vous avez un parent bien brutal , ce me semble !

Mais , que pouvoient avoir à démêler ensemble

Mon Fils & lui ?

S A N S P A I R.

Ma Sœur a causé leurs débats.

Ils la veulent tous deux ; cela ne se peut pas.

J'ai dit à votre Fils que je l'avois promise ,

Loin de se desister ...

L E M A R Q U I S.

Ah ! Quelle est ma surprise !

Il fait que j'ai pour lui d'autres engagements.

S A N S P A I R.

Ils s'accordent donc mal avec ses sentimens.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord , à coup sûr.

SANSPAIR.

C'est dommage

Qu'il soit un peu trop vif , car il paroît bien sage.

LE MARQUIS.

Lui ?

SANSPAIR.

Jeune comme il est se choisir un réduit ,
Pour fixer son séjour loin du monde & du bruit !
Se vêtir simplement , être grave & modeste ! . . .

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon Fils ?

SANSPAIR.

Oui , vraiment. Je proteste

Que si je n'étois pas engagé . . .

LE MARQUIS.

Par ma foi ,

Je crois que vous voulez vous divertir de moi.

Lui , grave ! Lui , modeste !

SANSPAIR *vivement.*

Eh , oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole .

Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.

Le fripon devant vous se fera contrefait

Pour vous en imposer . . . Mais croyez . . .

SANSPAIR.

En effet ,

Plus je rapelle ici cette métamorphose . . .

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose.

Vous avez eu le tems de vous déterminer.

Quelle décision allez-vous nous donner ?

Quoi donc ! Vous pâlissez ? D'où peut venir ce trouble ?

212 L'HOMME SINGULIER,
S A N S P A I R à part.

Quand il faut triompher , ma foiblesse redouble.
Je tremble.

L A C O M T E S S E à part.

Je frémis.

S A N S P A I R à part.

O , terrible moment !

J'ai peine à revenir de mon saisissement.

L E M A R Q U I S.

Eh bien ? Vous dites donc ? . . .

S A N S P A I R.

Vous voulez bien permettre

Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.

Monfieur . . .

L E M A R Q U I S.

Quoi ?

L A C O M T E S S E à part.

Juste Ciel ! Que va-t'il prononcer ?

L E M A R Q U I S.

Je ne vois pas furquoi vous pouvez balancer.

S A N S P A I R d'un ton entrecoupé.

Madame . . . je me fuis rapelé la manière

Dont vous m'avez parlé fur l'humeur fingulière ;

Et par les fentimens que j'ai trouvés en vous ,

Je conclus . . . que Beaufang vous convient pour

Epoux :

C'est un homme à la mode ; il eft brillant , aimable ;

Et je le crois pour vous un parti très-fortable.

Je ne m'opofe plus à l'hymen projeté ;

Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(Il rend le portrait à la Comteffe.)

L A C O M T E S S E à part.

Conclusion funefte ! Hélas ! Je fuis perdue.

L E M A R Q U I S à la Comteffe.

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue !

L A C O M T E S S E avec un fousris forcé.

Moi, Monfieur ? Point du tout. Qui pourroit m'é-
mouvoir ?

LE MARQUIS à Sanspair.

Je puis donc désormais user de mon pouvoir ?
Aller chercher Beaufang ? Amener un Notaire ?
Et devant vous enfin terminer cette affaire ?

SANSPAIR *vivement.*

Devant moi ? Devant moi ? Suffit que vous sçachiez...

LE MARQUIS.

Oh, non pas, s'il vous plaît. Il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre ?

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature ? il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh, non.

SANSPAIR *d'un grand sang froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas Tuteur ?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un Tuteur doit signer, c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Je crois qu'il ne faut pas insister davantage;

Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit

Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit ?

LE MARQUIS.

Le Contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.

Je vous dis que les loix en dix mots comme en un...

214 L'HOMME SINGULIER,
SANS PAIR.

Citez vos loix , Monsieur , à des gens du commun.
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie ,
Sans qu'un Notaire écrive , & vous la certifie.
Ecrire sa promesse est une indignité
Qui fait , à mon avis , honte à l'humanité.

L A C O M T E S S E .

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

L E M A R Q U I S .

Si je n'étouffe pas , ce sera grand miracle.

L A C O M T E S S E .

Les singularitez font mon aversion ;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

L E M A R Q U I S .

Courage !

L A C O M T E S S E .

Oui , la maxime est digne qu'on l'admire :

Et , non plus que Monsieur , je ne veux point écrire.

L E M A R Q U I S à la Comtesse.

Vous ne signerez pas , vous ?

L A C O M T E S S E .

Non , absolument ;

Vous vous contenterez de mon consentement.

L E M A R Q U I S .

La voilà folle aussi ! Trêve de raillerie.

L A C O M T E S S E .

C'est vous qui prétendez que je me remarie ,
Que j'accepte Beaufang ; vous m'imposez la loi ,
C'est à vous à signer & pour vous , & pour moi.

L E M A R Q U I S .

Parbleu , nous allons faire un acte bien valable !

(A Sanspair.)

Ayez le procédé d'un homme raisonnable ,

Ma Fille signera , j'en jure mon honneur.

L A C O M T E S S E au Marquis.

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur ?

COMEDIE.

215

SANSPAIR à part.

Son malheur!

LE MARQUIS à la Comtesse d'un air
menaçant.

Ah!

LA COMTESSE.

Du moins que Monsieur me prévienne,
Et que ce soit la main qui dirige la mienne.
Si vous signez, Monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah ! Passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi ! Je vous préviendrai !
Ne vous en flâtez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre Notaire ;
S'il croit avoir besoin de mon consentement,
Je le lui donnerai de bouche seulement :
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre,
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE au Marquis.
J'irai jusqu'à ce point, & jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui ? Préparez-vous donc à rentrer au Couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le Ciel m'en préserve ! Ah ! Loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre & mourir.
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient, & ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez, je vais vous confier
En lieu sûr. Vous, Monsieur, apprenez à signer.

S C E N E X.

S A N S P A I R *seul.*

Ciel ! Faut-il qu'un Couvent renferme tant de charmes ?

Malheureux que je suis ! Je sens couler mes larmes !
 Quelle foiblesse indigne ! Un Philosophe ! Eh quoi ,
 Je verrois de sang froid qu'elle se perd pour moi ?
 „ Dans l'état où je suis , une sombre retraite
 „ Est ce qui me convient , & ce que je souhaite.
 Et dans ces termes-là je méconnois l'amour ?
 Comtesse , vous m'aimez. Ah , funeste retour !
 Dois-je causer sa perte , assuré qu'elle m'aime ?
 Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même ?

Fin du quatrième Acte.



ACTE

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, PASQUIN.

I LE BARON.
 L demande à me voir pour nous raccommo-
 der ?

PASQUIN.

Où, Monsieur.

LE BARON.

Et Julie ? Il va me la céder,

Sans doute ?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.

Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble.

SCENE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

J PASQUIN *au Comte.*
 J'ai rencontré Monsieur ; je vous l'amène ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit ? Me voici.

LE COMTE *à Pasquin.*

Empêchez que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

218 L'HOMME SINGULIER,
LE BARON *d'un air inquiet.*
Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je crois ?

LE COMTE *à Pasquin.*
Va, laisse-nous, & chasse les fâcheux.

PASQUIN.
Fiez-vous à mes soins ; & poussez bien tous deux.
(*Il allonge une botte au Baron.*)

LE COMTE *à Pasquin.*
Ferme la porte.

SCENE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

ALLons ; nous voici tête-à-tête,
Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment ? Je n'entends rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommo-
dé.

LE COMTE.

Pas encore. Il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi ? Que faut-il ?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Tout doux.

Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Eh bien, une autre fois. Je ne vois rien qui presse.

LE COMTE.

Je suis trop offensé....

LE BARON.

Fausse délicatesse.

Tenez , pardonnons-nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON.

(A part.)

Ah , que vous êtes vil ! où diable est le Cousin ?

LE COMTE.

En garde ; ou , par la mort....

LE BARON.

Bride en main , je vous prie.

Vos singularités passent la raillerie.

A toute ma valeur je pourrois me livrer ,

Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer.

Du moins que mon Cousin vienne nous voir combattre ;

Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.

Convenons de nos faits , ensuite vous verrez....

LE COMTE.

Vous cederez Julie ; ou bien vous vous battrez.

Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous ?

LE COMTE.

Oui , je l'aime ;

Et l'aurai malgré vous , malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah ! C'est une autre affaire. En êtes-vous aimé ?

LE COMTE.

Autant.... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu , j'en suis charmé.

C'est mon Cousin qui veut que j'épouse Julie :

Moi , qui suis complaisant , j'en faisois la folie ,

Le tout pour l'obliger , entre nous ; mais , ma foi ,

210 L'HOMME SINGULIER,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainsi donc, qui voudra vous dispute la belle,
Je veux être pendu si je me bats pour elle.
Sur tout autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc ?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous ?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication :
N'y manquez pas, au moins.

LE BARON.

C'est mon intention.

Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour ; & faites diligence.

LE BARON *fièrement.*

Un Baron tient toujours tout ce qu'il a promis,
Sur-tout quand il s'agit d'obliger ses Amis.

Serviteur.

LE COMTE *faisant mine de le reconduire.*
Permettez

LE BARON,

Sans façon, je vous prie.

Adieu. Mes complimens à la belle Julie.

Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur.

(*mettant la main sur la garde de son épée.*)

Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCÈNE I. V.

LE COMTE *seul.*

Voilà mes fanfarons ! Présentement j'espère
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon Père.

SCÈNE V.

LE COMTE, PASQUIN.

EPASQUIN *accourant.*
H, vite, décampez ; votre Père me fuit.

LE COMTE.

Je l'attends.

PASQUIN.

Non pas moi. Je n'aime point le bruit.
Je m'esquive au plutôt : &, si vous étiez sage....

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

QUE LE MARQUIS.
Que faites vous ici dans ce bel équipage ?

LE COMTE.

Vous voyez , je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah ! vraiment , c'est bien fait.
D'un procédé si fou quel peut être l'objet ?

LE COMTE.

Mais.... d'obtenir Julie.

L'HOMME SINGULIER,
LE MARQUIS.

Eh, que devient Hortense ?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous sçavez que son Pere est de mes grands amis ;
Que j'ai promis tantôt. . . .

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent ! Sçavez-vous que je suis votre Pere ?

LE COMTE.

Oh ! Je n'en doute point. Mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité. !

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie ?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah ! j'aurai trop de bien si je suis son Epoux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage :

Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul, en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.

N'est-il pas engagé ? . . .

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

L E M A R Q U I S.

Sçachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

L E C O M T E.

Eh bien , je le ferai.

L E M A R Q U I S.

Quelle présomption !

Je suis bien informé de son intention.

Sa parole est donnée , & sa parole est sûre ;

Ainsi retirez-vous.

L E C O M T E.

Un mot , je vous conjure.

Suposons un moment qu'il m'accorde sa Sœur ,

Y consentirez-vous ?

L E M A R Q U I S.

Oui , j'en jure d'honneur ;

Et je ne risque rien.

L E C O M T E *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

L E M A R Q U I S.

Mais , si vous échouez , acceptez-vous Hortense ?

L E C O M T E.

Oui , je vous le promets.

L E M A R Q U I S.

Me voilà satisfait.

Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

L E C O M T E.

Et de quoi ?

L E M A R Q U I S.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.

Il vous connoît à fond , & fait tout le mystère :

Ainsi , loin d'avancer par ce déguisement ,

Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

L E C O M T E.

Eh , qui l'a mis au fait ?

L E M A R Q U I S.

C'est moi , ne vous déplaist.

224 L'HOMME SINGULIER,
LE COMTE.

Ah, c'est vous!

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Eh bien, j'en suis fort aise.

Dans mon air naturel il faut donc me montrer,

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire est de vous retirer :

Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,

Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Je me retire ;

Mais je vous avertis que je vais revenir

Pour demander l'aveu que j'espère obtenir.

LE MARQUIS,

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grace

De permettre du moins que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh ! Je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

(D'un air de surprise.)

Sortons. Ah ! Voici votre Sœur.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous encore ici, je vous supplie?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, Monsieur, mes adieux à Julie.

L E M A R Q U I S.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux :
Et quelqu'autre raison vous attire en ces lieux.

L A C O M T E S S E.

Je l'avoue. Et, s'il faut vous parler sans mystère,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frere.

L E M A R Q U I S.

De quoi vous mêlez-vous ?

L A C O M T E S S E.

Leur sort me fait pitié ;

Et j'ai crû leur devoir ces marques d'amitié.

L E M A R Q U I S.

Cette pitié va loin ; je vois couler vos larmes.

L A C O M T E S S E.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes ;
Les seules que je puisse employer contre vous.

Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux ,

Que je quitte le monde & sans trouble , & sans peine ;

Mais mon cœur ne sçauroit soutenir votre haine.

Mon pere , laissez-vous désarmer par mes pleurs :

Votre haine est pour moi le comble des malheurs ;

Daignez me pardonner ma désobéissance.

A vos intentions si j'ai fait résistance ,

Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.

Punissez-moi , Monsieur , sans cesser de m'aimer.

L E M A R Q U I S.

Je vous trouve indocile & désobéissante ;

Mais je vous aime encor.

L A C O M T E S S E *se levant avec transport.*

Ah ! Je suis trop contente ;

Et , sans aucun regret , je cours à ma prison ,

Si je puis de mon frere obtenir le pardon.

Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

L E M A R Q U I S.

Ne les prodiguez point pour un frere rebelle :

Je viens de lui parler. Nous touchons au moment

Qui le punira bien de son entêtement.

Je le plains , & je pars. Mais souffrez , je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aie embrasser Julie ;
Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu ;
Pour vous dire , mon pere , un éternel adieu.

L E M A R Q U I S.

Vous me faites frémir. Je suis vif & sévère ,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de pere ;
Votre discrétion vous trahit & vous perd.
Une fois avec moi parlez à cœur ouvert.
Pouquoi haïr Beaufang ? C'est un jeune homme aimable.

L A C O M T E S S E.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs ;
Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vu me cause une frayeur mortelle.
Fidelle à mon époux , je le voudrois fidelle :
Mais , loin que de mon cœur son amour fût le prix ,
Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris ,
Et me laisser bien-tôt , par son indifférence ,
L'affreuse liberté qui produit la licence ,
Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui ,
Qu'elle porte par tout le dégoût & l'ennui.
Tels sont mes sentimens , qui vous feront comprendre
Qu'aux desirs de Beaufang mon cœur ne peut se rendre.
Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui causer :
Et j'aime bien mieux vivre & mourir renfermée ,
Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

L E M A R Q U I S.

Votre discours me frappe , & j'aime la vertu.
Contre vos sentimens j'ai long-tems combattu ,
Parce que j'ignorois quelle en étoit la source.
Pour combattre les miens quelle heureuse ressource !
L'estime enfin triomphe & vous rend mon amour ;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontez est ma plus forte envie.
Fallut-il immoler mon repos & ma vie,
Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi;
Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non ; je n'exige plus un pareil sacrifice :
Je demande un aveu sans fard , sans artifice.
J'ai lû dans votre cœur , ou je suis fort trompé ;
Des vertus de Sanspair il me paroît frapé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime :
Vous avouerez , je croi , qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus ; vous l'aimez. Oui , par votre rougeur
Je conçois que l'estime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vû jusqu'où va ma foiblesse ,
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse ;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord ; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins suportable ;
Et Sanspair est au fond un caractère aimable.
Il est doux , complaisant ; sa singularité ,
Effet de sa candeur & de sa probité ,
Ne met dans son esprit ni travers , ni caprice.
Ami de la vertu , fier ennemi du vice ,
Il ose ouvertement pratiquer la vertu ;
Ouvertement par lui le vice est combattu.
Son cœur noble & hardi jamais ne dissimule ,
Aimant mieux être crû bizarre & ridicule ,
Que de paroître aimable & charmant comme il l'est ,
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi , c'est mon héros : & , malgré ses manières ,
J'idolâtre en secret ses vertus singulières.

228 **L'HOMME SINGULIER,**
 Pour le connoître à fond je n'ai rien oublié.
 Mœurs, sentimens, façons, on m'a tout confié.
 Lisant, sans qu'il le sçut, jusqu'au fond de son ame,
 J'ai vû qu'il étoit né pour une honnête femme :
 Et, voulant assurer son bonheur & le mien,
 Pour lui donner mon cœur, j'ai recherché le sien.
 Mais comment l'attaquer, & me faire connoître ?
 A ses yeux vainement j'affectois de paroître,
 Il ne me voyoit point. Pout venir à mes fins,
 J'ai sçu faire tomber mon portrait en ses mains.
 Voilà de mon amour l'innocent stratagème.
 J'ai fait redemander ce portrait par vous-même :
 Et si vous rapellez tout ce qui s'est passé,
 Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,
 Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
 Auroit bien tôt pour moi fait pancher la balance.

L E M A R Q U I S.

Et sur quel point Sanspair a-t'il donc insisté ?

L A C O M T E S S E.

Que j'imitasse en tout sa singularité ;
 Mais, loin d'y consentir, je voulois au contraire
 Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.
 Comme il croyoit par-là tomber du premier rang,
 De peur de succomber il me livre à Beaufang :
 Mais, loin de lui céder une victoire entière,
 L'amour a fait agir son humeur singulière.
 Son refus de signer vous a déconcerté ;
 L'exemple m'invitoit, & j'en ai profité.

L E M A R Q U I S.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre.
 A changer de façons pourrez-vous le contraindre ?
 Ne vous en flattez plus après ce qu'il a fait.

L A C O M T E S S E.

Il donne son aveu, mais il en rompt l'effet.

L E M A R Q U I S.

Vous vous verrez forcée à suivre son système.

L A C O M T E S S E.

Il m'en coûteroit peu. Mais , mon Pere , s'il m'aime
 Autant que je le crois , autant que je le veux ,
 Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
 En un mot , je veux voir jusqu'où va sa tendresse ;
 Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

L E M A R Q U I S.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir ,
 Puisqu'il croit qu'au Couvent je vous mène ce soir ?
 Il ne vous convient pas , selon la bienséance ,
 Ni pour vos intérêts , de faire aucune avance.

L A C O M T E S S E.

Non. Pour me satisfaire , il faut qu'auparavant
 Il tâche d'empêcher que je n'aille au Couvent,
 Je venois voir sa Sœur , me flâtant que peut-être
 Il surviendrait chez elle. Ah ! Je le vois paroître.
 Sortons.

S C E N E V I I I.

S A N S P A I R , L E M A R Q U I S ,
 L A C O M T E S S E.

S A N S P A I R à la Comtesse.

Ciel ! Est-ce vous ? En croirai-je mes yeux ?

L A C O M T E S S E.

Allois chez votre Sœur lui faire mes adieux.

S A N S P A I R.

Vos adieux ! Quoi, Monsieur a-t'il l'ame assez dure ?...

L E M A R Q U I S.

Elle doit m'obéir.

S A N S P A I R.

Eh , je vous en conjure ,

Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous

Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

230 L'HOMME SINGULIER,
LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste ; & vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un Pere qu'on outrage . . .

SANSPAIR.

Ah ! Si vous sçaviez tout ! . . . Monsieur , voulez-vous
bien .

Lui permettre avec moi deux momens d'entretien ?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop , ce me semble ; & je compte . . .

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous ? Sauvez-moi cette honte ,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Pour vous faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez , Monsieur , une peine mortelle.
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

S C E N E I X.

SANSPAIR , LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Q Uoi ? Vous partez , Madame , & vous m'aban-
donnez ?

Voulez-vous m'accabler ?

L A C O M T E S S E .

Monsieur , vous m'étonnez !

J'ai cru que ma retraite , au lieu de vous déplaire ,
Étoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire ? O Ciel ! Je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais ?

L A C O M T E S S E .

Me rendre mon portrait ,

Me livrer à Beaufang , c'est me prouver , je pense ,

Que vous voyez ma perte avec indifférence.
 J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
 Le soin de votre gloire a droit de vous charmer :
 Vous avez sur cela des graces à me rendre ;
 Et c'est à quoi, Monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

S A N S P A I R.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel,
 Qui m'expose au tourment d'un remords éternel !

L A C O M T E S S E.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice ?
 Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
 C'est vous qui me mettez dans la nécessité
 De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
 Loin de vous opposer au dessein de mon Pere,
 Ce qu'un heureux hazard vous permettoit de faire,
 Vous donnez votre aveu, quand je vous fais sentir
 Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir ;
 Et que, loin que Beaufang puisse me rendre heureuse,
 Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

S A N S P A I R.

J'ai là dans votre cœur, je ne m'en cache pas ;
 Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins apas :
 Et j'aimois mieux vous perdre, & mourir de tristesse,
 Que de vous immoler la raison, la sagesse.
 Quelle félicité pouvoit m'en consoler ?

L A C O M T E S S E.

Eh, vous ai-je pressé de me les immoler ?
 Penser ainsi de moi, c'est me faire un outrage.
 Je vous détesterois, si vous étiez moins sage.
 Cessez d'être excessif, & vous serez parfait :
 Voilà ce que j'exige ; & j'en verrai l'effet,
 Si mes foibles apas ont sur vous quelque empire.
 Mais, si vous résistez à ce que je desire,
 Si vous balancez même à recevoir mes loix,
 Vous me voyez, Monsieur, pour la dernière fois.

S A N S P A I R.

Vos loix ! Vous voulez donc agir en souveraine ?

232 L'HOMME SINGULIER,
LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, & bien haute, & bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour;
Et mon règne, Monsieur, ne durera qu'un jour.

S A N S P A I R.

Qu'un jour ! Ah ! Sur mon cœur vous régnerez sans
cesse.

Que faut-il pour vous plaire ?

L A C O M T E S S E.

Une simple promesse.

C'est un engagement si sûr de votre part,
Que qui peut s'y fier ne court aucun hazard.

S A N S P A I R.

Vous m'obligez, Madame, & me rendez justice.
Avant que de vous faire un si grand sacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous ?

L A C O M T E S S E.

De vous seul dépend tout mon bonheur.

Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout, c'est toute mon envie.

S A N S P A I R. *se jettant à ses pieds.*

O, bonheur trop parfait ! O, sagesse ! O, vertu !

Laissez agir mon cœur, il a trop combattu.

Oui, Madame, à vos pieds ma raison s'humilie.

Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.

Eh bien, qu'exigez-vous ?

L A C O M T E S S E.

D'abord j'exigerai.

Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

S A N S P A I R.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance.

L A C O M T E S S E.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

S A N S P A I R.

Je vois bien qu'il le faut. O, ma chère raison !

Est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur. Dans la belle saison
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANS PAIR.

Nous irons dans ma Terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout. Vous avez une Terre ici près ;
C'est-là que nous irons pour respirer le frais.

SANS PAIR.

Volontiers ; mais du moins nous n'y verrons per-
sonne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANS PAIR.

O Ciel !

LA COMTESSE.

Après l'Automne,

Nous reviendrons ici.

SANS PAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, & vous r'accoutumer
A la société des personnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANS PAIR.

Je l'avois bien prévu, vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot, je prétens, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous ?

SANS PAIR *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE *lui présentant sa main.*
Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

234 L'HOMME SINGULIER,
SANS PAIR.

Mais, Madame, il nous faut l'aveu de votre Père;
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi ?

LA COMTESSE.

Je l'espère.

Le voici qui revient très-à-propos.

S C E N E X.

LE MARQUIS, SANS PAIR,
LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

E H bien ?

Quel est le résultat d'un si long entretien ?

SANS PAIR.

La tête m'a tourné; ma raison en soupire :

Vous entendez, Monsieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Eh bien, le mal n'est pas si grand que vous pensez.

Etes-vous bien d'accord ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez.

Vous aimez donc ma Fille ?

SANS PAIR.

Ah ! Monsieur, je l'adore ;

Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore.

Je ne balance pas entre Beaufang & vous.

Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

SANS PAIR.

Quel est-il

C O M E D I E.

235

L E M A R Q U I S.

Il s'agit d'apeler un Notaire :
Il faut par-devant lui stipuler un douaire.

S A N S P A I R.

Un douaire , Monsieur ? Je ne m'en mêle point.

L E M A R Q U I S.

Eh , qui voulez-vous donc qui décide ce point ?

S A N S P A I R.

Vous. A cent mille écus mon revenu se monte ;
Posez sur cette base , & faites votre compte.

Douaire , préciput , tout ce qu'il vous plaira ;

Sur votre bon plaisir tout se décidera :

Et je serai content si Madame est contente.

Réservez seulement vingt mille francs de rente

Que je veux dès ce jour assurer à ma Sœur.

L E M A R Q U I S.

Vingt mille francs !

S A N S P A I R.

Sans doute.

L E M A R Q U I S.

Avec un si bon cœur

On peut bien vous passer une humeur singulière.

L A C O M T E S S E *au Marquis.*

Souffrez que mon Epoux devienne mon Beau-frere ;

Cet accord maintenant peut être ménagé.

L E M A R Q U I S.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

L A C O M T E S S E.

Il se dégagera.

S A N S P A I R.

Non , j'en suis incapable.

J'ai donné ma parole , elle est inviolable.

Si j'osois y manquer . . . Eh bien , que me veut-on ?



S C E N E - X I.

SANSPAIR, LE MARQUIS;
LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE *présentant une Lettre
à Sanspair.*

C'Est un petit poulet de Monsieur le Baron.

SANSPAIR,
De quoi s'avise-t'il de m'écrire ?

LISETTE.
Je pense
Que pour la Garouffière il part en diligence.
En grosse redingotte, & le fouet à la main,
Sur sa vieille Jument il s'est mis en chemin
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

SANSPAIR.
Voyons ce qu'il m'écrit.

(PL. LIT.)

*Adieu, cousin Sanspair.
Je suis las de la Ville, & je vais prendre l'air.
Je pars sans délai ni remise,
Et vous rends votre Sœur tout comme je l'ai prise.
J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, Cousin,
Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.
Au revoir.*

D'où lui vient une telle boutade ?
Et qui peut m'attirer cette sottise incartade ?

LE MARQUIS.
Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon Fils;
Ma fait un miracle, il me l'avoit promis.

LA COMTESSE à Sanspair.

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frere.

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser; il est d'un caractère
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé;

Mais il a le cœur noble, & d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE à Sanspair.

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement :
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende ?
Et puis-je me flâter ? ...

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS,
LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

ENfin, mon cher Voisin ;
Je viens de voir partir votre brave Cousin ;
Il m'a cédé ses droits : ainsi je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très-singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon Frere, il faut cesser de l'être ;
Car Monsieur m'a juré de ne le plus paroître.

238 L'HOMME SINGULIER,
Il vous donne sa Sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage ?

LE COMTE.

Eh, qui l'est plus que moi ?

J'ai l'air d'un étourdi ; mais, Ô ! futur Beau-frère ,
L'air ne décide pas toujours du caractère ;
Même en beaucoup de gens il cache l'oposé :
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous êtes donc bien sage ;
Et nous allons conclure un double mariage.

(*A la Comtesse.*)

Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

LACOMTESSE.

Mon bonheur est complet.

LE COMTE *à son Pere.*

Je vous l'avois bien dit.

Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie ?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire ?

LACOMTESSE.

Eh ! Je vous en supplie.

LISETTE *au Marquis.*

Les marier tous deux , c'est faire leur bonheur :
Ils ont le même goût , ils ont la même humeur ,
Tous les deux n'en font qu'une. Et , quand on se res-
semble ,

Le Diable est bien malin s'il vous met mal ensemble.

LE MARQUIS.

(*A Sanspair.*)

Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas ,
Au moins cette fois-ci , de signer aux contrats ?

SANSPAIR.

Eh, mais... Absolument voulez-vous que je signe ?

LE MARQUIS.

Oui.

C O M E D I E.
S A N S P A I R.

239

L'indigne coutume ! Allons , je m'y résigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour ,
Après tous les effets qu'il opère en ce jour.

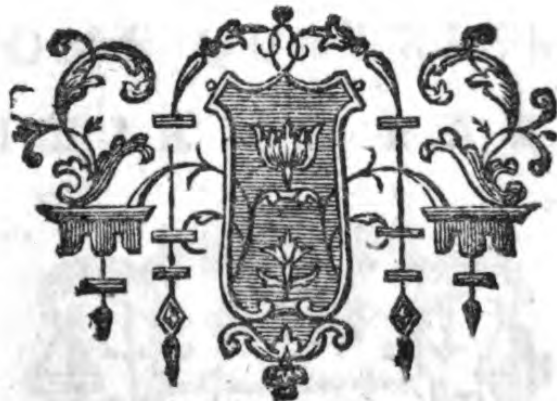
(*A la Comtesse.*)

Vous voulez qu'au dehors je change de système ,
Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même.

L I S E T T E à la Comtesse.

Laissez penser Monsieur en toute liberté ;
Il sera bon Mari par singularité.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LA

OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,

DE

l'ACADEMIE FRANCOISE.

NOUVELLE EDITION,
AUGMENTEE DE PIECES
nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME QUATRIEME.

HUITIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

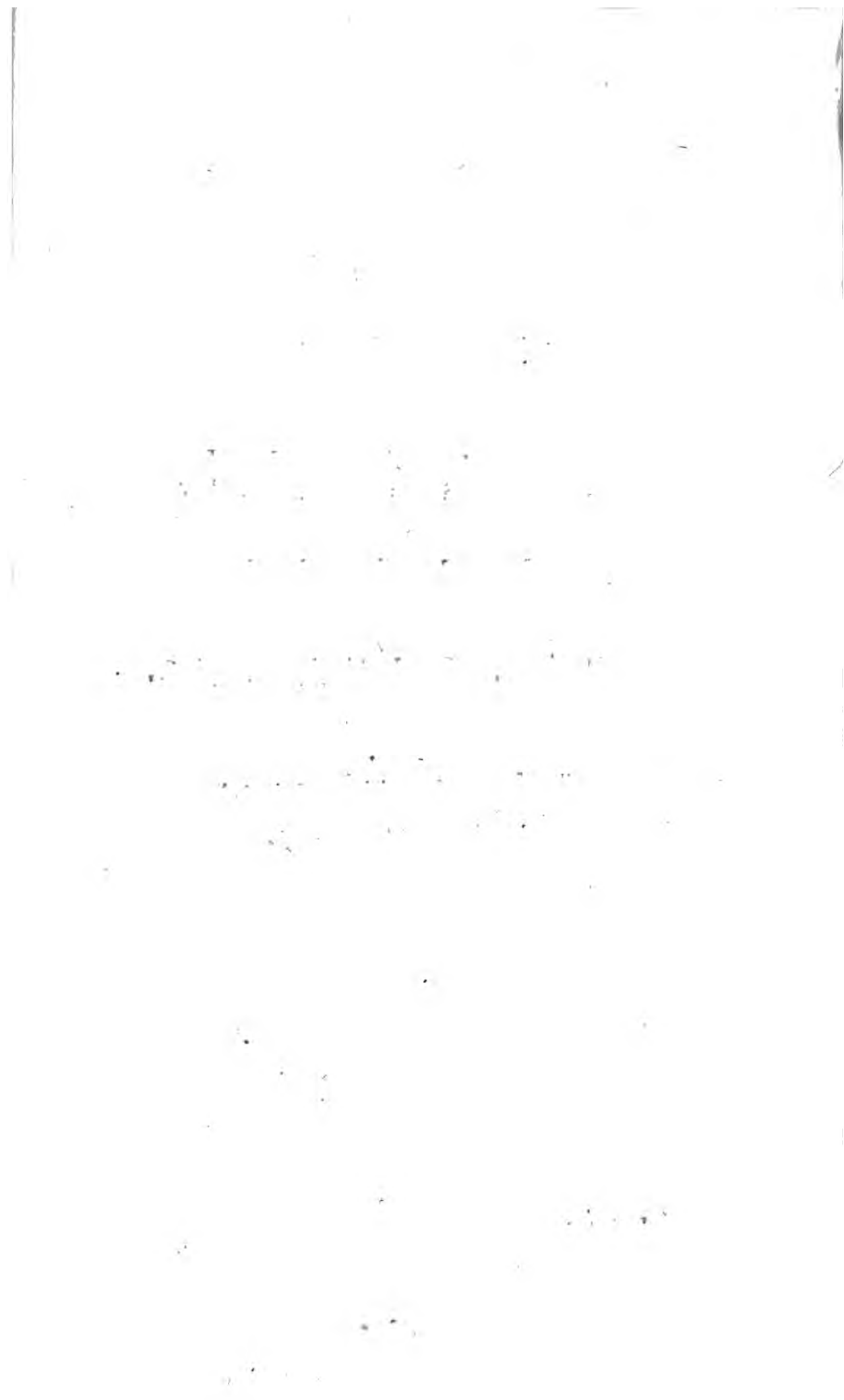
M. D C C. L I.

LA FORCE

**LA FORCE
DU NATUREL;
COMEDIE
EN CINQ ACTES, ET EN VERS.**

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Chassez le Naturel, il revient au galop.





A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE PUYZIEULX,

Ministre & Secrétaire d'Etat, Chevalier des Ordres du Roi, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Rien n'est si profondément gravé dans ma mémoire & dans mon cœur, que les bienfaits dont je suis redevable à votre illustre Famille. A peine avois-je atteint l'âge de dix-neuf ans, lorsque feu M. le Marquis de Puyzieulx votre Oncle, si célèbre par ses longues & heureuses Négociations, daigna m'initier dans les secrètes fonctions de son ministère, & m'instruire des moyens d'y participer sous ses ordres. J'eus le bonheur, pendant sept années entières, de profiter des leçons d'un si grand Maître, qui, ne se

bornant à éclairer mon esprit , daigna prendre le soin de former mon cœur , & de le remplir de ces nobles principes d'honneur & de vertu , qui ont toujours brillé dans votre Maison. Je lui dois même , & à toutes les personnes qui la composoient alors , la louable ambition de tenir quelque rang dans la république des Lettres : & je fais gloire de dire que , si j'ai eu quelque succès , & comme négociateur , & comme Auteur dramatique , c'est principalement à leurs instructions que j'en suis redevable. Je me fis un devoir & un honneur d'en informer le Public , lorsque je mis au jour le Curieux Impertinent. Ce fut la première de mes Comédies , & pour moi la première occasion de signaler ma reconnoissance. Je pris la liberté de dédier cette Pièce à M. le Marquis de Puyzieulx mon bienfaiteur , & j'ai le bonheur d'orner aujourd'hui de votre nom , MONSEIGNEUR , de ce nom qui m'est & me sera toujours si précieux , un Ouvrage que toutes les instances de mes Amis n'auroient pû tirer de mes mains , si je n'avois pas conçu l'espérance de le faire paroître sous vos auspices. C'est un des derniers fruits de mes amusemens & de mon loisir. Heureusement il a paru sur la Scène avec quelque éclat , après avoir essuyé les dégoûts d'une censure précipitée. Le Public , ou plus équitable , ou plus indulgent , a pris ma vieille Muse sous sa protection , & l'a sauvée du cruel affront qu'on lui préparoit. Elle attend de vous , MONSEIGNEUR , ou la même justice , ou la même indul-

gance. Eh , quelle protection plus déclarée que la vôtre peut-elle espérer ? J'ose donc y recourir avec toute la confiance que je dois avoir en vos bontés , & vous témoigner en même-tems , si cela m'est possible , toute la joye dont mon cœur s'est senti pénétré , lorsque je vous ai vu suivre avec tant de gloire & d'applaudissemens , les traces & les exemples de vos Ayeux , qui depuis plusieurs siècles s'étoient rendus si célèbres. Le poste glorieux où votre probité & vos services vous ont élevé , fut autrefois confié par LOUIS LE JUSTE au Marquis de PUYZIEULX , digne fils du CHANCELIER DE SILLERY l'un de vos Ancêtres ; & vous a mis en état de soutenir tout l'éclat dont ces grands Hommes ont orné votre nom. Permettez donc , MONSEIGNEUR , qu'en vous dédiant cet Ouvrage , je vous rende un hommage public ; que je vous supplie de m'honorer toujours de votre bienveillance & de votre protection , & que je vous renouvelle les assurances du profond respect avec lequel je suis ,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

N]ERICAULT DESTOUCHES.

P R É F A C E.

VOICI une Comédie que mes intimes Amis, & les excellens Acteurs qui l'ont représentée, ont tirée malgré moi du Cabinet, où je la tenois renfermée, avec quelques autres Ouvrages de ce genre, composés de tems en tems pour égayer ma solitude. Je ne songeois qu'à m'amuser moi-même; c'étoit mon unique objet, j'ose le protester, & depuis bien des années je n'avois plus l'ambition de hazarder mes Comédies sur la Scène. Enfin, après une longue résistance, j'ai cédé aux plus vives sollicitations, & peu s'en est fallu que je ne m'en sois repenti. L'Envie, par d'opiniâtres & d'indécents manœuvres, a tout tenté pour me punir de ma complaisance. Mais le Public, indigné contre elle, a pris ma Comédie sous sa protection, & l'a soutenue au milieu de l'orage. Qu'il me permette donc de lui en témoigner ma vive & respectueuse reconnoissance. Ses bontés pour moi me font plus d'honneur, qu'un succès qui ne m'auroit point été disputé, & raniment le desir que j'ai toujours eu de lui plaire. J'aurois peut-être encore la foiblesse d'y succomber; mais le danger auquel je viens d'échapper, redouble ma timidité. Il n'est permis qu'à la jeunesse d'être ambitieuse & téméraire. La fortune se plait autant à la favoriser, qu'à dégrader ses vieux Courtisans, s'ils n'ont pas la prudence de sortir de la carrière, lorsqu'ils doivent sentir que leurs forces s'épuisent.

Quoique je ne doute point que la même caballe qui s'est si vivement & si vainement agitée , pour faire échouer cette Comédie sur le Théâtre , ne renouvelle ses efforts pour en dégoûter les Lecteurs , j'espère de ceux-ci plus d'indulgence encore qu'aux Représentations , parce qu'ils pourront juger de mon Ouvrage sans être distraits , par tous les artifices que des gens apostés ont mis en usage , pour détourner & fatiguer l'attention des Spectateurs , principalement aux endroits qui rendroient l'intérêt plus vif , & qui pouvoient arriver jusqu'au cœur ; car la Caballe étoit bien instruite. Mais le Cabinet est un tribunal infailible , où ni amis , ni ennemis n'ont aucune influence. L'équité seule y préside : c'est d'elle seule que j'ose espérer la confirmation de mon succès.

Ce n'est pas que j'aye la témérité de présumer que cette Pièce soit à l'abri de toute censure ; je ne sçai que trop qu'on en peut faire une très-bonne critique. Et quel est , quel fut & quel sera jamais l'Ouvrage exempt de défauts ? L'Ouvrage qui en a le moins est le meilleur. Moins de défauts que de beautés , c'est l'unique gloire où tout Auteur doit aspirer. L'esprit humain ne peut , sans témérité , prétendre à la perfection , & je m'en crois plus éloigné qu'aucun autre.

Si quelque réflexion peut m'être favorable auprès des Spectateurs & des Lecteurs , c'est que j'ai toujours ambitionné de leur être utile , en les amusant. Bien loin d'avoir jamais prostitué mon foible génie , au desir indiscret de leur plaire aux dépens des bonnes mœurs , j'ai toujours cherché l'art de rendre la Comédie un spectacle digne des honnêtes gens. J'ai fait tous les efforts dont j'étois capable , pour

prêter quelque agrément à l'austère morale , mais me souvenant toujours qu'elle n'étoit goûtée , que lorsqu'elle sortoit nécessairement du sujet , & qu'elle n'étoit point un ornement superflu , qui ne peut produire que l'impatience & l'ennui.

Car il ne suffit pas de faire des portraits odieux ou ridicules , & d'en prendre occasion de moraliser , il faut que le sujet & les caractères des personnages , fassent naître imperceptiblement cette occasion , & que l'art sçache si bien ménager l'amour propre , qu'il ne lui donne pas un juste sujet de se révolter , quand on paroît l'attaquer trop ouvertement , & de dessein prémédité.

De tout ce que je viens de dire , il résulte une vérité constante , que je puis soutenir contre les plus sévères ennemis des Spectacles ; c'est que la Comédie , loin d'être aussi dangereuse qu'ils se l'imaginent , est capable de les corriger eux-mêmes de leur injuste préjugé , lorsqu'elle suit inviolablement son premier objet. Car enfin quel est-il , ou quel doit-il être ? De corriger les mœurs. Mais c'est en faisant rire qu'elle donne des leçons. Est-ce là le moyen d'instruire ? Sans doute ; & rien ne doit empêcher de croire qu'une saine morale , débitée avec enjouement , peut produire un effet aussi salutaire , que celle qui prend un air sévère & un ton sérieux. Pour rendre l'homme meilleur & plus sage , qu'importe de quel moyen on se serve , pourvu qu'il soit innocent & utile ?

J'avoue que la Comédie peut corrompre les mœurs , quand sa gayeté dégénère en licence , ce qui ne lui est arrivé que trop souvent. Mais il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs dangereux , qui lui font perdre son objet de vûe ,

pour rendre son enjouement pernicieux ; c'est contre eux que la vertu doit sévir, & non contre un art qui peut contribuer innocemment à combattre le vice & le ridicule. Pour moi, je ne l'ai jamais étudié ni pratiqué qu'à ce dessein ; & je ne pourrai jamais croire qu'une pure & saine morale, modérément assaisonnée de bonnes plaisanteries, ou de quelques traits délicatement caustiques, puisse être condamnée par des Juges équitables, qui auront approfondi cette question, sans avoir égard à leurs préjugés.

Je ne dois point finir cette Préface, qui, peut-être, n'est déjà que trop longue, sans avertir le Public qu'en faisant imprimer cette Pièce, j'y ai rétabli quelques endroits que j'avois cru devoir sacrifier à l'impaticence des Spectateurs. Ce n'est ni pour la contredire, ni pour la blâmer, que j'ose revendiquer ces Vers retranchés ; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'ils n'ennuyent point à la lecture ; c'est une épreuve que j'ai faite depuis long-tems. J'étois jaloux principalement de l'éloge que le Marquis fait de son Epouse, pour corriger sa Fille par un exemple présent. J'avoue qu'un mari qui donne tant de louanges à sa Femme, peut aujourd'hui paroître un peu ridicule. Mais qui fait si ce nouveau phénomène n'aura pas son utilité, & s'il n'est pas permis, pour l'avantage du Public, d'imiter quelquefois le grand Corneille, en peignant les hommes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être ? Je me flatte qu'on voudra bien, en ce cas-ci du moins, me permettre cette liberté ; & si on la condamne, je n'en rougirai point. Est-ce moi qui dois avoir honte, de ce que la peinture des mœurs de nos peres, est devenue fastidieuse ?

A C T E U R S.

LE MARQUIS D'ORONVILLE.
LA MARQUISE.

JULIE, crue fille du Marquis.

MATHURINE, fermiere d'Oronville.

BABET, crue fille de Mathurine.

LE COMTE D'ORONVILLE, parent
du Marquis.

GUE'RAULT, Intendant du Marquis.

LISETTE, Femme-de-Chambre de la Mar-
quise.

LOUISON, Femme-de-Chambre de Julie.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris chez le Marquis.



LA FORCE
DU NATUREL,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LOUISON.

LISETTE à Louison, qui entre après elle.



LOUISON!

LOUISON.

Quoi, ma chere?

LISETTE.

Où peut être Julie?

LOUISON.

Elle est dans le jardin elle aime à la folie.

Le grand air, la verdure, & les lieux écartés,

Toujours sombre, rêveuse.

LISETTE.

Et brutale.

L 6

Ecoutez ;
Vous n'avez pas grand tort de parler ainsi d'elle.
Elle a l'esprit brillant , elle est jeune , assez belle ;
Mais ses tons , ses façons , soutiennent mal son rang :
Et je ne comprends pas , qu'étant d'un si beau sang,
Elle ait l'humeur si dure , & si peu revenante.

L I S E T T E.

A polir son esprit , Madame se tourmente ;
Mais elle a beau prêcher , ses soins n'ont nul effet.

L O U I S O N.

Mon sieur sçait-il cela ?

L I S E T T E.

Pas encor tout-à-fait.

On tâche à lui cacher les défauts de sa Fille.
Comme il n'a plus de Fils , cette noble Famille
Est réduite à Julie , en qui je ne vois rien
Qui soit digne d'un sort aussi beau que le sien.
Mais , dites-moi , ma chere , aime-t'elle le Comte ?

L O U I S O N.

J'ai tout lieu d'en douter ; & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égard qu'elle a pour ce jeune Seigneur .
Tout aimable qu'il est.

L I S E T T E.

Auroit-elle le cœur

Prévenu pour quelqu'autre ?

L O U I S O N.

Elle ne voit personne.

Que l'Intendant.

L I S E T T E.

Guérault ?

L O U I S O N.

Guérault ; & je m'étonne

De leur intelligence. Ils se parlent souvent.

L I S E T T E.

C'est qu'elle aime à causer. Elle sort du Couvent ;
Avec d'honnêtes gens elle est embarrassée ;

Plus libre avec Guérault...

LOUISON.

Hom ! J'ai dans la pensée

Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi ! Je ne le crois pas.

LOUISON.

Mais enfin...

LISETTE.

Il faudroit qu'elle eût le cœur bien bas.

LOUISON.

C'est le seul cependant qui la rend moins farouche,

Et qui tire des mots gracieux de sa bouche.

LISETTE.

Mais oui ; je me rapelle...

LOUISON.

Oh ! Je les épierai ;

Et, si le fait est vrai, je le découvrirai.

LISETTE.

Vous êtes bien maligne !

LOUISON.

Eh, ne taxons personne.

Vous qui me critiquez, vous n'êtes pas trop bonne.

LISETTE.

Je ne m'en pique pas ; mais, du moins, je ne crois

Que sur de bons témoins, ou sur ce que je vois.

LOUISON.

Vous passez cependant pour être soupçonneuse.

LISETTE.

C'est mon foible, il est vrai.

LOUISON.

Moi, je suis curieuse,

Et je me satisfais ; car l'adresse est mon fort.

LISETTE.

Julie aimer Guérault ! Ou vous lui faites tort,

Ou sa foiblesse iroit jusqu'à l'extravagance.

LA FORCE DU NATUREL,
LOUISON.

Elle se sent si peu de sa haute naissance,
Que ce ne seroit pas un trait si merveilleux.

L I S E T T E.

Il est vrai que Guérault est un présomptueux.

L O U I S O N.

Un insolent.

L I S E T T E.

Un fat.

L O U I S O N.

Un fou qui croit qu'on l'aime

Si tôt qu'on l'envisage.

L I S E T T E.

Ah! Le voici lui-même.

Au bruit de son éloge, il vient fort à propos.

L O U I S O N.

Oui. N'en auroit-il point entendu quelques mots?
Qu'il a l'air agité!

L I S E T T E.

Mais c'est ce qui me semble!

Il est pâte, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

L O U I S O N.

Au moins, sur mes soupçons, gardez bien le secret.

L I S E T T E.

Ne craignez de ma part aucun mot indiscret.

S C E N E I I.

GUE'RAULT, LISETTE, LOUISON.

L I S E T T E.

CEst vous, Monsieur Guérault?

G U E' R A U L T.

Eh, oui, c'est moi, ma bonne.

L I S E T T E.

Vous êtes bien rêveur !

G U E' R A U L T.

Est-ce qu'elle en soupçonne

Le sujet ? Que je crains son esprit pénétrant !

L O U I S O N.

Regardez-nous du moins. Votre air indifférent
Nous offense.

G U E' R A U L T.

Eh, morbleu, laissez-moi, je vous prie ;

Je ne suis point en train d'entendre raillerie.

L I S E T T E.

Nous nous flâtons qu'un jour vous aurez le loisir
De nous parler. Adieu.*(Elles sortent en faisant des révérences.)*

G U E' R A U L T.

Vous me faites plaisir.

L O U I S O N.

Comptez sur nos respects.

(Elles s'impatientent à force de révérences.)

S C E N E I I I.

G U E' R A U L T *seul.***B** On couple de femelles !

Dans toute la maison je ne crains rien tant qu'elles :

Mais aujourd'hui, sur-tout, elles me font trembler.

Je crois que tout m'observe, & que tout va parler.

Comment devant Monsieur oserai-je paroître ?

Qu'ai-je fait ? Epouser la Fille de mon Maître !

Par un lien secret, téméraire, imprudent,

J'ai donc pu l'allier à son cher Intendant !

Sa Fille l'a voulu, pouvois-je m'en défendre ?

Ah ! Que je payerai cher l'honneur d'être son gendre !

256 LA FORCE DU NATUREL,
S'il apprend le mystère, avant qu'un prompt départ
Nous ait mis à couvert ! Que je cours grand hazard
D'expier en public un crime impardonnable
Chez des gens d'un grand nom, & d'un rang respect-
table !

Moi, Gendre d'un Marquis ! On est bien malheureux
D'avoir trop de mérite ! Où fuirons-nous tous deux
Ma folle épouse & moi ? Quelle retraite obscure
Pourra nous préserver de sinistre aventure ?

S C E N E I V.
J U L I E, G U E R A U L T.

J U L I E.

Comment ? Tout seul ici ? Je crois que vous rê-
vez.

G U E' R A U L T.

Oui. Je rêvois qu'enfin nous voilà mariez.

J U L I E.

Vous en repentez-vous ?

G U E' R A U L T.

Je suis comblé de gloire.

Mais que deviendrons-nous, si l'on fait notre histoire ?

J U L I E.

Comment la sçauroit-on ? Il étoit si matin
Lorsque, pour m'échaper, j'ai gagné le jardin,
Que tout dormoit céans. Tout y dormoit encore,
Lorsque je suis rentrée au lever de l'aurore ;
Et je suis parvenuë à mon appartement
Avec tant de bonheur, & si secrettement,
Que ma Femme-de-chambre ignore ma sortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins, que ton Frere & ta Sœur,
Et que ton vieux Parent, qui de notre bonheur
Ne révéleront pas le dangereux mystère ;

Ils sont intéressez comme nous à se taire ;
Avec nous ils fuiront au País étranger ,
Et notre prompt départ nous sauve du danger.
Ils vont nous préparer une sûre retraite.
Notre félicité sera bien tôt parfaite.

G U E' R A U L T.

Mais ils ne feront prêts que dans six ou sept jours.
Je suis épouvanté du péril que je cours ;
Car ce terme est bien long.

J U L I E.

Mais je cours , ce me semble ,
Même danger que vous ; cependant . . .

G U E' R A U L T.

Si je tremble ,
C'est beaucoup moins pour moi que pour vous. Votre
humeur

Impatiente & brusque , à present me fait peur :
Vous êtes trop sincère , & parfois indiscrete.

J U L I E.

Le péril où je suis me rendra plus secrette.

G U E' R A U L T.

Ménagez votre Mere.

J U L I E.

Elle ne m'aime point.

Ni mon Pere non plus.

G U E' R A U L T.

Ils ont tort en ce point.

Mais je pense qu'au fond c'est un peu votre faute.
Madame dit souvent que vous êtes trop haute ,
Que vous ne lui marquez aucun attachement.

J U L I E.

Elle me contredit , me gronde à tout moment.
Comme je goûte peu sa prudente morale ,
Dieu sçait de quels beaux noms sa bouche me régale.
Mon Pere , toujours grave & toujours sérieux ,
Ne m'honore jamais d'un regard gracieux ;
Quand il me dit un mot , c'est d'un ton fier & rude.

258 LA FORCE DU NATUREL,
Servantes & Valets, tous prennent l'habitude
De me contrecarer, d'oser trouver mauvais
Et tout ce que je dis, & tout ce que je fais.
Par tout le monde ici je me vois maltraitée,
Et vous êtes le seul qui m'avez respectée.
Aussi m'avez-vous plu. Vous voilà mon Epoux;
Et je veux me venger en fuyant avec vous;
D'autant plus, qu'on prétend que j'épouse un jeune
homme

Doucereux courtisan, dont l'air poli m'affomme;
Qui, loin de m'amuser, me fait mourir d'ennui
Par ses tendres sermons tout aussi plats que lui.
Je le brusque sans cesse, au lieu de lui complaire;
Et ce procédé-là me brouille avec ma Mere.
On me gronde pour lui; mais, dès que je le voi,
J'en use à son égard comme on fait avec moi:
S'il me pique souvent, il sent la repartie.

G U E' R A U L T.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie.
Mais, pendant quelques jours traitez-le poliment.
Pour ôter tout soupçon de notre engagement,
Je vais feindre d'aimer une jeune innocente,
Qu'à propos pour cela le hazard me presente;
Notre Fermière ici doit l'amener tantôt:
C'est sa Mere, elle est riche.

J U L I E.

Oui. Mais, Monsieur Guérault,
Cette Fille est fort belle, à ce que j'entens dire.

G U E' R A U L T.

Belle réflexion! Elle me feroit rire
Si j'étois de sang froid. Mais je tremble de peur
Qu'on ne nous trouve ensemble. Au revoir. Quel
malheur!

Je ne puis échaper aux yeux de votre Mere.

J U L I E.

Oh! Je n'ai pas peur, moi. Sortez; laissez-moi faire.

S C E N E V.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.
 Que cherchoit-il ici ?

JULIE.

Je ne sçai ; mais je croi
 Qu'il y cherchoit mon Pere, il n'a trouvé que moi,
 Et s'en est retourné.

LA MARQUISE.

Toute la matinée,

Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Eh , mais . . . Je me suis promenée
 Dans le jardin.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir
 Tous les matins ? C'est-là votre premier devoir.
 Rien ne peut vous contraindre à cette complaisance ;
 Et l'on doit peu compter sur votre obéissance,
 En exigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame , c'est que j'aime à vivre en liberté.

LA MARQUISE.

La liberté sied mal aux Filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une Fille plus sage . . .

LA MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on sçait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne , & me les fait haïr.

LA MARQUISE.

Belle humeur !

LA FORCE DU NATUREL,
JULIE.

Je croyois que mon Pere & ma Mere
Voudroient bien qu'avec eux je fusse familiere,
Et me dispenseroient d'un air trop circonspect.

LA MARQUISE.

Est-ce que l'amitié dispense du respect ?
Une Fille bien née aisément s'humilie,
Ou, du moins, son humeur se contraint & se plie
En presence de ceux dont elle tient le jour ;
Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour.
Loin de les en payer par la moindre caresse,
Vous êtes insensible à toute leur tendresse.
Votre grossièreté nous fatigue à mourir ;
Et sept ans de Couvent, loin de vous en guérir,
Semblent avoir produit un effet tout contraire,
Jusqu'au point, que sans moi qui retiens votre
Pere,

Il vous eût au Couvent renvoyée aujourd'hui.
Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.
Vous ne lui presentez qu'un air maussade & rude.
On ne peut vous ôter la mauvaise habitude
De brusquer tout le monde en des termes si bas,
Que des gens du commun ne s'en serviroient pas.
Vous démentez en tout une haute naissance.
Nous méditons pour vous une illustre alliance ;
Et nous vous destinons un jeune homme charmant,
A qui vous ne marquez que de l'éloignement :
Loin de gagner son cœur, vous le glacez sans cesse,
En lui parlant toujours avec impolitesse.
Sa naissance & son rang n'attirent nul égard ;
A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
Et cette répugnance à lui rendre justice ?
En quoi vous déplaît-il ? Ne me déguisez rien.

JULIE.

Ce que je vous dirai, c'est que son entretien
M'ennuye.

L A M A R Q U I S E.

Et pourquoi donc ?

J U L I E.

Au lieu d'a mer , il prêche.

Il prétend que je suis d'une humeur trop revêche ;
 Que je ne prens point l'air des Filles de mon rang ;
 Que je suis trop unie ; & qu'un illustre sang
 Doit être soutenu par de belles manières ,
 Qui donnent un air doux aux Femmes les plus fières :
 Que ma beauté sans grace est peu propre à toucher.
 Ensuite , il veut m'apprendre à parler , à marcher ,
 A faire l'agréable , à ranger ma coëffure ,
 Et , de la tête aux pieds , corriger ma figure :
 Car , bien loin de chercher à me complaire en tout ,
 C'est moi , si je l'en crois , qui dois suivre son goût ,
 Ses avis , ses leçons , dont il est si prodigue ,
 Que je n'en sçauois plus supporter la fatigue.
 Est-ce ainsi qu'on inspire un tendre attachement ?
 Tout franc , si ce sont-là les façons d'un amant ,
 J'étois bien dans l'erreur. Je croyois au contraire ,
 Qu'il aprouvoit , louoit , & ne cherchoit qu'à plaire ;
 Mais celui qu'on me donne , au lieu de s'en piquer ,
 Comme dans les Romains je l'ai vû pratiquer ,
 Et comme , à mon avis , cela doit toujours être ,
 Me gouverne d'avance , & prend des tons de maître.

L A M A R Q U I S E.

Vous vous trompez , ma Fille ; il veut vous réformer.
 Plus il y fait d'effort , plus vous devez l'aimer.
 Corriger nos défauts avec un soin extrême ,
 C'est le plus sûr moyen de prouver qu'on nous aime.

J U L I E.

Oh ! Ce n'est pas par-là qu'on me gagne le cœur.
 Quiconque veut m'aimer , doit aimer mon humeur.
 Si le Comte me veut , il faut qu'on le prévienne
 Que j'ai ma volonté , tout comme il a la sienne.

L A M A R Q U I S E.

Quel esprit ! Quel travers ! Tenez-vous ce discours

262 LA FORCE DU NATUREL,
Au Comte d'Oronville ?

J U L I E.

Oui, vraiment, tous les jours.
Comme il est pour m'avoir...

L A M A R Q U I S E.

Pour m'avoir ? Le beau terme !

J U L I E *d'un air impatient.*

Qu'il soit beau, qu'il soit laid...

L A M A R Q U I S E.

D'un ton encore plus ferme.

J U L I E.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.
Puisque le Comte en moi trouve des airs choquans,
Que ne s'attache-t'il à quelqu'autre personne ?
Je suis franche, il m'en blâme ; & moi, cela m'étonne.

Les cœurs les plus ouverts sont toujours les meilleurs ;
S'il pense le contraire, il peut chercher ailleurs.

L A M A R Q U I S E.

Ciel ! Est-ce-là ma Fille ? A seize ans ; à cet âge
Vous osez me tenir un si hardi langage ?

J U L I E.

Vous dire ma pensée, est-ce vous offenser ?

L A M A R Q U I S E.

Avant que de la dire, aprenez à penser.

J U L I E.

Mais je crois penser juste.

L A M A R Q U I S E.

Avec quelle arrogance

Elle soutient sa thèse ! Eh, quoi ? Votre naissance,
Tous les soins que l'on prend pour vous former le cœur
N'en pourront adoucir la dureté, l'aigreur ?
Quel naturel sauvage ! Etonnant caractère !
Du même sang que moi, Fille d'un si bon Pere,
Ne respirez-vous donc que pour nous affliger ?
Par les plus sûrs moyens on veut vous corriger ;
Instruction, douceur, rigueur, rien ne vous change.

J U L I E.

Qu'ai-je donc, après tout, qui vous paroisse étrange ?
 Parce que je suis vraie, & veux l'être toujours ;
 Que je méprise l'art de farder les discours ;
 Que je hais les façons ; & que, bien loin de feindre,
 Avec qui que ce soit je ne puis me contraindre ;
 Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
 Des Femmes du bel air, & leur joli caquet ;
 Et que j'ai le malheur, en mes simples manières,
 De ne pas ressembler à tant de minaudières,
 On ne voit rien en moi qui ne soit à blâmer,
 Et chacun, à l'envi, cherche à me réformer ?
 Et moi, j'aimerois mieux vivre dans un village,
 Que dans votre beau monde, en un tel esclavage.

L A M A R Q U I S E.

Le naturel me plaît tout aussi-bien qu'à vous,
 Pourvû qu'il soit poli, gracieux, tendre & doux.

J U L I E.

Etre toujours sans fard, voilà ma politesse.

L A M A R Q U I S E.

Le fard est moins choquant que votre air de rudesse :
 Tout le monde s'en plaint.

J U L I E.

Et tout le monde a tort.

L A M A R Q U I S E.

Quoi, vous ne ferez pas sur vous le moindre effort ?

J U L I E.

Rien ne me coûte plus que de me contrefaire.

L A M A R Q U I S E.

Ma Fille, oubliez-vous que je suis votre Mere ?
 Que l'amour, le respect vous tiennent sous mes loix ?

J U L I E lui faisant une courte révérence.

Non, Madame ; je sçai tout ce que je vous dois.
 Mais, avec tout cela, je ne puis me refondre.

L A M A R Q U I S E.

Tout ce qu'elle me dit ne sert qu'à me confondre.
 Vous avez de l'esprit, & des traits de beauté,

264 LA FORCE DU NATUREL,
De grands biens, un grand nom; mais votre dureté,
Votre humeur & vos tons, votre esprit inflexible,
Vont former contre vous un préjugé terrible.
Vous ne voulez donc point vivre avec un Epoux.

J U L I E *en souriant.*

Je ne dis pas cela.

L A M A R Q U I S E.

Comment le pourrez-vous ?

Il faudra donc changer d'humeur & de manière;
Pour les gens d'un haut rang vous êtes trop grossière.
A la Cour, à la Ville on n'ose vous montrer,
Quoiqu'aux plus hauts partis vous puissiez aspirer.

J U L I E.

Un homme de mon goût, au fond d'une Province,
De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un
Prince.

La Campagne est pour moi plus belle que la Cour,
Et je voudrois pouvoir y fixer mon séjour.

L A M A R Q U I S E.

Quelle bassesse d'ame! Esprit gauche, indocile,
Que vous ressemblez mal au Marquis d'Oronville!
Il a perdu ses Fils: Faut-il donc qu'aujourd'hui,
Il ne nous reste rien qui soit digne de lui!
Il entre avec le Comte: au moins en sa présence
Imposez quelque gêne à votre suffisance.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
JULIE, LE COMTE.

L E M A R Q U I S *au Comte.*

Venez, mon cher Cousin, il faut nous arranger,
Et conclure. Sans vous je serois en danger
De voir périr mon nom; & je veux que ma Fille
Fasse, en vous épousant, revivre ma famille,

Et

Et vous mette en état de soutenir un nom
Qui depuis si long-tems s'est acquis du renom.

(*A la Marquise.*)

Eh bien, Madame, enfin en êtes-vous contente ?
La trouvez-vous plus douce, & plus obéissante ?

LA MARQUISE.

Tout ira bien, Monsieur.

LE MARQUIS.

J'en suis ravi.

LA MARQUISE.

Mes soins

Produiront leur effet. Je l'espère du moins.

LE MARQUIS.

A suivre vos leçons s'est-elle résolue ?

LA MARQUISE.

Je m'en flatte.

LE MARQUIS.

Ainsi donc notre affaire est conclue ;

Cher Comte : Vous serez mon unique héritier.

Ma Fille, avec Monsieur je vais vous marier ;

Songez à mériter un homme de sa sorte :

C'est principalement à quoi je vous exhorte :

Il est de notre sang, il est de nos amis.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Vous serez satisfait, je me le suis promis.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je souhaite,

Imitez votre Mere, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE *en souriant.*

Parfaite !

LE MARQUIS.

Oui, Madame, & je vous le soutiens.

LA MARQUISE.

Ah ! Que vos sentimens sont différens des miens !

LE MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage,

Mon cœur à vos vertus rend un secret hommage ;

266 LA FORCE DU NATUREL ,
Avec beaucoup d'esprit vous n'avez point d'humeur ;
Rien ne sçauroit aigrir votre extrême douceur.
De mes égaremens bien loin d'être en colere ,
Vous n'avez point cessé de chercher à me plaire.
Par les plus tendres soins toujours me prévenir ,
Toujours vers la vertu me faire revenir,
Sans me rien reprocher , sans user d'autres armes ,
Que du plus tendre accueil , & toujours plein de
charmes ;

Voilà vos procédés à l'égard d'un Epoux
Qui ne doit désormais respirer que pour vous.
Puis je vous en marquer trop de reconnoissance ?
LA MARQUISE *lui prenant la main d'un air attendri.*
Eh, Monsieur!

LE MARQUIS.

Vainement vous m'imposez silence ;
Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
Bel exemple , ma fille ! En agissant ainsi
Vous deviendrez aimable , & vous ferez heureuse.
Car ce n'est pas assez que d'être vertueuse ,
La vertu la plus rare a besoin d'ornement ,
Et la douceur sur-tout , la pare infiniment.
M'entendez-vous , ma Fille ?

JULIE.

Ah ! mon Pere , à merveille.

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ferez vous ce que je vous conseille ?

JULIE *d'un air impatienté.*

Oui.

LA MARQUISE.

Je vous le promets.

LE MARQUIS *à Julie.*

Prenez-y garde au moins.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte & moi nous mettons tous nos
soins

A purger son esprit de ce qu'il a de rude.

N'ayez plus sur cela la moindre inquiétude.

L E M A R Q U I S.

Sans adieu donc. Je fors & reviens à l'instant.

(*A Julie.*)

Ecoutez, profitez, & je serai content.

S C E N E V I I.

L A M A R Q U I S E, J U L I E,
L E C O M T E.

P L A M A R Q U I S E *à Julie.*
Pour vous, vous le voyez, je me suis obligée ;
Ma promesse par vous doit être dégagee.

L E C O M T E *à la Marquise.*

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien,
Madame, espérez-vous?

L A M A R Q U I S E.

Oui, j'en augure bien.

Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur, & de façons. Elle est encor d'un âge
A perfectionner son esprit, sa raison.
Je viens de lui donner une utile leçon ;
Elle va vous prouver, ainsi que je l'espère,
Qu'elle veut se former un nouveau caractère.
Comte, votre intérêt est d'appuyer mes soins.
Je veux que vous puissiez lui parler sans témoins.
Expliquez-vous tous deux ; je pourrois la contraindre ;
Vous êtes prudent, sage, & je n'ai rien à craindre.



S C E N E V I I I.

L E C O M T E , J U L I E .

L E C O M T E .

Vous voilà donc changée ?

J U L I E .

Oh ! mon Dieu , tout-à-fait.

L E C O M T E .

Tout de bon ?

J U L I E *souriant.*

Tout de bon.

L E C O M T E .

Il faut en voir l'effet.

J U L I E .

Voyez , voyez.

L E C O M T E .

Je sçais que vous êtes sincère.

J U L I E .

Quelquefois un peu trop , & jusqu'à vous déplaire.

L E C O M T E .

Il est vrai : Car souvent cette sincérité
Est beaucoup plus humeur qu'exacte vérité.

J U L I E .

Cette distinction me paroît raffinée.

L E C O M T E .

Elle est juste. Passons. Vous m'êtes destinée.

J U L I E .

Oui.

L E C O M T E .

Mais qu'en pensez-vous ?

J U L I E .

Ce que j'en pense ? Rien.

C O M E D I E
L E C O M T E.

269

Belle explication ! Est-ce là le moyen
De nous entendre ? Eh quoi , toujours fière & farou-
che ?

J U L I E.

Voilà déjà Monsieur qui va prendre la mouche.

L E C O M T E *en riant.*

Cette phrase est fort noble.

J U L I E *brusquement.*

Eh bien , tournez-la mieux.

L E C O M T E.

Ce ton n'est pas d'accord avec de si beaux yeux.

Vos traits figurent mal avec votre génie.

Il effarouchera la bonne compagnie.

J U L I E *avec un souris amer.*

La bonne Compagnie ! Eh qui sont ces gens-là ?

L E C O M T E *levant les épaules.*

Plaisante question ! Vous ignorez cela ?

Des gens du meilleur air , c'est l'élixir , l'élite.

Bien-tôt vous en ferez l'aimable prosélite.

J U L I E.

J'en doute fort.

L E C O M T E.

Pourquoi ?

J U L I E.

Dans peu vous le sçauvez.

L E C O M T E.

Ecoutez mes avis , & vous y primerez.

J U L I E.

En êtes vous ?

L E C O M T E.

Mais oui ; pour moi délicieuse

J U L I E.

La bonne Compagnie est donc bien ennuyeuse.

L E C O M T E *lui faisant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.

Vous pourriez me parler un peu plus poliment.

M 3

270 LA FORCE DU NATUREL,

J U L I E.

Je vous l'ai dit cent fois, je suis naïve & franche :
En tout cas, vous pouvez prendre votre revanche.

L E C O M T E.

Vous le mériteriez ; mais il faut respecter
Votre sexe.

J U L I E.

Eh non, non, vous pouvez m'imiter.
Point de façons, Monsieur, tout compliment me blesse.

L E C O M T E.

Apellez vous façons, la simple politesse,
Le bon ton, le bon air ?

J U L I E.

Mérite peu réel.

Il faut se présenter dans tout son naturel.
Pour moi, je ne sçaurois résister à sa force,
Il m'entraîne toujours.

L E C O M T E.

On doit faire divorce

Avec le naturel, s'il n'est pas gracieux.

J U L I E.

Le mien vous déplaît donc ?

L E C O M T E.

Certainement.

J U L I E.

Tant mieux.

Choisir, peser ses mots, toujours être arrangée,
Quelle fadeur !

L E C O M T E.

Vraiment vous voilà bien changée,
Madame votre Mere a fort bien opéré.

J U L I E.

Vous voyez.

Oui, je vois. Je suis désespéré.

J U L I E.

Et de quoi, s'il vous plaît ?

COMEDIE.
LE COMTE.

271

De votre répugnance

A soutenir l'éclat d'une haute naissance.

Que dira-t'on de vous ?

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

LE COMTE.

Si vous ne changez point, le monde vous fuira,
Je vous en avertis.

JULIE.

Moi, je fuirai le monde.

LE COMTE à part.

Quel esprit intraitable ! Eh quoi, plus je le sonde,
Moins je vois d'apparence à pouvoir l'adoucir.
Voyons si les douceurs y pourront réussir.

JULIE.

Vous rêvez !

LE COMTE.

Il est vrai. Votre humeur m'épouvante ?

Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante ?

Eh, pour l'amour de moi, faites-vous un effort.

Faudra-t'il qu'avec vous j'essuye un triste sort,

Vous qui m'inspireriez la plus ardente flamme

Si vous vouliez ? Songez que vous serez ma Femme ;

Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir ;

Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fièrement.*

Vous ne rougirez point, Monsieur, je vous assure ;

Et je vous sauverai cette triste aventure.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Vous reformerez donc vos manières, vos tons ?

Et vous profiterez de mes tendres leçons ?

JULIE.

Point du tout.

LE COMTE.

Point du tout ? Faites-moi donc comprendre

Par quel autre moyen. . . .

J U L I E.

Non, je veux vous surprendre ;
 Vous & mes chers Parens.

L E C O M T E.

Ah, que vous me charmez !
 Mais dites-moi du moins....

J U L I E.

Quoi donc ?

L E C O M T E.

Si vous m'aimez ?

J U L I E.

Ah ! ne me pressez pas sur cette circonstance.

L E C O M T E.

Pourquoi non, je vous prie ? Etes-vous en balance ?

J U L I E.

Non ; mais vous me jetez dans un grand embarras :
 Je voudrois vous aimer ; & je ne le puis pas.

L E C O M T E.

Et vous m'épouserez ?

J U L I E.

On prétend m'y contraindre.

L E C O M T E.

Mais encore une fois répondez-moi sans feindre.

J U L I E.

Oh, je ne feins jamais, vous le voyez.

L E C O M T E.

Pourquoi ?

Vous sentez-vous un fond d'aversion pour moi ?

J U L I E.

Parce que vous osez me reprendre sans cesse.

Je ne puis supporter votre délicatesse,

Ni vos raffinemens, ni vos tons absolus.

L E C O M T E.

Si je vous aimois moins....

J U L I E.

Et bien ne m'aimez plus.

LE COMTE.

Peut-on à cet excès être dure, impolie !
On veut faire de vous une Fille accomplie....

JULIE.

Oui, selon votre goût. Pour moi, selon le mien ;
Je suis assez parfaite, il ne me manque rien.

LE COMTE.

Pour la figure, on peut vous donner des louanges.
Mais vos tons, vos façons me semblent bien étranges,
Et vous avez grand tort de vous en applaudir.

JULIE.

Encor ? De vos sermons vous venez m'étourdir ?
Il faut donc achever de me faire connoître.
Telle je suis, Monsieur, & telle je veux être,
Et telle je serai quand je vivrois mille ans.
Ainsi ne prêchez plus, vous perdez votre tems.]
Bon jour, bon soir, adieu.

(Elle sort.)

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

L'Aimable Créature !

L'épouser c'est vouloir se mettre à la torture,
A de pareils tourmens s'expose qui voudra ;
Si le Marquis m'estime il m'en dispensera.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

L GUER AULT *seul.*
 L'Indiscrete Julie, incapable de feindre,
 Avec son prétendu n'a donc pû se contraindre.
 Ne pouvant plus souffrir ses hauteurs, ses mépris,
 Le Comte alloit s'en plaindre à Monsieur le Marquis :
 Quel bonheur que Madame ait sçû, par sa prudence,
 Suspendre le dépit d'un Amant qu'on offense !
 Morbleu que diroit-il s'il étoit informé
 Que c'est moi qui l'efface, & que je suis aimé !
 J'en triomphe en tremblant ; enfin j'aime en Julie
 Ce caractère franc qui la rend impolie.
 Avec les beaux dehors un bon cœur va de pair,
 Et les grands sentimens valent bien le bon air.
 Son goût est singulier puisqu'elle me préfere
 A l'Amant qu'on lui donne, & qui devoit lui plaire.
 A-t-elle si grand tort ? Est-ce la qualité
 Qui rend un homme aimable ? Et, tout bien sçuputé,
 Je crois qu'on peut m'aimer comme si j'étois Comte.
 Nous sommes immolés à la mauvaise honte
 Nous autres gens de rien : mais un cœur généreux
 Se donne au vrai mérite, & non pas aux ayeux.
 J'éprouve dans Julie un cœur de cette sorte ;
 Sur ses réflexions sa passion l'emporte.
 Elle me rend justice ; & pour la délivrer
 D'un état qu'elle hait, je vais tout préparer,
 M'y voilà résolu : mais ma reconnoissance,
 Toute vive qu'elle est, exige la prudence ;
 Et pour ne point agir ni trop tard ni trop tôt....
 Chut ! Voici le Patron.

SCENE II.

LE MARQUIS, GUÉRAULT.

LE MARQUIS,

AH, ah! C'est vous, Guéault,
Que voulez-vous?

GUÉRAULT.

Monseigneur, je venois pour vous dire
Que nous avons des fonds qui pourront vous suffire
Pour les frais de la nôce: ils sont chez moi tout prêts;
Et de plus, nous allons toucher de l'argent frais,
Dix mille francs comptant.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GUÉRAULT.

Nouvelle preuve

De mes soins. . . .

LE MARQUIS.

D'où nous vient cet argent?

GUÉRAULT.

De la Veuve

Du Fermier d'Oronville; elle vient d'arriver
Avec Babet sa fille, & je vais les trouver.

LE MARQUIS *s'arrêtant.*

Qu'elles viennent ici: je veux voir cette fille,
On me l'a tant vantée. . . .

GUÉRAULT.

Elle est vraiment gentille,

Oh la jolie enfant!

LE MARQUIS.

Vous vous passionnez

En parlant d'elle!

276 LA FORCE DU NATUREL,
G U E' R A U L T.

Ah ! Oui.

L E M A R Q U I S.

Comment ! Vous m'étonnez.

G U E' R A U L T.

Ce sont les plus beaux yeux ! C'est la plus belle
bouche

L E M A R Q U I S.

A ce que je puis voir son mérite vous touche.

Eh qu'est donc devenu ce goût si délicat ?

Car, soit dit entre nous, vous êtes un peu fat.

G U E' R A U L T.

Monfieur

L E M A R Q U I S.

Vous vous croyez un homme incomparable,

N'est-il pas vrai ?

G U E' R A U L T.

Ma foi, je suis assez passable.

L E M A R Q U I S.

Sans doute, & vous ferez adoré de Babet.

G U E' R A U L T.

Qu'elle m'adore ou non, je crois que c'est mon fait.

L E M A R Q U I S.

Vous voulez devenir gendre d'une Fermière ?

G U E' R A U L T.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame si fiere ?

Vous ? Une Payfanne allume vos ardeurs ?

G U E' R A U L T.

J'en rougis ; mais, Monfieur, elle a du bien d'ailleurs.

L E M A R Q U I S.

Ah ! Pour un Intendant cette raifon est forte,

Et c'est-là proprement l'objet qui vous tranfporte.

Avouez-le.

G U E' R A U L T.

Monfieur, cela ne gâte rien

L'amour ne nourrit pas. Une Femme sans bien
Est un beau corps sans ame.

LE MARQUIS.

Excélente maxime,
Et très-digne de vous. La tendresse, l'estime
Emeuvent votre cœur sans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'est que l'argent qui le peut enchaîner.
Statuer que sans bien nul objet n'est sortable,
C'est faire de l'Amour un Dieu très raisonnable.

GUE'RAULT.

Mon cœur vous paroît bas; mais il n'est que trop haut.

S C E N E III.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS,
GUE'RAULT.

LE MARQUIS *au Laquais.*
Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.
Monsieur, je viens dire à Monsieur Guérault
Qu'on le demande.

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE LAQUAIS.

C'est, je crois, la Fermière

D'Oronville.

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

GUE'RAULT.

Elle est bien familière,

Et même impertinente: un pareil entretien . . .

LE MARQUIS.

Je connois ses façons, cela ne me fait rien.

Et je sçais m'amuser d'une humeur naturelle.

(Au Laquais.)

Est-elle seule ?

LE LAQUAIS.

Non, sa Fille est avec elle.

LE MARQUIS.

Eh bien, fais-les entrer.

LE LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUE'RAULT *à part.*

Que diantre leur veut-il ? Il est bien curieux.

S C E N E I V.

MATHURINE, BABET, LE
MARQUIS, GUE'RAULT.MATHURINE *au Marquis, en lui faisant une
courte révérence*C'Est vous, mon bon Seigneur ! Je suis votre ser-
vante.

Allons, venez Babet.

BABET.

Je n'ose.

LE MARQUIS *à Guérault.*

Elle est charmante.

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monseigneur.

LE MARQUIS.

Comment !

Elle la fait très-bien, & très-modestement.

Oh, qu'elle a l'air décent ! Quelle figure aimable !

MATHURINE.

Dame, je n'ons rien plaint pour la rendre agriable,
Je l'ons mise au Couvent pendant sept ans en tiers;
Et comme j'ons perdu deux petits héritiers,
Il ne me reste plus que cette criature.

J'en veux faire une Dame.

L E M A R Q U I S.

Elle est d'une figure

A pouvoir y prétendre.

M A T H U R I N E.

Oui ; c'est ce qu'au Couvent

Des Messieurs tout dorez l'y disoient fort souvent.

Ca n'est pas étonnant , elle étoit bien plus belle ,

Car je l'acoutions comme une Demoiselle ;

Je l'y faisons apprendre à chanter , à danser ;

Mais comme à la parfin je n'ai pû me passer

Plus long tems de l'avoir , je l'en ons retirée ,

Et selon notre état je l'avons racourée.

Oh , queu chagrin pour elle ! Elle a pensé mourir.

Les garçons de cheux nous ne pouvoient pas souffrir

Qu'alle fût au Village habillée à la mode ;

Et défunt mon Mari , qui n'étoit pas quemode ,

Parce qu'ils s'en gauffioient , nous en gauffoit aussi ,

Car . . .

L E M A R Q U I S.

Vous voilà donc Veuve ?

M A T H U R I N E *faisant une courte révérence
en souriant.*

Oui , Monsieur , Dieu merci.

L E M A R Q U I S.

Dieu merci ! Vous aviez un bon Mari , me semble.

M A T H U R I N E.

Oui ; mais j'avions toujours quelque castille ensemble

Il étoit si hargneux , si brutal , si jaloux !

L E M A R Q U I S.

De son côté souvent il se plaignoit de vous.

Vous aviez , disoit-il , l'humeur accariâtre ,

Il vous trouvoit toujours rétive , opiniâtre ,

Brusque , contrariante , & mutine sur-tout.

M A T H U R I N E.

Pargué , je l'y disois son fait de bout-en-bout.

Il se fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;

Mais quand il me gourmoit, je prenois ma revanche.

(*En faisant la révérence.*)

Ne faisois-je pas bien, Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Ah, très-bien.

MATHURINE.

J'aurois plutôt crevé que de l'y passer rien.

Moi, gâter un Mari ! Je ne suis pas si bête.

LE MARQUIS.

Et Babet promet-elle une aussi bonne tête ?

Elle n'en a pas l'air.

MATHURINE.

C'est un pauvre mouton.

Je crois que de sa vie, elle ne dira non.

A force de douceur elle est comme une sotte.

D'abord on la croiroit une franche idiote,

Car a rougit d'un rien, quoiqu'elle ait de l'esprit

Quand elle est en humeur de jaser un petit :

Mais ça n'est pas souvent. Les garçons du Village

Se plaignons tous à moi de ce qu'elle est trop sage ;

Al'e les chasse tous, & ne peut les souffrir.

Quand quelqu'un d'eux la suit, a se met à courir

Faut voir. Comme a n'est pas d'une humeur villa-

geoise,

Il faut qu'a se résolve à devenir Bourgeoise.

LE MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais, oui ; ça se feroit si vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner ?

MATHURINE.

Que je meure

Si j'en puis rien sçavoir ; quand j'en parle elle pleure,

Et ne me répond rien.

LE MARQUIS.

Je vais sonder son cœur ;

Babet, aimez-vous bien Guérault ?

B A B E T *faisant la révérence.*

Non , Monseigneur.

L E M A R Q U I S *en riant.*

La réponse est sans fard.

G U E' R A U L T.

La Babet est bien bête !

M A T H U R I N E *à Babet.*

Je veux que vous l'aimiez , je l'ai mis dans ma tête.

B A B E T.

Votre tête & la mienne ont si peu de rapport ,

Qu'il n'est pas fort aisé de les mettre d'accord.

Je sçais que le respect m'oblige à vous complaire :

Mais je sens à vos loix mon cœur un peu contraire.

J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation

Les mouvemens secrets d'un peu d'ambition ,

Ou s'il les a reçus de la seule nature ;

Mais il préféreroit une retraite obscure

A tout autre parti qui ne rempliroit pas

Les souhaits que ce cœur ose former tout bas.

Voilà sincèrement le fond de ma pensée.

G U E' R A U L T.

Ma belle , un peu trop haut votre ame s'est placée ;

C'est bien assez pour elle , ou du moins je le croi ,

Qu'on vous fasse épouser un homme tel que moi.

B A B E T.

Je ne le croyois pas.

G U E' R A U L T.

Vous aviez tort , ma bonne.

M A T H U R I N E.

Eh , qu'alle ait tort ou non , suffit que je l'ordonne.

B A B E T *à Mathurine.*

Eh ! Laissez-moi le tems d'obtenir de mon cœur

Ce que vous m'ordonnez.

G U E' R A U L T *au Marquis.*

La plaisante hauteur !

Elle-est folle.

LA FORCE DU NATUREL,
LE MARQUIS.

Elle est sage & répond à merveille.

GUERAUT.

Monsieur, conseillez-lui . . .

LE MARQUIS.

Moi, que je lui conseille

De vous épouser ? Non. Dès qu'elle le voudra,
J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira ;

(*A Babet.*)

Il faut qu'elle décide. Ah ça, soyez sincère,
Voulez-vous l'épouser ?

BABET.

Obéir à ma Mere,

C'est tout ce que je puis ; c'est ce que je ferai ;

Mais, qu'il m'en coûtera ! Je crois que j'en mourrai.

GUERAUT.

Oh que non.

LE MARQUIS.

Sa douleur, ses pleurs me percent l'ame.

MATHURINE *à Babet.*

Ce Monsieur vous déplaît ?

BABET.

Oui, ma Mere.

MATHURINE.

Tredame !

GUERAUT *se donnant des airs.*

Elle est dégoûtée.

MATHURINE.

Oui ; mais, je veux moi . . .

LE MARQUIS.

Tout doux.

Ce Mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc ?

LE MARQUIS.

De moi ; car j'en fais mon affaire,

Et prétens en ceci lui tenir lieu de Pere.

B A B E T *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

L E M A R Q U I S.

Ah ! je vous la promets. Mon inclination,
La pitié ; tout m'y porte.

B A B E T *se levant avec transport.*

Ah que je suis ravie !

Vos bontez , Monseigneur , vont me sauver la vie.

L E M A R Q U I S *lui prenant les mains d'un air attendri.*

Pauvre enfant !

G U E' R A U L T *à part..*

Le vieux fou.

B A B E T *au Marquis.*

Daignez-vous approuver

Que je baise la main qui veut bien me sauver ?

L E M A R Q U I S.

Non , ma chère Babet , souffrez que je vous baise.

B A B E T *lui tendant les bras.*

Hélas , de tout mon cœur.

G U E' R A U L T.

La poulette est bien aise.

Ah ! Monsieur , j'attendois plus de bonté de vous.

Votre pauvre Intendant va devenir jaloux.

L E M A R Q U I S.

Tantôt nous traiterons à fond cette matière.

Comptez , & recevez l'argent de ma Fermière ;

Donnez-lui sa quittance , & venez promptement

Me rejoindre tous trois à mon appartement.

Ne pleurez plus , Babet ; vous n'avez rien à craindre ,

Et personne céans n'oseroit vous contraindre ;

(*En se retirant.*)

Quel seroit mon bonheur , si le sort moins cruel ,

Eût placé dans ma Fille un si beau naturel !

S C E N E V.

MATHURINE, BABET, GUÉRAULT.

MATHURINE à Guéault.

IL n'est donc pas content de Julie ?

G U É R A U L T.

Oh vraiment ,

Si nous voulons l'en croire , elle fait son tourment ;
Madame , je le sçai , n'en est pas plus contente.
Elle , de son côté , se plaint qu'on la tourmente ,
Et pour la consoler je fais tout mon effort ;
Elle me fait pitié !

M A T H U R I N E.

Moi , je crois qu'elle a tort ;

Je connois son humeur , a ne peut se contraindre ;
Monseigneur & Madame ont raison de s'en plaindre ,
Et je som'eux & moi but à but sur cela ,
Car j'ai bien à souffrir de cette idole là ;
Elle est si délicate , & si grande liseuse ,
Qu'elle ne veut rien faire , & que j'en suis honteuse.
Vous m'en délivriez , & voilà Monseigneur
Qui met empêchement : ça me blesse le cœur.
Comment ferons-je donc ?

G U É R A U L T.

C'est ce qui m'embarasse ;

Si j'épouse Babet , il m'ôtera ma place ,
Et je serai chassé sans délai ni répit.

M A T H U R I N E *se carrant.*

Morguenne , épousez-moi pour lui faire dépit.

G U É R A U L T.

Moi , vous épouser ? -

M A T H U R I N E.

Oui. Je suis encor jolie.

Laissez cette morveuse.

B A B E T à Guérault.

Eh , je vous en supplie :

Ma Mere , en vérité , vous convient mieux que moi.

G U E' R A U L T.

Mieux que vous ?

M A T H U R I N E.

Cent-fois mieux.

G U E' R A U L T.

Vous badinez, je croi.

N'avez-vous que seize ans ?

M A T H U R I N E.

Et quand j'en aurois trente ,

Qu'est-ce que ça vous fait ?

G U E' R A U L T.

Oh rien.

M A T H U R I N E.

Elle est charmante ,

A ce que chacun dit ; mais bon , ça ne fait rien ,

Moi , je suis propre à tout.

B A B E T à Mathurine.

Donnez-lui votre bien ,

Et le mien par-dessus ; moi je serai ravie

De passer au Couvent le reste de ma vie :

Assurez-moi ma dot , c'est tout ce que je veux.

G U E' R A U L T.

Mais ce n'est qu'avec vous que je puis être heureux.

B A B E T d'un ton fier.

Vous ne le seriez pas , Monsieur , je vous l'assure.

G U E' R A U L T.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure ?

Je suis bien fait au moins. L'air noble , de beaux traits ;

Encor de la jeunesse , & le teint vif & frais.

Telle qui vous vaut bien , & tout au moins, ma belle ,

Ne me dédaigne pas.

B A B E T.

Laissez-moi donc pour elle ,]



286 LA FORCE DU NATUREL;
Votre mérite encor n'a pas frapé mes yeux.

G U E' R A U L T.

Diable , vous le prenez d'un ton bien précieux!
Voyez la Païfanne ! Elle fait la Princesse.

M A T H U R I N E.

Voilà ce que chacun lui reproche fans cefse.
Elle a le cœur fi haut que c'est une piquié.
Moi , je ne fuis pas fière , & j'ai de l'amiquié ,
De l'eftime pour vous.

G U E' R A U L T *d'un air méprifant.*

Ah ! trop d'honneur , Madame.

M A T H U R I N E.

Vous ne trouverez pas une meilleure Femme.
Je fuis d'une douceur !

G U E' R A U L T.

Oui , défunt votre Epoux

Me l'a dit mille fois en fe louant de vous.

M A T H U R I N E.

Touchez-là.

G U E' R A U L T.

Ventrebleu , laifions les fariboles.

Nous perdons notre tems en vaines paroles.

M A T H U R I N E.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

G U E' R A U L T.

En deux mots , terminez.

M'accordez-vous Babet ?

M A T H U R I N E.

Oui , c'est pour votre nez.

Monfeigneur ne veut pas.

G U E' R A U L T.

Je fçais par quelle voye

J'aurai fon agrément.

M A T H U R I N E.

J'en ai bien de la joye.

On vous en donnera des Filles de feize ans ,
Et qui , fi vous fçaviez . . .

C O M E D I E.
G U E' R A U L T.

287

Quoi ?

M A T H U R I N E.

Suffit, je m'entends.

G U E' R A U L T.

Expliquez-vous du moins.

M A T H U R I N E.

Je m'entens bien, vous dis-je,

Et je sens queuquefois que tout mon sang se fige

Quand je songe...

G U E' R A U L T *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira,

Mais Babet m'est promise, elle m'épousera.

M A T H U R I N E *encore plus vivement.*

Pâ-tôt que ça se fît, je me tuerois moi-même :

(*A Babet, en l'embrassant.*)

Voyez l'homme important ! Au fond, Babet, je t'aime,

Et tu me fais piqué... Je ne sçai qui me tient...

G U E' R A U L T *à Mathurine.*

Pais, paix, contraignez-vous, Monsieur le Comte
vient.

B A B E T *à Guérault.*

Quel est ce beau Monsieur ?

G U E' R A U L T.

C'est l'amant de Julie.

S C E N E V I.

LE COMTE, BABET, MATHURINE,
GUE'RAULT.

LE COMTE *au fond du Théâtre regardant Babet.*

Il parle à Guérault.

EST-ce là cette enfant qu'on trouve si jolie ?

Le Marquis m'en a dit tant de bien, que j'accours

Pour sçavoir si l'effet répond à son discours.

288 LA FORCE DU NATUREL,
C'est elle assurément, Guérault ?

G U E' R A U L T.

C'est elle-même.

LE COMTE *s'aprobant peu-à-peu.*

Je vois qu'on m'a dit vrai, Babet.

B A B E T.

Quoi ?

LE COMTE.

Qu'on vous aime

Aussi-tôt qu'on vous voit.

B A B E T *faisant une révérence gracieuse.*

Ah ! Monsieur !

LE COMTE.

Que d'apas !

Que de graces !

B A B E T.

Monsieur . . .

LE COMTE.

Non , je ne comprends pas

Qu'un objet si touchant soit sorti du Village.

G U E' R A U L T.

Elle n'en a , Monsieur , ni l'air , ni le langage.

LE COMTE *à Babet.*

Est-ce vous que j'ai vuë autrefois au Couvent

Où ma Sœur demeroit ?

B A B E T.

Vous y veniez souvent.

LE COMTE.

C'est vous que j'admirois , que je trouvois charmante.

Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous presente ?

B A B E T.

C'est l'habit que mon sort m'oblige de porter.

LE COMTE.

Le sort à cet excès peut-il vous maltraiter ?

B A B E T.

Je me borne à l'état où le Ciel m'a fait naître.

LE

LE COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoître.

GUÉRAULT.

Vous pouvez l'admirer, mais tenez-vous-en là,
S'il vous plaît, & pour cause.

LE COMTE.

Et pourquoi donc cela ?

GUÉRAULT.

Vous voyez ma Future.

LE COMTE.

Elle ?

GUÉRAULT.

Elle : Je m'en flatte.

LE COMTE.

A ces traits, je lui crois l'ame trop délicate
Pour se donner à vous.

GUÉRAULT.

Cependant peu s'en faut.

BABET *bas à Mathurine.*Ah ! Que ce Monsieur-là n'est-il Monsieur Guérault,
Maman !MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrois ?

BABET *à part.*

Que je suis malheureuse !

MATHURINE *bas à Babet.*Comment donc ! Tout d'un coup tu deviehs amou-
reuse ?

LE COMTE.

Que vous dit-elle ?

MATHURINE.

Ah ! rien.

LE COMTE.

Mais encor ?

BABET *vivement.*

Rien du tout.

(Babet lui fait des signes.)

A me dit seulement. . . . Si j'allois jusqu'au bout

(A part.)

Vous ririez. La friponne ! A n'est pas dégoûtée.

B A B E T *bas à Mathurine.*

Paix donc !

MATHURINE.

Chut !

G U E' R A U L T *au Comte.*

Des grandeurs la belle est entêtée,

A ce qu'il me paroît. Eh , de grâce , sortez.

L E C O M T E *fièrement.*

Pourquoi ?

G U E' R A U L T.

Je la mitonne , & vous me la gâtez.

Epargnez un futur.

L E C O M T E.

L'affaire est donc conclue ?

A l'épouser , Babet , êtes-vous résolue ?

G U E' R A U L T.

En pouvez-vous douter ?

L E C O M T E.

Oui , j'en doute , & bien fort.

Adorable Babet , dites-moi si j'ai tort ?

B A B E T.

Monsieur , voici ma mere , elle est sage & prudente ,

Elle pense pour moi : je suis obéissante ;

Ou du moins je dois l'être , & ne dois décider

Que sur ce qu'il lui plaît de me persuader.

L E C O M T E.

Mais vous avez un cœur ; il vous parle sans doute ?

B A B E T.

A mon âge , Monsieur , sied-il bien qu'on l'écoute ?

Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

L E C O M T E.

O Ciel ! Que de beauté , de sagesse , & d'esprit !

(Il veut baiser la main de Babet, & Guérault l'en empêche.)

Ah divine Babet!

G U E' R A U L T.

Tout doux, je vous supplie.

Vous oubliez ici que vous aimez Julie.

L E C O M T E.

Que je l'oublie ou non, c'est mon affaire.

G U E' R A U L T.

Oui.

Mais de ces attraitslà je vous vois ébloüi,
Quoiqu'ils me soient promis.

M A T H U R I N E à Guérault.

Bon, promis, je m'en moque.

G U E' R A U L T à Matburine.

Oui, j'ai votre parole.

M A T H U R I N E.

Eh bien je la révoque.

L E C O M T E à Matburine.

Je vous en sçai bon gré.

G U E' R A U L T.

Nous verrons.

L E C O M T E.

Taisez-vous.

(A Matburine.)

Il faut que de ma main Babet prenne un Epoux.

Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire.

Le Marquis veut, dit il, lui tenir lieu de Pere;

Moi, comme votre ami, je le seconderai,

(A Babet.)

Et j'ose me flatter que vous m'en sçaurez gré.

B A B E T.

De grace, modérez ces bontés prévenantes...

G U E' R A U L T.

(La contrefaisant.)

Que la belle déjà trouve un peu séduisantes.

292 LA FORCE DU NATUREL,
B A B E T.

Non ; elles ne pourroient assurer mon bonheur,
Si l'on donnoit ma main sans consulter mon cœur.

L E C O M T E.

Vous l'écouteriez donc ?

B A B E T.

S'il étoit téméraire

Je sçaurois le soumettre à la raison sévère ;
Pour ne point l'exposer à cette extrémité,
Il vaut mieux le laisser dans sa tranquillité.

L E C O M T E.

J'aurai peine à souffrir qu'il demeure tranquille.

B A B E T.

Moi , je veux lui sauver un tourment inutile.

L E C O M T E.

Inutile ! Est-il biens , est-il condition ? . . .

B A B E T.

Un Couvent est l'objet de son ambition.
Il s'y borne.

G U E R A U L T *apercevant Julie.*

Voici votre future Epouse ?

Si vous continuez , vous la rendrez jalouse
Comme moi : Que Babet aura l'air triomphant !

S C E N E V I I.

JULIE , MATHURINE , BABET ,
L E C O M T E , G U E R A U L T .

E J U L I E *accourant les bras ouverts.*
H , bon jour , ma Nourrice.

M A T H U R I N E.

Eh bon jour , mon enfant !

Embrassez-moi donc bien. Comme la voilà brave ?

J U L I E *tristement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une esclave :

Mon sort seroit plus doux chez un bon roturier.
Mats, qu'est donc devenu mon Pere nourricier ?

M A T H U R I N E *d'un air guai.*

Il est mort.

J U L I E *d'un air affligé.*

Il est mort! Ah que j'en suis fâchée!

Mais vous n'en êtes pas extrêmement touchée,
Je pense.

M A T H U R I N E.

Mon Dieu non.

J U L I E.

Non, nourrice! Eh, pourquoi ?

C'étoit un si bon homme, il m'aimoit tant!

M A T H U R I N E.

Pour moi

Je ne l'aimois pas trop.

J U L I E.

Vous aviez tort, ma chere!

Il vous aimoit aussi.

M A T H U R I N E.

Je n'y sçauois que faire.

Il étoit devenu si foible, si dolent....

J U L I E.

Il avoit du bon sens, & le cœur excellent.

M A T H U R I N E.

Quelquefois.

J U L I E.

Il ne m'a jamais abandonnée.

M A T H U R I N E.

Qu'est-ce que ça me fait ?

J U L I E.

Cinq ou six fois l'année

Ce pauvre homme venoit au Couvent où j'étois,

Pour apprendre de moi comment je me portois.

Il me donnoit toujours des conseils salutaires.

M A T H U R I N E *d'un air impatient.*

Il auroit bien mieux fait de soigner ses affaires.

J U L I E.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui.
Depuis quand êtes-vous à Paris ?

M A T H U R I N E.

D'aujourd'hui.

Je suis avec Babet.

J U L I E *d'un air dédaigneux.*

Ah ! Te voilà , ma bonne ?

M A T H U R I N E.

Monseigneur le Marquis la trouve bien mignonne.

J U L I E *considérant Babet.*

Elle n'est pas trop mal. Cela sçait-il parler ?

L E C O M T E.

Oui Madame , & se taire.

J U L I E.

Elle veut s'en aller ,

Je crois. Reste, ma bonne, & dis-moi, je te prie,

(Babet prend un air fier & indigné.)

Deux ou trois mots. Oh, oh ! Tu fais la rencherie !

M A T H U R I N E.

Morguenne, a n'a pas tort.

J U L I E.

Pourquoi ?

M A T H U R I N E.

Je le sçais bien ;

Quand on l'y parle mal, elle ne répond rien.

J U L I E *brusquement.*

Faut-il tant de façons avec des Villageoises ?

M A T H U R I N E.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos Bour-
geoises.J U L I E *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

M A T H U R I N E.

C'est que j'aime Babet.

J U L I E *en souriant.*

Guérault s'en est coëffé.

Il l'épouse, dit-on, j'en apprend la nouvelle,
Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Est-il trop bon pour elle ?

JULIE.

Assurément trop bon.

MATHURINE.

A n'en veut pas pourtant.

JULIE *d'un ton fier.*

Elle n'en veut point ?

MATHURINE.

Non.

JULIE *à Babet fièrement.*

Qu'a-t-il de rebutant ?

BABET.

Rien. Je ne l'aime pas.

JULIE *dédaigneusement.*

Vous êtes délicate.

Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre in-
grate ?

N'est-il pas bien aimable ?

(Guerault s'étale & se donne des airs.)

BABET.

Il peut l'être en effet.

Je voudrais comme vous penser sur son sujet ;
Mais de nos sentimens c'est le cœur qui dispose,
Et non la volonté.

JULIE.

Ho, ho ! Comme elle cause !

Vous avez de l'esprit. Je pense comme vous.

Nous devrions trancher sur le choix d'un Epoux,

Et non pas nos Parens, dont l'ordre tyrannique

Selon leur bon plaisir veut toujours qu'on s'explique.

(Elle regarde dédaigneusement le Comte.)

On ne doit, en effet, consulter que son cœur.

S'engager malgré lui, c'est un très-grand malheur.

Vous plaidez contre moi ?

J U L I E.

Non, vous devez lui plaire.

L E C O M T E à Julie.

Madame, je m'en vais chez Monsieur votre Pere.
Voulez-vous y venir ?

(Il veut lui donner la main.)

J U L I E.

Non pas aujourd'hui.

L E C O M T E.

Babet, il m'a prié de vous mener chez lui ;
Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

S C E N E V I I I.

J U L I E, G U E R A U L T.

J U L I E *après avoir regardé si l'on n'écoute point.*

Profitons de l'instant, j'ai deux mots à te dire.
Sçais-tu que j'ai promis de lui donner la main,

G U E' R A U L T.

Au Comte ?

J U L I E.

Oui vraiment, & cela dès demain.

G U E' R A U L T.

Morbleu ! Qu'avez-vous fait ?

J U L I E.

Tout ce qu'il falloit faire :

Si j'avois balancé, ce soir même ma mere
M'eût pour long-tems encor ramenée au Couvent.
J'étois perdue.

G U E' R A U L T.

O Ciel !

J U L I E.

Allons donc en avant.

Fuyons.

G U E' R A U L T.

C'est fort bien dit ; mais où , je vous supplie ?

J U L I E.

J'ai ma Nourrice ici qui m'aime à la folie ;
Quoique prompte & brutale , elle a l'esprit discret ;
Il faudra l'informer de notre Hymen secret ,
Afin qu'elle consente à nous cacher chez elle
Jusqu'à notre départ.

G U E' R A U L T.

Pour peu qu'elle chancelle . . . ?

J U L I E.

Son cœur est tout à moi , n'ayez aucun souci.

G U E' R A U L T.

Mais devant tant de gens comment sortir d'ici ?

J U L I E.

Je me déguiserai , comptez sur mon adresse.

G U E' R A U L T.

Nous en avons besoin comme de hardiesse.
Au reste j'ai des fonds qui nous meneront loin.

J U L I E.

Et moi des diamans pour fournir au besoin.

G U E' R A U L T.

D'ailleurs , en tout Pays mes talens à mon âge
Qui n'est pas avancé , soutiendront le ménage.
Courez , préparez-vous pour notre prompt départ.
Mais hâtons-nous pourtant sans rien mettre au hazard.
Nous devons redouter la moindre étourderie.
Tantôt sous le berceau rendez-vous , je vous prie ,
Là , nous achevrons de nous bien concerter.
Il faut prendre son tems quand on veut déserter.
Songez que . . .

J U L I E.

Je n'ai pas besoin que l'on m'instruise.

Nous sortirons ce soir.

G U E' R A U L T.

Que l'Amour nous conduise.

Fin du Second Acte. N. 5

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Q Uoi, sérieusement, il en est amoureux ?

L I S E T T E .

Il dit qu'à l'épouser il borne tous ses vœux.

LA MARQUISE.

Tu m'étonnes. Guérault qui se croit adorable,
Et pour une Princesse un parti très-fortable,
Car il est vain & fat au suprême degré,
Peut trouver en Babet une Epouse à son gré ?

L I S E T T E .

Oui vraiment. Ma surprise est égale à la vôtre ;
Car je le soupçonnois d'être amoureux d'une autre ;
Et d'écouter son cœur moins, que sa vanité :
Mais il est de Babet, tellement entêté,
Qu'il l'avoit demandée à sa folle de Mere,
Qui, par un sot orgueil consentoit à l'affaire,
Car elle est vaine aussi. Babet, à son avis,
Parce qu'elle est très-riche, est digne d'un Marquis :
A peine un Intendant peut-il être son gendre.
Jusqu'à lui, néanmoins, elle daignoit descendre,
Et tout étoit conclu : mais, Monsieur votre Epoux
A rompu le marché.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

L I S E T T E .

Entre-nous

Je crois qu'il est épris de la petite-Fille.

COMÉDIE.
LA MARQUISE.

299

Voilà de tes soupçons.

L I S E T T E.

On dit qu'elle est gentille,

Et Monsieur le Marquis est un franc libertin,
Qui lance encore souvent un regard bien mutin.

L A M A R Q U I S E.

Il est sage à présent.

L I S E T T E.

Bien folle qui s'y fie!

Ce n'est pas moi du moins, je vous le certifie.

L A M A R Q U I S E *en riant.*

„ T'en auroit-il conté ?

L I S E T T E.

Point du tout ; en tout cas

„ J'ose bien vous jurer qu'il y perdrait ses pas.

L A M A R Q U I S E.

„ Ah ! je n'en doute point.

L I S E T T E.

Je suis un peu coquette,

„ Car toute Femme l'est.

L A M A R Q U I S E.

Oh, doucement, Lifette.

L I S E T T E.

„ Exceptez-vous, s'entend, dont l'austère vertu,
„ Contre les mœurs du tems a si bien combattu.
„ Mais quoique je sois vive, & par fois un peu folle,
„ Dès que l'on m'en dit trop je coupe la parole,
„ Et je sçais prendre d'abord un air si sérieux,
„ Qu'au plus hardi mortel je fais baisser les yeux.
„ Si Monsieur le Marquis m'avoit mise à l'épreuve,
„ De ce que je vous dis, il auroit vû la preuve,
„ Tout mon Maître qu'il est, je l'aurois relancé....
„ Mais à sonder mon cœur il n'a jamais pensé.

L A M A R Q U I S E.

„ Crois qu'il en est de même à l'égard de tout autre.

L I S E T T E.

„ Sur cela , mon avis est différent du vôtre.

L A M A R Q U I S E.

„ Et ce n'est qu'un effet de ta méchanceté.

L I S E T T E.

„ On ne m'accuse pas d'avoir trop de bonté ,

„ J'en demeure d'accord : mais , si je suis maligne ,

„ C'est que j'ai l'œil perçant , & qu'un rien lui désigne

„ Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand soin.

„ Il me ferait passer pour sorcière au besoin.

„ Car je devine un fait dès que je l'étudie.

L A M A R Q U I S E.

„ Quel fruit en tires-tu ?

L I S E T T E.

Quel fruit ? La Comédie.

„ Car il n'est point pour moi de passe-tems plus-doux

„ Que de pouvoir souvent rire aux dépens des foux.

L A M A R Q U I S E.

„ Loin d'en rire , Lisette , il faut pleurer leurs fautes.

L I S E T T E.

„ Oh , je n'aspire pas à des vertus si hautes ;

„ Je vole terre à terre & vais mon petit train.

L A M A R Q U I S E.

„ Notre pauvre Intendant s'est mis en bonne main ,

„ S'il t'a porté sa plainte.

L I S E T T E.

Oui , son ame dolente.

„ Vient de faire de moi sa chère confidente.

L A M A R Q U I S E.

„ Dieu sçait comme sa peine excite ta pitié !

L I S E T T E.

„ J'aime à voir , je l'avoue , un fat humilié.

„ J'en rirois de bon cœur ; mais son triste martyre.

„ Vous touche de trop près pour que j'en puisse rire ;

Et pour votre intérêt je vous prie instamment

D'empêcher que Monsieur ne mette empêchement

Au bonheur de Guérault , sa plainte m'a touchée ,

Parce que je vous suis tellement attachée,
 Ce que je n'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui,
 Que pour l'amour de vous, & nullement de lui,
 Je voudrois vous sauver l'aventure cruelle,
 D'essuyer, éans même, une scène nouvelle.
 Le cas seroit pour vous doublement outrageant.
 Vous sçavez que Monsieur a le cœur voltigeant.

L A M A R Q U I S E.

Après quelques écarts, il s'est fixé, Lifette.

L I S E T T E.

Bon, bon!

L A M A R Q U I S E *en souriant.*

Si je l'en crois, il me trouve parfaite,

Et prétend deormais ne vivre que pour moi.

L I S E T T E.

Comptez sur sa parole.

L A M A R Q U I S E.

Il est de bonne foi.

Son cœur est tout ouvert.

L I S E T T E.

Toutes tant que nous sommes;

Nous devons peu vanter la bonne foi des hommes.

Je n'en ai jamais vû que de faux, que d'ingrats.

Pardon si je m'emporte.

L A M A R Q U I S E.

Oh, tant que tu voudras;

Tu peux pester contr'eux.

L I S E T T E.

Pour en dire la rage

J'ai de bonnes raisons, & cela me soulage.

L A M A R Q U I S E.

A la bonne heure; mais respecte mon mari.

Quoique toujours mon cœur-l'ait tendrement chéri;

A ses égaremens j'étois accoutumée,

Et loin que contre lui je fusse gendarmée,

J'ai toujours sans murmure attendu son retour,

Et l'amitié, l'estime, ont payé mon amour.

LA FORCE DU NATUREL ;
L I S E T T E.

Oui, chacun vous admire ; & moi je vous condamne.
Aurez-vous des égards pour une Païfanne ,
Qu'il aime sous vos yeux , & devant les valets ?
Eh , régalez-la-moi de quelques bons soufflets.

L A M A R Q U I S E.

Je dois le respecter jusques dans ce qu'il aime.

L I S E T T E.

Oh ! Quand j'entens cela , je suis hors de moi-meme.
Peut on penser ainsi ?

L A M A R Q U I S E.

Je pense comme il faut.

L I S E T T E.

Vous ne voulez donc point servir Monsieur Guérault ?

L A M A R Q U I S E.

Qui m'en empêcheroit ?

L I S E T T E.

La crainte de déplaire

A Monsieur le Marquis. Vous craignez sa colére.

L A M A R Q U I S E.

Non , je ne la crains point : Je suis sûre de lui ;
Et s'il paroît encor s'égarer aujourd'hui ,
Ce n'est que par bonté , par un motif honnête.

L I S E T T E.

A votre place , moi , j'aurois martel en tête.

Les plaintes de Guérault me tourmenteroient fort.

L A M A R Q U I S E.

Quand il auroit raison , j'aurois toujours grand tort.

L I S E T T E.

Comment , vous auriez tort , si l'on vous deshonoré,
De faire du fracas ?

L A M A R Q U I S E.

Oui ; j'aurois tort encore.

L I S E T T E.

Oh ! Je perds patience. Et si , par grand hazard ,
Vous alliez l'imiter ?

L A M A R Q U I S E *en riant.*

Ce seroit un peu tard.

L I S E T T E.

Croyez vous que Monsieur auroit la complaisance
De respecter vos goûts ?

L A M A R Q U I S E.

Grande est la différence.

Graces à nos maris , nous avons le malheur ,
Si nous nous égarons , de blester leur honneur :
Leurs infidélitez , à ce qu'ils nous font croire ,
Sans nous deshonorer , ne tournent qu'à leur gloire ;
Si bien que violer de réciproques nœuds ,
C'est un crime pour nous , c'est un honneur pour eux.

L I S E T T E.

„ Comme ils sont les plus forts , les loix sont leur ou-
„ vrage ,

„ Et tiennent notre sexe en un dur esclavage.

„ Si nous avons du cœur , si nous nous entendions ,

„ Ma foi , ce seroit nous qui les gouvernerions.

Comment , vous souffrirez , sans dire une parole ,

Qu'on s'amourache ici d'une petite idole ?

L A M A R Q U I S E.

Je n'en suis point jalouse.

L I S E T T E.

Oh , je le suis pour vous.

Et si j'osois . . .

L A M A R Q U I S E.

Tais toi , le Marquis vient à nous.

L I S E T T E.

Voyons ce qu'il dira , j'en suis très-curieuse.

L A M A R Q U I S E.

Ecoute sans rien dire , & sois respectueuse.



S C E N E I I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
L I S E T T E.

M LE MARQUIS.
Adame, sçavez-vous ce qui se passe ici ?

L I S E T T E *à part.*

Que trop!

LE MARQUIS.
Je suis charmé; vous le serez aussi.

L A M A R Q U I S E.

Et de quoi donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

D'une jeune personne

Dont le premier aspect plaît autant qu'il étonne.
Plus on la voit, l'entend, plus on en est touché.
Sans pouvoir s'en défendre, on-s'y sent attaché.
Ses graces, son esprit, sa beauté, tout enchante;
Et par sa modestie encor plus attrayante.
Elle se fait du moins aussi fort estimer,
Que ses traits séduifans engagent à l'aimer.
La nature souvent a des jeux bien bizarres !
Un Villageois produit tous les dons les plus rares;
Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang,
Je produis une Fille indigne de mon sang,
Belle sans agrémens, arrogante, grossière;
Et la pauvre Babet, fille d'une Fermière,
Avec l'air le plus noble, a l'esprit si poli,
Qu'elle offre en sa personne un objet accompli.

L A M A R Q U I S E.

A vous dire le vrai, la peinture est charmante;
Cette Fille, en effet, doit être séduifante,
Car vous exagérez vivement ses agas.

LE MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'exagère pas ;
 Tout ce que je vous dis, est la vérité même :
 Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

LA MARQUISE *avec un souris gracieux.*
 Vous l'aimez donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Elle me fait pitié,
 Et je me sens pour elle une tendre amitié.

LISETTE *bas à la Marquise.*

Une tendre amitié ! Cette phrase est touchante.

LA MARQUISE *bas à Lisette.*

Tais-toi donc.

LISETTE *à part.*

De sa Femme il fait sa confidente.

LA MARQUISE.

Elle vous fait pitié, dites-vous ? Eh, pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est que la pauvre enfant s'est adressée à moi,
 Pour rompre le projet qu'avoit formé sa Mere,
 Qui vouloit la donner à mon Homme-d'affaire.

LA MARQUISE.

Il me semble, pour moi, qu'il lui faisoit honneur.

LE MARQUIS.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,
 Que j'en ai sur le champ détourné cette Femme.

LISETTE *bas à la Marquise.*

Oui, pour garder Babet... Bon pied, bon œil, Ma-
 dame.

LA MARQUISE.

Guérault m'a fait prier de vous parler pour lui ;
 Souffrez qu'auprès de vous je lui serve d'appui.
 Rendez-vous favorable à ma vive prière.

Raccommodez cet homme avec votre Fermière.

LE MARQUIS.

Mais cela ne se peut.

Et pourquoi, s'il vous plaît,

- Monsieur ?

L E M A R Q U I S.

C'est qu'à Babet je prens tant d'intérêt, !

Que je veux lui sauver une douleur mortelle.

Oui, de son desespoir je souffrirois plus qu'elle.

Loin d'avoir pour Guérait la moindre passion,

Je sçai qu'il est l'objet de son aversion.

L A M A R Q U I S E.

Et d'où le sçavez-vous ?

L E M A R Q U I S.

D'elle-même.

L A M A R Q U I S E.

J'admire

Que sur vos sentimens elle ait pris tant d'empire.

L E M A R Q U I S.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

L I S E T T E *faisant quelques pas pour sortir,**dit bas à la Marquise :*

Je vais jurer pour vous, car je suis en fureur.

L E M A R Q U I S.

Vous souriez, Madame, & gardez le silence !

L I S E T T E *à demi-voix.*

Nous pouvions nous passer de cette confidence.

L E M A R Q U I S.

Que dit-elle ?

L I S E T T E.

Moi ? Rien. Je médite tout bas.

L E M A R Q U I S *à Lisette.*

Non ; méditez tout haut, ne vous contraignez pas.

L I S E T T E.

Mes méditations vous déplairoient

L E M A R Q U I S.

Lisette,

Votre petit esprit quelquefois interprete

Les sentimens d'autrui, selon vos visions :

Mais trêve , s'il vous plaît , de méditations ,
Ou renfermez-les bien ; c'est moi qui vous en prie ,
Et qui n'entendrois pas aisément raillerie.

LA MARQUISE.

Eh , riez comme moi , de son zèle imprudent ;
Qu'il ne soit question que de votre Intendant.
Que lui dirai-je enfin ? Car il attend réponse.
Prononcez , s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Hé bien donc , je prononce :

Dûssai-je de Lisette exciter le caquet ,
Je défens à Guérault de songer à Babet.

LA MARQUISE.

Cela suffit , Monsieur.

LE MARQUIS.

De plus , je vous conjure

De vouloir la garder près de vous. Soyez sûre
Qu'elle sera soumise à vos commandemens ;
Que vous lui trouverez de nobles sentimens ;
Et , qu'éprouvant qu'elle est aussi sage que belle ,
Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

LA MARQUISE.

Ne la connoissant pas , je pourrois en douter ;
Mais , sur vos volontez , rien ne peut m'arrêter.

LE MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante Fille ;
Mais , pour plus de décence , ordonnez qu'en l'ha-
bille ,

Modestement pourtant. Enfin , elle est à vous :
Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

LA MARQUISE.

Puisque vous l'exigez , j'y ferai mon possible.

LE MARQUIS.

Et moi je vous promets que je serai sensible
A toutes les bontez que vous lui marquerez ;
Elle en est vraiment digne , & vous en conviendrez.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez sur quel pied votre Epoux vous regarde :

Il fait une Maitresse, & vous la donne en garde.
 „ Il prétend que tout cède à son autorité,
 „ Et que vous vous prêtiez à sa commodité.
 „ De son égarement un autre eût fait mystère,
 „ Il fait gloire du sien, encor faut-il se taire.
 C'est vous pousser à bout.

LA MARQUISE *en riant.*

Ah ! Que de visions !

LISETTE.

Condamnez-vous aussi mes méditations ?
 Dût Monsieur m'affommer, je ferai du vacarme ;
 Il remet en nos mains l'idole qui le charme ;
 Confiez-m'en le soin, je la gouvernerai :
 Vous verrez de quel air je vous l'ajusterai.
 Je vais donner le mot à tous vos domestiques ;
 Et nous ferons agir tant de sourdes pratiques,
 Que, rebutée enfin, sa douleur la tuera,
 Ou que, malgré Monsieur, elle déguerpira.

LA MARQUISE.

Mais, dis-moi, l'as-tu vue ? Est-elle si charmante ?

LISETTE.

Tout le monde le dit ; mais, sans doute, on augmente.

„ Et je me marierois après ce que je voi ?
 „ Qu'il vienne un Prétendant, & qu'il se joue à moi.
 „ Si de mē demander il ose avoir l'audace,
 „ D'abord, de vingt soufflets je lui couvre la face.

LA MARQUISE *en riant.*

„ Mais tu fais éclater des transports furieux.

L I S E T T E.

„ C'est que le plus bel homme est un monstre à mes yeux.

LA MARQUISE.

„ Quelque monstre , un beau jour , te tournera la
„ tête.

L I S E T T E.

„ Quand mon cœur fait un pas aussi-tôt je l'arrête.

„ Tous ces galans polis sont d'aimables fripons ,

„ Qui deviennent tyrans dès que nous épousons :

„ Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles.

„ Femmes de ces Messieurs , nous cessons d'être bel-
„ les ,

„ Tout ce qui les charmoit disparoît à leurs yeux.

„ Ils sont chagrins , bourrus , ennuyés , ennuyeux ;

„ La première guenon leur paroîtra piquante ;

„ Et ce qui n'est point nous , les frappe & les en-
„ chante.

„ Oui , voilà les maris tels qu'ils sont à présent ;

„ Encore exigent-ils un esprit complaisant ,

„ Qui jamais ne se plaint , & ne les contrarie.

„ Non , je n'y puis penser sans me mettre en furie.

„ Les traîtres de Maris , qu'ils font de beaux exploits !

LA MARQUISE.

On vient nous interrompre.

L I S E T T E.

Ah ! Qu'est-ce que je vois ?



 S C E N E I V.

B A B E T , U N L A Q U A I S ,
 L A M A R Q U I S E , L I S E T T E .

E St-ce ici ? B A B E T .

L E L A Q U A I S .
 Justement , c'est Madame.

(Il sort.)

 S C E N E V.

B A B E T , L A M A R Q U I S E ,
 L I S E T T E .

L I S E T T E apercevant Babet.

J E crois...

B A B E T à part.

Le cœur me bat.

L I S E T T E à la Marquise.

Je crois que voici votre belle.

L A M A R Q U I S E à Lisette.

Qu'elle approche.

L I S E T T E à Babet.

Venez, avancez, perronelle.

B A B E T après avoir avancé deux pas , s'arrête
 pour considérer la Marquise , & après un peu de
 silence , elle dit :

Ah ! Quelle aimable Dame ! A son premier aspect
 Je sens naître en mon cœur le trouble & le respect.
 A la considérer , je trouve mille charmes ;
 Et je ne sçai pourquoi je sens couler mes larmes.

Que je suis attendrie !

L I S E T T E *la tirant rudement.*

Avancez , vous dit-on.

B A B E T *à Lisette.*

Eh ! De grace , avec moi prenez un autre ton.

Vous m'effrayez. Je viens parce qu'on me l'ordonne.

L I S E T T E *après l'avoir considérée.*

Madame , regardez la petite siïponne ;

On vous en avoit fait de fidèles portraits.

Qu'elle a l'air avenant !

L A M A R Q U I S E *après l'avoir regardé
quelque tems.*

O , les aimables traits !

Ah ! Lisette , contr'elle apaise ta colère.

(*A Babet.*)

Aproche , mon enfant.

B A B E T.

Je crains de vous déplaire.

Je vois que j'importune , & vais me retirer.

L A M A R Q U I S E *l'arrêtant.*

Non ; laissez-moi le tems de vous considérer.

L I S E T T E *la tournant de son côté.*

Viens , que je te contemple aussi tout à mon aise.

Dans son joli minois , il n'est trait qui ne plaise ;

Mais cette belle bouche , & ces grands yeux si doux ,

Pourroient bien vous ravir le cœur de votre Epoux.

B A B E T *avec transport.*

Me préserve le Ciel de commettre un tel crime !

Il paroît m'honorer de la plus tendre estime ;

Du moins il me le dit , & j'aime à le penser :

Mais , si tant de bonté pouvoit vous offenser .

Madame , plus que vous je serois malheureuse.

J'aurois mieux mourir , que vous être odieuse.

J'ai l'honneur de vous voir pour la première fois ,

Cependant de mon cœur vous entendez la voix :

Oui , Madame , c'est lui qui parle par ma bouche !

Croyez ce qu'il vous dit.

LA FORCE DU NATUREL,
LA MARQUISE *attendrie.*

Oui, ce qu'il dit me touche.

(*A Lisette*)

Son air noble & naïf, & ses tendres accens,
Ont un charme secret qui surprend tous mes sens.
Ces traits...ce son de voix...Mais bon, quelle apparence?
Le hazard, bien souvent, forme une ressemblance.
Lisette, ne dis plus que je dois la haïr;
Mon cœur à cet excès ne pourroit se trahir.

L I S E T T E *regardant Babet.*

La petite forcière ! Elle a l'art de surprendre.

B A B E T.

Mais, Madame, selon ce que je viens d'entendre,
On vous a prévenuë en parlant contre moi.
De quoi m'accuse-t'on ?

L I S E T T E.

Soyez de bonne foi.

On a dit à Madame . . .

B A B E T.

Ah ! Qu'ose t'on lui dire ?

L I S E T T E.

Que vous causiez ici plus d'un tendre martyr.

B A B E T.

J'en suis fâchée.

L I S E T T E.

Enfin, que Monsieur son Epoux,
Puisqu'il faut dire tout, est amoureux de vous.

B A B E T.

Amoureux de moi ! Ciel ! Madame, je vous jure
Que jamais on n'a dit de plus noire imposture.
Monseigneur, il est vrai, me parle tendrement ;
Mais, quoique jeune encor, j'avoue ingénument,
Que je sçai distinguer d'une innocente estime,
Un sentiment trop vif pour être légitime :
Si je le remarquois dans Monsieur votre Epoux,
L'honneur sçauroit bien-tôt m'exiler de chez vous.
Je suis née, il est vrai, dans la plus basse sphère.

Monseigneur

Monseigneur toutefois me traite comme un pere,
Et n'use à mon égard de son autorité,
Que pour mettre mon cœur en pleine liberté,

(Prenant un ton un peu fier.)

Ce cœur pense, Madame, avec trop de noblesse,
Pour qu'on puisse le réduire à la moindre bassesse.
Oui, quoique d'un sang vil, il a trop de hauteur,
Pour souffrir seulement l'ombre du deshonneur.
Ce n'est qu'à cet égard qu'on peut me trouver fiere.

Mais je fors du respect. Fille d'une Fermiere,
D'un ton humble & soumis je devois vous parler.
Excusez ma douleur; laissez-la s'exhaler:
Malgré vos préjugés, elle se flatte encore
Que vous ne voulez pas que l'on me deshonore:
Que mes pleurs toucheront votre cœur généreux.
Votre estime, Madame, est l'objet de mes vœux;
Et, si j'osois plus loin porter la hardiesse,
J'ambitionnerois toute votre tendresse:
Je ne mérite pas que vous m'en honoriez,
Madame; mais souffrez que je tombe à vos pieds,
Pour obtenir qu'au moins vous soulagiez ma peine,
En m'épargnant l'horreur d'encourir votre haine.
C'est le plus grand malheur que je puisse souffrir;
Si vous m'en affligez, il en faudra mourir.

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi craignez-vous tant que je ne vous haïsse?

B A B E T.

Je ne sçais: mais pour moi ce seroit un suplice
Que je sens que mon cœur ne pourroit supporter.

(Regardant tendrement la Marquise.)

Je vous aime, Madame.

L A M A R Q U I S E.

On ne peut résister

A ses tendres regards, ils pénètrent mon ame.

Leve-toi, mon enfant.

B A B E T.

Ah permettez, Madame;

314 LA FORCE DU NATUREL,
Qu'avant de me lever je baise cette main ;
Cette main respectable.

LA MARQUISE *lui présentant la main.*

Ah ! Quel cœur inhumain

Ne feroit pas touché d'un mouvement si tendre !
Babet, je t'aime aussi. Qui pourroit s'en défendre ?
Jette-toi dans mes bras, cher enfant, leve-toi.

B A B E T *l'embrassant.*

Ah ! Que je suis heureuse !

L I S E T T E *pleurant.*

Et je te battrais ? moi !

„ Moi te battre ! Ah ! plutôt fuffai je souffletée.

(*A la Marquise.*)

„ De tes deux belles mains. Vous êtes enchantée

„ De la petite fille, & vous n'avez pas tort.

„ Viens, ma chere Babet, embrasse-moi bien fort.

B A B E T.

„ De vos bontés pour moi je vous suis obligée.

L I S E T T E.

„ Et moi je me repens de t'avoir affligée.

(*A la Marquise.*)

„ Je vois que vous allez l'aimer éperduement ;

„ Moi, j'en suis déjà folle, & maudit soit qui ment.

Je veux la rendre encor une fois plus jolie.

L A M A R Q U I S E.

Oui, mets-lui le plus beau des habits de Julie.

Qu'elle soit magnifique.

B A B E T.

Ah ! c'est trop de bonté.

L I S E T T E.

Fiez-vous sur mon zèle & ma dextérité.

B A B E T.

Non ; un de vos habits me suffira, Lisette.

Pour un plus haut état le Ciel ne m'a point faite.

C'est bien assez pour moi de monter jusqu'à vous.

L I S E T T E.

Tu ne m'imposes pas par ton petit air doux.

Madame a prononcé , tu seras magnifique.

B A B E T.

Madame , voulez-vous que votre domestique
Egale votre Fille en somptuosité ?

J'aurai sous ses habits un air trop emprunté.

L I S E T T E.

Friponne , tu m'as l'air de les porter mieux qu'elle.

L A M A R Q U I S E.

Cela n'est que trop vrai. Réflexion cruelle !

Ah ! Si ma Fille avoit tes graces , ta douceur ,

Tes nobles sentimens , quel seroit mon bonheur !

Tu me fais voir en tout une Fille accomplie.

Que n'est-elle Babet , & que n'es-tu Julie !

B A B E T.

Je ne mérite pas que vous fassiez ces vœux ?

Pour peu que vous m'aimiez , mon sort est trop heu-
reux.

L A M A R Q U I S E.

Va , je sens que pour toi , je ne sçaurois trop faire.

B A B E T.

Ni moi , pour mériter le bonheur de vous plaire.

L A M A R Q U I S E.

Avec combien d'esprit elle orne sa douceur !

Lifette , emmene-là.

L I S E T T E *la prenant sous le bras.*

Venez mon petit cœur.

S C E N E V I.

L A M A R Q U I S E *seule.*

AH ! Que mal-à propos on m'auroit alarmée !
D'où vient que tout-à-coup cette enfant m'a char-
mée ?

Jamais je n'ai senti de plus tendre penchant.

Eh ! qui pourroit tenir à ce regard touchant.

316 LA FORCE DU NATUREL,
A ce doux son de voix, à ces graces naïves ;
A ces expressions si tendres & si vives ?
Je ne m'étonne plus si votre cœur touché
A cet aimable enfant s'est si-tôt attaché ,
Marquis , votre tendresse est innocente & pure ;
Ou du moins de Babet la vertu me l'assure.
Dût-elle me ravir votre cœur précieux ,
Je vais l'offrir encor plus charmante à vos yeux.

S C E N E V I I .

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *entrant d'un air empressé.*

Vous avez vû Babet , qu'en pensez-vous , Mar-
quise ?

LA MARQUISE.

Ce que vous en pensez. J'en suis vraiment éprise,
Et je crois que je l'aime autant que vous l'aimez.
C'est tout dire en deux mots , Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous me charmez.

Quoi , sérieusement Babet a sçu vous plaire.

LA MARQUISE.

Et peut-on s'empêcher d'aimer son caractère ?
Sa figure , ses tons , ses graces , sa candeur ?

LE MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon ?

LA MARQUISE.

Oui , du fond de mon cœur ;

Et que jamais de vous je ne sois regardée ,
Si jamais on a dit vérité moins fardée.

Je garderai Babet par inclination ,
Et mon goût est conforme à votre intention.

LE MARQUIS.

, Comme elle a l'air très-noble , & qu'elle est jeune
& belle,

Prenez-la près de vous pour votre Demoiselle,
LA MARQUISE.

„ Mais elle ne l'est pas : vous sçavez de quel sang
„ Elle sort.

LE MARQUIS.

„ Le mérite est ce qui fait le rang.
„ Les nobles sentimens , la vertu , la sagesse ,
„ Ce sont-là proprement les titres de Noblesse ;
„ Elle n'est rien sans eux : ce sont ceux de Babet.

LA MARQUISE.

„ Je le sens comme vous ; vous en verrez l'effet ;
Vous n'exigerez rien pour cette fille aimable
Qui ne soit pour mon cœur un soin très agréable.

LE MARQUIS *en souriant.*

En dépit de Lisette , ou je me trompe fort.

LA MARQUISE.

Calmez vous sur cela ; je sçais bien qu'elle a tort.
Vous allez voir , Monsieur , si l'ardeur de vous plaire
Ne sera pas toujours ma principale affaire.
Adieu.

S C E N E V I I I .

LE MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu , de raison , de douceur !
Et que je suis heureux de sentir mon bonheur !

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

G U E R A U L T *seul.*

Voilà , graces au Ciel , mes mesures bien prises ;
 Elles sçauront nous mettre à couvert des surprises ;
 D'ailleurs , chacun me croit amoureux de Babet ,
 Et m'aide en le croyant à cacher mon secret.
 Par-là , Julie & moi , peut-être dans une heure ,
 Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
 Par avance , j'ai sçu me nantir de sa dotte ,
 Et l'amour que je sens n'est pas l'amour d'un sot.
 L'Amour , quoique son feu nous amuse & nous plaise ,
 N'est pas long-tems bien vif , s'il n'est pas à son aise ;
 Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant ,
 L'échaufferont sans cesse , & le rendront constant.
 Mon cœur est enflammé , mais il songe au solide ,
 Et languiroit bien-tôt si ma caisse étoit vuide.
 L'homme sensé , prudent , ne met rien au hazard.
 Mais je veux , pour voiler encor mieux mon départ ,
 Au sujet de Babet interroger Lisette ;
 Demander si Madame en est fort inquiète ,
 Et si sa jalousie a bien fait du fracas.
 Nous nous échaperons pendant tout leur tracas.

* * *

SCÈNE II.

JULIE, GUER'AULT.

JULIE *d'un air empressé & mystérieux***E**H vite un mot.
accourant.

GUER'AULT.

De quoi s'agit-il donc, ma charmante ?

JULIE *lui remettant un écrain.*

Voici des diamans que l'Amour te présente.

Cette provision au Pays étranger

Pourra nous mener loin, car tu sçais ménager.

Moi, haïssant le faste, aimant la vie obscure,

Bornée à nos moyens, je sçaurai, j'en suis sûre,

Te donner tout sujet de ne point regretter

Le poste lucratif que je te fais quitter.

GUER'AULT.

Vous, comptez sur mon cœur & sur mon industrie.

De plus j'ai de l'argent.

JULIE.

Mais au moins, je te prie,

N'emportons que celui qui t'appartient.

GUER'AULT.

Pourquoi ?

L'argent de votre Pere est à vous.

JULIE.

Je le crois.

Mais ton honneur m'est cher, & je veux que mon Pere

N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,

Que mon enlèvement avec moi concerté,

Et rien contre l'honneur & la fidélité.

GUER'AULT.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicatesse.

J'allois être fripon par excès de tendresse.

La crainte de vous voir un jour dans le besoin,
 Par dessus le scrupule avoit porté mon soin :
 Mais , plus digne de vous , adoptant vos maximes,
 Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
 Mon Régistre arrêté dès ce soir , fera foi
 Que mon argent comptant est sûrement à moi.
 Je vais remettre en caisse une assez bonne somme ,
 Et rends grace à l'amour qui me laisse honnête
 homme

Mais avec la Fermière êtes-vous bien d'accord ?
 Veut-elle nous cacher ?

J U L I E.

Je n'en sçais rien encor.

Elle est dehors.

G U E' R A U L T.

Tant pis.

J U L I E.

J'attends l'instant propice ,

Pour l'engager sous main à nous rendre service ,
 Et je compte sur elle.

G U E' R A U L T.

On vient , séparons-nous ;

Je vais continuer mon Rôle de jaloux ,
 Et voici justement la femelle maligne
 Que j'avois mise en œuvre. Elle sourit ! Bon signe.

S C E N E I I I.

L I S E T T E , G U E' R A U L T.

V L I S E T T E *à part.*

Oici notre Amoureux. Comme il va soupirer !
 Je veux me délecter à le désespérer.

G U E' R A U L T.

Bon jour. Voudriez vous me mener chez Madame ?

L I S E T T E.

Cela ne se peut pas. Qu'y cherchez-vous?

G U E' R A U L T.

Ma femme!

L I S E T T E.

Votre femme! Etes-vous marié?

G U E' R A U L T.

Peu s'en faut.

Et Madame, je crois, achevera bien-tôt.

L I S E T T E.

Elle a parlé pour vous.

G U E' R A U L T.

Bon. Je conclus, Lisette,

Que l'affaire est finie.

L I S E T T E.

Oui, votre affaire est faite.

G U E' R A U L T.

Tout de bon?

L I S E T T E.

Sans retour, on vous défend tout net,

Une fois pour toujours, de songer à Babet.

G U E' R A U L T.

Que me dites-vous-là?

L I S E T T E.

La chose la plus sûre

Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure?

Vous n'avez qu'à parler.

G U E' R A U L T.

Mais, Madame, je crois,

En est au desespoir.

L I S E T T E.

Elle? pas plus que moi.

Ai-je l'air affligé?

G U E' R A U L T.

Pas beaucoup.

L I S E T T E.

Ma Maîtresse.

Ne l'a pas davantage. Elle chérit, caresse,
Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez tâché de lui rendre odieux.

G U E' R A U L T.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouse ?

L I S E T T E.

Un esprit de travers assez souvent se bloufe :
Or, on vous croit l'esprit de cette trempe-là.
Voyez donc ce qu'on peut conclure de cela.

G U E' R A U L T.

Mon esprit est fort droit.

L I S E T T E.

Nous le croyons très-gauche.

G U E' R A U L T.

Je ne vous ai tracé qu'une légère ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous sçaviez. . . .

L I S E T T E.

Chanson.

Ira t'on se broûiller sur un petit soupçon ?
Mais un fait très-constant , que je tiens de Madame ,
C'est que jamais Babet ne sera votre femme :
Sur cet article-là , tout le monde est d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort ,
Pour éteindre au plutôt le feu qui vous dévore ;
Car , quoique je vous aime , & que je vous honore ,
Je vous dirai trois mots dont il vous souviendra :
C'est qu'en cas de rechûte , on vous relevera.

G U E' R A U L T.

La phrase est équivoque.

L I S E T T E.

Oh ! Vous allez m'entendre.

Par ordre très-exprès je viens de vous défendre
De rechercher Babet : mais si vous persistez ,
Monsieur sçaura les faits que vous m'avez contez ,
Afin que vos rapports reçoivent leur salaire.
Monsieur m'entend-il mieux ?

C O M E D I E.
G U E' R A U L T.

323

Oui; cette phrase est claire.

Quand on parle si bien, j'entends à demi mot.

L I S E T T E.

Votre esprit se redresse.

G U E' R A U L T à part.

On me prend pour un sot;

Mais ils verront bien-tôt que si j'en ai la mine,

Je n'en ai pas le jeu.

L I S E T T E à part.

Le pauvre homme rumine,

Cela me divertit.

G U E' R A U L T à part.

Je ris de son erreur.

L I S E T T E.

Vous voilà bien fâché.

G U E' R A U L T feignant de pleurer.

Vous me percez le cœur.

L I S E T T E feignant de s'attendrir.

Hélas ! me chargez-vous de deux mots de réponse ?

G U E' R A U L T sanglottant.

Dites donc qu'à Babet pour jamais je ren once.

L I S E T T E feignant de pleurer encore plus fort.

Vous me faites pitié.

G U E' R A U L T.

Le bon cœur ! je m'en vais

Tâcher de réparer la perte que je fais.

L I S E T T E.

Cela vous est facile avec tant de mérite.

G U E' R A U L T.

(A part.)

Vous pensez juste, au moins. Au fond, l'affront m'irrite.

Allons trouver Julie, & suivons notre plan.

L I S E T T E lui faisant une profonde révérence.

Monseigneur, votre servante.

S C E N E I V.

L I S E T T E *seule.*

LE fat ! je lui devois cette petite scène.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine.
Il ne m'a jamais dit un seul mot de douceur,
Et veut être traité comme un petit Seigneur.
Je déteste les gens qui s'en font trop accroire,
Et me fais un plaisir de rabattre leur gloire.

S C E N E V.

L E M A R Q U I S , L I S E T T E.

G L E M A R Q U I S.
Uérault, ne sort-il pas d'avec vous ?

L I S E T T E.

Justement.

Et je viens de lui faire un fâcheux compliment.

L E M A R Q U I S.

Sur quoi donc ?

L I S E T T E.

Sur Babet. Madame lui fait dire

Qu'il peut porter ailleurs son douloureux martyre,

Que vous mettez obstacle à ses prétentions,

Et qu'elle se soumet à vos intentions.

L E M A R Q U I S.

En est-il bien fâché ?

L I S E T T E *d'un air gai.*

Cela le désespère,

Il en perdra l'esprit.

L E M A R Q U I S.

Je n'y sçaurois que faire.

Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

L I S E T T E *en riant.*

Le dépit le suffoque, il n'en reviendra point.

L E M A R Q U I S.

Cela vous réjouit?

L I S E T T E.

Je n'en suis pas fâchée.

Et comme je vous suis vivement attachée,

J'aime bien mieux vous voir heureux & satisfait,

Que si vous vous forciez à lui céder Babet.

L E M A R Q U I S *prenant son sérieux.*

A la lui céder! Moi? Que voulez-vous me dire?

L I S E T T E.

Madame vous devine, elle n'en fait que rire,

Et moi, j'en ris aussi, comme vous jugez bien.

Aimez tout à votre aise, on ne vous dira rien.

Même en cas de besoin... fidèle Confidente...

Je pourrai vous prouver.

L E M A R Q U I S.

Sortez, impertinente.

Vous voulez me fonder; & je vous vois venir.

Sur le champ mon courroux devoit vous en punir.

Je veux bien ménager votre bonne Maîtresse;

Je sens, je vois pour vous jusqu'où va sa foiblesse;

Mais n'y revenez plus, ou vous pourrez sentir

Qu'on ne se joue à moi que pour s'en repentir.

L I S E T T E *à part.*

Ma pénétration échauffe sa cervelle;

Je vais faire ma paix en lui montrant sa Belle.

S C E N E V I.

LE MARQUIS *seul.*

JE n'ai vû de mes jours un si méchant esprit.
 La Marquise le sçait , & rien ne la guérit
 De sa prévention pour cette créature ,
 Que la paix , l'union mettent à la torture.
 Peut-elle lui passer un semblable défaut ?
 Mais au fond , j'ai pitié de ce pauvre Guérault.
 Si contre lui Babet étoit moins prévenuë ,
 Je n'arrêteroï plus une affaire concluë.
 Ne ferois-je pas mieux de les raccommo-der ?
 Qu'on apelle Guérault. Oui , je m'en vais l'aider
 A devenir heureux si Babet veut m'en croire ,
 Mais voici mon Cousin. Il a l'humeur bien noire ,
 Ce me semble.

S C E N E V I I.

LE COMTE, LE MARQUIS.

G LE COMTE *à part.*

Grand Dieu , que je suis étonné !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous , mon Cousin ? Vous êtes consterné !

LE COMTE *à part.*

Je n'ose ni parler , ni garder le silence.
 De ses fougueux transports je crains la violence.

(Haut.)

Promettez-moi , Marquis , & faites-moi serment ,
 Que vous triompherez du premier mouvement.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce préambule ?

C O M E D I E.

327

L E C O M T E.

Il est trop nécessaire.

Je vais vous révéler une cruelle affaire.

L E M A R Q U I S *d'un air ému.*

Et de quoi s'agit-il ?

L E C O M T E.

Je suis désespéré.

Jusques à ce moment vous avez ignoré ;

Et que n'est-il permis de vous cacher encore

Un secret qui m'effraye , & qui vous deshonoré ?

Mais il faut y mettre ordre , & vous mettre en-état ,

De prévenir ici le plus fâcheux éclat.

M'écouter de sang froid , ce seroit un prodige.

Marquis , sur votre honneur , jurez-moi , je l'exige ,

Que bien loin d'écouter un violent transport ,

Vous ferez sur vous même un généreux effort ,

Afin d'aprofondir , sans éclat , un mystère

Qui demande le calme , & la bonté d'un Pere.

L E M A R Q U I S.

D'un Pere ! Se peut-il ? . . .

L E C O M T E.

Deja tant de chaleur ?

L E M A R Q U I S.

Non. Je vous donne ici ma parole d'honneur ;

Que je soumettrai tout aux loix de la prudence.

Qu'allez-vous donc m'apprendre ?

L E C O M T E.

Un fait sans vraisemblance ;

Et qui n'est que trop vrai.

L E M A R Q U I S.

Parlez donc au plutôt.

L E C O M T E.

L'indiscrette Julie idolâtre Guérault.

L E M A R Q U I S.

Guérault ?

L E C O M T E.

Et ce qui doit vous étonner encore,

328 LA FORCE DU NATUREL ,
C'est qu'il est très certain qu'en secret il l'adore ;
Et que cet insolent ne feint d'aimer Babet ,
Qu'afin de vous cacher son horrible projet ,
Il veut deshonorer votre illustre famille ,
En enlevant d'ici dès ce soir votre fille.

LE MARQUIS *furieux*.
Mon Intendant former un semblable dessein
Le perfide à l'instant va périr de ma main.

LE COMTE *l'arrêtant*.
Eh quoi ! Vous oubliez déjà votre parole ?

LE MARQUIS *d'un sang froid étouffé*.
J'ai tort. A mon serment ma colère s'immole.
Comment est-on instruit de ce complot affreux ?

LE COMTE.
Tantôt, dans le jardin, ils conféroient tous deux ;
La jeune Louison, Suivante de Julie ,
Qui déjà soupçonnoit leur étrange folie ,
Derrière le berceau se glissant en secret ,
A, sans en perdre un mot, entendu leur projet ;
Et comme je rentrois, m'a conté cette histoire ,
Que pendant très-long-tems j'ai refusé de croire ;
Mais elle m'a si bien détaillé son recit ,
Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.
Julie est résolue, & Guérault craint & tremble.
Ils attendent la nuit pour s'évader ensemble ;
Lui, cousu, chargé dor : elle, de ses bijoux.
Ils vont directement, en sortant de chez vous ,
Jusqu'auprès d'Oronville, où chez votre Fermière
Ils se tiendront cachez cette semaine entière,
Comptant se mettre ensuite à l'abri du danger ,
En se sauvant tous deux en Pais étranger.
Voilà ce que j'ai sçu par cette jeune fille.

LE MARQUIS.
Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille ,
Sur-tout à la Marquise, un complot aussi noir
Qui pourroit lui causer un affreux desespoir.
Comte, reposez-vous sur ma sage conduite ;

Je vais agir sous main pour prévenir leur fuite ,
Après quoi , je prendrai mon Intendant à part ,
Pour le féliciter sur son prochain départ ,
Le tout sans nul éclat , je vous le jure encore.
Ami , ne craignez plus que je vous deshonore
En pressant un Hymen que nous avons conclu.
Vous aurez tous mes biens , c'est un point résolu ;
Mais comptez que Julie au Couvent transportée ,
Y finira ses jours fille , & deshéritée.

L A C O M T E.

Marquis , si vous avez pour moi quelque amitié ,
De cette infortunée ayez quelque pitié.

L E M A R Q U I S.

Je calme mes transports , c'est ce que je puis faire.
Deformais je suis Juge , & je ne suis plus Pere.

S C E N E V I I I.

L I S E T T E , L E M A R Q U I S ,
L E C O M T E.

L E M A R Q U I S à *Lisette* , d'un ton brusque.

Q U e voulez vous ?

L I S E T T E.

Monsieur , je venois pour sçavoir
Si vous étiez ici. Je veux vous faire voir
La charmante Babet dans sa riche parure.
Vous serez enchanté de sa noble figure.

L E M A R Q U I S brusquement.

Nous verrons. De ce pas , allez dire à Guérauld
Que je veux lui parler , & qu'il vienne au plutôt.

L I S E T T E.

Monsieur , il est sorti ; mais il a dit au Suisse.
Qu'il alloit revenir.

LA FORCE DU NATUREL,
LE MARQUIS.

Eh bien, qu'on l'avertisse,
Dès qu'il sera rentré, que j'ai besoin de lui.

L I S E T T E.

Il n'a fait que sortir & rentrer aujourd'hui.

LE MARQUIS *regardant le Comte.*
Fort bien.

L I S E T T E.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire.

LE MARQUIS *d'un ton sévère.*
Que fait ma Fille ?

L I S E T T E.

Elle est chez Madame sa Mere.

LE MARQUIS *au Comte, à part.*

Je ne veux point la voir. Son aspect odieux
Exciteroit en moi des transports furieux.

A son lâche projet mon cœur est insensible,
Qu'un effort de raison me seroit impossible.

(*A Lisette.*)

Dites à Louison, sans perdre un seul moment,
Qu'elle vienne au plutôt dans mon appartement,
Que je l'y vais attendre.

L I S E T T E.

Et Babet ?

LE MARQUIS *brusquement.*

Partez vite.

Comte, pour un moment, il faut que je vous quitte,
Vous sçavez trop pourquoi.

L E C O M T E.

Sans doute, & je vous plains.



 S C E N E I X.

 LE COMTE *seul.*

Puisse-t'il surmonter les transports que je crains.
Mais que vois-je ?

S C E N E X.

 B A B E T *vêtue magnifiquement ,*
 LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Babet! Ah que de nouveaux charmes!
Quoi ! Vous êtes si belle, & vous versez des larmes!

B A B E T.

Oui, je pleure de voir qu'on me déguise ainsi.
C'est se moquer de moi... Mais n'est-il pas ici ?

LE COMTE.

Qui ?

B A B E T.

Monseigneur. Je viens par ordre de Madame
Me presenter à lui.

 LE COMTE *à part.*

La candeur de son ame

Est peinte dans ses tons, dans ses yeux, dans ses traits,
Dans tout ce qu'elle dit. Est il quelques traits
Qu'on puisse comparer à cet air de décence ?
Qu'elle méritoit bien une haute naissance!

 B A B E T *d'un air inquiet.*

Lisette ne vient point ! Elle m'avoit promis
De venir avec moi chez Monsieur le Marquis.

LE COMTE.

Elle va revenir; cessez d'être inquiète.

332 LA FORCE DU NATUREL ;

B A B E T *voulant s'en aller.*

Permettez . . .

L E C O M T E *la retenant.*

Ne peut-on vous parler sans Lisette ;

B A B E T *voulant toujours sortir.*

Je vais trouver ma Mere.

L E C O M T E *la retenant encore.*

Eh ! Vous suis-je suspect ?

Comptez que j'ai pour vous le plus profond respect.

B A B E T.

Vous ne m'en devez point , & c'est ce qui m'allarme.

L E C O M T E.

Votre pudeur m'impose autant qu'elle me charme.

B A B E T.

Puis-je vous imposer étant d'un si bas rang ?

L E C O M T E.

Je vous respecte autant que le plus noble sang.

J'honore , j'aime en vous votre seule personne.

Vous ne répondez rien !

B A B E T.

Ce langage m'étonne.

L E C O M T E.

Pourquoi ?

B A B E T.

Vous oubliez votre rang & le mien.

De grace , terminons un pareil entretien.

L E C O M T E.

Eh quoi , tant de fierté !

B A B E T.

Non , je ne suis pas fière ;

Je songe que je suis fille d'une Fermière.

Devez-vous me parler ? Dois-je vous écouter ?

J'accepte votre estime ; & pour la mériter ,

Monseigneur , je dois vous fuir avec un soin extrême.

L E C O M T E.

Ah , cruelle ! Me fuir parce que je vous aime ?

Car il faut l'avouer , mon cœur brûle pour vous.

B A B E T.

Pour moi ? Vous m'offensez.

L E C O M T E.

Quel injuste courroux !

Mon amour vous offense !

B A B E T.

Un cœur tel que le vôtre.

Doit-il toucher le mien ? Sont-ils faits l'un pour
l'autre ?

Non. Vous m'outrageriez en osant présumer
Que pour gagner mon cœur il suffit de m'aimer.
Il est ambitieux ; mais il est raisonnable ;
Et plus d'égalité vous rendroit plus aimable.

L E C O M T E.

Que je hais maintenant le rang où je suis né !

B A B E T.

Pour une autre que moi vous êtes destiné.

Quoi , Monsieur , vous m'aimez prêt d'épouser Julie ?

Ah ! laissez-moi sortir.

L E C O M T E.

Un mot , je vous supplie :

Sçachez que maintenant , je suis maître de moi ,
Le pere de Julie a dégagé ma foi.

B A B E T.

Ah ! Que m'apprenez vous !

L E C O M T E.

Des raisons de famille

Font qu'il ne songe plus à me donner sa Fille ,
Et tous deux de concert & mutuellement
Nous voilà délivrez de notre engagement.
Je puis donc vous aimer sans vous faire une offense.

B A B E T.

Si votre liberté rehaussait ma naissance . . .

L E C O M T E.

Eh bien , m'aimeriez-vous ? Répondez-moi , Babet ;
Laissez-moi m'en flâter , & je suis satisfait.

Pourquoi suposerois-je un bonheur impossible ?

L E C O M T E.

Mais à l'ambition soyez du moins sensible.

Ne souhaitez vous pas un rang plus élevé ?

B A B E T.

Souvent contre mon sort mon cœur s'est soulevé ;

Je l'avoue ; & , s'il faut achever de le dire ,

Pour un plus haut état je le sens qui soupire . . .

Pour lui , plus que jamais . . . il auroit des apas.

L E C O M T E.

Je vous entens , Babet.

B A B E T.

Non , ne m'entendez pas.

L E C O M T E.

Je vous entens , vous dis je , & suis ravi de croire . . .

B A B E T.

Comte , ne croyez rien ; il y va de ma gloire . . .

L E C O M T E.

Ah ! loin de l'offenser . . .

B A B E T.

Ma mere vient , je croi ;

Oui , c'est elle.

S C E N E X I.

MATHURINE , BABET , LE COMTE.

M A T H U R I N E *considérant Babet.*

EH , bon Dieu , mon enfant , est-ce toi ?

B A B E T.

Oui , ma chere Maman , je suis toujours la même ;

Toujours ayant pour vous une tendresse extrême.

M A T H U R I N E.

Oh , je n'en doute point. Que d'enjolivement !

C O M E D I E.

335

Or dessus , or deffous. Comment ? Des diamans !
Ta tête en est farcie ! Oh , qu'alle a bonne grace !
Mais tu ne me dis mot ! Viens donc que je t'embrasse.
M'aimes-tu toujours bien ?

B A B E T.

Je vous l'ai dit , Maman.

M A T H U R I N E.

Par ma foi , Monseigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t'on de nous ? Avec son biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village.
Et puis , à nos dépens , on jâtera , Dieu fait.

L E C O M T E.

Ne vous allarmez point , on garde ici Babet.

M A T H U R I N E.

Ma pauvre fille ! Hélas , qu'eu pitié qu'on me l'ôte !
Tu laisses ta Maman ?

B A B E T.

Mais ce n'est pas ma faute ,
Madame veut m'avoir.

M A T H U R I N E.

Madame t'aime aussi ?

Morgué , que j'ai mal fait de t'amener ici !

L E C O M T E.

Pourquoi donc ?

M A T H U R I N E.

Oh , pourquoi. Cela me perce l'ame ;
Je crains . . . Voici Julie.

B A B E T.

Ah ! je cours chez Madame.
Je recevrais ici de mauvais complimens.

(Elle sort avec le Comte.)



S C E N E X I I
J U L I E , M A T H U R I N E.

J U L I E.
Je voudrais vous parler pendant quelques momens,
Je viens de m'échaper pour vous joindre, Nourrice,
Et pour vous demander un important service.

M A T H U R I N E.
De quoi s'agit-il donc ?

J U L I E.
Du repos de mes jours,
Je ne puis l'assurer que par votre secours.

M A T H U R I N E.
Diantre ! L'affaire est donc de grande conséquence !

J U L I E.
Sans doute. Jurez-moi de garder le silence.

M A T H U R I N E.
Je le jure.

J U L I E.
Un seul mot me perdrait sans retour :

M A T H U R I N E.
Ouais ! N'est-ce point ici quelque intrigue d'amour ?

J U L I E.
Hélas, oui.

M A T H U R I N E.
Comme, oui ? Vous êtes amoureuse ?

J U L I E.
Oui, Nourrice, & sans vous je serai malheureuse.
Mais vous m'aimez toujours.

M A T H U R I N E.
Que trop pour mon repos...
Mais-là, contez-moi donc votre affaire en deux mots.

J U L I E *après avoir un peu rêvé.*
On veut me marier ; vous le sçavez, ma chère.

Et

Et même dès demain, ce qui me désespère.

MATHURINE.

Est-ce un si grand malheur?

JULIE.

Oui, ç'en est un pour moi.

On me donne le Comte, & je le hais.

MATHURINE.

Pourquoi

Vous déplaît-il si fort?

JULIE.

C'est que j'en aime un autre.

Et je crois que mon choix auroit été le vôtre.

C'est un homme d'esprit, d'une charmante humeur...

D'un caractère enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.

Eh qu'en dit votre Pere?

JULIE.

Il n'en sçait rien, ma bonne.

Et je n'ai déclaré mon amour à personne.

MATHURINE.

La rusée! Et cet homme est-il de qualité?

Est-ce un Marquis? Un Duc?

JULIE.

Ei donc.

MATHURINE.

Ma volonté

Est que vous épousiez quelque homme d'importance.

JULIE.

„ Moi, je hais tous les gens d'une haute naissance.

„ Un homme qui me plaît, est un Prince à mes yeux.

„ Le mérite tient lieu des plus nobles ayeux.

„ Enfin, „ Celui que j'aime est un homme ordinaire,

De qui l'unique titre est le don de me plaire.

MATHURINE.

Vous voulez l'épouser?

JULIE.

Oui, Nourrice, si bien...

338 LA FORCE DU NATUREL,
Vous frémissez!

MATHURINE.

Hélas!

JULIE.

Je ne dirai plus rien.

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'histoire.
Je veux sçavoir le reste.

JULIE.

Il n'est pas à ma gloire.

Mais il est sans remède : & , quoique vous disiez...]

MATHURINE.

Morgué , je vais gager qu'ils se sont mariés.

JULIE.

Oui , Nourrice , en secret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage!

Et je ne ferons pas casser ce mariage ?

Morguienne , il le fera. Je vais voir Monseigneur.

JULIE l'arrêtant.

Vous voulez donc ma mort ?

MATHURINE.

Sa mort ! A me fait peur!

JULIE.

Si vous me trahissez....

MATHURINE.

Hé bien ?

JULIE.

Je suis perdue!

MATHURINE.

La çarvelle me tourne , & je suis confondue.

JULIE.

Ayez pitié de moi , j'embrasse vos genoux ;

Et souffrez que ce soir nous nous sauvions chez vous!

MATHURINE.

Chez moi , bon Dieu!

JULIE.

Comptez sur ma reconnoissance.

Nous avons des bijoux , de l'or en abondance ;
 Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.
 (*Matburine tire son mouchoir.*)

Nourrice , qu'avez-vous ?

MATHURINE.

Leve-toi.

JULIE.

Vous pleurez !

MATHURINE.

Ce n'est pas sans raison que je suis en détresse.

J'ai perdu tout le fruit de ma folle tendresse.

Mais quel est ce mari ? Dis le moi maintenant.

JULIE *d'un air timide & embarrassé.*

Vous connoissez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'est un impertinent.

JULIE *d'un ton fier & sec.*

Nourrice , parlez mieux ; c'est un fort galant homme !

MATHURINE.

Comment ? Ce biau mari , c'est Guérault qu'il se
 nomme ?

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah , le fripon ! Il recherchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement secret

Qui me rend son Epouse.

MATHURINE.

Oh , la dévargondée !

Qu'alle a fait un biau tour ! Qu'a m'a biau secondée !

A quoi sert la bonté de notre bon Seigneur ,

Pour une écarvellé , & pour un mauvais cœur ?

JULIE *fièrement.*

Mais vous vous oubliez.

Indigne ! Je m'oublie !

Il faut être Babet , quand on n'est pas Julie.
Va , Babet tu veux être , & Babet tu seras.

JULIE.

Je ne vous entends point.

MATHURINE.

Bien-tôt tu m'entendras.

Mon Maître t'a placée en sa noble famille ,
Mais il ne sçavoit pas . . . qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi , votre fille ?

MATHURINE.

Oui. Celle qu'il croit Babet ,

Est son enfant.

JULIE *d'un air joyeux.*

Ah, Ciel !

MATHURINE.

Et je meurs de regret

D'avoir trahi pour toi mon maître & ma Maîtresse ;
Et puisque tu n'as pas pû mériter leur tendresse ;
Ton lâche engagement les auroit diffamés.
Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec transport.*

Ah ! Que vous me charmez !

MATHURINE.

Tu veux être la mienne ?

JULIE.

Au plutôt.

MATHURINE.

Ame basse !

JULIE.

Prouvez que je le suis , & vous me ferez grace.

MATHURINE *parlant vite.*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que Monseigneur
Dans les Païs lointains étoit Ambassadeur ,
Sa femme l'alli joindre & me laissi Julie

Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie ,
 Il me vint dans l'esprit de changer nos enfans.
 J'alli porter sa fille à l'un de mes parens ,
 Pour qu'il la fît nourrir, croyant qu'a fût la mienne.
 Madame , à son retour te reçut pour la sienne ,
 Prit soin de t'élever , puis te mit au Couvent ,
 Où défunt mon mari t'alloit voir si souvent ,
 Car il s'aperçut bien que je t'avois changée.
 Il voulut me trahir , mais je fis l'enragée ,
 Et le menaci tant qu'il gardit le secret ,
 Et que le pauvre sot en est mort de regret.
 Hé bien , es-tu contente ?

J U L I E.

Enchantée.

M A T H U R I N E.

A parliste !

Quoi, tu te réjouis quand tu dois être triste ?

J U L I E.

Ce qui doit m'affliger , fait ma félicité.

M A T H U R I N E.

Devenir Payfanne ! O quelle lâcheté !

J U L I E.

Je faisois chez les Grands une sotte figure ,
 Ma mere. On tâche en vain de changer la nature.
 Reprenez votre fille.

M A T H U R I N E.

Ah ! que proposes-tu !

J U L I E.

Je n'ai pas le cœur haut , mais j'ai de la vertu.
 Je veux rendre Babet à son pere , à sa mere.

M A T H U R I N E.

Mais tu me perdras , moi , si tu dis le mystere.

J U L I E.

Ne vous effrayez point ; je m'y prendrai si bien ,
 Que je leur dirai tout sans que vous risquiez rien.

M A T H U R I N E.

Hé bien , fais , mon enfant. Au fonds , tu me soulages !

342 LA FORCE DU NATUREL,
Je sentoîs dans mon cœur de grands remu-ménages :
Mais tu me fais piqué.

J U L I E.

C'est sans nulle raison.

J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maison,
Libre, aimant mon Mari, ma véritable Mere,
Que dans ce riche Hôtel où je suis étrangere.

Fin du quatrième Acte.



 A C T E V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule en habit de Payfanne.*

ENfin j'ai pris le nom & l'habit de Babet.
 Monseigneur le Marquis va sçavoir le secret ;
 Et par-là , j'obtiens le pardon de ma Mere.
 Ah ! qu'il sera ravi de n'être plus mon Pere !
 Mais je veux devant lui me réjoûir aussi ,
 De n'être plus sa Fille , & de sortir d'ici.
 Fades brimborions , ridicule parure ,
 Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure ;
 Je n'aurai plus besoin de termes éloquens ,
 Et mes discours naïfs ne seront plus choquans ;
 Dans mon vrai naturel je suis déjà rentrée ,
 Et c'est de lui tout seul que je serai parée.
 Adieu tous les grands airs , adieu monde poli ,
 Qui vouloit me forcer à prendre un nouveau pli ,
 D'un Bourgeois tout uni je vais être la Femme ,
 Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame ,
 Personnage brillant que mon cœur ingénu ,
 Et mon goût trop rustique auroient mal soutenu.
 Etre ce que l'on est , jamais ne se contraindre ,
 C'est la seule grandeur où je brulois d'atteindre ;
 M'y voilà parvenue. Ah ! pauvre vérité !
 On te prend pour rudesse & pour grossièreté ,
 Tu me rendois maussade , allons donc au Village ,
 Où l'on n'a pas encore oublié ton langage.
 Je ne vois point Guérault ! où puis-je le trouver ?
 Il ne sçait point encor ce qui vient d'arriver ,

344 LA FORCE DU NATUREL,
Et prépare en tremblant notre fuite secrète.
Mais loin qu'aucun péril trouble notre retraite,
Nous partirons sans crainte & sans témérité,
Criant à haute voix : vive la liberté.

S C E N E I I.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.
J E vous cherchois par-tout : est-ce vous ?
JULIE.

Oui, moi-même.

LISETTE.
Et pourquoi cet habit ?

JULIE.

C'est parce que je l'aime.

LISETTE.
Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui, je l'ai. Viens au fait.

Que veux-tu ?

LISETTE.

Vous sçauvez que l'Oncle de Babet
Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

LISETTE.

De quelle affaire

S'agit-il donc ?

JULIE.

Bien tôt tu sçauras le mystère.

LISETTE.

Vous suivrai-je ?

JULIE.

Non, non, reste ici.

Par ma foi,
Je ne sçais que penser de tout ce que je vois.
(*Julie sort.*)

S C E N E I I I.

LE MARQUIS, LISETTE.

P L I S E T T E.
L I S E T T E.
Permettez un moment que je vous entretienne.
L E M A R Q U I S.
Si Guérault est rentré, va lui dire qu'il vienne.

S C E N E I V.

LE MARQUIS *seul.*

P Our calmer mes transports, je fais ce que je puis,
J'ai peine à retenir la fureur où je suis;
Fille indigne de nous ! oprobre de ta race !
J'ai perdu mes deux Fils, tu combles ma disgrâce :
Le Comte, vainement ne s'est point allarmé,
Ton forfait odieux n'est que trop confirmé.
Mais Guérault ne vient point. Eh, de quel front le
traître
Osera-t'il encore envisager son maître ?
Pourrai-je balancer à lui percer le cœur ?
J'y sens mon bras tout prêt. Ciel ! retiens ma fureur.
Tu vois jusqu'où m'emporte une douleur extrême ;
Daigne en ce triste instant me sauver de moi-même :
Mais quelqu'un vient, je pense. A la fin le voici.

S C E N E V.

LE MARQUIS, GUÉRAULT.

LE MARQUIS à Guéault qui se tient à la porte.

ENtrez.GUÉRAULT *aprobant pas à pas.**(A part.)*

Quel ton il prend ! J'en ai le cœur transi.

Serions-nous découverts ?

LE MARQUIS.

Ah, c'est donc vous, beau Sire !

GUÉRAULT à part.

Je tremble.

LE MARQUIS.

Aprochez donc. J'ai deux mots à vous dire.

Nous avons quelques faits ensemble à discuter.

GUÉRAULT.

Mon Registre est tout prêt, vous plaît-il l'arrêter ?

LE MARQUIS *jettant son Registre en furie.*

Il n'est point question d'arrêter un Registre.

Et je vais vous parler sur un autre chapitre :

Chapitre intéressant, & qui vous surprendra.

GUÉRAULT.

Monsieur, nous traiterons celui qu'il vous plaira.

(Il dit pendant que le Marquis se promene à grands pas.)

Hélas ! la foudre gronde & va crever la nuë !

Fuyons.

LE MARQUIS.

Tout doux, la nuit n'est pas encor venue,

Et vous avez du tems.

GUÉRAULT à part.

Ah ! Quels affreux regards !

LE MARQUIS.

Hé bien , vous partez donc ?

GUEREAULT.

Qui ? Moi , Monsieur , je pars ?

LE MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit , vous allez en campagne ,

Vous menez avec vous une jeune compagne ;

Est-ce assez vous en dire , & m'entendez vous bien ?

GUEREAULT.

J'entends que vous parlez ; mais je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire ?

GUEREAULT.

Monsieur à mes dépens , quelqu'un a voulu rire ,

Et vous a fait de moi quelque mauvais récit.

LE MARQUIS.

Ce qu'on m'a raporté , c'est vous qui l'avez dit.

GUEREAULT.

Où donc ?

LE MARQUIS.

Sous le berceau Louison

GUEREAULT à part.

La coquine !

LE MARQUIS.

Entendoit vos discours ; elle a l'oreille fine ,

Et comme vous voyez , elle a tout entendu.

GUEREAULT.

Si son rapport est vrai , je veux être pendu.

LE MARQUIS d'un ton sévère.

Eh bien vous le ferez , si j'ai la patience

D'attendre qu'un Arrêt confirme la Sentence.

GUEREAULT.

Je nie , & je nierai.

LE MARQUIS.

Ah , tu nieras , fripon !

Avoue , ou tu périras ; n'espere aucun pardon.

(Il tire l'épée.)

Je suis mort ! Au secours !

L E M A R Q U I S.

Si quelque cri t'échape ;

Si tu fais un seul pas , scélérat , je te frape.

Quoi ! tu veux te sauver ?

S C E N E V I.

J U L I E , L E M A R Q U I S ,
G U E' R A U L T.

J U L I E *accourt & retient le bras du Marquis.*

HElas , que faites-vous ?

Voudriez-vous , Monsieur , poignarder mon Epoux ?

L E M A R Q U I S.

Ton Epoux ? M'aborder avec cette impudence !

Dans cet habit !

J U L I E *le tenant toujours.*

Il est conforme à ma naissance.

(*Mathurine paroit à la porte.*)

L E M A R Q U I S.

Infâme. Il est conforme à ton lâche dessein.

Un serment indiscret veut retenir ma main :

Mais ton sang va laver l'honneur de ma famille.

(*Il se dégage de Julie & veut la fraper.*)

G U E' R A U L T *je jette sur lui , le retient
& dit à Julie.*

Fuyez.



SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, GUE'RAULT,
MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

EH, Monseigneur, ne tuez pas ma fille.
LE MARQUIS.

Ta fille!

MATHURINE.

Oui, Monseigneur, ayez pitié de nous;
Epargnez mon enfant, elle n'est plus à vous.

LE MARQUIS.

Se pourroit-il, ô Ciel...

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Lisez cette écriture,

Et vous en serez sûr.

LA MARQUISE *après avoir ouvert la Lettre
que Julie lui présente.*

Ah! ... C'est la signature

De défunt mon Fermier; quel mystère est-ce-là?

GUE'RAULT *jettant les yeux sur la Lettre.*
En effet, je connois cette écriture-là?

JULIE *au Marquis.*

C'est à moi qu'on écrit cette importante lettre,
Mon Oncle, en ce moment, vient de me la remettre,
Je l'ai luë avec joye, & j'ai couru d'abord
Pour mettre sous vos yeux ce fidèle rapport.

LE MARQUIS *lisant avec emotion.*

A MADEMOISELLE JULIE D'ORONVILLE.

*Votre Oncle vous dira que vous êtes ma fille.
Ne souffrez plus qu'on trompe une illustre famille,*

350 LA FORCE DU NATUREL,

Car Babet est Julie , & vous êtes Babet.

Je meurs , & le remords m'arrache ce secret.

Vous-même , à Monseigneur , révélez le mystère ,

Et demandez pardon pour votre pauvre mere.

Dois-je croire , grand Dieu , ce que je lis ici ?

J U L I E.

Mon pere vous l'atteste , & vous écrit aussi ,

Les preuves de ce fait sont jointes à sa lettre ,

Son frere en est chargé. Si vous voulez permettre

Qu'il se presente à vous , il vous les remettra.

Ma mere est en presence & vous confirmera . . .

M A T H U R I N E pleurant.

Oui , oui , voici ma fille , & Babet est la vôtre ,

Je reprends celle-ci , vous devez garder l'autre.

L E M A R Q U I S.

O Ciel ! Vit on jamais un tel événement !

Et mon bonheur va-t'il égaler mon tourment ?

Quoi , c'est vous qui venez vous dégrader vous même ?

J U L I E.

En vous rendant heureux , mon bonheur est extrême ;

Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer

A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

L E M A R Q U I S à Julie.

Ta générosité redouble ma surprise.

Se peut-il qu'à ton sort tu sois si tôt soumise ?

Tu te perds de sang froid en faisant mon bonheur !

Je veux par mes bienfaits réparer . . .

J U L I E.

Monseigneur ,

Pardonnez à ma mere , & je suis trop heureuse.

L E M A R Q U I S.

Je ne te croyois pas l'ame si vertueuse ;

Tu me fais ma leçon , & je t'en dois l'effet.

La grace de ta mere est le moindre bienfait

Que tu doives att endre.

J U L I E.

Il me suffit. Ma mere ,

Jetez-vous à ses pieds.

LE MARQUIS à *Mathurine*.

Eh, levez-vous.

MATHURINE à genoux.

J'espère

Que vous oublierez.

LE MARQUIS.

Oui.

MATHURINE.

Hélas ! mon bon Seigneur,

Si je vous ai trompé, c'est que j'ai trop bon cœur.

GUE'RAULT à *Mathurine*.

Votre bon cœur m'a fait une affaire cruelle.

LE MARQUIS.

Excusez les fureurs d'une douleur mortelle.

J'en rougis à vos yeux.

GUE'RAULT.

Moi, de plus de six mois

Je n'en serai remis.

LE MARQUIS.

Vous convenez, je crois,

Que vous faisiez tous deux une horrible folie.

Venez. Courons chercher ma nouvelle Julie.

A son nouvel état je veux la préparer,

Et suis impatient de le lui déclarer.

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, JULIE, MATHURINE,
GUE'RAULT, BABET.

B A B E T accourant d'un air effaré.

A H ! Monseigneur, de grace, embrassez ma dé-
fense,

Où je vais essuyer la plus cruelle offense.

31 LA FORCE DU NATUREL ;
LE MARQUIS.

De qui donc ?

B A B E T *courant à Matburine.*

Ah, voici ma mere heureusement.

Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

M A T H U R I N E.

Eh, pourquoi, mon enfant ?

B A B E T.

Pourquoi ? Monsieur le Comte
Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

L E M A R Q U I S.

Eh, comment, s'il vous plaît ?

B A B E T.

Il prétend m'épouser ;

Et ne se borne pas à me le proposer ;
Parce que je résiste à son dessein bizarre ,
Il semble maintenant que son esprit s'égaré ,
Ses transports vont plus loin qu'on ne peut le penser ,
Et d'un enlèvement il m'ose menacer.

L E M A R Q U I S *en souriant.*

D'un enlèvement ?

B A B E T.

Oui. Ciel ! Je vous vois sourire !

Et vous aussi, je crois.

M A T H U R I N E.

Eh, ce qu'on va te dire

Te fera rire aussi.

B A B E T.

Moi, ma mere ?

M A T H U R I N E.

Oui, mon cœur.

Viens. De toute ta force embrasse Monseigneur.

L E M A R Q U I S *l'embrassant.*

Chère enfant, qu'en vos bras mon transport se déploie,
Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS, PRECEDENS,
LA MARQUISE, LE COMTE.

LE MARQUIS.

M On cher Comte, est il vrai que vous aimez
Babet ?

LE COMTE.

Je l'aime éperdument.

LE MARQUIS.

Mon bonheur est parfait.

Malgré vous, vous ferez revivre ma famille ;
En épousant Babet, vous épousez ma fille.

LE COMTE.

Sa fille !

LA MARQUISE.

Juste Ciel !

BABET.

Aurois-je ce bonheur ?

LE MARQUIS.

Oui, oui, ma chère enfant ; il vous faisoit l'honneur
De s'abaisser pour vous. Votre illustre naissance
Vous rend digne à present d'une illustre alliance.

BABET.

J'ose encore en douter.

LE MARQUIS.

C'est sans aucun sujet,

Car vous êtes Julie.

JULIE *d'un air riant, paroissant tout-à-coup.*

Et moi, je suis Babet.

LA MARQUISE.

Vous, Babet ! Vous, ma fille ! Ah, cela peut-il être ?

JULIE.

Madame, à cet habit vous pouvez me connoître :

354 LA FORCE DU NATUREL ;
C'est celui de Babet , par conséquent le mien.
Je vous appartenois , je ne vous suis plus rien.
Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mere ;
(*En montrant Mathurine.*)

Voici la véritable.

LA MARQUISE.

Eh qui ?

JULIE.

Votre Fermière.

LA MARQUISE.

Quoi , Babet est ma fille ! Ah , puis-je le penser !

LE MARQUIS.

Sans doute , & vous voyez que je puis l'embrasser.

MATHURINE à la Marquise.

Pour vous dire le fin de ma friponnerie...

LE MARQUIS.

Passons sur son recit. Voici notre Julie ,
Que le Ciel équitable a remise en nos mains.
De ce que je vous dis , j'ai des garans certains.
Ainsi n'en doutez point. Elle embrassoit son pere ;
Et je vous la remets pour embrasser sa mere.

LE COMTE.

Consentez-vous , Madame , à ma félicité ?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

JULIE à Babet.

Je vous cède mon rôle , & vais jouer le vôtre.
Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une & l'autre :
Avant que le mystère eût été révélé ,
Le naturel en nous avoit déjà parlé.

LE MARQUIS à Julie.

Babet , votre courage aussi rare qu'insigne ,
Vous fait perdre un beau rang , mais il vous en rend
digne.

A votre procédé je sçais ce que je dois ,
Et vous serez ma fille une seconde fois.

LA MARQUISE.

Et moi, je veux toujours lui tenir lieu de mere.

JULIE.

Vous me comblez tous deux.

LE MARQUIS à Julie.

Guérault a sçu vous plaire,

Etes-vous mariez ? Le fait est-il certain ?

GUE'RAULT.

Le mariage est sûr, quoiqu'un peu clandestin.

LA MARQUISE.

Ils se sont mariez ?

LE MARQUIS.

Oui : Babet est sa femme.

LA MARQUISE.

Qu'entens-je !

GUE'RAULT.

Et maintenant Monsieur vaut bien Madame.

LE MARQUIS.

Jouissez avec nous de ce bienheureux jour,

Et laissons triompher la nature & l'amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.



L E

JEUNE-HOMME

A L'ÉPREUVE,

COMEDIE

EN PROSE, & EN CINQ ACTES.

A C T E U R S.

GERONTE.

LISIMON, ancien & intime Ami de *Géronte*.

LEANDRE, Fils de *Géronte*.

ISABELLE.

LISETTE, Femme-de-Chambre d'*Isabelle*.

PASQUIN, Valet-de-Chambre de *Léandre*.

DORIMON, Ami de *Léandre*.

LA FLEUR, Laquais de *Léandre*.

UN PORTEUR.

La Scène est chez Geronite.



LE
JEUNE-HOMME
A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.



UI, Monsieur, je vous le répète : le plus sûr moyen de rendre votre fils plus sage, c'est de le marier au plutôt.

GERONTE.

Plongé dans le libertinage, accablé de dettes, & décrié par-tout, où trouveroit-il une femme ? Est-il une personne assez hardie pour oser se charger de lui ?

PASQUIN.

Le fardeau ne seroit pas si désagréable.

360 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
G E R O N T E.

Je ferois conscience de donner mon fils à la plus misérable créature du monde, quand même il pourroit espérer de moi la fortune la plus brillante.

P A S Q U I N.

Vous êtes furieusement en colère contre lui!

G E R O N T E.

Ai-je tort, à ton avis? Ce qui me fâche le plus, c'est que sa conduite le rend indigne d'épouser une fille charmante que je lui destinois, & qui, par son mérite, sa douceur & sa vertu, l'auroit rendu le plus heureux de tous les hommes.

P A S Q U I N.

C'est Isabelle, aparemment, que vous lui destiniez? Je la reconnois à ce portrait.

G E R O N T E.

Elle-même Je l'aime & l'estime trop pour faire son malheur. Le misérable! Je ne veux plus le voir. Qu'il se garde bien de se presenter devant moi.

P A S Q U I N.

Mais, après tout, Monsieur, pourquoi tant crier? Monsieur votre Fils est-il fait autrement que la plupart des gens de son âge?

G E R O N T E.

Et c'est parce qu'il leur ressemble, qu'il est le fleau de mes vieux jours.

P A S Q U I N.

Vous prenez trop à cœur de légères escapades.

G E R O N T E.

De légères escapades! Un traître qui me ruine!

P A S Q U I N.

Bon! Qui vous ruine! Laissez-moi puiser dans votre coffre-fort & dans vos porte-feuilles, j'y trouverai de bonnes ressources pour mon Maître.

G E R O N T E.

Tu serois bien attrapé! Tu ne trouverois que des sacs vuides dans mon coffre, & que de vieilles poésies dans mon porte-feuille.

PASQUIN.

P A S Q U I N.

Des Poësies ! Si c'est-là le reste de votre fortune, vous êtes ruiné, j'en tombe d'accord. Mais, Monsieur, mettez la main sur la conscience; est-ce que vous n'avez point d'espèces mieux sonnantes ?

G E R O N T E.

Non. Je me suis abîmé pour mon fils ; je l'ai fait élever comme un prince, ce qui m'a coûté d'énormes dépenses : & depuis six ans qu'il est dans le grand monde, au lieu d'y faire valoir cette éducation brillante, il n'y a cherché que ce qui la rend inutile. Il fait tout ce qu'il dévroit ignorer, & il a oublié tout ce qu'il dévroit sçavoir.

P A S Q U I N.

Voulez-vous qu'il fût sage au milieu des fous ? Il a suivi la mode ; est-ce une si grande faute ? S'il ne se souvient plus des leçons de ses maîtres, il pratique celles de ses camarades avec une aisance & une grace merveilleuse.

G E R O N T E.

Passé qu'il soit ignorant ; mais devoit-il donner dans le vice ?

P A S Q U I N.

Monsieur, c'est le bon air. Tout jeune homme qui paroît sage, est un franc ridicule.

G E R O N T E.

Voilà donc votre morale, Monsieur Pasquin ?

P A S Q U I N.

Non pas ; mais c'est la sienne.

G E R O N T E.

Ei tu vois où cette morale l'a conduit ; il n'a plus ni bien, ni crédit, ni santé.

P A S Q U I N.

Oh ! Pour de la santé, il en a encore plus qu'il n'en faut pour achever de manger ce qui vous reste.

G E R O N T E.

Si ce qui lui reste de santé ne suffit que pour cela,

362 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
je te le garantis bien près de sa fin.

P A S Q U I N.

Vous voulez qu'on vous croye ruiné, & vous faites bien; mais, pour moi, je n'en crois rien, je vous en avertis.

G E R O N T E.

Tu verras, coquin, tu verras si je payerai désormais ses dettes. Depuis que je lui ai défendu de me voir, il s'est avisé quelquefois de m'écrire; mais je ne ferai plus la dupe de ses lettres; elles me touchoient. Je le remettois en fonds; dès qu'il y étoit, il ne m'écrivoit plus; & souvent j'étois des mois entiers sans avoir ni vent ni nouvelles de lui.

P A S Q U I N.

C'est qu'il avoit des affaires. Un jeune homme qui a de l'argent, est furieusement occupé.

G E R O N T E.

Oui, c'est du tems & de l'argent bien employés; Mais, désormais, qu'il s'occupe comme il voudra, je l'abandonne à sa perversité.

P A S Q U I N.

Perversité! Ah! Monsieur, ménagez un peu les termes. Peut-on qualifier ainsi des fougues de jeunesse? Car ce n'est que cela, tout au plus.

G E R O N T E.

Tais toi. Tu as beau faire l'orateur, je sçais ce qu'il m'en coûte, & à quoi m'en tenir.

P A S Q U I N.

Un peu de sang froid, je vous en prie. Ecoutez encore deux ou trois petits mots.

G E R O N T E.

Que me va dire ce coquin?

P A S Q U I N.

Coquin tant qu'il vous plaira; mais je vous parle raison. Ne faut-il pas que jeunesse se passe? Etiez-vous un Caton à l'âge de votre fils?

Il ne s'agit point de ce que j'étois , il s'agit de ce qu'il est.

PASQUIN.

Hé bien , il est libertin ; ne l'avez-vous pas été ?

GERONTE.

Non , impudent. To ut jeune & tout vif que j'étois autrefois , je ne songeois qu'à gagner du bien.

PASQUIN.

Et il ne songe qu'à le dépenser ; cela est bien plus noble.

GERONTE.

En un mot comme en cent , qu'il ne compte plus sur moi.

PASQUIN.

Bon ! Bon ! Tenez , tout mécontent que vous êtes de lui , je gage que vous l'idolâtrez encore.

GERONTE.

Non , je le hais.... Oh ! Je le hais !... Tu ris , misérable ?

PASQUIN.

Vraiment oui. Je sçai ce que c'est que la haine d'un pere comme vous , pour un fils aussi aimable que le vôtre.

GERONTE.

Au fond , il a du bon ; n'est-il pas vrai ?

PASQUIN.

C'est le meilleur cœur du monde ; sa tendresse pour vous est inconcevable.

GERONTE.

Je l'ai toujours dit ; mais Lisimon n'en veut rien croire , & ne me permet plus depuis quelque tems , d'écouter la tendresse paternelle.

PASQUIN.

Votre Ami est un tyran impitoyable.

GERONTE.

Oui , mais un tyran bien utile : je me suis toujours

364 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
bien trouvé de ses avis. Ecoute, Pasquin, je voudrais
bien te rendre ma confiance, mais tu m'as trompé si
souvent !

P A S Q U I N.

Jamais, quand vous m'avez bien payé.

G E R O N T E.

Fripon !

P A S Q U I N.

Fripon ? Je vous découvre mon caractère ; n'est-ce
pas le procédé d'un honnête homme ?

G E R O N T E.

Est-ce être honnête homme, que de prendre des
deux côtés.

P A S Q U I N.

Si je prends de Monsieur votre fils, c'est pour lui
raporter ce que vous me dites de lui ; si je prends de
vous, c'est pour vous rapporter ce qu'il fait. Le récit
que je lui fais de vos discours, doit le corriger ; l'his-
toire que je vous fais de ses folies, vous fournit les
moyens d'y mettre ordre. Ainsi, de son côté comme
du vôtre, l'argent que je tire est de l'argent bien ga-
gné. Tableau ! j'ai la conscience plus délicate que vous
ne pensez.

G E R O N T E.

Mais, là, de bonne foi, mon garçon, dis-moi,
je te prie, dans quelles dispositions est mon fils pré-
sentement ?

P A S Q U I N.

Si je ne me trompe, il commence à se reconnoi-
tre ; il se lasse d'être toujours harcelé par ses Créanciers
& par ses Maîtresses.

G E R O N T E.

Effectivement, depuis trois ou quatre jours je
m'aperçois qu'il ne sort point d'ici. D'où vient ce
changement ?

P A S Q U I N.

C'est qu'il aime sa liberté.

GERONTE.

Est ce l'aimer, que de ne point sortir ?

PASQUIN.

Vraiment oui, quand on craint de ne pouvoir rentrer.

GERONTE.

Eh ! Qui l'en empêcheroit ?

PASQUIN.

D'honnêtes Messieurs qui l'attendent à la porte ; & qui le suppleroient gracieusement d'aller coucher au Fort-l'Evêque ; ils prendroient même la peine de l'y conduire.

GERONTE.

Comment, morbleu ! s'est-il fait quelque mauvaise affaire ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; il a de cruels ennemis.

GERONTE.

Ah ? Je tremble. Et qui sont-ils ?

PASQUIN.

D'anciens Amis de Monsieur votre Fils, ils sont devenus ses persécuteurs.

GERONTE.

Sçais-tu leurs noms ?

PASQUIN.

Si je les sçais ! comme le mien. Le premier s'appelle Monsieur Courtaut ; le second, Monsieur Doré ; le troisième, Monsieur Croquet ; & le quatrième, Monsieur Tison.

GERONTE.

Quels diables de gens sont-ce-là ? Mon fils étoit leur ami ?

PASQUIN.

Intime. L'un, lui fournissoit du drap ; l'autre, des galons d'or ; celui ci, lui faisoit de beaux habits ; celui-là, lui donnoit de grands repas. Voyez l'inconstance des hommes ! Ils se sont lassés de lui faire des poli-

366 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
telles qui ne produisoient aucun retour ; & ils veulent
le faire enfermer , pour le punir de son ingratitude.

G E R O N T E.

Ah ! J'entends. Il a quatre Sentences par corps.

P A S Q U I N.

C'est la vérité.

G E R O N T E.

Et doit-il beaucoup à ces Messieurs-là.

P A S Q U I N.

Bon ! Presque rien. Pour une bagatelle vous les
apaiserez.

G E R O N T E.

Mais , encore , à quoi cela se monte-t'il ?

P A S Q U I N.

A douze ou quinze mille francs , tout au plus.

G E R O N T E.

Comment , bourreau , tu apelles cela une baga-
telle ?

P A S Q U I N.

Ouf , c'en est une pour un homme comme vous.

G E R O N T E.

Ote-toi de mes yeux , coquin ; sinon , je te traie-
rai comme tu le mérites.

P A S Q U I N.

Vous me chassez impoliment ; mais , si jamais vous
avez besoin de moi , il vous en coutera cher , sur ma
parole.

G E R O N T E *levant sa canne.*

Reviens , reviens , que je te dise deux mots.

P A S Q U I N.

Je vous baise les mains.

* * *

SCENE II.

LISIMON, GERONTE.

GERONTE.

Quinze mille francs, une bagatelle ! Le scélérat !
Ah ! C'est vous , mon cher ami ! Hé bien , où
en sommes nous ?

LISIMON *lui présentant des papiers.*

Je vous aporte douze quittances. Comme je me
suis démené vivement , vous en êtes quitte pour vingt
mille livres , cette fois-ci.

GERONTE.

Patience.

LISIMON.

Je vous ai sauvé plus de deux mille écus. J'ai parlé
ferme , j'ai menacé , tonné , foudroyé ; & la peur de
tout perdre a réduit les gens à se contenter de justice
& de raison.

GERONTE.

Que ne vous dois-je point ! Et quels suplices ne
dois je point à mon traître de fils !

LISIMON.

Laissez-lui toujours croire qu'il est surchargé de
dettes , & que vous n'êtes ni en état ni en volonté de
les payer , & je vous jure qu'il sera puni suffisam-
ment. Je sçais qu'il est très-mortifié de s'être attiré vo-
tre disgrâce , & qu'au milieu de ses débauches & de
ses dissipations , causées par les mauvaises compagnies
qu'il a fréquentées , il a conservé le cœur d'un hon-
nête homme , & même d'un bon fils.

GERONTE *pleurant.*

D'un bon fils !

LISIMON.

Oui , mon ami. Quelques-uns de ses amis , dignes

308 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
de foi, m'ont assuré qu'il gémit sincèrement de vous
causer tant de chagrins, & qu'il meurt de peur que
vous ne soyez informé de ses désordres, & de toutes
les dettes dont il se croit accablé : il cherche sous-
main les moyens d'apaiser les plus pressantes ; & l'au-
tre jour, il m'amena trois de ses créanciers, me priant
à genoux de les satisfaire.

G E R O N T E *attendri.*

A genoux ! Le pauvre enfant ! Il me fait pitié.

L I S I M O N.

Je les payai de votre argent, feignant que j'avan-
çois le mien, & l'obligeant à m'en faire son billet : le
voici que je vous remets. Vous jugez bien que je lui
ai promis de ne vous en rien dire ; mais je l'ai vigou-
reusement chapitré.

G E R O N T E.

Peut-être un peu trop.

L I S I M O N.

Moins encore que je ne devois. Si je l'en crois, il
va faire merveilles.

G E R O N T E.

Plût au ciel qu'il pût se rendre digne enfin d'épou-
ser la fille de notre défunt bienfaiteur !

L I S I M O N.

C'est ce que je souhaite aussi vivement que vous ;
& à vous dire le vrai, je n'en désespère pas.

G E R O N T E.

Il faut donc nous hâter de le tirer de peine.

L I S I M O N.

Comment ?

G E R O N T E.

En l'informant que j'ai payé toutes les dettes.

L I S I M O N.

Ah ! Gardez-vous en bien, il n'est pas encore
tems de le mettre à son aise. Toutes les fois qu'il
vient me voir, je lui dis que vous êtes ruiné de fond
en comble, que c'est lui qui en est l'unique cause, &
que sans moi, vous succomberiez.

G E R O N T E.

Que vous répond-il, dites-moi ?

L I S I M O N.

Il pleure, il se désole, il est prêt à se tuer.

G E R O N T E *attendri.*

Peut-on avoir un meilleur enfant ? Allons, je m'en vais le trouver.

L I S I M O N.

Pourquoi faire ?

G E R O N T E.

Pour lui dire qu'il est quitte, & que je lui pardonne.

L I S I M O N.

La belle manœuvre que vous voulez faire ! Ce seroit un jeune homme bien corrigé !

G E R O N T E.

Vous avez raison, je suis un sot : il faut me contraindre, je le sens bien ; mais je souffre plus que lui. Vous ne sçavez pas tout.

L I S I M O N.

Peut-être.

G E R O N T E.

Savez-vous que ce pauvre enfant est actuellement en prison chez moi ? Cela vous fait rire ?

L I S I M O N.

Oui, je ris ; c'est un tour de ma façon.

G E R O N T E.

De votre façon ?

L I S I M O N.

Sans doute, & je m'en aplatidis. Ayant sçû par son valet-de chambre qu'il devoit douze mille francs, tant à son tailleur qu'à deux marchands, & au traicteur de la rue voisine, j'ai fait venir chez moi ces quatre créanciers ; & après avoir désenfié leurs parties, je leur ai ditribué neuf mille cinq cens livres, qu'ils ont acceptées en me remettant ces mémoires bien & dûment quittancez ; mais je leur ai fait promettre de ne point déclarer qu'ils étoient payez, & de faire dire

370 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
mystérieusement à Léandre , que chacun d'eux venoit
d'obtenir contre lui une sentence par corps , & qu'ils
le faisoient investir par une troupe d'archers , pour le
faire conduire en prison. De mon côté j'en ai averti
Pasquin qui le croit comme son Maître ; & j'ai le plai-
sir de voir que mon stratagème a réussi , & que la peur
d'être arrêté retient ici notre Jeune-homme : cette
peur salutaire lui inspirera de sérieuses réflexions , &
nous procurera le loisir , pendant que nous le tenons ,
de le faire un peu rentrer en lui-même. Que dites-vous
de mon expédient ?

GERONTE.

Il est bien imaginé , mais il est bien cruel.

LISIMON.

Et moins cruel qu'il n'est nécessaire. Le voici ;
voyez comme il est triste !

GERONTE.

Cela me fend le cœur : mais je veux vous secon-
der le mieux qu'il me sera possible.

LISIMON.

Soyez ferme & sévère.

GERONTE.

Vous allez voir.

SCENE III.

LEANDRE , LISIMON , GERONTE.

GERONTE.

AH ! Vous voilà , Monsieur ! Vous êtes bien har-
di de vous présenter devant moi ! Ne vous l'ai-
je pas défendu ? Que cela ne vous arrive plus.

LEANDRE.

Non , Monsieur , je vous le promets. Je cherchois
ici Pasquin , & je ne croyois pas vous y trouver.

En un mot, je ne veux plus vous voir. (*bas à Lisimon.*) Ah! Mon ami, je n'en puis plus!

LISIMON *bas à Géronte.*

Sortez au plus vite.

LEANDRE.

Cela suffit, mon pere.

GERONTE.

Mon pere! Ne m'appellez plus ainsi; car, enfin, voyez-vous, mon cher fils?... Je suis dans une fureur!... J'espere pourtant... Non, je n'espere plus rien... Vous êtes un indigne... un... Adieu, mon enfant; tâchez d'être plus sage, je vous en prie, ou, par la morbleu!... (*bas à Lisimon.*) Je fors, car je ne me possede pas.

SCENE IV.

LEANDRE, LISIMON.

LEANDRE.

Que veut il donc dire? Voilà des discours & des tons qui ne sont gueres suivis.

LISIMON.

Ne sentez-vous pas que vous le mettez au désespoir, & que la cervelle lui tourne?

LEANDRE.

Il prend' donc les choses à cœur?

LISIMON.

A-t il tort, je vous prie? Il vient d'apprendre encore de belles choses de vous.

LEANDRE.

Par hazard, auriez vous parlé?

LISIMON.

Est-il besoin que je lui parle, pour qu'il soit instruit de vos folies?

372 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
LEANDRE *vivement.*

De mes folies ?

L I S I M O N.

Ne vous échauffez point. Je pourrois qualifier plus durement vos actions ; mais je veux bien encore ménager les termes.

L E A N D R E.

Et vous faites bien, car je n'aime pas les expressions trop fortes.

L I S I M O N.

Ni moi, les airs trop vifs : ils ne m'imposent pas, vous le savez.

L E A N D R E.

Ils ne vous imposent pas, Monsieur ? Passons là-dessus : il est un âge où l'on peut tout dire ; mais vous parlez un peu trop en vieillard.

L I S I M O N.

Et vous, un peu trop en jeune homme.

L E A N D R E.

Vous me traitâtes l'autre jour comme un négre.

L I S I M O N.

Comme vous le méritiez.

L E A N D R E.

Fort bien. Comme je le méritois ! Je m'en souviendrai.

L I S I M O N.

Souvenez-vous plutôt de ce que je fis pour vous : L'avez-vous oublié ? Hé bien, payera vos dettes qui pourra, mon cher Monsieur : désormais je renverrai vos créanciers à votre père.

L E A N D R E.

Ah ! N'en faites rien, je vous prie ; vous me mettriez au désespoir.

L I S I M O N.

Eh ! Pourquoi ? Vous êtes si résolu, si mal endurant ! Qu'a-t'on à craindre quand on est de votre humeur ? Au ton que vous prenez avec moi, je prévois

que vous manquerez bien-tôt de respect à votre pere.

L E A N D R E.

Moi ? Je me passerois plutôt mon épée au travers du corps.

L I S I M O N.

Eh, qu'avez-vous à ménager ? Le pauvre homme n'a plus rien : vous mériteriez qu'il vous deshéritât, mais vous n'y perdriez pas de quoi vous défrayer une semaine.

L E A N D R E.

Une semaine !

L I S I M O N.

Tout au plus. Sans moi, qui le soutiens, il mourroit de faim.

L E A N D R E.

Cela n'est pas possible.

L I S I M O N.

Voulez-vous calculer avec moi toutes les dépenses qu'il a faites pour vous, depuis neuf ou dix ans seulement ?

L E A N D R E.

Oh ! Je ne sçai pas compter.

L I S I M O N.

Non ; vous ne sçavez que depenser.

L E A N D R E.

Il mourroit de faim sans vous ! Ah ! Qu'entends-je ? Eh, que ferai je donc deormais ?

L I S I M O N.

Ce que vous pourrez. Vous vivrez d'industrie, comme tant d'autres, qui, comme vous, ont mangé leur bled en herbe.

L E A N D R E.

Moi, vivre d'industrie ! Moi, faire des bassesses ! Morbleu ! Quand je ne pourrai plus subsister honnêtement, je sçaurai mettre fin à ma misère, je vous en répons.

374 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,

L I S I M O N.

Et de quelle façon , je vous prie ?

L E A N D R E.

De la façon des honnêtes gens qui sont réduits à la dernière extrémité.

L I S I M O N.

Expliquez-vous.

L E A N D R E.

Point d'explication , les effets parleront. Vous verrez , morbleu , vous verrez si je suis homme à vivre d'industrie.

L I S I M O N.

Ce terme vous choque furieusement !

L E A N D R E.

Un cœur fait comme le mien frémit à la seule idée de cette ressource. Mais je ne suis pas encore si dénué que vous l'imaginez : je dois beaucoup , j'en demeure d'accord ; mais il m'est dû considérablement : & , si j'osois sortir . . .

L I S I M O N.

Qui vous en empêche ?

L E A N D R E.

Plus de questions , s'il vous plaît. J'ai mes raisons pour garder la maison.

L I S I M O N.

Est-ce que vous faites une retraite chez vous ?

L E A N D R E.

Oui , morbleu.

L I S I M O N.

Un peu forcée , peut-être ?

L E A N D R E.

Forcée ou non forcée , ce n'est pas votre affaire.

L I S I M O N.

Ah ! Je vois que vous êtes dégoûté du monde ; cela est édifiant.

L E A N D R E *vivement.*

Sçavez-vous que vous ne m'édifiez pas , moi ?

Oh ! Vous vous fâchez ! Adieu. Il faut que je passe chez mon tailleur. Ce diable de Croquet me manque toujours de parole.

L E A N D R E.

Mon sieur Croquet est votre tailleur ?

L I S I M O N.

Vraiment oui : je crois qu'il est aussi le vôtre. N'avez-vous rien à lui mander ?

L E A N D R E.

Dites-lui, de ma part, que c'est un fripon.

L I S I M O N.

Oh ! Il y a long tems qu'il sçait cela. Je m'en vais aussi lever un habit, pour votre pere, chez un honnête marchand, qui s'appelle Monsieur Courtaut, le connoissez-vous ?

L E A N D R E.

Eh ! Oui, morbleu, je le connois. Autre fripon.

L I S I M O N.

Ne pourriez vous point m'enseigner où demeure un certain Monsieur Doré, marchand de galons d'or ? J'en veux prendre chez lui pour mon neveu.

L E A N D R E.

Prenez garde qu'il ne vous trompe au poids.

L I S I M O N.

Oh ! Il ne se joue pas à gens de mon âge ; il ne trompe que des jeunes gens de famille qui achètent fort cher ses galons à crédit, pour les revendre à bon marché. Vous n'ignorez pas cette manœuvre ; c'est une ressource dans les besoins urgents, n'est-il pas vrai ?

L E A N D R E.

Vous êtes un malin diable, Monsieur Lisimon ?

L I S I M O N *regardant sa montre.*

Oh, oh ! Voilà l'heure précisément où je suis attendu chez Monsieur Tison : on m'y donne un repas

376 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
magnifique , avec cinq ou six de mes bons amis. Celui
qui nous régale ne payera pas comptant , à la vérité ;
mais Monsieur Tison est très-galant homme : il vous
confidère beaucoup , à ce qu'il m'a dit ; lui ferai-je vos
complimens ?

L E A N D R E.

Assurez le , de ma part , que je l'étranglerai *la pre-*
mière fois que j'aurai l'honneur de le voir.

L I S I M O N,

Vous êtes donc brouillez ? J'en suis fâché. Servi-
teur.

S C E N E V.

L E A N D R E *seul.*

JE respecte un ancien & fidèle ami ; sans cela , je
n'aurois pas suporté si long-tems ses reproches
& ses railleries. Le barbare ! Il est au fait de mes af-
faires , je le vois bien , & ne manquera pas d'en in-
former mon pere , qui perdra l'esprit tout-à-fait. Et
quels reproches n'aurai je point à me faire moi-même ?
Je n'y puis penser sans frémir. Est-il homme sous le
ciel plus à plaindre que moi ? J'aime mon pere , &
je le fais périr ! Et pourquoi ? Pour avoir couru la
carrière de mille fous que je méprise , & cherché des
plaisirs que je croyois ravissans , qui n'ont jamais ap-
proché de l'idée que je m'en étois faite , & qui me
coûtent mon repos , ma fortune & ma liberté. Ce qui
me desespère , c'est que je ne pourrai jamais sortir du
labyrinthe où je me suis jetté par mon imprudence.
J'ai trompé vingt femmes qui me persécutent ; je suis
indigne de la seule personne que j'aime ; & j'ai tant
de créanciers qui aboyent après moi , que je ne puis
faire un pas sans en rencontrer. Que va devenir mon

pere ? Que deviendrai-je après lui ? La vie ne peut être pour moi qu'un fardeau insupportable. Je n'ai plus de ressource que dans mon desespoir , & il faut que je périsse de ma propre main.

S C E N E V I.

D O R I M O N , L E A N D R E.

D O R I M O N *entrant brusquement en chantant.*

Bonjour , mon ami.

L E A N D R E.

Bonjour.

D O R I M O N.

Je crois que je vais te faire un grand plaisir.

L E A N D R E.

Cela n'est pas facile. De quoi s'agit-il ?

D O R I M O N.

De la plus jolie partie qui se puisse faire. Clarice m'a proposé , par un billet , de lui donner à dîner à sa petite maison. Tu sçais ce que cela veut dire ?

L E A N D R E.

Rien n'est plus clair : mais ma petite maison est faisie , aussi bien que mon carrosse & mes chevaux.

D O R I M O N.

Je t'en offre autant ; mais tout cela ne m'embarasse point. Nous irons au Bois-de-Boulogne dans un carrosse de remise que j'ai pris. Comme je n'aime point le tête-à-tête , j'ai prié Clarice d'amener avec elle sa jolie cousine , avec qui tu ferois la partie carrée.

L E A N D R E *d'un air cbagrin.*

Très-obligé.

D O R I M O N.

Ma proposition lui a paru divine. Les deux beau-

378 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
tez nous attendent à ta porte. Presto , presto , mon
ami , il n'y a pas un moment à perdre. Sortons au plus
vîte. Quand il est question de se réjouir , les momens
sont précieux.

L E A N D R E.

Tu ne pouvois prendre plus mal ton tems pour
une partie si joyeuse : je ne sçaurois sortir d'aujourd'hui.

D O R I M O N *le tirant par la main.*

Oh ! Parbleu , tu sortiras. Quelle misère est-ce-là ?
Allons , marche à moi.

L E A N D R E *retirant sa main brusquement.*

Cela est inutile ; je ne bougerai pas.

D O R I M O N *le tirillant.*

Palsambleu , tu viendras.

L E A N D R E *vivement.*

Palsambleu , je n'en ferai rien.

D O R I M O N.

Eh ! Que veux-tu que je fasse de ces deux créatures ?

L E A N D R E.

Tout ce que tu pourras. Mais je ne suis pas d'humeur à les promener , & encore moins à les régaler.

D O R I M O N.

Comment , ventrebleu ! tu veux que je les renvoie ? Eh , qui payera le carosse ?

L E A N D R E.

Eh , parbleu , ce sera toi , je pense.

D O R I M O N.

Moi ? Je perdis hier cent louis ; je n'ai pas le premier sou.

L E A N D R E.

Ni moi non plus.

D O R I M O N.

Nous voilà bien.

L E A N D R E.

Pourquoi t'engages-tu dans une partie , si tu n'as point d'argent ?

DORIMON.

C'est que j'ai compté sur le tien.

LEANDRE.

Tu me fais plus d'honneur que je n'en mérite. Jamais je n'ai été si misérable.

DORIMON.

Qu'importe ? Nous ferons des billets. Tu as encore du crédit ?

LEANDRE.

Pas le moindre. Mes créanciers me persécutent.

DORIMON.

Tes créanciers ! Plaisans marauds ! Il faut assommer le premier qui te vèxera.

LEANDRE.

Belle façon de payer ses dettes !

DORIMON.

Voilà comme je paye les miennes.

LEANDRE.

Aussi t'es tu fait une belle réputation !

DORIMON.

Réputation ! Chimère. Je m'en moque, & je vais mon train.

LEANDRE.

J'ai fait long-tems comme toi, mon ami, mais mes ressources sont épuisées ; il t'arrivera bien-tôt ce qui m'arrive. Mes créanciers se sont lassés de mes manières ; ils ont pris secrettement leurs sûretés : actuellement j'ai sur ma tête quatre sentences par corps ; & il y a vingt archers autour d'ici qui me guettent jour & nuit pour m'enlever.

DORIMON.

Ce n'est que cela qui t'embarasse ?

LEANDRE.

N'en est-ce pas assez ?

DORIMON.

Bagatelle. Suis-moi, mon ami ; nous couperons le nez à ces fripons-là, pour nous mettre en goût.

380 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
Peut-on entamer une partie plus joliment ?

LEANDRE.

Beau tapage que nous ferions sous les fenêtres de mon pere ! Je me garderai bien de lui donner ce nouveau déboire ; il n'a que trop lieu de me détester : le desespoir où je l'ai mis lui tourne la tête.

DORIMON.

Tant mieux pour toi , mon ami. S'il tombe en démence , tu le feras interdire , & tu seras libre.

LEANDRE.

Va te promener. Ces discours ne sont plus de saison pour moi. Plaisante moi tant que tu voudras ; mais point de mauvais propos sur mon pere.

DORIMON.

Oh , tu en es déjà-là ! Te voilà blasé , mon pauvre ami ; tu n'es plus bon à rien. Va , je renonce à ta société , de peur de me laisser corrompre.

LEANDRE.

Et moi , je renonce à la tienne qui m'a corrompu.

DORIMON *d'un air méprisant.*

La peste soit du fat !

LEANDRE *enfonçant son chapeau.*

Du fat ! Ecoute , mon ami , je suis de mauvaise humeur ; je t'en avertis. Trêve d'expressions familières. Je te déclare , puisque tu le prens sur ce ton-là , que je ne veux plus voir , ni toi , ni tes pareils.

DORIMON *enfonçant aussi son chapeau.*

Nous nous verrons , pourtant.

LEANDRE.

Oui dà , une fois encore ; & , parbleu , ce sera tout-à-l'heure , en dépit des archers. Sors , je marche sur tes pas. Les belles jugeront des coups.

Fin du premier Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE.

TE voilà bien surpris !

PASQUIN.

Eh ! Qui ne le seroit pas ? Affronter les archers , pour vous aller battre contre un de vos meilleurs amis ! Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette aventure , c'est qu'il est allé se faire panser chez un chirurgien du voisinage.

LEANDRE.

Je suis fâché d'avoir eu cette affaire , mais on m'a poussé à bout.

PASQUIN.

Si votre pere vient à le sçavoir ?

LEANDRE.

Sur les yeux de ta tête , garde-toi de lui en rien dire.

PASQUIN.

Je répons de ma langue , mais non pas de celle des autres.

LEANDRE.

Il en sera ce qu'il pourra. Si on t'en parle , nie hardiment.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas. Mais , craignez-vous , di-

382 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
tes-moi, qu'on ne vienne vous assaillir ici ?

LEANDRE.

Pourquoi me fais-tu cette question ?

PASQUIN.

Parce que je vous ai surpris chargeant vos pisto-
lets. Quel diable de dessein roule dans votre tête ?

LEANDRE.

De brûler la cervelle d'un certain mortel qui ne
mérite plus de vivre.

PASQUIN.

Et qui, s'il vous plaît ?

LEANDRE.

Tu le sauras en tems & lieu. Quand j'aurai fait
certains arrangemens, j'exécuterai mon dessein.

PASQUIN.

Voilà un petit dessein fort récréatif pour ceux qui
ont l'honneur de vous aprocher. Si, par hazard, car
enfin, que sçait-on ? vous alliez me juger indigne de
vivre, je vous prierois très-humblement de me corri-
ger, mais non pas d'un coup de pistolet : pour quel-
ques coups d'étrivières, patience ; j'en ai reçu quel-
quefois, & je n'en suis pas mort.

LEANDRE.

Rassure-toi, Pasquin ; ceci ne te regarde point,
je t'en donne ma parole d'honneur.

PASQUIN.

Vous avez donc quelque rendez-vous nocturne ?

LEANDRE.

J'en ai plus d'un, mais je n'y pense plus ; &
quand je serois libre, je ne sortirois pas.

PASQUIN.

Oh, oh ! Vous avez pris vacances ! Ma foi, c'est
bien fait. On ne peut pas toujours juger. Mais, que
de pauvres plaideuses vont se plaindre de ce que vous
ne donnez plus audience !

LEANDRE.

Oh ! Trêve de raillerie ; je ne suis plus en train
de rire.

Vraiment, c'est ce qu'elles diront. Vous êtes comme ces oiseaux libertins, qui ne chantent plus dès qu'ils sont en cage.

L E A N D R E.

Je te ferai chanter, toi, si tu n'y prends garde. Je te défens de dire un seul mot. Laissez-moi rêver.

P A S Q U I N.

Oh ! Tant qu'il vous plaira. Jetez-vous dans ce fauteuil, & moi dans celui-ci ; nous rêverons à qui rêvera le mieux.

L E A N D R E *révant à part.*

Ah, charmante Isabelle ! ...

P A S Q U I N *révant à part.*

Ah, divine Lisette ! ...

L E A N D R E *à part.*

Que ne suis-je digne de vous ! Je ne périrois pas ; vous m'attacheriez à la vie, malgré mon desespoir.

P A S Q U I N *à part.*

Que ton minois est ravissant ! Que tu es digne de me plaire ! Que je suis digne de te charmer !

L E A N D R E *à part.*

Mon cœur est tout à vous, & vous l'ignorez. Je ne regretterai que vous, & ma mort ne vous touchera point ; c'est le plus grand de mes malheurs.

P A S Q U I N *à part.*

Quand tu seras ma femme, que je t'aimerai ! Que je te caresserai ! Que je te... (*Haut.*) Qu'avez-vous, Monsieur ? Vous vous agitez furieusement !

L E A N D R E.

Je me desespère.

P A S Q U I N.

Et moi, je m'amuse.

L E A N D R E *se levant brusquement,*
dit à part.

Non, je ne veux point mourir, sans prendre congé d'elle.

384 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE;
P A S Q U I N.

Où allez-vous donc ?

L E A N D R E.

Je ne sçai . . . Je voudrois . . . Je crains . . . Pasquin ; cours à l'appartement d'Isabelle ; dis-lui que je brûle d'envie de lui parler.

P A S Q U I N.

Vous m'étonnez ! Que lui voulez-vous ? Songez que c'est une honnête fille : vous ne sçauvez que lui dire.

L E A N D R E.

Il est vrai. N'importe. Elle a sur moi tant d'empire . . . Je n'ai jamais aimé qu'Isabelle ; & , ce qui va mettre le comble à ta surprise , sa vertu me charme encore plus que sa beauté.

P A S Q U I N.

Sa vertu ! Je suis émerveillé. La vertu vous charme ! C'est donc pour la séduire que vous l'aimez ?

L E A N D R E.

Plutôt périr mille fois , que d'attenter sur elle ! Ah ! Pourquoi me suis-je aperçu trop tard que la vertu seule est digne de nous captiver ?

P A S Q U I N.

Pourquoi trop tard ?

L E A N D R E.

C'est que je ne puis me flatter de me réconcilier avec elle , & que , quand je vivrois encore un siècle , je serois indigne de lui offrir mes vœux. Quel affreux sujet de desespoir ! Non , je ne me pardonnerai jamais de m'être rendu si odieux & si méprisable ; mais je m'en punirai : & , sans quelques raisons qui me retiennent encore , je me serois déjà fait justice.

P A S Q U I N.

Vous avez des vapeurs bien noires ! Après tout , pourquoi vous désespérer ? Êtes vous le seul homme qui ait fait des sottises ? Tout s'efface à force de tems. Vous vous croyez indigne d'Isabelle ? Peut-être pense-

Se-t'elle autrement. Vous ne seriez pas le premier libertin qui seroit aimé d'une honnête fille.

L E A N D R E.

Isabelle doit me haïr & me mépriser, j'en suis sûr.

P A S Q U I N.

Pour moi, j'aime Lisette ; je ne sçai si c'est pour sa vertu, car je ne l'ai pas éprouvée : mais je suis sûr qu'elle m'aimera. Ah ! Je la vois avec sa Maitresse.

S C E N E I I.

ISABELLE, LISETTE, LEANDRE,
P A S Q U I N.

L I S E T T E.

Q Uoi, c'est sérieusement que vous avez pris cette étrange résolution ?

I S A B E L L E.

En puis je prendre une autre ? Dois-je manquer, Lisette, une occasion si favorable ?

L I S E T T E.

Je crois qu'on nous écoute.

I S A B E L L E.

Hé, vraiment, oui. Quoi, Monsieur, vous êtes à la maison ? Eh, qu'y faites-vous ?

L E A N D R E.

Ce que j'y fais, Mademoiselle ? C'est que
(*A Pasquin.*) La question m'embarasse.

P A S Q U I N.

Elle est un peu maligne. Bonjour, belle Lisette.

L I S E T T E.

Ah ! Votre très-humble servante. Vous voilà tous deux bien desœuvrez !

P A S Q U I N.

Pour moi, je ne le suis point, ma chère ; je m'occupe à vous regarder.

386 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,

L I S E T T E.

Vraiment , j'en suis bien aise.

P A S Q U I N.

Et à vous aimer , qui plus est.

L I S E T T E.

Diantre ! Ce sont bien des affaires.

L E A N D R E à Isabelle.

Peut-on , sans indiscretion , Mademoiselle , vous demander de quelle résolution vous parliez ?

I S A B E L L E.

D'aller toucher deux mille écus que feue ma Tante me légue par son Testament.

L E A N D R E.

Je ne vois rien d'étrange dans cette résolution.

L I S E T T E.

Non ; mais c'est l'emploi des deux mille écus qui vous étonnera.

P A S Q U I N *bas à Léandre.*

Voudroit-elle vous en faire un présent ! Cela vous viendrait fort à propos.

L E A N D R E *bas à Pasquin.*

Tais-toi. Elle est trop sage pour une avance si ridicule.

P A S Q U I N *bas à Léandre.*

Continuez toujours de questionner ; cela ne gâtera rien.

L E A N D R E à Isabelle qui veut sortir.

Quoi , vous sortez !

I S A B E L L E.

Oui. Je n'ai pas de tems à perdre ; l'affaire est pressante : le Notaire m'attend.

L E A N D R E.

Mais , encore deux mots.

I S A B E L L E.

Que voulez-vous me dire ?

P A S Q U I N.

Qu'il vous trouve charmante.

ISABELLE *en souriant.*

Charmante!

LISETTE *à Pasquin.*

Est-ce lui qui te l'a dit ?

PASQUIN.

Tout-à-l'heure, encore.

LISETTE.

Il pouvoit bien prendre la peine de le dire lui-même.

ISABELLE.

Il me le jureroit cent fois, que je ne le croirois pas.

LEANDRE.

Point de préjugés ; les apparences sont souvent trompeuses : & , quelquefois , ce qu'on croit le moins, se trouve le plus véritable.

ISABELLE.

Cela peut être ; mais rien n'est plus rare.

LEANDRE.

Oserois-je vous demander une grace ?

ISABELLE.

De quoi s'agit-il, Monsieur ?

LEANDRE.

De me faire celle de me confier quel est donc l'usage étonnant que vous voulez faire de la succession de votre Tante.

ISABELLE.

Vous sçavez que c'est l'unique bien que j'aye au monde, puisque mon pere, le plus ancien ami du vôtre, est mort absolument ruiné par la perte d'un Procès, & par d'autres défastres auxquels il n'a pû survivre ; enforte qu'il m'a laissée jeune, orpheline, & sans nulle ressource. Hélas ! Sans votre pere, que serois-je devenue ? Sa maison est, depuis trois ans, le seul asyle qui me reste : j'y suis comme sa propre fille ; mais je ne veux point abuser plus long tems de sa générosité. Ma Tante me laisse deux mille écus ; c'est ma dot : je vais en faire un emploi qui me con-

388 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
vient , & qui remplira tous mes besoins.

LEANDRE.

Ils sont donc bien bornés ?

ISABELLE.

Autant qu'ils doivent l'être. Mes conventions
sont déjà faites.

PASQUIN.

Conventions matrimoniales ?

LISSETTE.

Non ; conventuelles.

ISABELLE.

On me reçoit pour ma succession ; & je vais pro-
fiter de cet avantage avec plus de joye qu'on ne quit-
te le couvent pour entrer dans le beau monde.

PASQUIN.

Et toi, Lisette ?

LISSETTE.

Je m'enferme avec ma Maîtresse. On me prend
par-dessus le marché.

PASQUIN.

Je m'en vais donc me faire hermite. Je ne
pourrai plus souffrir le monde dès que je ne t'y
trouverai plus.

LISSETTE.

Comment donc , Monsieur Pasquin , je ne vous
croyois pas si tendre !

PASQUIN.

Ah ! Monsieur , faut-il que deux si jolies filles re-
noncent à leur vocation ?

LEANDRE.

C'est ce que je ne souffrirai point , tant que je res-
pirerai.

PASQUIN.

Morbleu , ni moi non plus.

ISABELLE.

Cela fera , cependant.

Je vous en répons.

L E A N D R E à Isabelle.

Qui peut vous forcer à prendre ce parti-là si brusquement ?

I S A B E L L E.

Pouvez-vous l'ignorer , Monsieur , vous qui en êtes la cause ?

L E A N D R E.

J'en suis la cause ! Moi ?

I S A B E L L E.

Vous-même , & vous seul.

L E A N D R E.

Qu'osez-vous me dire ?

I S A B E L L E.

La vérité. N'est-ce pas vous , Monsieur , qui avez ruiné Monsieur votre pere ?

L E A N D R E.

Qui vous a dit cela ?

I S A B E L L E.

C'est lui : il s'en plaint tous les jours , à toute heure , à tout moment ; & ce matin même encore , en ma présence , il en gémissoit , & versoit des larmes qui m'ont pénétrée de la plus vive douleur. Il y a trois ans que je lui suis à charge. De quel poids ne lui serois je pas désormais ! Ne suis-je pas trop heureuse qu'une tante me laisse , par sa mort , le moyen de m'assurer une retraite qui le délivre de moi ? Et ne serois-je pas indigne du secours que le ciel m'envoie , si je manquois d'en faire l'usage que mon triste sort me prescrit ?

L E A N D R E.

Ah ! vous ne dites que trop vrai. Adieu , charmante Isabelle ; je ne vous regretterai pas long-tems.

I S A B E L L E d'un air piqué.

Oh ! Je vous crois.

390 LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S E T T E.

Le beau compliment ! Voilà un adieu bien tendre ?

L E A N D R E.

Plus tendre que tu ne crois , Lisette.

P A S Q U I N *d'un air attendri* , à Lisette.

Est-ce qu'on regrette les gens quand on est mort ?

L I S E T T E.

Comment , tu crois que ton maître en mourra ?

P A S Q U I N.

Et moi aussi , je t'en avertis , si tu suis ta maîtresse.

L I S E T T E.

Mademoiselle , ceci mérite attention.

I S A B E L L E.

Eh ! Ne vois-tu pas qu'ils se moquent tous deux ?
La vie que Monsieur a menée jusqu'ici , nous permet-
elle de le croire capable de mourir d'amour ? Que tu
es simple d'écouter de pareils discours !

L E A N D R E *d'un ton très-vif*.

Morbleu , Mademoiselle , ne me poussez pas à
bout. Si je ne fais pas bien vous exprimer mon amour,
je suis homme à vous en donner des preuves éviden-
tes , en m'immolant à vos genoux : je n'y ai que trop
de disposition.

P A S Q U I N *à Lisette*.

Je n'y suis pas si disposé que lui ; mais il ne faut
pas trop m'en défier , non.

L I S E T T E *à Isabelle*.

Ils me font trembler.

I S A B E L L E *levant les épaules*.

Peut-on être si sotté ?

L E A N D R E *mettant la main sur la garde de son épée*.

Hé bien , cruelle , puisqu'il faut vous convain-
cre . . .

I S A B E L L E *l'arrêtant*.

Ah ! Leandre , que faites-vous ?

P A S Q U I N *imitant son maître*.

Dépêche-toi , Lisette.

L I S E T T E.

Oh ! Pour toi , rien ne presse.

P A S Q U I N.

Ma foi , tu as raison : il sera tems de me tuer ,
quand tu seras au couvent ; mais alors , point de
quartier.

L E A N D R E à Isabelle , d'un ton furieux.

Avouez-moi tout. à-l'heure , que vous croyez que
je vous aime . . .

I S A B E L L E.

Hé bien , oui , je le crois.

L E A N D R E.

Que je vous adore . . .

I S A B E L L E d'un ton ému.

Tout ce que vous voudrez.

L E A N D R E.

Et que je mourrai de regret de vous avoir perdu ,
si je ne suis pas mort avant votre retraite.

I S A B E L L E.

Avant ma retraite !

L E A N D R E.

Oui , Mademoiselle. Ayez cette opinion-là de
moi , & je mourrai content.

I S A B E L L E.

Vous m'étonnez , je vous l'avoue ; & je n'a-
vois nullement lieu de m'attendre à de pareilles ins-
tances de votre part ; mais elles ont un air de vé-
rité qui me frappe , & dont je ne puis me défendre
de vous savoir gré.

L E A N D R E.

Vous me ravissez. Joignez à cette grace , celle
de me promettre que vous n'entrerez au couvent
qu'après que j'aurai disposé de moi.

I S A B E L L E.

O Ciel ! Que voulez-vous dire ?

L E A N D R E.

Selon les aparences , vous le sçauvez bien-tôt. Atz

392 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
sûrez mon père du desespoir où je suis d'avoir si bar-
barement abusé de ses bontés. Me promettez-vous ce
que je demande ? Je vous en conjure les larmes aux
yeux. Encore une fois , adieu , divine Isabelle.

I S A B E L L E.

Oui , je vous promets . . . Sortons , Lisette ; cet
homme m'épouvante : j'ai le cœur saisi.

S C E N E I I I.

L E A N D R E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

SC, avez-vous bien , mon très cher honoré Maître ,
que vous tenez des discours qui ne sont pas trop sa-
ges ? Vous prenez un air tragique qui fait peur à tout
le monde , & à moi tout le premier. Souffrez que je
vous fasse une petite question , & promettez-moi que
vous ne vous en fâchez pas.

L E A N D R E.

Je te le promets.

P A S Q U I N.

Est-ce que vous devenez fou , sauf correction ?

L E A N D R E *en soupirant.*

Malheureux que je suis ! Souviens-toi de ce qu'elle
m'a dit de mon père. Je ne mérite plus de vivre.

P A S Q U I N *le caressant.*

Mon cher petit Maître !

L E A N D R E.

Console-toi ; je me souviens de tes bons services.

P A S Q U I N *pleurant.*

Que diantre voulez-vous dire ? Oubliez - les , &
vivez. Allez-vous faire votre testament ?

L E A N D R E *d'un ton sévère.*

Oh ! Ne m'attendris point. Je te défens de t'affli-

ger ; sinon , tu t'en trouveras mal ; je t'en avertis.

P A S Q U I N.

(*Apart.*) (*Haut.*)

La peste ! Oh ! Monsieur , je ne m'afflige point ;
je meurs d'envie de rire.

L E A N D R E *d'un ton furieux.*

De rire , scélérat ! . . . Tu ris de mon malheur.

P A S Q U I N.

Hé , non , Monsieur ; je ne ris ni ne pleure.

L E A N D R E.

Voilà comme je te veux. Tiens , prends cette lettre.

P A S Q U I N *d'un air empressé.*

Oui , Monsieur.

L E A N D R E.

Porte-là tout-à l'heure à ce Monsieur Salomon , à
ce Juif , à cet Arabe qui demeure ici près.

P A S Q U I N.

Cela vaut fait.

L E A N D R E.

Et ne manque pas de m'apporter réponse. S'il re-
fuse ce que je lui demande , mets-toi en fureur contre
lui ; tonne , menace , éclate : & , pour l'effrayer en-
core plus , fais-lui craindre les plus terribles effets de
ma colère & de mon desespoir.

P A S Q U I N.

Laissez-moi faire ; il va voir beau jeu.

L E A N D R E.

J'attens ton retour , pour te donner une autre
commission.

P A S Q U I N.

Peut-on demander ce que c'est ?

L E A N D R E.

Je veux que tu prennes tous mes habits , pour les
vendre le plutôt qu'il sera possible , & m'apporter l'ar-
gent que tu en pourras tirer.

P A S Q U I N *pleurant.*

Monsieur . . .

394 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
LEANDRE *le voulant fraper.*

Ah ! Tu pleures , maraud !

PASQUIN.

Moi ? Si j'osois , je serois gai ; mais je suis neutre :
Je vais exécuter vos ordres.

LEANDRE.

Et moi , t'attendre dans mon appartement ; car
mon Pere pourroit venir dans ce fallon : & il m'a dé-
fendu si absolument de paroître devant lui. . . .

PASQUIN.

Voici Lisimon.

LEANDRE *en sortant.*

Je le crains encore plus que mon Pere.

S C E N E I V.

LISIMON, PASQUIN.

QU'as tu, Pasquin ? Tu me parois bien agité.

PASQUIN.

Ma foi , Monsieur , on le seroit à moins. Je crois
que l'esprit de mon pauvre maître est tombé en syn-
cope.

LISIMON.

Que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Ce que je veux dire ? Il lui prend des excès qui me
font trembler ; & je crains que la bile noire qui bouil-
lonne dans ses veines , ne lui fasse faire quelque mau-
vais coup.

LISIMON.

Sur qui ?

PASQUIN.

Sur lui-même. Scavez-vous , Monsieur , que je le
soupçonne d'avoir le dessein de se brûler la cervelle ?

LISIMON *d'un air goguenard.*

Diab!e !

PASQUIN.

Je l'ai surpris tantôt qui changeoit ses pistoles , & qui essayoit sa posture devant un miroir. Il a le cer-veau fêlé , sur ma parole.

LISIMON *en souriant.*

Tout de bon ?

PASQUIN.

Oui , tout de bon ; & il pourroit bien achever de le casser.

LISIMON *d'un ton railleur.*

Cela est épouventable !

PASQUIN.

Ah ! Vous raillez ! Je ne badine pas , moi , je vous le signifie.

LISIMON *en riant.*

Effectivement , tu prends un ton si pathétique , qu'il s'en faut peu que tu ne m'effrayes. Ton Maître t'a fait un beau rôle , & tu le joues très-naturellement.

PASQUIN.

Comment l'entendez-vous ?

LISIMON.

Précisément comme il faut l'entendre.

PASQUIN.

Vous croyez être bien fin.

LISIMON.

Assez pour ne pas donner dans tes panneaux : je te connois pour un homme qui sçait les tendre subtilement. Si j'étois assez sot pour te croire , j'irois communiquer ma peur à Géronte ; qui ne manqueroit pas de faire quelque folie pour achever de gâter son fils. A d'autres , mon ami , à d'autres ; tu ne me vendras pas tes coquilles.

PASQUIN.

Si j'étois un peu plus en humeur de rire , je rirois bien de votre prétendue subtilité ; mais , morbleu , le

306 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
fait est trop sérieux pour perdre le tems à badiner.
Pensez-vous que s'il ne se croyoit pas sur le point de
mourir, il feroit vendre sa garde-robe ? Vous allez
voir dans un moment, la preuve de ce que je vous
dis ; car moi qui vous parle, moi, je me suis chargé
de cette commission, que j'exécuterai dès que
j'aurai rendu cette lettre, & que j'en aurai rapor-
té la réponse.

L I S I M O N.

Tu veux bien me la confier ?

P A S Q U I N.

Volontiers ; aussi bien n'est elle point cachetée. Je
suis curieux de sçavoir ce qu'elle contient ; car je
n'ai pas eu le tems de la lire.

L I S I M O N.

Tu vas le sçavoir, si tu ne le sçais pas.

P A S Q U I N.

Si tu ne le sçais pas ! Je suis donc un menteur ?

L I S I M O N.

Je ne dirai pas cela crument. Ce qu'il y a de sûr ;
c'est qu'assez souvent tu fais substituer à la vérité, des
faits que tu imagines selon le besoin.

P A S Q U I N.

Et vous, Monsieur, à force de raisonnemens,
vous craignez si mal-à-propos d'être dupé, que vous
êtes la dupe de vous-même.

L I S I M O N.

Cela peut être. Lisons la lettre de ton maître au
sieur Salomon. Oh ! Oh ! L'adresse est originale.

(Il lit.)

A MONSIEUR, MONSIEUR SALOMON,

Doyen des Ujuriers.

Voilà un beau titre qu'il donne à ce voisin !

(continuant de lire.)

Vieux Coquin . . .

P A S Q U I N.

C'est débiter magnifiquement !

L I S I M O N lit.

Si tu ne remets pas , à l'ouverture de cette lettre , au porteur qui te la rendra de ma part , les diamans que je t'ai donnez en gage pour cent louis d'or , dont je n'ai jamais touché que cent pistoles , je te jure , en foi d'homme d'honneur , que je t'assommerai la première fois que j'aurai le malheur de te voir. Tu sçais que je ne manque jamais à ma parole ; fais sur cela de promptes réflexions : Et , si tu ne conclus pas comme je le desire , fais ton testament. Au surplus , vieux coquin , exécration usurier , bourreau des jeunes gens , je te promets de te payer les cent louis que tu m'as excroquez , dès que j'aurai de l'argent comptant ; Et tu peux garder la présente pour ta sûreté. LEANDRE.

P A S Q U I N.

Belle pièce à garder !

L I S I M O N.

Effectivement , mon cher Pasquin , voilà un style qui ne peut être sorti d'un cerveau bien timbré.

P A S Q U I N.

Vous voyez presentement si je badine.

L I S I M O N.

Franchement , je commence à te croire.

P A S Q U I N.

Monsieur , en vérité , vous avez bien de la bonté.

L I S I M O N.

Pardonne-moi mes défiances passées ; tu sçais que tu m'as affiné quelquefois.

P A S Q U I N.

Comme vous vous piquez d'être fin , je faisois assaut d'esprit avec vous. Mais , une bonne fois , donnez-moi votre confiance ; & je veux être le plus grand maraud qui respire , si je ne me comporte pas avec vous de la meilleure foi du monde.

L I S I M O N.

Me le promets-tu ?

398 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
P A S Q U I N.

Oui , par ma foi. Fiez-vous à moi ; j'aimerois mieux mourir que d'en abuser.

L I S I M O N.

Voilà qui est fait ; agissons de concert. Au fond , il ne s'agit ici que de sauver ton Maître de l'affreux précipice où il s'est jetté ; mais de l'en tirer par degrés , & sans consulter son pere, dont l'aveugle tendresse acheveroit de le corrompre. Veux-tu m'aider dans ce louable dessein ?

P A S Q U I N.

De tout mon cœur. Vous sçavez que je ne suis pas mal adroit.

L I S I M O N.

Quand tu veux , tu es impayable.

P A S Q U I N.

Hé bien , je vous livre tout ce que je vauz.

L I S I M O N.

J'y compte. Commençons par l'affaire des diamans : je t'avertis qu'il seroit dangereux pour toi de porter la lettre qui les reclame si cavalièrement.

P A S Q U I N.

Je le fens bien.

L I S I M O N.

Je me charge , moi , de cette commission.

P A S Q U I N.

Ma foi , vous m'obligez. Je n'aime pas les affaires qui menent au Châtelet.

L I S I M O N.

Je vais payer l'usurier , retirer les diamans , & te les remettre pour les porter à ton Maître , à qui tu feras d'autant mieux ta cour , qu'il faut que tu te donnes tout le mérite de les avoir recouvez : tu lui feras un recit pathétique de ce grand & pénible exploit.

P A S Q U I N.

Ah ! Je vous répons qu'il sera bien assaisonné.

L I S I M O N.

Tu ne sçauois trop te faire valoir en cette occasion.

P A S Q U I N.

Laissez faire à Marc Antoine.

L I S I M O N.

Car il est nécessaire & même essentiel qu'il ignore , au moins pendant quelque tems , les efforts qu'on veut bien faire encore pour le sauver. Je suis sûr que tu aimes trop ton Maître pour nous trahir.

P A S Q U I N.

Vous avez raison , je l'aime plus que moi-même ; & ce seroit le trahir , que de vous tromper.

L I S I M O N.

Voilà parler en homme d'esprit , & en honnête homme. Tu m'inspires de la confiance.

P A S Q U I N.

Vous me connoîtrez à l'user.

L I S I M O N.

Au revoir. Je m'en vais chez Monsieur Salomon.

S C E N E V.

P A S Q U I N *seul.*

JL faut que je sois le meilleur cœur du monde , puisque je renonce à duper cet homme-là : je m'en faisois un point-d'honneur , pour me venger de ses défiances , & lui faire sentir la supériorité de mon génie ; mais , en cette occasion-ci , je veux le servir de bonne foi , & sacrifier mes talens & ma gloire à l'intérêt de mon cher Maître. A l'égard de son pere , c'est une autre affaire ; & je me réserve au moins le pouvoir de le vexer pour mes menus plaisirs. Voici le bon-homme tout-à-propos.

S C E N E V I
GERONTE, PASQUIN.

H GERONTE.
E bien, Pasquin, que fait mon fils ?

P A S Q U I N.

Des folies.

GERONTE.

Dans ma maison ?

P A S Q U I N.

Où est ce qu'on n'en fait pas ?

GERONTE.

Ma foi, je n'en sçai rien. Mais quelles sont donc
ici les folies de mon fils ?

P A S Q U I N.

Le recit en seroit long. Je me borne à vous an-
noncer la plus grande & la plus nouvelle ; elle sur-
passe toutes les autres ; elle vous épouventera.

~~Et~~ GERONTE.

Bon Dieu ! Qu'est-ce donc ?

P A S Q U I N.

Il est amoureux.

GERONTE.

Peste soit du faquin ! Je croyois tout perdu. Va,
je connois mon mon fils ; il n'est pas capable d'aimer.

P A S Q U I N.

Et moi, je vous dis qu'il aime à la rage.

GERONTE.

Eh qui donc ?

P A S Q U I N.

Celle avec qui vous souhaitez de le marier.

GERONTE.

Isabelle ?

Justement.

GERONTE.

Je n'en crois rien.

PASQUIN.

Cela est pourtant aussi vrai qu'il est vrai que j'aime Lifette. Ne le croyez-vous pas ?

GERONTE.

Que m'importe ?

PASQUIN.

Tenez, la voici. Demandez lui s'il n'est pas vrai que Léandre est amoureux d'Isabelle.

S C E N E V I I .

LISETTE, GERONTE, PASQUIN.

LISETTE *lui faisant une profonde révérence.*

Monsieur, votre très-humble servante.

GERONTE.

Ah ! C'est donc toi, Lifette ?

LISETTE.

Moi-même, si je ne me trompe.

GERONTE.

Où est ta Maîtresse ?

LISETTE.

Elle est dans son cabinet, occupée à ferrer de l'argent.

GERONTE.

De l'argent !

LISETTE.

Oui, Monsieur. Elle vient de toucher six mille francs de votre Notaire, qui a bien voulu les apporter ici : il nous a dit le plus poliment du monde, qu'il nous trouvoit toutes deux fort jolies, & qu'il se fai-

402 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
soit un plaisir de nous expédier promptement : il est
entré justement chez nous comme nous sortions pour
aller cher lui. En vérité , c'est un Notaire bien galant !

G E R O N T E.

Je le remercierai de sa politesse. Mais , dis-moi ,
mon enfant , pour changer de propos , est-il vrai que
mon fils est amoureux d'Isabelle ?

L I S E T T E.

Voilà Monsieur Pasquin qui sçait mieux que moi ce
qui en peut être.

P A S Q U I N.

Vous avez entendu comme moi , Mademoiselle ,
ce que mon Maître a dit à votre Maîtresse.

L I S E T T E.

Monsieur , j'ai pris cela pour une fantaisie , ou
pour une galanterie tout au plus.

P A S Q U I N.

Mademoiselle , je vous prie de croire que mon
Maître n'est ni galant , ni fantasque : sa déclaration
étoit pure & simple , & la mienne aussi , je vous assure.

L I S E T T E *faisant la révérence à Pasquin.*

Cela plaît à dire à Monsieur.

P A S Q U I N *lui faisant une révérence*
Et il faut que Mademoiselle se plaise à l'entendre.

L I S E T T E *vivement.*

Mais , Monsieur . . .

P A S Q U I N *du même ton.*

Mais , Mademoiselle . . .

G E R O N T E *impatienté.*

Monsieur , Mademoiselle ; Mademoiselle & Mon-
sieur . . . Voyez les beaux complimens ! Croyez-vous
que je n'aye d'autre affaire que d'entendre vos imper-
tinences ?

P A S Q U I N.

Ah , ah ! Monsieur , Mademoiselle Lisette n'en dit
jamais.

L I S E T T E.

Ni Monsieur Pasquin non plus, je vous en répons.

G E R O N T E.

Encore ? Morbleu, plus de verbiages ; venons au fait. Répondez, péronnelle.

P A S Q U I N *d'un air indigné.*

Péronnelle !

G E R O N T E.

Te tairas-tu, faquin ?

L I S E T T E *du même air.*

Faquin !

G E R O N T E.

Corbleu, je donnerai vingt soufflets au premier de vous deux qui parlera sans que je l'interroge. (*A Lisette.*) Mon fils a-t'il fait une déclaration d'amour à ta Maitresse ?

L I S E T T E.

En forme.

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur, *formaliter*, comme dit le latin.

G E R O N T E.

Si tu parles ni latin, ni françois, je te romprai les bras.

P A S Q U I N.

Parlez, Mademoiselle ; mon tour viendra, s'il plaît à Dieu.

G E R O N T E *à Lisette.*

Répons précisément, sur-tout en peu de mots. Que dit ta Maitresse de cette déclaration ?

L I S E T T E.

Rien.

G E R O N T E.

Est-ce qu'elle ne t'a pas confié ses sentimens ?

L I S E T T E.

Non.

404 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
GERONTE.

Est-ce la première déclaration qu'il lui a faite ?

L I S E T T E.

Oui.

G E R O N T E.

Dis-tu bien vrai ?

L I S E T T E.

Oh !

G E R O N T E.

Rien. Non. Oui. Oh ! Ne sçais-tu répondre que par monosyllables ?

L I S E T T E.

Voilà comme je repons quand je crains d'ennuyer.

P A S Q U I N *riant sous son chapeau.*

Ma Lisette vaut son pesant d'or.

G E R O N T E *à Pasquin.*

Que dis-tu ?

P A S Q U I N.

Rien.

G E R O N T E.

Je crois que tu plaisantes ?

P A S Q U I N.

Non.

G E R O N T E.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis ?

P A S Q U I N.

Oui.

G E R O N T E.

Ne t'avise pas de rire mal-à-propos.

P A S Q U I N.

Oh !

G E R O N T E *lui lâchant un soufflet qu'il esquive.*

Ah ! Tu es le singe de Lisette ?

P A S Q U I N *parlant de loin.*

Je ne suis pas un singe, Monsieur ; & , grace au Ciel, j'ai le talent d'être original.

Hé bien , Monsieur l'original , parle-moi sérieusement , ou je t'assomme. Que penses-tu de la déclaration que ton Maître a faite ? Puis-je compter qu'il soit vraiment amoureux ? Parle sans badiner ; mais plus de monosyllabes , je te le signifie.

P A S Q U I N *lentement.*

Monsieur , puisqu'il faut donc parler . . . catégoriquement , je vous dirai qu'après avoir mûrement pesé , balancé , considéré la cruelle disposition . . . de Monsieur votre fils . . . mon très-honoré Maître . . .

G E R O N T E.

Et avance donc , bourreau. J'aimerois mieux tes monosyllabes , que tes paroles empesées.

P A S Q U I N.

Comme vous haïssez la brièveté , j'ai crû qu'une dose de circonlocutions . . .

G E R O N T E.

Que n'ai-je un bâton sous ma main ?

P A S Q U I N *parlant de loin.*

Ah ! Un bâton ! Avant qu'il soit peu , vous me ferez réparation , je vous le prédis.

G E R O N T E *courant après lui.*

Réparation ! Attens-moi , maraud , attens-moi.

S C E N E V I I I.

G E R O N T E , L I S E T T E.

C E scélérat m'a mis hors d'haleine.

L I S E T T E.

Reprenez la doucement. Soufflez tout à votre aise , je ne suis point pressée.

G E R O N T E.

Vas-tu recommencer ?

L I S E T T E.

Ne craignez rien. Vous m'avez mise de mauvaise humeur.

G E R O N T E.

Pour avoir voulu rosser ce fripon là ?

L I S E T T E.

Sans doute.

G E R O N T E.

Prends garde de m'impatiser aussi ; je te donnerois congé.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que cela me feroit ? Je m'en vais au couvent , & pour toute ma vie.

G E R O N T E.

Hom ! Pour un parti si sérieux , tu as l'œil bien égrillard.

L I S E T T E.

Mon œil a beau dire , il faut faire une fin.

G E R O N T E.

D'accord ; mais ce n'est pas-là la fin qu'il desire , ou ta mine est bien trompeuse.

L I S E T T E.

Au pis aller , nous nous consolerons mutuellement , ma Maîtresse & moi.

G E R O N T E.

Comment ! Est-ce que ta Maîtresse prend le même parti ?

L I S E T T E.

Oui , par nécessité ; & moi , par compagnie. Nous venons de toucher sa dot ; & ses bijoux fourniront la mienne.

G E R O N T E.

Je n'entens point cela. J'ai d'autres desseins en tête ; & je prétens qu'Isabelle , par reconnoissance , m'aide à retirer mon fils de ses desordres.

L I S E T T E.

C'est une tâche bien difficile.

Très-facile , au contraire , s'il est vraiment amoureux d'elle.

L I S E T T E.

On le dit ; car il a voulu se tuer pour l'en convaincre.

G E R O N T E.

Se tuer ! Tout de bon ?

L I S E T T E.

Si ce n'étoit pas tout de bon , il est grand comédien ; car il nous a fait grand peur.

G E R O N T E.

Oh ! Pour faux , il ne l'est point , j'en suis sûr.

L I S E T T E.

Oh bien , prenez donc garde à lui ; car il nous a fait entendre assez clairement qu'il n'avoit pas encore vingt-quatre heures à vivre.

G E R O N T E.

Je suis mort ! Que la peste étouffe Lisimon ! C'est lui qui m'empêche de me livrer à mes sentimens : il me desespère avec sa chienne de prudence. Vous verrez qu'il fera cause que je perdrai mon fils ; un fils que j'aime à la fureur , & à qui je n'oserois le témoigner , de peur de déplaire à ce vieux fou. Allons , je m'en vais trouver ce pauvre garçon , & faire tout ce qu'il voudra.

L I S E T T E.

Je ne suis qu'une jeune fille ; mais , si j'étois dans le cas où vous êtes , je me conduirois plus sagement. Vous , qui passez pour un grand esprit . . .

G E R O N T E.

Eh bien ?

L I S E T T E.

Oh ! Je n'ose achever ; mais vous comprenez bien ce que je veux dire.

G E R O N T E.

Tu veux dire que je n'ai pas le sens commun.

208 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
Parle net , je te le permets.

L I S E T T E.

Ma foi , vous avez deviné.

G E R O N T E.

Tu as raison. La tendresse paternelle m'aveugle.

L I S E T T E.

Voulez-vous vous fier à moi ? Je vous tirerai d'affaire sans vous commettre.

G E R O N T E.

Et par quel moyen ?

L I S E T T E.

Par le moyen de ma Maîtresse ; c'est moi qui la gouverne.

G E R O N T E.

Tant pis.

L I S E T T E.

Dites tant mieux. Je veux qu'elle force Léandre à devenir raisonnable : l'amour produira ce miracle.

G E R O N T E.

Il sera nouveau.

L I S E T T E.

Il n'en sera pas moins réel , je vous en répons. Laissez-moi conduire la barque , vous la verrez arriver à bon port.

G E R O N T E.

Ta tête est bien jeune pour gouverner celle des autres.

L I S E T T E.

Une tête comme la mienne , secondée par l'amour , vaut mieux que cent têtes comme la vôtre. Je vais mettre les fers au feu , ne craignez plus rien.

G E R O N T E.

Hé bien , si tu réussis , je te promets une dot.

L I S E T T E.

Et où la prendrez-vous ? On dit que vous êtes ruiné.

GERONTE.

Ne te mets pas en peine. Entre nous , mais sois discrète , je suis encore assez riche , mon enfant , pour faire ta petite fortune.

L I S E T T E.

Pas si petite , s'il vous plaît.

G E R O N T E.

Tu seras contente. Mais , dis-moi , crois-tu qu'Isabelle ait du penchant pour mon fils ?

L I S E T T E.

Je n'en sçais rien encore : mais , que cela soit ou non , comptez que la reconnoissance peut tout sur son cœur , & qu'il n'est pas nécessaire que l'amour s'en mêle.

G E R O N T E.

Tu réveilles mes espérances , ma chere Lisette. Je veux encore me contraindre à l'égard de mon fils , jusqu'à ce que j'apprenne le succès de ton projet.

L I S E T T E.

Vous en aurez bien-tôt des nouvelles : si elles sont bonnes , souvenez-vous de ma dot.

G E R O N T E.

Pour le Couvent ?

L I S E T T E.

Suposez un peu de mariage ; cela ne gâtera rien.

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

P A S Q U I N *seul.*

M Orbleu ! Qu'est-il devenu ? Je ne le trouve ni dans son appartement , ni dans aucun coin de la maison. Auroit-il pû risquer une seconde sortie ? Ah ! Mon cher Maître , où vous chercherais-je ? N'êtes-vous point au Fort-l'Evêque ?

S C E N E I I .

LEANDRE , PASQUIN.

P LEANDRE *entrant brusquement.*
As encore , comme tu vois.

P A S Q U I N .

En robe-de-chambre ! Eh , d'où diable sortez-vous ?

LEANDRE .

De mon cabinet , où j'étois enfermé. Que ne faisais-tu ?

P A S Q U I N .

Je vous croyois échappé , car vous ne vous enfermez jamais. Eh ! Que faisiez-vous tout seul ?

LEANDRE .

Mes dernières dispositions.

P A S Q U I N .

Quelle folie !

Cela fait, j'ai rempli mes malles ; j'y ai tout mis ,
comme tu vois.

PASQUIN.

Comment, vous ne vous êtes pas deshabillé pour
vous mettre à votre aise ?

LEANDRE.

Non. Je me suis mis ainsi par nécessité.

PASQUIN.

Ah ! Que dites-vous ? L'habit que vous portiez ce
matin, vous l'avez aussi fourré dans vos malles ?

LEANDRE.

Comme je n'en aurai plus besoin...

PASQUIN.

Bon, bon !

LEANDRE.

Il est entré dans le marché que j'ai fait.

PASQUIN.

Vos habits sont déjà vendus ?

LEANDRE.

Affaire consommée. Pendant que tu étois dehors
j'ai trouvé l'occasion de m'en défaire, & j'en ai pro-
fité sur le champ.

PASQUIN.

Avez-vous livré vos malles ?

LEANDRE.

Pas encore ; mais on doit venir les prendre à l'ins-
tant.

PASQUIN.

Fort bien. Eh, qui est votre acheteur ?

LEANDRE.

Ma foi, j'ai oublié son nom. C'est la Fleur qui m'a
procuré cette occasion.

PASQUIN.

Qui ? Ce faquin que vous avez pris à votre servi-
ce, malgré moi ? Ce gibier de potence ? Ce fils
de Sergent, dont le pere est mort aux galères ?

412 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
Vous confiez vos habits à ce maraud-là ?

LEANDRE.

Ce n'est pas à lui que je les vends ; c'est à son cousin , qui est un très-honnête homme , à ce qu'il m'assure.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur , soyez sûr qu'il n'est pas possible que le cousin de la Fleur soit un honnête homme.

LEANDRE.

Tais-toi. Tu te déchaînes contre la Fleur , parce que tu es jaloux de son marché.

PASQUIN.

Ma foi , mon cher patron , dupe vous avez été , dupe vous êtes , & dupe vous serez.

LEANDRE.

Tais-toi , te dis-je ; tu fais que je n'aime pas les compliments.

PASQUIN.

Mais , du moins , permettez que je vous demande pourquoi vous vous dépouillez tout à-fait ?

LEANDRE.

Pour me punir de mes folies , & faire argent de tout. Je veux convaincre mon pere , que , quoiqu'on m'ait gâté l'esprit , on n'a pas pu gâter mon cœur.

PASQUIN.

J'approuve ce dessein ; mais vous n'êtes plus obligé de l'exécuter. Il vous rentre un effet considérable.

LEANDRE.

As-tu porté ma lettre à ce vieux Juif ?

PASQUIN.

En doutez-vous ?

LEANDRE.

Comme je suis en malheur , & que tu ne me parlois point de cette affaire , je la croyois manquée , ou différée de quelques jours.

PASQUIN.

Manquée dites-vous ? Jamais affaire n'a mieux réussi.

C O M E D I E
L E A N D R E.

413

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Vous allez voir.

L E A N D R E.

Si j'étois capable de sentir de la joie , j'en serois transporté : mais , de quelque chagrin que je me sente accablé , je brûle de sçavoir comment la chose s'est passée ; fais-m'en le récit bien circonstancié.

P A S Q U I N *à part.*

Allons , mon imagination , faites merveilles.

L E A N D R E.

Peins moi bien la contenance de mon cher Salomon , à la lecture de mon épître.

P A S Q U I N.

Il se souviendra de nous , sur ma parole.

L E A N D R E.

Oh ! Je te crois. Eh bien ?

P A S Q U I N.

D'abord , je suis entré dans son Bureau d'un air furibond , comme vous me voyez présentement.

L E A N D R E.

C'étoit fort bien débiter. Après ?

P A S Q U I N.

Mon air l'a fait pâlir : car , dès que j'ai les yeux en feu , on ne peut soutenir mes regards.

L E A N D R E.

Je ne te croyois pas si terrible.

P A S Q U I N.

C'est que je me modere devant vous.

L E A N D R E.

Tu ne fais pas mal. Poursuis.

P A S Q U I N.

Quand je l'ai vû si troublé , si tremblant , je lui ai dit d'un ton fier & rude : Tenez , bon homme , mettez vos lunettes , & lisez attentivement ce petit mot d'avis ; pesez-en bien les expressions , mon ami ; elles

414 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
sont significatives, & n'ont pas besoin d'interprète.

L E A N D R E.

Brave!

P A S Q U I N.

Ayant pris la lettre, il l'a lûe deux fois sans rien dire; mais toujours en tremblant comme la feuille, ensuite, il m'a prié très humblement de me retirer, m'assurant que demain, sans faute, il vous feroit réponse.

L E A N D R E.

Comment, c'est-là tout?

P A S Q U I N.

Vraiment, vous n'y êtes pas. Réponse tout-à-l'heure, lui ai-je dit d'un air impérieux; je ne fors point que vous ne l'ayez faite. Ah! Monsieur Pasquin, ne vous fâchez pas, m'a-t'il répondu; je m'en vais écrire à votre maître. Il ne s'agit pas d'écrire, lui ai-je répliqué, mais de faire sur le champ ce qu'il vous ordonne: c'est l'unique réponse qu'il exige. Tête-bleu, je n'entens pas plus raillerie que mon maître. Dépêchons, ai-je ajouté, en mettant la main sur la garde de mon épée: nos diamans. Il a voulu crier au meurtre: je l'ai pris à la gorge, en le menaçant de l'étrangler & de le hacher en pièces, s'il osoit crier ou bouger de sa place. Mon courage héroïque l'a tellement épouventé, qu'il a pris sagement le parti de capituler. Voilà vos diamans, m'a-t'il dit, en les tirant de son bureau: mais est-il juste, Monsieur Pasquin, que je perde mes cent louis d'or? Tu ne les perdras pas, vieux coquin, lui ai-je dit; & je t'en répons sur mon honneur. Ah! Cela suffit, m'a-t'il répliqué: votre parole est de l'or en barre; je tiens mon argent pour reçu: voilà vos diamans.

L E A N D R E.

Quoi! Sérieusement, il te les a remis?

P A S Q U I N.

Si bien, que les voici; voyez s'il en manque un seul.

LEANDRE.

Non, parbleu; je les vois tous, & je les reconnois. Ah! mon cher Pasquin, que je t'ai d'obligation!

PASQUIN.

Vous voyez de quel prix est un valet aussi fidèle qu'intrepide.

LEANDRE.

J'avoue que je ne te croyois pas si courageux.

PASQUIN.

Ah! Diable, c'est que vous ne m'avez pas vû dans l'occasion: employez-moi hardiment, si elle se présente, & vous verrez de quel bois je me chauffe.

LEANDRE.

Ma foi, tu m'étonnes. Tu m'avois donc caché ta valeur?

PASQUIN *prenant du tabac.*

Les vrais braves sont toujours modestes.

LEANDRE.

Cela est vrai. Au reste, tu mérites récompense; & tu peux compter que je ne t'oublierai pas.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE, LEANDRE,
PASQUIN.LISETTE *bas à Isabelle.*

NE lui faisons pas connoître que nous le cherchons, & feignons de le rencontrer par hazard.

ISABELLE.

Suis-moi, Lisette, nous reviendrons bien-tôt. Ai-je un carosse?

LISETTE.

Il vous attend. Ah! Messieurs, la rencontre est heureuse.

416 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,

I S A B E L L E à Léandre.

C'est vous, Monsieur! Eh, bon Dieu, dans quel équipage vous voilà!

L E A N D R E.

Je suis honteux de paroître ainsi devant vous; & vous me permettez. . . .

I S A B E L L E.

Non, non; restez un moment: je vous dispense du cérémonial.

L I S E T T E.

Monsieur va-t'il se mettre au lit?

P A S Q U I N.

Oui. Comme il s'ennuie, je m'en vais le coucher.

L I S E T T E.

A l'heure qu'il est?

L E A N D R E.

Quand on est malade, on se couche à toute heure.

I S A B E L L E.

Eh! Quel est votre mal?

P A S Q U I N.

Son mal est dans la tête.

L E A N D R E *bas à Pasquin.*

Si tu ne te tais. . .

L I S E T T E.

Effectivement, vous paroissez changé.

I S A B E L L E à Léandre.

Vous devriez prendre un peu l'air.

P A S Q U I N.

Non: le grand air lui seroit contraire; celui de sa chambre lui convient mieux.

L I S E T T E.

Pasquin est donc votre Médecin?

P A S Q U I N.

Sans doute. Je le purge quelquefois de ses mauvaises humeurs.

L E A N D R E à Pasquin, d'un air menaçant.

Si ce n'étoit Mademoiselle. . .

L I S E T T E à Léandre.

Est-ce qu'elle a quelque crédit sur votre esprit?

L E A N D R E.

Ah ! Lifette , elle peut tout sur mon esprit & sur mon cœur.

I S A B E L L E.

Il n'y auroit que l'expérience qui pût m'en convaincre.

L E A N D R E.

Qu'exigez-vous de moi ? Parlez.

I S A B E L L E.

Puisque vous m'y invitez si gracieusement...

L I S E T T E.

Il faut le prendre au mot. Voyons un peu ce qui en résultera.

I S A B E L L E.

Effectivement , si j'ai bonne mémoire , vous avez voulu me persuader tantôt que vous aviez quelque inclination pour moi.

L E A N D R E *vivement.*

Quelqu'inclination ! Je n'ai jamais vraiment aimé que vous ; je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir. C'est peu dire , que je vous aime : je vous adore.

L I S E T T E.

Cela est fort.

L E A N D R E à Isabelle.

Mais , vous même , ne m'avez-vous pas assuré que vous n'en doutiez pas ?

L I S E T T E.

Oui ; mais de pareilles protestations de votre part ont grand besoin de confirmation.

L E A N D R E à Isabelle , d'un air désespéré.

Hé bien , s'il ne m'en coûte que la vie , pour vous confirmer mes sentimens...

I S A B E L L E.

Plus de ces démonstrations , je vous prie : tenez-vous pour averti que je les déteste.

418 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
PASQUIN.

Et toi, Lifette ?

L I S E T T E.

Oh ! Pour les tiennes , elles m'amusent.

P A S Q U I N.

Fort bien , mon adorable : il faut se tuer pour
vous divertir.

I S A B E L L E *d Leandre.*

Une chose , encore , que je ne puis souffrir ; c'est
cet air de désespoir que vous affectez.

L E A N D R E.

Il n'est point affecté , je vous jure.

I S A B E L L E.

Affecté , ou non , il me déplaît souverainement.
Eh ! Qu'ai-je affaire d'un amant chagrin ? Vous ne
pouvez inspirer que la tristesse. Est-ce-là le moyen de
plaire ? Si vous persistez dans cette humeur noire , un
couvent est moins ennuyeux que vous. Oh bien , je
vous signifie que , pour croire que vous m'aimez , il
faut que je vous voye un air tout différent : je
veux que la tranquillité , que la joye même régne sur
votre visage.

P A S Q U I N *prenant la main de Leandre , chante.*

Allons gai , toujours gai ; la relira la la lanrire , &c.

L E A N D R E *le prenant à la gorge.*

Ah ! Bourreau , je ne sçais qui me tient . . .

I S A B E L L E.

C'est donc-là le crédit que j'ai sur vous ? Adieu ,
Monsieur ; vous ne me verrez plus.

L E A N D R E.

Pardon , charmante Isabelle ; vous allez me voir
tout autre. Mon cher Pasquin , demande grace pour
moi.

P A S Q U I N *d'un ton absolu.*

Lifette , si tu m'aime , je te commande de la fai-
re rester.

L I S E T T E.

Allons nous-en , Mademoiselle.

P A S Q U I N *la retenant.*

Ah , tygresse !

L E A N D R E *à Isabelle.*

Si vous sortez , je ne vivrai pas un instant.

I S A B E L L E.

Encore des menaces ?

L E A N D R E.

C'est pour la dernière fois , sur mon honneur.

I S A B E L L E.

Souvenez-vous de ce serment , & promettez-moi de m'obéir sans réserve , sur tout ce que j'exigerai de vous.

L E A N D R E.

C'en est fait , ordonnez , je ne balancerai pas.

L I S E T T E.

Nous allons voir. Allons , Mademoiselle , usez bien de vos droits.

I S A B E L L E.

Je me rapelle tous les discours que vous m'avez tenus , Monsieur ; ils m'ont fait comprendre , aussi bien qu'à Lisette , que vous avez formé contre vous-même un dessein barbare & funeste.

L E A N D R E.

Pourquoi vous imaginer ? . . .

I S A B E L L E.

Point de discours. Ouvrez-moi votre cœur en ce moment , & sans hésiter ; ou je vous déclare que je ne croirai pas un seul mot de vos protestations.

L E A N D R E.

Hé bien , il faut vous l'avouer. L'état affreux où je me suis plongé par ma conduite extravagante ; les vives persécutions de mes créanciers , l'impossibilité où je suis de les payer ; & ce qui me désespere bien plus que tout le reste , les plaintes , les cris , la juste colère de mon pere qui me defend de me présenter

420 LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,
à sa vue , & que mes dissipations ont jetté dans la mi-
sere ; mille autres chagrins ; des reproches sanglans
que j'effuye de toutes parts : tant de sujets d'inquié-
tudes & de douleur , m'ont mis en fureur contre moi-
même , & fait prendre la résolution d'attenter sur ma
vie , dès que j'aurois pû recouvrer quelques effets
que je veux laisser après moi.

I S A B E L L E.

Cet aveu sincère est une première preuve de votre
amour ; mais j'en exige encore deux autres : la pre-
mière ; c'est que vous me fassiez serment que vous
triompherez de votre désespoir.

L E A N D R E.

Eh ! Pourquoi voulez vous que je vive ?

I S A B E L L E.

Pour m'aimer.

L E A N D R E.

Vous le voulez absolument ?

I S A B E L L E.

Absolument.

L E A N D R E.

Je vous obéirai ; & je vous le jure par ce qu'il y
a de plus sacré.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas tout : je veux que vous me livriez
toutes vos armes pour tout le tems qu'il me plaira
de les garder , & que vous me donniez votre paro-
le d'honneur , que , pendant ce tems-là , vous ne
fortirez point.

L E A N D R E.

Ma parole d'honneur ! Hé bien , je vous la donne.
Êtes-vous contente ?

I S A B E L L E.

Je la ferai , quand j'aurai vos armes.

L E A N D R E.

Tiens Pasquin , voilà la clef de mon cabinet ;
apporte tout aux pieds d'Isabelle.

P A S Q U I N.

Je m'en vais vider l'arsenal. N'y a-t'il rien de caché ?

L E A N D R E.

Non , sur mon honneur.

L I S E T T E.

Mais , n'avez vous point en réserve quelque légère dose de mort aux-rats ?

L E A N D R E.

Je jure que je n'y ai jamais pensé.

P A S Q U I N.

Je reviens tout-à l'heure.

S C E N E I V.

L E A N D R E , I S A B E L L E , L I S E T T E.

L E A N D R E.

N'Êtes-vous pas bien assurée maintenant , que vous régnerez despotiquement sur mon cœur ?

I S A B E L L E.

A vous dire le vrai , je commence à le croire.

L E A N D R E.

Ah ! Si je puis me flâter d'être aimé de vous , rien n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de l'espérer ?

I S A B E L L E.

Le soin que je prends de conserver vos jours , vous parle mieux que les plus vives expressions.

L E A N D R E.

Eh ! Pasquin , dépêche-toi. Qu'il est lent à exécuter vos ordres ! Je m'en vais le hâter.

L I S E T T E.

Cette impatience me plaît. Mais , demeurez , le voici qui rentre.

S C E N E V.

PASQUIN *aportant un fusil , une paire de pistolets , un poignard , une épée , & un four-niment complet.* LEANDRE , ISABELLE , LISETTE.

PASQUIN *d'un ton tragique.*

M Adame , à vos genoux j'apporte cette épée , toutes nos armes à feu , & nos munitions de guerre.

ISABELLE *à Léandre.*

Est-ce tout ?

LEANDRE.

S'il y manque rien , accablez-moi de haine & de mépris.

ISABELLE.

Je suis contente.

PASQUIN *chantant à Isabelle.*

Triomphez , charmante reine ; triomphez , &c.

LEANDRE *secouant Pasquin.*

Parbleu , tu es bien impertinent !

PASQUIN.

Parbleu , vous n'aimez guères la musique !

LISETTE.

Ce n'est pas tout ; il faut que j'aye mon tour. Al-lons , Monsieur Pasquin , votre épée.

LEANDRE.

Oh ! Elle n'est pas à craindre.

LISETTE.

Non pour lui ; mais pour vous , c'est une occasion prochaine.

PASQUIN.

Tenez , ma reine , je mets entre vos mains une arme bien redoutable.

Donnez.

P A S Q U I N.

A condition que vous m'aimerez ; c'est une condition *sine quâ* , non.

L I S E T T E.

Sine quâ , non ! Quel langage est-ce là ?

P A S Q U I N.

C'est la langue de l'amour. (*Voyant qu'Isabelle veut prendre les pistolets.*) Attendez , Mademoiselle ; pour éviter tout accident , je m'en vais les vuides. N'ayez pas peur. (*Il décharge les deux pistolets.*)

S C E N E V I.

GERONTE , ISABELLE , LISETTE ,
PASQUIN.

GERONTE accourt , & Léandre
disparoit.

A H , bon Dieu ! Quel bruit viens-je d'entendre ?
Qu'est devenu mon fils ? Deux filles armées ! L'avez-
vous tué ?

L I S E T T E.

Ne craignez rien ; nos armes ne sont pas meur-
trières.

GERONTE.

Mais , qui est-ce qui a tiré ?

P A S Q U I N.

C'est moi , sans vanité.

GERONTE.

Et pourquoi , diable , as-tu fait ce fracas ?

P A S Q U I N.

C'est une réjouissance pour la paix.

GERONTE.

Pour la paix !

424 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
P A S Q U I N.

Oui, Monsieur, la paix est faite entre votre fils & lui : voici les deux médiatrices ; & l'amour est garant du traité. M'entendez-vous ?

G E R O N T E.

Que trop. Ah, cruel ami ! Ma chère Isabelle, que je vous ai d'obligation !

L I S E T T E.

Et à moi donc ?

G E R O N T E.

Va, Lifette, je n'oublierai pas la dot.

P A S Q U I N.

Et où la prendrez-vous ?

G E R O N T E.

De quoi te mêles-tu ?

P A S Q U I N.

J'y prens quelque intérêt.

L I S E T T E.

Avec votre permission, Monsieur Pasquin, ne vous mêlez point de mes affaires.

P A S Q U I N.

Avec votre permission, Mademoiselle Lifette, vos affaires seront bien tôt les miennes.

I S A B E L L E.

Ne craignez plus rien pour Léandre, j'ai sa parole d'honneur.

G E R O N T E.

Vous me calmez ; mais j'ai eu belle peur.



S C E N E V I I.

LISIMON, GERONTE, ISABELLE,
PASQUIN, LISÉTTE.

L I S I M O N.

QU'avez-vous, mon ami ? Vous me paroissez bien ému.

G E R O N T E.

J'ai pensé perdre mon fils ; sans Mademoiselle, il se desespéroit.

L I S I M O N.

Pauvre homme que vous êtes ! Vous vous effrayez des discours d'un Jeune homme !

P A S Q U I N.

Ne blâmez point Monsieur ; l'affaire étoit sérieuse.

L I S I M O N.

Se peut-il que son extravagance ? ...

I S A B E L L E.

Elle étoit très à craindre, je vous en répons ; & il feroit dangereux de l'y faire retomber. Nous vous laissons tenir conseil sur le parti que vous avez à prendre.

(Elles sortent en emportant les armes.)

S C E N E V I I I.

GERONTE, LISIMON, PASQUIN.

QU'avez-vous, mon ami ?

GERONTE à Lisimon.

Ue me conseillez-vous ?

L I S I M O N.

De tenir ferme. Si vous faites, mal-à-propos, la moindre démarche, votre fils n'en reviendra jamais.

426 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
G E R O N T E.

Ne vous ouvrez pas davantage , & regardez qui nous écoute.

P A S Q U I N.

Vous vous défiez de moi ? Bon jour & bon soir.

G E R O N T E.

Oui. Va t'en.

L I S I M O N.

Non. Reste. Vous lui faites tort. Je me fie à lui comme à moi-même.

P A S Q U I N.

Et vous faites bien ; sans cela , je vous ferois voir du païs. Mais , qu'est-ce que ceci ?

S C E N E I X.

LA FLEUR portant une malle , & suivi de deux hommes qui en portent chacun une autre.
G E R O N T E , L I S I M O N ,
P A S Q U I N.

O P A S Q U I N à la Fleur.
U portez-vous ces malles , Monsieur la Fleur ?

L A F L E U R.

Notre Maître m'ayant dit qu'il vouloit vendre sa garde-robe , j'en ai promis quatre mille francs pour mon cousin Broquant , qui est le plus honnête fripier des halles ; & , mondit Maître étant convenu du prix , j'emporte les malles pour mondit cousin.

P A S Q U I N.

Pour tondit cousin ! Commencez , Messieurs les faquins , par déposer ici lesdites malles. Ce fripon croit encore signifier un exploit.

G E R O N T E.

Dépêchons ; ou je vous ferai pendre tous trois comme voleurs domestiques.

COMEDIE.

427

(Les hommes qui portoient les malles , les jettent
& s'enfuyent ; la Fleur reste)

L I S I M O N.

Avec votre permission , Monsieur de la Fleur , votre
Maitre a-t'il touché les quatre mille francs ?

L A F L E U R.

Pas encore. Je lui ai promis de lui apporter son
argent dès que j'aurois livré la marchandise.

L I S I M O N.

Votre fils n'est pas défiant , comme vous voyez.
Vous êtes un maître fripon ! Monsieur de la Fleur.

P A S Q U I N.

D'autant plus fripon , qu'il sçait le prix de ce qu'il
emporte. Ces habits valent plus de huit mille francs.

G E R O N T E.

Qu'on m'arrête ce misérable.

L I S I M O N.

Eh , non ; contentez-vous de le chasser.

G E R O N T E *poussant rudement la Fleur.*

Va te faire pendre ailleurs.

S C E N E X.

GERONTE , LISIMON , PASQUIN.

L I S I M O N.

OH çà , mon cher Pasquin , il faut que tu fasses
encore quelques petits mensonges à ton Maître.

G E R O N T E.

Oh ! Cela lui est aisé : les plus gros ne lui coûtent
rien.

P A S Q U I N.

Monsieur tire toujours sur moi.

L I S I M O N.

C'est une vieille rancune ; il n'en faut que rire.

428 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
G E R O N T E.

Mais , pourquoi mon fils vendoit-il ses habits ?

P A S Q U I N.

Par desespoir. Il dit que c'est pour faire un fonds , qui , joint à ses diamans & à beaucoup d'argent qui lui est dû par ses amis , pourra former une somme assez considérable , dont il disposera par son testament.

G E R O N T E *d'un ton pleureur.*

Par son testament !

L I S I M O N.

Eh ! Ne vous alarmez point de la fougue d'un jeune étourdi. Tu lui diras , Pasquin , que tu as retenu ses malles , parce que tu as trouvé un autre acheteur qui t'en veut donner six mille francs : son pere fournira la somme , & retiendra les habits. Nous comptons sur toi.

P A S Q U I N.

Et vous faites bien. Ah , ah ! Voici une des malles ouvertes ! Et je mets la main , justement , sur l'habit aux grandes aventures. Oh ! Quelle étourderie !

L I S I M O N.

Quoi donc ?

P A S Q U I N.

Il a laissé son porte-feuille dans cette poche.

L I S I M O N *lui arrachant le portefeuille.*
Voyons.

P A S Q U I N.

Ah ! Monsieur , ne l'ouvrez pas ; c'est un magasin de sottises.

L I S I M O N.

Donne-le-moi ; cela m'amusera : je parcourrai tantôt toutes ces pièces d'éloquence. Ce sont des lettres de femmes !

P A S Q U I N.

Filles , femmes & veuves , tout lui est bon.

G E R O N T E.

Quelle corruption de mœurs ! Mon ami , nous

aurons beau faire , nous ne le corrigerons jamais.

P A S Q U I N.

C'est selon. Si j'étois son pere , je le mettrois si bien à l'épreuve , que je sçaurois une fois pour toujours à quoi m'en tenir sur son sujet.

G E R O N T E.

Et que ferois-tu ?

P A S Q U I N.

J'acheverois de payer ses dettes , & je le remettrois en fonds.

G E R O N T E.

Le traître est d'accord avec lui pour nous duper.

P A S Q U I N

Non , ma foi. Je vous indique , tout naturellement , l'unique expédient qui vous reste , pour lire jusqu'au fond de son cœur.

G E R O N T E.

Bon , bon ! Si je prenois ce parti-là , tu ne pourrois jamais t'empêcher de nous trahir.

P A S Q U I N.

Je ne vous trahirai point ; j'en fais serment sur mon honneur.

G E R O N T E.

Belle caution !

L I S I M O N.

Je l'accepte , & je m'y fie absolument.

G E R O N T E.

Songe qu'il y va du salut de ton Maître.

P A S Q U I N.

Je donnerois ma vie pour lui.

L I S I M O N.

J'en suis persuadé. Aprens donc , mon cher Pasquin , que tous ses créanciers sont payez : cela s'est fait sous main ; il l'ignore absolument : & , bien loin de le tirer de peine , comme nous le pourrions , nous lui faisons croire qu'on le guette pour l'arrêter. J'ai fait passer déjà cinq ou six fois une troupe d'ar-

430 LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,
chers devant ses fenêtres : c'est ce qui l'empêche de
sortir depuis quatre jours.

P A S Q U I N.

Oh ! Pour ce coup , je mets pavillon bas devant
vous. Vous êtes plus fin que moi , je le confesse ; car
j'ai donné , comme lui , dans le panneau : mais tout
ce que j'apprens ici , me ravit.

G É R O N T E.

Ne vas pas gâter ici notre besogne.

P A S Q U I N.

Si je la gâte , assommez-moi. Vous voyez que vo-
tre conduite s'accorde avec mes idées. Que je vais
vous seconder de bon cœur , & me réjouir aux dé-
pens de votre cher fils !

L I S I M O N.

Viens ; suis-nous chez Géronte , où nous allons
nous concerter.

Fin du troisième Acte.



 ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISIMON.

LISIMON.

NE précipitons rien, vous dis-je; je lui ferai toucher vos six mille francs en tems & lieu: mais, s'il vous plaît, avant que d'en venir là, je veux qu'il subisse toutes les épreuves que nous venons de concerter avec Pasquin; j'espère que l'effet sera décisif, & sçaura nous déterminer. Il faut se défier long-tems d'un Jeune-homme qui a long-tems vécu comme votre fils; & on ne peut chercher trop de moyens, croyez-moi, de connoître à fonds ses dispositions présentes.

GERONTE.

Que nous sommes barbares!

LISIMON.

Que vous êtes pusillanime! Eh! morbleu, soyez homme une fois: vous n'avez que trop joué le rôle de pere; prenez, enfin, celui de maître, & commencez par vous imposer la loi, de suspendre & de cacher votre foiblesse.

GERONTE.

Mais, toute réflexion faite, mon cher ami, n'avons-nous pas fait assez souffrir ce pauvre enfant, en le réduisant au dernier desespoir?

LISIMON.

Impatiences & vivacitez de Jeune-homme, dont

432 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
les fureurs ne prouvent point qu'il soit corrigé : il n'a pas encore , à beaucoup près , souffert les punitions qu'il mérite ; ses créanciers & son porte feuille ne l'ont que trop prouvé.

GERONTE.

Après tout , ce sont des folies de son âge. Si on punissoit aussi sévèrement tous les jeunes gens qui lui ressemblent , on bouleverseroit tout Paris.

LISIMON.

Dites plutôt , que tout Paris rentreroit dans l'ordre , & que les vices n'y triompheroient pas comme ils font. Qui est-ce qui renverse l'ordre ? C'est la jeunesse.

GERONTE.

Eh ! n'est elle pas faite pour le renverser ? Chaque âge a ses fonctions.

LISIMON.

Pour un homme dont les mœurs sont si pures , vous prêchez une morale bien relâchée.

GERONTE.

C'est que je suis juste , & sçais compâtrir à la foiblesse humaine : j'en ai tant de pitié , que , s'il ne tenoit qu'à moi , je délivrerois tout à-l'heure mon fils de ses tourmens , quand il devroit encore m'en coûter le double de ce que j'ai déjà payé pour lui.

LISIMON.

C'est ce que je ne souffrirai point , ou bien nous romprons ensemble. Je serai votre ami malgré vous ; & je suis plus ami de votre fils , que vous ne l'êtes vous-même : songez qu'il vous croit ruiné par sa faute. Soyez plus constant dans vos résolutions , & gardez-vous bien de le desabuser avant qu'il l'ait mérité. De la circonstance où nous sommes , dépend tout le bonheur de sa vie & du reste de vos jours : rien de plus sérieux.

GERONTE.

Oh bien , faites donc comme vous l'entendrez ; je
ne

ne m'en mêle plus, & je vous livre mon fils.

L I S I M O N.

Me le promettez-vous ?

G É R O N T E.

Je vous en donne ma parole.

L I S I M O N.

Je suis content.

S C E N E I I.

PASQUIN , GERONTE , LISIMON.

H E bien , mon garçon , quelles nouvelles ?

P A S Q U I N.

De très-sérieuses. Mon pauvre maître est si furieusement amoureux, qu'il n'y a que moi qui puisse lui faire paroli.

L I S I M O N.

Tant mieux.

P A S Q U I N.

Je gage, qu'avec tout votre esprit & votre sang-froid, il vous seroit impossible de décider lequel est le plus fou de nous deux. N'avez-vous pas entendu nos soupirs ?

L I S I M O N.

Comment, Pasquin, tu soupirez aussi ?

P A S Q U I N *poussant un long soupir.*

Ah! Monsieur, j'en perds la respiration.

L I S I M O N.

Finis donc; tu me ferois mourir de rire: je te croyois plus sage.

P A S Q U I N.

Les plus grands hommes ont leurs foiblesses. La friponne de Lisette m'a tourné la tête.

434 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S I M O N.

Quelle pitié ! Qu'est-ce que tu tiens là ?

P A S Q U I N.

Des billets pour douze mille cinq cens livres.

G E R O N T E.

Comment, morbleu, mon fils doit encore cela ?

P A S Q U I N.

Au contraire ; c'est ce qui est dû à Monsieur votre
Fils.

L I S I M O N.

Ce qui lui est dû !

P A S Q U I N.

Vraiment oui. Quand il est en fonds, sa bourse est
ouverte ; il s'épuise par facilité, pour soutenir les
autres, & il emprunte pour se soutenir.

G E R O N T E.

Le bon cœur !

P A S Q U I N.

Dites plutôt, la bonne dupe.

L I S I M O N.

Procédé de jeune-homme. Donne-moi ces billets ;
que je les lise.

P A S Q U I N.

Mais ne le blâmons pas en tout. Vous en trouve-
rez ici deux de mille écus chacun, qu'il a gagnés au
jeu sur parole d'honneur, qu'on a garantie par écrit.

L I S I M O N.

Les voici. Comment donc ! Je connois particu-
lièrement ces Messieurs ; ce sont des gens d'honneur,
& de grande qualité ; je réponds qu'ils payeront bien-
tôt Léandre ; & je me charge, moi, d'avancer cette
somme pour eux. Jamais dette ne fut plus sûre que
celle-là.

G E R O N T E.

J'en suis ravi.

L I S I M O N.

Voyons les autres billets. Celui-ci de quatre mille

francs , est signé d'Orville. N'est-ce pas le fils d'un fameux banquier qui se nomme Plantin ?

P A S Q U I N.

Justement : il se donne des airs de condition ; se fait apeller Monsieur le Comte ; perd son argent comptant ; joue sur sa parole, brille dans un équipage superbe , dissipe une ample fortune , emprunte à grosse usure ; & , pour être le singe des Grands , soutient les frais d'une nymphe à ses gages , & d'une petite maison où il la régale splendidement , avec de jeunes seigneurs qui se moquent de lui.

G E R O N T E.

C'est donc un ami de mon fils ?

P A S Q U I N.

Intime. Ils se sont souvent associés pour se cautionner tour-à tour.

L I S I M O N.

Oh bien , Monsieur le Comte , votre pere va payer pour vous le billet , avant qu'il ait l'honneur de faire banqueroute. Monsieur Plantin a quatre mille francs à tirer sur moi ; ma dette acquitera celle du seigneur d'Orville. Quel est cet autre billet ? Je croi , Dieu me le pardonne , qu'il est de mon neveu !

P A S Q U I N.

De lui-même. Il commence à se former.

L I S I M O N.

Ah , ah , petit drôle , vous faites aussi des billets ?

P A S Q U I N.

Pourquoi non , puisqu'il sçait écrire ?

L I S I M O N.

Autant de retranché sur vos menus plaisirs : il m'en coûtera deux mille cinq cens livres , pour vous acquiter avec Leandre ; mais mon argent vous coûtera cher sur ma parole. Est-ce-là tout ?

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur.

436 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
L I S I M O N.

Cela forme un total assez considérable , que je veux faire toucher à ton maître avant qu'il soit nuit. (à Geronte.) En y joignant six mille francs que vous m'avez livrés pour ses habits , il va recevoir dix-huit mille cinq cents livres , sans compter ses diamans qui en valent plus de quinze mille. Nous verrons quel usage il fera de tous ces effets ; c'est la preuve capitale où je l'attens.

G E R O N T E.

Et qui me fait trembler pour lui , si ce fripon ne nous trompe point.

P A S Q U I N.

Encore fripon ? Vous vous défiez encore de moi ? Hé bien , faites vos affaires vous-même , je ne m'en mêle plus.

L I S I M O N.

Ne te fâches pas , mon ami ; pardonnez lui de vieilles habitudes.

P A S Q U I N.

Oui ; mais qu'il s'en défasse , ou je reprendrai les miennes.

L I S I M O N.

Gardes-t'en bien ; tu romprois toutes nos mesures.

P A S Q U I N.

Revenons au fait.

L I S I M O N.

Le fait est qu'il faut que tu caches soigneusement à Léandre , que c'est moi qui acquitte ses billets d'avance. Il est essentiel , au contraire , qu'il se persuade que cette grosse remise lui vient à notre insû : s'il nous croyoit informez , son pere & moi , qu'il lui rentre tant d'argent à la fois , il n'oseroit en disposer à sa fantaisie.

G E R O N T E.

Oh ! Pour le coup , j'approuve votre idée. Mon cher Pasquin , mon ami , il faut nous aider fidèlement en cette conjoncture délicate.

PASQUIN.

Ah ! Je suis donc mon cher Pasquin présentement ?

LISIMON.

Point de rancune , mon enfant ; songe qu'en nous servant bien , tu fais encore mieux ton maître.

PASQUIN.

J'ai le cœur si bon , que j'en ai honte ; mais c'est le foible des honnêtes gens.

GERONTE à part.

Le coquin !

PASQUIN à Lisimon.

Un mot encore , pour nous mieux entendre. Si vous voulez qu'il ignore ce que vous faites pour lui , il faut donc que je m'en attribue le mérite ?

LISIMON

Sans doute. Fais-toi valoir sur cela comme sur les diamans : le récit que tu lui as fait est merveilleux. Je m'en vais rassembler nos deux sommes que je tiendrai toutes prêtes ; & nous conviendrons du moment de les produire. Songe que tu gagneras plus à tromper ton maître , qu'à nous trahir : d'ailleurs , ce sera plus le servir que le tromper.

GERONTE.

Sois nous fidèle , & je te promets une récompense magnifique.

PASQUIN.

Il va m'en coûter encore quelques mensonges ; mais , que ne fait-on point pour ses amis ?

GERONTE. *ôtant son chapeau.*

Ah ! Trop d'honneur.

LISIMON.

Quels autres papiers tiens tu là ?

PASQUIN.

Ce sont mes lettres de créance , en vertu desquelles je pourrois recevoir & donner quittance pour mon maître.

438 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S I M O N.

Tu peux les brûler. Voici Lisette : nous te laissons
avec elle pour te faire notre cour.

S C E N E I I I.

L I S E T T E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

QU'elle a l'œil fin & les traits piquans ! Ma foi,
j'en deviens fou.

L I S E T T E.

Votre servante , Monsieur Pasquin. Il me paroît
que vous méditez tout seul.

P A S Q U I N.

Où ; je médite sur vos charmes , & je brûle d'en
être possesseur. Convenons de nos faits , mon petit
cœur. Quand nous marierons-nous ?

L I S E T T E.

Le beau début pour un homme poli !

P A S Q U I N.

Comment donc ? Peut-on faire une plus grande
politesse à une jolie fille , que de lui témoigner un vif
empressement de l'épouser ?

L I S E T T E.

Apprenez de moi , Monsieur l'empressé , qu'un
homme qui sçait vivre, n'offre jamais d'épouser, qu'a-
près s'être assuré que la proposition convient.

P A S Q U I N.

Ne convient-elle pas quand on s'aime ?

L I S E T T E.

Et qui vous a dit que je vous aime , Monsieur , Pas-
quin ?

P A S Q U I N.

Vos yeux , Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Oh ! Mes yeux ! Mes yeux ! Ne vous y fiez pas naturellement , ils sont grands Parleurs ; mais , souvent , ce qu'ils disent ne signifient rien.

P A S Q U I N.

Ah ! Les fripons ! Ils m'ont donc trompé ?

L I S E T T E.

Gardez-vous de croire à leur témoignage , si ma bouche ne le confirme pas.

P A S Q U I N.

Eh , morbleu , fais-la donc parler.

L I S E T T E.

Elle est trop modeste pour faire un aveu.

P A S Q U I N.

Comment donc s'y prendre pour vous pénétrer ?
Je croyois que nous étions d'accord.

L I S E T T E.

Eh ! Ne sçais-tu pas , butord , que je vais au Couvent ? Je ne quitterai pas ma maîtresse ; son sort sera le mien.

P A S Q U I N.

Quoi ! Vous persistez tous deux ?

L I S E T T E.

Mais . . . je crois qu'oui.

P A S Q U I N *d'un ton furieux.*

Rendez-nous donc nos armes , barbares que vous êtes !

L I S E T T E.

Vos armes ! Pourquoi faire ?

P A S Q U I N.

Pour nous tuer une bonne fois.

L I S E T T E.

Si tu le veux absolument , je m'en vais te rendre ton épée.

P A S Q U I N.

Non , non , garde-la ; je pourrois me manquer , car je n'ai pas la main sûre. Je veux m'expédier

440 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
promptement d'un bon coup de pistolet.

L I S E T T E.

Hé bien, je te prêterai ceux de ton maître; qu'à cela ne tienne.

P A S Q U I N.

L'offre est tendre; tu ris en la faisant. Tu as beau dire & beau faire, tiens, je vais gager que tu m'aime: je m'en fais l'aveu pour toi, afin de ménager ta pudeur. Allons, la main sur la conscience. Ai je menti?

L I S E T T E.

Laisse moi faire mon message.

P A S Q U I N.

Où vas-tu, je te prie?

L I S E T T E.

Chez ton maître, de la part de ma maîtresse.

P A S Q U I N.

De la part de ta maîtresse! Cela me paroît vif. Eh, que lui veut elle?

L I S E T T E.

J'ai ordre de le dire à lui-même.

P A S Q U I N.

Mais... oseras-tu le voir tête-à-tête? Il est encore en deshabillé; cela pourroit blesser ta modestie.

L I S E T T E *en riant.*

Ma modestie? Ah! Monsieur Pasquin, vous êtes jaloux!

P A S Q U I N.

Jaloux des bienféances; car, pour le reste, je le crois en sûreté.

L I S E T T E.

Et tu as raison. Ton maître est si triste, qu'il n'y a point d'homme moins dangereux.

P A S Q U I N.

Ne vous y fiez pas trop: vous avez un minois tout propre à causer des révolutions subites.

Le voici lui-même fort à propos.

P A S Q U I N *Je grattant la tête.*
M'en irai-je ?

L I S E T T E.
Il me semble que ses yeux se raniment. Qu'en dites-vous ?

P A S Q U I N.
Mais je dis que pour vous faire plaisir, je ne vous quitterai point.

S C E N E I V.

LEANDRE , LISETTE , PASQUIN.

P L E A N D R E *du fond du Théâtre.*
Pasquin.

P A S Q U I N.
Monsieur.

L E A N D R E.
Mon Pere n'est il point ici ?

P A S Q U I N.
Non , non ; il vient de monter à son appartement avec Monsieur Lisimon. Aprochez , on a quelque chose à vous dire.

L E A N D R E *un peu vivement.*
Ah ! Je suis charmé de te voir , Lisette. Est-ce toi qui veut me parler ?

L I S E T T E.
Oui , Monsieur , de la part de ma Maîtresse.
L E A N D R E *d'un ton de surprise & de joye.*
De sa part ?

L I S E T T E.
Ce n'est pas de la mienne , assurément.

L E A N D R E.
Eh , de quoi s'agit-il ?

442 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S E T T E.

Premièrement , il s'agit de sçavoir comment se porte votre mélancolie.

L E A N D R E *en souriant.*

Ma mélancolie ? Pas si bien que tantôt : je sens diminuer ses forces , & revenir les miennes.

L I S E T T E.

Bonne nouvelle.

P A S Q U I N *bas à Lisette.*

Tu vois que j'ai bien fait de rester.

L E A N D R E *à Pasquin.*

Que lui dis-tu ?

P A S Q U I N.

Un mot , en passant , sur nos petites affaires.

L E A N D R E.

Parbleu , tu prends bien ton tems ! (*à Lisette.*) As-tu quelque chose à me dire en particulier ?

P A S Q U I N *vivement.*

Non , non , je ne suis pas de trop. Avez-vous des secrets pour moi ?

L E A N D R E *en riant.*

Ah ! Je vous entends , Monsieur Pasquin.

P A S Q U I N.

C'est que je suis curieux.

L E A N D R E.

Oui , oui , curieux : je comprends cela. Hé bien , Lisette ?

L I S E T T E.

Hé bien , Monsieur , puisque vous commencez à vous dérider , je m'en vais vous délivrer mon message. Or , écoutez. Ma Maitresse vous fait à sçavoir qu'il vient de lui arriver d'Angers une parente , la plus curieuse & la plus sotte Provinciale qui ait jamais mis le pied dans Paris.

L E A N D R E.

Jusqu'ici , cela ne me regarde point.

L I S E T T E.

Plus que vous ne pensez. Or , cette provinciale qui n'a jamais rien vû , meurt d'impatience de voir l'Opera qu'elle s'imagine être la huitième merveille du monde.

L E A N D R E.

Elle sera bien trompée. Mais , passons ; ceci ne me regarde point encore.

L I S E T T E.

Pardonnez-moi.

L E A N D R E *vivement.*

Et en quoi donc ?

L I S E T T E.

Vous allez voir. Ma maîtresse qui ne va jamais aux spectacles , est fort embarrassée de la curiosité de sa parente , qui veut absolument qu'elle la mène.

L E A N D R E.

Ta maîtresse n'a qu'à refuser.

L I S E T T E.

C'est ce qu'elle a fait d'abord : mais Monsieur veut qu'elle ait cette complaisance ; & cela décide.

L E A N D R E.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Ce qui redouble son embarras , c'est qu'elle ne fait pas mieux que sa cousine , les aîtres de l'Opéra , où , d'ailleurs , elle ne sçauroit quelle figure faire , si quelqu'un n'y assuroit sa contenance. Elle en a prié Monsieur votre pere qui a rejetté la proposition : elle s'est adressée à Monsieur Lisimon qui l'a reçue plus mal encore ; mais qui lui a conseillé de recourir à vous.

P A S Q U I N *à part.*

Ah ! Le malin vieillard !

L E A N D R E.

A moi ! Moi , la mener à l'Opera !

L I S E T T E.

Avec sa parente & moi , dans deux heures au plus

444 LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,
tard ; elle vous en prie instamment : ainsi , préparez-
vous , s'il vous plaît ; il est bien-tôt tems de vous ha-
biller. Vous rêvez ?

P A S Q U I N.

C'est qu'il songe à l'habit qu'il mettra ; il en a tant
à choisir.

L E A N D R E *bas à Pasquin.*

Eh ! Bourreau , tu sçais bien le contraire.

L I S E T T E.

Mais , Monsieur , répondez moi donc , s'il vous
plaît.

L E A N D R E.

C'est que je songe... Ah ! maudit Lisimont

L I S E T T E.

Adieu , Monsieur , je m'en vais rapporter à ma
Maîtresse , que vous n'avez pas daigné me répondre.

L E A N D R E.

Ah ! Garde t'en bien , Lisette. C'est qu'effective-
ment je suis... dans un grand embarras... Je ne sçais
quel habit... je pourrai prendre... car je t'avouerai
bonnement... *à part.*) J'enrage de bon cœur.

P A S Q U I N.

Allez , Mademoiselle Lisette ; je me charge de le
déterminer : dites à votre maîtresse , sans balancer ,
que Monsieur sera prêt à l'heure indiquée.

L I S E T T E.

C'est assez. Que je serai ravie de voir l'Opéra :
J'en mourrais d'envie depuis long tems.

(Elle sort.)



S C E N E V.

L E A N D R E , P A S Q U I N.

(Ils se regardent sans rien dire.)

M L E A N D R E.
 Iférable ! A quoi viens-tu de m'engager ?

P A S Q U I N.

Il falloit bien répondre quelque chose , puisque vous ne répondiez rien.

L E A N D R E.

Eh , traître que tu es ! Sais je en état de sortir ?

P A S Q U I N.

Ce n'est pas ma faute. Pourquoi vous pressiez-vous si fort de vendre vos habits ?

L E A N D R E.

Pourquoi m'en blâmer , dis-moi ? J'étois pressé de soulager mon pere que j'ai réduit à la dernière extrémité.

P A S Q U I N.

Le motif est si louable , que je n'ai pas le mot à repliquer.

L E A N D R E.

Quel parti prendre ? Je vais rentrer dans le desespoir.

P A S Q U I N.

Mais , après tout , mon cher Maître , est ce que vous aimez si passionnément Isabelle ?

L E A N D R E *d'un ton furieux.*

Si je l'aime , coquin ! si je l'aime ! Cent fois plus que ma vie ; & ne crois pas que ce soit d'aujourd'hui : mais je me regardois comme indigne de lui plaire , & même de lui parler. Que la sagesse inspire de respect à ses plus grands ennemis ! Il faudra donc que je

446 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
refuse une simple politesse , à la personne du monde
que j'honore le plus ? Non , je ne soutiendrai pas cette
disgrace.

P A S Q U I N.

Ne vous défespérez pas. Comme la Fleur est un
insigne fripon , je l'ai empêché d'emporter vos malles.

L E A N D R E.

Ah ! Me voilà sauvé.

P A S Q U I N.

Et je les ai vendues à un honnête homme qui vous
en donne six mille francs , que vous toucherez cette
après-dînée.

L E A N D R E.

Et les as-tu livrées à cet homme là ?

P A S Q U I N.

Il l'a bien fallu , mon cher Maître.

L E A N D R E.

Me voilà perdu.

P A S Q U I N.

Point du tout ; je vous répons de la somme.

L E A N D R E.

Mais , cette somme ne me donnera pas un habit
avant l'heure de l'Opéra.

P A S Q U I N.

Je n'y faisais pas réflexion.

L E A N D R E.

Serai-je toujours malheureux , & toujours par ma
faute ? Oh ! Pour le coup , il faut mourir.

P A S Q U I N.

Ne vous pressez pas ; j'imagine une ressource. Je
m'en vais chercher cent pistoles sur votre somme ;
vous aurez de quoi payer l'Opéra.

L E A N D R E.

En robe-de chambre ?

P A S Q U I N.

Doucement. En laissant cinq mille francs à l'ache-
teur , pour sa sûreté , je ne doute point qu'il ne me

prête votre plus bel habit , que je vais vous rapporter le plutôt que je pourrai , ou qu'il vous enverra lui-même , s'il se défie de moi.

L E A N D R E *l'embrassant.*

Tu es mon ange tutélaire ; tu me rappelles à la vie. Dépêche-toi , mon cher ami , dépêche-toi : va , cours , vole , & m'habille.

P A S Q U I N.

Je vais devancer le vent.

L E A N D R E.

Attens , Pasquin , attens.

P A S Q U I N.

Eh , morbleu , j'avois déjà pris ma course. Pourquoi me retenez vous.

L E A N D R E.

Nous sommes deux étourdis.

P A S Q U I N.

Cela pourroit bien être. Qu'avez-vous ? Tout-à-coup , vous voilà pétrifié.

L E A N D R E.

Non , le ciel l'a réglé ; je ne puis cesser d'être malheureux : le moindre espoir qui me revient est anéanti dans l'instant , par des obstacles désespérans.

P A S Q U I N.

Que voulez-vous dire ? Serez-vous toujours ingénieux à vous tourmenter ?

L E A N D R E.

Eh , morbleu , il ne faut point de génie pour cela ; il ne faut que de la mémoire.

P A S Q U I N.

Expliquez-vous donc.

L E A N D R E.

Quand je serois coufu d'or , quand j'aurois mon plus riche habit , aurois-je la témérité de fortir ? Je suis guetté par vingt archers. Ce n'est pas que je ne me fisse un plaisir de les affronter : je me ferois fort d'en terrasser , au moins , une demie douzaine ; mais cela

448 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
ne me sauveroit pas. Accablé par le nombre , il faudroit que je cède enfin , n'étant soutenu par qui que ce soit. Pasquin , vas me chercher deux de mes amis ; amene-les avec toi.

P A S Q U I N.

Vous n'en avez que faire.

L E A N D R E.

Pourquoi donc ?

P A S Q U I N.

Je ne vous quitterai point. Me comptez-vous pour rien ?

L E A N D R E.

Vraiment oui.

P A S Q U I N.

Comment , ventrebleu ! Avez-vous oublié la manière intrépide avec laquelle j'ai retiré vos diamans ?

L E A N D R E.

C'est quelque chose , à la vérité ; mais cela ne suffit pas pour m'inspirer la confiance que tu veux que je prenne en toi.

P A S Q U I N *enfonçant son chapeau.*

Vous verrez , morbleu , vous verrez. Je vous escorterai fièrement jusqu'à l'Opéra ; & je vous réponds aussi , pour ma part , de ma demie douzaine d'archers. Six & six font douze , ce me semble. Joignez à cela les bleffez. Croyez-vous que le reste ose nous attendre ?

L E A N D R E.

Allons ; je ne balance plus , mais tu m'étonnes furieusement.

P A S Q U I N.

Votre surprise offense ma valeur. Tout brave que je suis , cependant , je considère qu'un homme sage n'en vient à la force , qu'après avoir épuisé les ressources de la prudence. Il me prend envie de rendre visite aux quatre créanciers qui vous poursuivent , & de moyennier un accommodement avec eux : je me fâte.

que nous obtiendrons de ces fripons , qu'ils vous laissent libre jusqu'à demain.

L E A N D R E.

Cela seroit ravissant ; mais cela me paroît difficile.

P A S Q U I N.

Je m'en vais les disposer en votre faveur , & je vous rejoins dans une demie-heure.

L E A N D R E.

Si tu réussis , il n'y a rien que je ne fasse pour toi.

P A S Q U I N.

Calmez-vous ; je suis aussi bon négociateur , que je suis brave.

L E A N D R E.

Cours donc , mon cher ami , cours.

P A S Q U I N *sort en chantant.*

Je vole , je vole , je vole.

S C E N E V I.

P A S Q U I N *seul.*

J E ne connoissois pas tout le mérite de ce garçon-là : j'avois eu cent preuves de son zèle , il est vrai ; mais , qu'il eût assez de valeur pour partager le péril avec moi , c'est ce que je n'aurois jamais soupçonné.

S C E N E V I I.

I S A B E L L E , L I S E T T E , L E A N D R E.

I S A B E L L E.

S Ortons vite , Lisette ; ma cousine m'attend ; il faut que nous allions la chercher , pour l'amener ici.

450 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S E T T E.

Ah, ah ! Voici votre amant qui s'enfuit.

I S A B E L L E.

Léandre, un mot, s'il vous plaît.

L E A N D R E *parlant de loin.*

De grace, permettez-moi de me retirer ; je suis honteux de paroître ainsi devant vous.

I S A B E L L E.

Vous avez raison. Est-ce ainsi que vous vous préparez à m'accompagner ?

L E A N D R E.

Oh ! Je m'habille fort promptement : il ne me faut qu'une demie heure, au plus ; & nous avons encore deux heures devant nous.

I S A B E L L E.

Mais, pourquoi si long-tems en robe-de-chambre ?

L E A N D R E.

Pourquoi ? C'est que... Oh ! J'ai mes raisons pour cela.

I S A B E L L E.

Quelles raisons ? Etes-vous malade ?

L E A N D R E.

Non ; je me porte infiniment mieux : mais...

I S A B E L L E.

Achevez donc.

L E A N D R E.

C'est que j'ai beaucoup écrit ce matin. Quand je ne suis point gêné par un habit, ma plume marche plus rapidement : d'ailleurs, j'attens le retour de Pasquin que je viens d'envoyer en commission.

I S A B E L L E,

Ne sçauriez-vous vous habiller sans lui ?

L E A N D R E.

Non ; cela n'est pas possible.

L I S E T T E.

Allez donc du moins vous mettre à votre toilette.

il faut commencer par arranger votre tête.

LEANDRE.

J'y vais travailler. (*A Isabelle.*) Permettez , Mademoiselle , que j'aie y donner mes soins.

ISABELLE

Vous ne pouvez mieux faire. Dépêchez-vous , je vous prie.

LEANDRE.

C'est un ordre que je ne puis trop tôt exécuter.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

ISABELLE , LISETTE.

LISETTE.

HE bien , que dites-vous de ce petit homme-là ? Il me semble que la robe-de-chambre ne le déguise pas trop.

ISABELLE.

Cela est vrai ; mais il conserve un air mélancolique qui m'inquiète encore.

LISETTE.

Qui vous inquiète , dites-vous ?

ISABELLE.

Oui , j'avoue qu'il me fait pitié.

LISETTE.

L'inquiétude & la pitié ! L'amour n'est pas loin.

ISABELLE.

Tais-toi , folle ; voici le bon-homme.



S C E N E I X.

GERONTE , ISABELLE , LISETTE.

G E R O N T E.

HE bien , ma chère enfant , avez-vous trouvé quelque galant homme qui vous mene à l'Opéra ?

L I S E T T E.

Oui , oui ; nous en avons un à nos ordres , qui nous tiendra bonne compagnie.

G E R O N T E.

Mais il est bon que je sçache qui c'est.

I S A B E L L E.

C'est un gentilhomme très aimable.

L I S E T T E.

Et très aimé , qui plus est.

I S A B E L L E.

Taisez-vous , Lisette.

G E R O N T E.

Et comment nommez-vous cet aimable gentilhomme ?

I S A B E L L E.

Il suffira , je crois , que je vous dise que c'est le fils de l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnaissance & de respect.

L I S E T T E.

Vous ne pourrez jamais deviner qui c'est.

G E R O N T E.

Mon fils vous a promis de sortir avec vous ?

I S A B E L L E.

Du moins , il l'a promis à Lisette , qui l'en a prié de ma part.

G E R O N T E *à part.*

Ce fripon de Pasquin nous trahit ; je l'avois bien

prévu. Et dites-moi, je vous prie, Lisette; mon fils n'a t'il point balancé sur cette proposition.

L I S E T T E.

Pardonnez-moi, vraiment: il m'eût renvoyée sans réponse, si Pasquin n'eût répondu pour lui.

G É R O N T E à part.

Pasquin est honnête homme.

L I S E T T E.

Je n'ai jamais vû un homme si embarrassé.

G É R O N T E.

Bon! J'en suis ravi.

I S A B E L L E.

Ravi, Monsieur! Pourquoi donc, s'il vous plaît?

G É R O N T E.

Il est inutile de vous le dire; suffit que j'ai raison.

I S A B E L L E.

Ah! Qu'entens-je? Je ne veux plus sortir avec lui. Va-t'en lui dire, Lisette, que je n'irai point à l'Opéra.

L I S E T T E.

Ma foi, je crois que vous l'obligerez: car il m'a paru bien froid sur votre proposition.

I S A B E L L E.

(Bas à Lisette.) (A G é r o n t e.)

Je suis outrée. Vous riez, Monsieur.

G É R O N T E.

Vous ne riez pas, vous, & vos yeux s'enflamment de colère.

I S A B E L L E.

J'avoue que j'attendois plus de politesse de la part de Monsieur votre fils.

L I S E T T E.

Je me doutois bien que son procédé vous piqueroit; & c'est pourquoi je vous l'avois caché.

G É R O N T E à Lisette.

Pour aller à l'Opéra?

454 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S E T T E.

Oui.

G E R O N T E.

Belle vocation pour le Couvent ! Oh ça , ma fille , il faut vous calmer ; je vous jure que mon fils n'est nullement coupable envers vous , & que je pourrois le justifier par de bonnes raisons.

I S A B E L L E.

Ayez la bonté de me les dire , je n'aurai pas de peine à lui pardonner.

G E R O N T E *en souriant.*

Je commence à le croire. Je vous en dirai davantage une autre fois ; quant à présent , contentez vous d'apprendre de moi , que vous auriez tort d'être piquée contre lui.

I S A B E L L E.

Vous me l'assurez ?

G E R O N T E.

Très-sérieusement.

I S A B E L L E.

Je vous crois , Monsieur ; & j'en suis ravie.

L I S E T T E.

Je gage que je devine. J'ai oui dire à Monsieur Lisimon , que Léandre est accablé de dettes , & vivement poursuivi par ses créanciers. Le pauvre Jeune-homme ! Il m'a tout l'air d'être attaqué d'une maladie qu'on appelle goute consulaire.

G E R O N T E.

Ma foi , Lisette a deviné. Il n'oseroit sortir , de peur d'être arrêté.

I S A B E L L E.

Et vous n'avez pas pitié de lui ? Pouvez-vous le laisser , Monsieur , dans une situation si cruelle ?

G E R O N T E.

Il ne l'a que trop mérité.

I S A B E L L E.

Il n'en est que trop puni. Vous l'aviez mis au de-

despoir : j'ose dire que sans moi vous n'auriez plus de fils. J'ai lû jusqu'au fond de son ame : il ne renonçoit à la vie , que parce qu'il croyoit que vous ne l'aimiez plus. Votre haine & votre mépris lui percent le cœur. S'il a mérité votre indignation par sa conduite , son repentir sincère , j'ose vous l'attester , mérite que vous lui pardonniez. Vous êtes trop bon pere , & il est trop bon fils , pour que vous puissiez plus long-tems lui refuser sa grace : je vous la demande à genoux , parce qu'il en est vraiment digne , & que tout concourt à vous le persuader.

GERONTE *attendri.*

Levez-vous , ma chère enfant ; je voudrois que Lisimon fût ici.

ISABELLE.

Hé ! ne pouvez-vous pas être indulgent sans sa permission ?

GERONTE.

Non. Ce diable d'homme enchaîne tous mes sentimens ; d'ailleurs , nous avons pris des mesures que je ne puis rompre sans imprudence.

ISABELLE.

Hé , Monsieur . . .

GERONTE.

N'abusez pas de ma foiblesse , & changeons de propos. Vous croyez donc que mon fils vous aime ?

ISABELLE.

J'aurois tort d'en douter après le sacrifice qu'il m'a fait.

GERONTE.

Achevez de m'ouvrir votre cœur.

LISETTE.

Allons , courage , Mademoiselle.

GERONTE.

L'aimez-vous ?

456 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
I S A B E L L E

Monsieur...

L I S E T T E.

Je répons oui pour ma Maîtresse.

G E R O N T E.

Vous rougissez , & vous ne dites mot ? C'est répondre comme je le veux. Mais êtes vous assez persuadée de son repentir , pour que vous osassiez risquer de l'épouser ?

I S A B E L L E.

Si j'étois digne de cet honneur , je ne balancerois pas.

L I S E T T E.

Ni moi non plus.

I S A B E L L E.

Mais la fortune m'a trop maltraitée...

G E R O N T E.

Ne desespérons de rien. Je me flatte que le ciel fera voir en vous , que sa justice récompense tôt ou tard la sagesse & la vertu.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

 A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN.

HE bien, Monsieur, vous avez vû mon Maître tête-à-tête; vous l'avez entretenu près d'une heure. N'êtes-vous pas persuadé maintenant de ma discrétion & de ma fidélité?

LISIMON.

Me voilà parfaitement convaincu que tu es un garçon d'honneur, & que, bien loin de nous avoir décelés à ton maître, il n'a pas le moindre soupçon de ce que son pere a fait par mon moyen, pour le tirer de l'état affreux où ses dissipations l'avoient jetté. Je connois Léandre à fond; il est incapable de dissimuler, de se contraindre si long tems: & j'ose dire que je suis trop pénétrant pour qu'il eût pû me tromper, s'il eût osé l'entreprendre: il est dans une agitation, dans des inquiétudes, dans des allarmes qui m'ont pénétré, & qui perceroient le cœur de mon pauvre ami. Je n'y puis tenir moi-même. Il est tems de délivrer ton maître d'un état si violent, & de le mettre en situation de nous prouver indubitablement, que son repentir est sincere, & qu'il est devenu sage.

PASQUIN.

Tout franc, je n'en voudrois pas jurer; car je vais mettre son cœur à toutes les épreuves; & il succombe facilement, le pauvre garçon. Si, malheureusement, il retombe, & s'il découvre jamais, que, de concert

458 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
avec vous, c'est moi qui lui aurai tendu le piège,
comptez qu'il m'exterminera.

L I S I M O N.

Va, je te promets sur mon honneur, que nous
te mettrons en sûreté. Ne crains rien. Par où vas-
tu débiter ?

P A S Q U I N.

Par lui présenter le sauf conduit de ses quatre
persécuteurs prétendus ; je viens de le leur faire
signer : & , comme il connoît très-bien leur écriture,
il croira facilement qu'il est libre pendant le
reste de cette journée.

L I S I M O N.

Où est-il, ce sauf conduit ?

P A S Q U I N.

Le voici : je le crois en bonne forme ; car c'est
moi qui l'ai dicté.

L I S I M O N *rit en lisant.*

Voyons. (*après avoir lu tout bas.*) La pièce est
plaisante, & conforme à ton génie.

P A S Q U I N.

L'approuvez-vous ?

L I S I M O N.

Je la trouve un peu badine ; mais elle est d'un ton
si naïf, que ton maître qui n'est pas défiant, la re-
gardera comme très-authentique.

P A S Q U I N.

Oh ! Je vous en répons. Ainsi, dès qu'il ne crain-
dra plus de sortir, secondez moi bien à propos.

L I S I M O N.

Cela me sera facile ; car nous entendrons tous vos
discours, sans que Léandre s'en aperçoive, pourvu
que la scène se passe dans ce salon.

P A S Q U I N.

Elle s'y passera, je vous le promets : j'y attirerai
mon maître insensiblement.

L I S I M O N.

Tant mieux. Geronte & moi , peut-être Isabelle aussi ; car il est bon , je crois , qu'elle soit de la partie , nous nous tiendrons à l'entrée de cet appartement , cachez derrière la portière qui la couvre : nous ne perdrons pas un mot de tout ce qui se dira , & nous nous montrerons dès qu'il en sera tems.

P A S Q U I N.

Rien de mieux concerté. Vos sommes-elles prêtes ?

L I S I M O N.

Si prêtes , qu'elles paroîtront dès qu'il le faudra.

P A S Q U I N.

Vous direz au porteur qu'il entre par la grande porte du fallon , dès que j'éternuerai , ce sera le signal.

L I S I M O N.

Bon. Je m'en vais l'instruire.

P A S Q U I N.

La Jonquille apportera l'habit quand vous le jugerez nécessaire.

L I S I M O N.

Laisse-moi faire , mon garçon.

P A S Q U I N.

Oh ça , la comédie va commencer dans le moment , & sera très-intéressante pour Isabelle : placez-la si bien , qu'elle n'en perde pas un mot.

L I S I M O N.

Tu pourras la suposer comme présente. Toi , fais si bien de ton côté , que Leandre s'explique à fond sur ce qui la regarde.

P A S Q U I N.

Reposez-vous sur mon adresse. Je veux que vous lisiez tous jusqu'au fond de son cœur.

L I S I M O N.

Puissions-nous y voir ce que nous y souhaitons ! Pour lui donner plus de liberté de se développer , ne manque pas de l'assurer que nous sommes dehors , son

460 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
pere & moi; que nous souperons en Ville, & que nous
rentretons fort tard.

P A S Q U I N.

Je n'y manquerai pas.

L I S I M O N.

Retire-toi promptement, de peur qu'il ne te sur-
prenne avec moi.

P A S Q U I N.

Je rentre. Mais, à propos, avez-vous remis le
porte-feuille de mon Maître dans la poche de l'habit
qu'on doit lui apporter?

L I S I M O N.

Oui, mon enfant. Il y trouvera des effets *bien dif-
férens* de ceux qu'il y avoit mis. Quelle sera sa sur-
prise!

P A S Q U I N.

Nous finirons par cet incident; il sera décisif.

L I S I M O N.

Aussi l'attendrons-nous avec la dernière impatien-
ce. Au surplus, sois bien sûr, Pasquin, que nous te
mettrons en état d'épouser Lisette.

P A S Q U I N.

Ah! Monsieur, après cette promesse, je me trom-
perois moi-même pour vous servir.

L I S I M O N.

Sors, & dépêche-toi.

S C E N E I I.

GERONTE, LISIMON.

L I S I M O N.

Avez-vous entendu ma scène avec Pasquin?

GERONTE.

D'un bout à l'autre. Nos affaires cheminent bien;
mais le cœur me bat. Je meurs de peur que mon fils

ne donne dans le piège : il lui est si bien tendu, ce me semble, qu'il sera bien heureux s'il peut s'en sauver. N'est-ce pas trop l'exposer ?

L I S I M O N.

Pouvez-vous trop vous assurer de son repentir ?

G E R O N T E.

S'il succombe à la tentation, c'est un jeune homme perdu sans ressource.

L I S I M O N.

Hé bien, vous l'abandonnez sans retour.

G E R O N T E.

Quel seroit mon désespoir ! Je l'aime aveuglément.

L I S I M O N.

C'est ce qui l'a gâté. Aimer trop un fils, & le lui faire trop sentir, c'est faire cent fois pis pour lui, que de le haïr & de le maltraiter.

G E R O N T E.

Je ne le vois que trop présentement.

L I S I M O N.

N'en parlons plus ; peut-être va-t'il nous convaincre que le mal n'est pas sans remède.

G E R O N T E.

Il me paroît que ce fripon de Pasquin nous sert de bonne foi.

L I S I M O N.

Je vous en réponds.

G E R O N T E.

C'est ce qui redouble mes allarmes.

L I S I M O N.

Les promesses que je lui ai faites m'enchaînent à nos intérêts ; &, d'ailleurs il est plus subtil que faux : c'est une espèce d'homme d'honneur.

G E R O N T E.

Qui m'a trompé mille fois.

L I S I M O N.

Oui, mais c'étoit pour servir votre fils : l'action

462 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;
est rectifiée par le motif ; d'ailleurs , il va tout répa-
rer. Oh ça , mon cher ami , que ferons-nous , vous
& moi , en cas que le dénouement de cette intri-
gue soit aussi heureux que nous le souhaitons ?

GERONTE.

Vous me permettez de suivre les mouvemens de
mon cœur.

LISIMON.

Oui , & je vous imiterai ; car j'aime votre fils com-
me s'il étoit le mien : il sera d'autant plus sensible à
vos bienfaits , qu'il croit vous avoir ruiné.

GERONTE.

Grace au Ciel , il est bien trompé.

LISIMON.

Sans doute ; & bien malgré vous.

GERONTE.

J'ai tort ; mais je suis pere. Au reste , foyez sûr ,
mon cher Lisimon , que , si , par l'événement , mon
fils se rend indigne d'épouser l'aimable Isabelle , je
prendrai soin de la pourvoir ailleurs , & que je me
souviendrai jusqu'au dernier soupir , que je suis rede-
vable à son généreux pere de mon éducation & de ma
fortune.

LISIMON.

Et moi , lui suis-je moins redevable ? Ne m'a-t'il
pas élevé & avancé comme vous ? Ainsi , donc....

S C E N E I I I.

PASQUIN , LISIMON , GERONTE.

PASQUIN *accourant.*

EH ! Vite , Messieurs , décampez , & allez pren-
dre vos places.

GERONTE.

Viens , que je t'embrasse avant que tu commences.

C O M E D I E.

463

P A S Q U I N.

Ma foi, je le mérite; car je vais bien vous divertir.

G E R O N T E.

Peut-être nous désespérer. Qui peut prévoir la fin de tout ceci? Que sçais-je si mon libertin de fils?...

P A S Q U I N.

Il va paroître à l'instant. Détalez, vous dis-je.

S C E N E I V.

P A S Q U I N *seul.*

A Llons, Monsieur Pasquin, déployez tout votre art pour amuser les auditeurs: mais, plus le dénouement approche, & plus la frayeur me fait. Si mon étourdi de maître, se trouvant en liberté, & roulant tout à-coup sur l'or & l'argent, alloit s'aviser de prendre le mors aux dents, tout franc, j'aurois lieu de me repentir d'avoir trop bien joué mon rôle: mais, si je l'amène à résipiscence, quelle joie pour son pere, & quelle gloire pour moi! Cette espérance m'encourage, & je vais manœuvrer hardiment. Voici notre jeune homme. Dieu conduise la barque à bon port!

S C E N E V.

L E A N D R E, P A S Q U I N.

L E A N D R E.

JE te cherche, Pasquin. Pourquoi me laisses-tu seul?

P A S Q U I N.

Pour faire de l'exercice. Ce fallon est spacieux; j'y fais plus à mon aise que dans votre chambre. Promenons nous en causant.

V 4

464 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
L E A N D R E.

Es tu sûr que mon Pere ne surviendra pas ?

P A S Q U I N.

Il est dehors avec Lifimon ; ils ne reviendront pas avant minuit. Nous avons nos coudées franches.

L E A N D R E.

Aurai-je la liberté de sortir à l'heure de l'Opera ?

P A S Q U I N.

Soyez tranquille à cet égard.

L E A N D R E.

Mais , mon habit ne vient point.

P A S Q U I N.

Il viendra , je vous le promets ; rien ne presse encore.

L E A N D R E.

D'accord ; mais , si j'étois habillé , nous monterions à l'appartement d'Isabelle.

P A S Q U I N.

Quand vous seriez vêtu comme un Prince , je vous garantis qu'elle ne vous recevrait pas. Vous êtes trop aimable & trop libertin , pour être un homme sans conséquence.

L E A N D R E.

Je voudrais l'être pour Isabelle ; je la respecte autant que je l'aime.

P A S Q U I N.

Nage toujours , diroit elle , en vous fermant la porte au nez. Vous sçavez de quel bois elle se chauffe ; & je vous garantis que Lifette n'est pas plus polie : elles sont bien nées l'une pour l'autre. Ma foi , mon très-cher Patron , voilà de quoi faire deux honnêtes Femmes !

L E A N D R E.

Si jamais Lifette est la tienne , il faudra qu'elle aille bien droit.

P A S Q U I N.

Franchement , je n'aimerois pas qu'elle prit à gauche.

L E A N D R E.

[Ah ! Que tu feras défiant !

P A S Q U I N.

C'est que j'ai de l'expérience. Un homme qui connoît le danger , craint quand il s'embarque.

L E A N D R E.

Oui ; mais il faut qu'il prenne patience quand il est embarqué ; c'est ce que tu feras, comme tant d'autres.

P A S Q U I N.

Ah ! vous tirez déjà sur moi !

L E A N D R E.

Dépêche-toi de te marier , je serai curieux de voir ta contenance.

P A S Q U I N.

Eh ! Nous verrons quelle sera la vôtre.

L E A N D R E.

La mienne sera toujours bonne ; car je ne me marierai jamais.

P A S Q U I N.

Jamais ! Vous adorez Isabelle , dites-vous , à tout moment ?

I S A B E L L E.

C'est parce que l'adore , que je ne veux pas l'épouser.

P A S Q U I N.

Belle preuve d'amour !

L E A N D R E.

La plus belle que je puisse lui donner. Quoi , j'aurois l'inhumanité de la rendre malheureuse , pour satisfaire ma passion ? Je l'aime à la fureur , je te l'avoue ; mais je l'aime en honnête homme. Ne seroit-elle pas bien lottie ? Moi , ruiné ; elle , sans bien , sans espérance d'en avoir. Hélas ! Que deviendrions-nous ? Pourrois-je la dédommager , par la plus vive passion , de l'extrême misère où je la plongerois ? Plûtôt mourir mille fois , que d'être l'auteur de ses disgrâces. Ah ! J'aime encore mieux la voir dans un

466 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
couvent , que de la faire périr dans le monde.

P A S Q U I N.

Mais vous avez quelques ressources : vos débiteurs
vous payeront peut-être bien-tôt.

L E A N D R E.

Quand ils me payeroient tout ce qu'ils me doivent ,
ce que je n'ose encore espérer , cela suffiroit-il pour
me marier , dis-moi ? Ne suis-je pas , moi même ,
accablé de dettes ? Pourrois-je vivre heureux , pen-
dant que je ferois souffrir mes créanciers qui m'ac-
cableroient de reproches & de poursuites ? N'ai-je pas
mis mon pere hors d'état de me tirer de mon affreuse
situation ? Ah ! Réflexion cruelle ! Du meilleur pere
qui soit au monde , j'ai fait le pere le plus malheureux ,
non , je ne me le pardonnerai jamais , jamais.

P A S Q U I N.

Vous pleurez , je crois ?

L E A N D R E.

Oui , je pleure ; & je n'en rougis pas.

P A S Q U I N.

Cela est remarquable. (*feignant de tousser.*) Hem ,
hem , hem.

L E A N D R E.

Je pleure de douleur & de rage. La douleur de
mon pere m'attendrit , & je suis enragé contre moi.
Je te jure que si j'aimois moins Isabelle , je ne vou-
drois plus vivre.

P A S Q U I N *après avoir encore toussé.*

Notre affaire débute bien.

L E A N D R E.

Quelle affaire ?

P A S Q U I N.

L'affaire de votre repentir.

L E A N D R E.

A quoi sert mon repentir , puisqu'il vient trop tard ?
J'ai trop fait de fautes , pour pouvoir les réparer.

PASQUIN.

Ayez bon courage. Monsieur votre pere n'est peut-être pas si obéré qu'il veut nous le faire croire.

LEANDRE.

Ah ! Pasquin , je le connois mieux que toi. Tout irrité qu'il est de mes défordres , tout indigne que je suis de sa tendresse , je suis sûr encore , que s'il pouvoit me soulager , il feroit pour moi les derniers efforts : j'ai cent fois éprouvé ses bontez , & j'en ai toujours abusé. Tiens , Pasquin , écoute ce que je vais te dire : Je voudrois pouvoir être assez heureux pour rétablir la fortune de mon pere ; & mourir de joye dans le moment.

PASQUIN après avoir toussé plus fort.

Nota bené.

LEANDRE.

Que veux tu dire avec ton *nota bené*.

PASQUIN.

Je me dis à moi même , que vous tenez des discours qui mériteroient d'être gravez en lettres d'or. Sçavez-vous bien , Monsieur , que vous me faites pleurer aussi ? Ma foi , dans le fond , vous êtes le meilleur enfant que j'aye jamais vû. Venez , que je vous embrasse. Vous méritiez bien que je vous misse en liberté.

LEANDRE.

Tu espères donc un heureux succès de ta négociation ?

PASQUIN.

Je fais plus qu'espérer ; elle a parfaitement réussi.

LEANDRE.

Ah ! Puis-je m'en flatter ?

PASQUIN.

En voici la preuve. Lisez , & réjouissez-vous.

LEANDRE.

Qu'est ce que ce papier ?

468. LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
P A S Q U I N.

C'est le sauf conduit de vos persécuteurs : je les ai si bien haranguez , qu'ils ont fait tout ce que j'ai voulu.

L E A N D R E.

Voyons.

(Il lit.)

Nous soussignez notables & honorables Bourgeois & Marchands des Villes , Cité , Université , Fauxbourgs & Banlieue de Paris ; à tous Archers presens & à venir ,
SALUT. Savoir faisons , que nous avons permis & permettons au Sieur Leandre de Brillanville , notre debiteur , duement & quadruplement sentencié par corps , à notre très-humble & très-intéressante réquisition & poursuite , de sortir librement , sans trouble , défiance & frayeur , pendant le cours , reste & durée de la présente après-dînée , pour se transporter ou faire transporter jusqu'à l'Opera ; & d'icelui , revenir chez lui directement par le plus court chemin , sans s'écarter par voyes suspectes , obliques & rues détournées , avec les personnes de tout âge , sexe & condition , qui l'accompagneront ou qu'il accompagnera , laissant le choix de l'un ou de l'autre à sa prudence & discrétion : & vous prions , & néanmoins enjoignons très-expressément de n'apporter empêchement quelconque au passage dudit sieur , soit en allant audit Opera , soit à son retour ; ains , au contraire , de lui prêter toute aide & assistance en cas de besoin requis & urgent : & nous avons tous quatre signé de nos mains propres , pour servir ce que de raison audit sieur sentencié. Fait à Paris , avant ou après-midi , ne sachant l'heure précise.

TISON , DORE' , COURTAUT , CROQUET.

Le présent écrit à valoir jusqu'à dix heures du soir.

P A S Q U I N.

Hé bien , qu'en dites-vous ?

L E A N D R E.

Puis-je me fier à un pareil écrit ? c'est une plânerie.

PASQUIN.

Point du tout. Ne reconnoissez-vous pas les signatures ?

LEANDRE.

Oui, je les reconnois ; mais le style . . .

PASQUIN.

C'est celui de Monsieur Croquet qui a cru faire une pièce d'éloquence , & qui n'y entend pas plus de finesse que les trois autres qui l'on signée. Croyez-vous que je voulusse vous exposer pour me divertir , moi qui exposerois ma vie pour vous sauver ?

LEANDRE.

Je ne puis repliquer à cela. Mais , malgré l'énergie de cette belle pièce , il falloit prévenir les archers.

PASQUIN.

C'est ce que nous avons fait , en leur donnant le double du sauf conduit. Je n'ai rien obmis pour votre sûreté.

LEANDRE.

Viens , que je t'embrasse aussi ; tu es la perle des valets.

PASQUIN.

Sans vanité , vous me rendez justice. J'aime qu'on me sauve la peine de me louer moi-même.

LEANDRE.

Enfin donc ; grace à tes soins , je respire : mais je crains encore que mes créanciers ne cherchent à me surprendre.

PASQUIN.

Mé croyez-vous assez sot pour donner dans un panneau ? Je répons de leur bonne foi corps pour corps. Au pis aller , ne m'avez-vous pas pour second ? Et quel second ! Je suis presque fâché de l'accommodement ; & je meurs d'envie de jouer des couteaux.

LEANDRE.

Comment donc , tu deviens brave jusqu'à la témé-

470 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
rité ! Que ne t'ai-je connu plutôt ! Nous aurions fait
de beaux exploits.

P A S Q U I N.

Ah ! Je vous en répons. (*Il touffe plusieurs fois.*)

L E A N D R E.

Qu'as-tu donc ?

P A S Q U I N.

Je me suis enrhumé à courir pour vous.

(*Il éternue deux ou trois fois.*)

L E A N D R E.

Diable ! Ton rhume est violent.

P A S Q U I N.

C'est que j'ai furieusement sué pour vous trouver
des espèces. (*Il éternue encore.*)

L E A N D R E.

Oh ! Finis donc.

P A S Q U I N *parlant fort haut.*

Je ne finirai point , que je ne voye de l'argent.

Ah ! Voici le Porteur ; mon rhume se passe.

S C E N E V I.

UN PORTEUR, LEANDRE,
PASQUIN.

L E P O R T E U R.

Q Ue la peste étouffe celui qui m'a chargé comme
un mulet , & m'a fait traverser tout Paris avec
ce fardeau ! Messieurs , soulagez-moi , par charité ;
je n'en puis plus.

L E A N D R E.

Que m'aportes-tu-là , mon ami ?

L E P O R T E U R.

De l'argent qui pèse comme du plomb.

L E A N D R E.

Est-ce pour moi ?

LE PORTEUR.

Pour qui donc ? N'êtes-vous pas Monsieur Léandre ?

LEANDRE.

Moi-même.

LE PORTEUR.

Vous êtes le bien trouvé.

LEANDRE.

Et toi, le bien venu. Et qui est-ce qui t'envoie ici ?

LE PORTEUR.

Un diable d'homme qui demeure au bout du monde, & qui m'envoie à l'autre bout. N'est-ce pas-là votre adresse ?

LEANDRE.

Justement. Connois-tu le galant homme qui me fait une si belle remise ?

PASQUIN.

C'est un de mes bons amis que j'ai rencontré dans ma course, & à qui j'ai montré vos billets. Vraiment, m'a-t'il dit, après les avoir examinés, voilà de bons effets, Monsieur Pasquin ! C'est de l'or en barre. Si vous voulez me les confier, mon cher ami, je me charge de vous envoyer la somme entière dans une heure d'ici, avec les six mille livres pour les habits de votre Maître. Comme cet ami dont je vous parle, est la probité même, je me suis fait un plaisir d'accepter son offre, & sur le champ je lui ai remis votre papier, qu'il a trouvé le secret de changer en argent comptant.

LEANDRE.

C'est donc le même ami à qui tu as vendu mes malles ?

PASQUIN.

Oui ; & qui m'en a donné deux mille francs de plus que ce que vous en vouliez.

472 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ,
LEANDRE.

Ah , quelle joye ! Voilà un ami comme on n'en voit point.

PASQUIN.

Dans ce monde pervers , il n'y a plus que moi seul qu'on puisse lui comparer.

LEANDRE.

Tu dis vrai , mon cher Pasquin. Comment pourrai-je jamais reconnoître les services que tu me rends ?

LEPORTEUR.

Mes bons Messieurs , pendant que vous jasez à votre aise , je crève sous le fardeau.

PASQUIN.

Aidez-moi à soulager ce pauvre diable.

LEANDRE.

Oh ! Volontiers. Tiens , voilà de quoi boire.

LEPORTEUR.

Adieu , Messieurs ; vous m'avez rendu plus léger qu'une plume , & je m'en retourne en sautant.



S C E N E V I I.
L E A N D R E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

Comptons le nombre des sacs. Un, deux, trois, quatre, cinq & six : voilà pour vos habits. En voici douze autres, & un petit de cinq cens francs pour vos billets.

L E A N D R E.

Ah, ciel ! Que d'argent comptant tout-d'un-coup ! Que de bonheur tout à la fois. A la fin, la fortune s'est donc lassée de me persécuter ?

P A S Q U I N.

Voyons un peu quelques-unes de ces espèces. Ouvrez un sac, & moi l'autre. Ah, les belles médailles ! Elles sont toutes neuves : je les aime mille fois mieux que ces vieilles antiquailles dont on fait tant de cas : voilà de quoi je voudrois remplir un grand cabinet.

L E A N D R E.

Et voilà de quoi mener une belle vie, si je voulois !

P A S Q U I N.

Oui, morbleu ; divertissons-nous : *Vivat !* Bonne chère & grand feu, sans compter les menus plaisirs. Il faut dépenser tout cela noblement, pour nous dédommager de nos chagrins. Avec quelques petites sommes à compte, nous apaiserons vos créanciers ; & nous mangerons le reste en liberté : n'est-il pas vrai, mon cher crésus ?

L E A N D R E.

Ce sont donc-là les conseils que tu me donnes ?

P A S Q U I N.

Ne sont-ils pas de votre goût ?

474 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;

LEANDRE.

Parbleu , tu m'as bien trompé ! Je te croyois un honnête garçon , & tu n'es qu'un séducteur.

PASQUIN.

En quoi donc ?

LEANDRE.

Au lieu de m'aider à me tirer du bourbier , tu veux m'y replonger , misérable !

PASQUIN.

Je croyois vous faire ma cour.

LEANDRE.

Ta cour , infame ! Apprens que mes malheurs m'ont instruit , & ont réhabilité ma raison , & qu'elle a maintenant assez de force sur moi , pour me faire détester , & ma vie passée , & tes conseils empoisonneurs.

PASQUIN.

Mais , parlez-vous sérieusement ?

LEANDRE.

Peu s'en faut que je ne t'en donne la preuve. Si je t'étois moins redevable , je te chasserois tout-à-l'heure.

PASQUIN *touffant bien fort.*

Voilà ma quinte qui me reprend. Puisque vous êtes converti , je veux suivre votre exemple. Nous allons vivre comme deux petits hermites : en attendant , portons ces espèces dans votre appartement ; vous en disposerez selon votre morale.

LEANDRE.

Rapelle le porteur ; il n'est pas loin.

PASQUIN.

Le porteur ! Où voulez-vous donc transporter ces sacs ?

LEANDRE.

Je veux les faire monter à l'appartement de mon pere , afin qu'il les y trouve à son retour ; c'est la moindre restitution que je puisse lui faire : nous y joindrons cet écrain , dont il pourra faire encore une

bonne somme : ce petit secours , au moins , le soutiendra quelque-tems.

PASQUIN.

Fort bien. Mais, vous & moi , de quoi vivrons nous ?

LEANDRE.

Des restes de sa table , s'il refuse de m'y apeler.

PASQUIN.

Eh ! Comment apaiserez vous ces quatre créanciers qui vous ont fait condamner par corps ? Vous n'oserez passer le pas de la porte.

LEANDRE.

Hé bien , je garderai la chambre , & me jetterai dans la lecture ; c'est la consolation des malheureux.

PASQUIN.

C'est bien dit. Nous lirons des Romans. Ma foi , je suis émerveillé. (*Il étornue d'une grande force.*)

LEANDRE.

Encore ?

PASQUIN.

C'est votre morale qui m'enrhume.

LEANDRE.

Quelqu'un vient ; vois qui c'est. N'est-ce point mon pere.

PASQUIN.

Eh , non , non ; revenez : c'est la Jonquille.



SCÈNE VIII.

LA JONQUILLE, LEANDRE,
PASQUIN.

PASQUIN.
Que veux-tu, mon enfant ?

LA JONQUILLE.
C'est un habit que j'apporte à Monsieur.

LEANDRE.
Et où l'as-tu pris ?

LA JONQUILLE.
Je ne l'ai pris nulle part : on vient de me le donner, pour vous le remettre.

LEANDRE.
Et qui ?

LA JONQUILLE.
C'est un homme qui s'appelle... Ma foi, je ne m'en souviens plus.

PASQUIN.
Ne voyez-vous pas que c'est mon ami qui vous le renvoie, comme nous en étions convenus lui & moi ? Voilà ce qui s'appelle une galanterie.

LEANDRE.
Je t'en ai toute l'obligation.

PASQUIN.
Vous m'en avez bien d'autres que vous ne sçavez pas. Allons, mettez vite cet habit.

LEANDRE.
Il va mettre le comble à mon bonheur.

PASQUIN.
Vous dites plus vrai que vous ne pensez. Va-t'en, la Jonquille.

S C E N E I X.

L E A N D R E , P A S Q U I N.

J E A N D R E *en s'babillant.*
 JE vais donc vous obéir , ma chère Isabelle ; & c'est , en effet , pour moi , je vous jure , le comble de la félicité. Mais qu'est-ce que je sens dans cette poche ?

P A S Q U I N *en souriant.*

Voyez , voyez ce que c'est.

L E A N D R E.

Mon porte-feuille ! Comment se trouve-t'il ici ?

P A S Q U I N.

C'est que vous l'y aviez mis.

L E A N D R E.

Oui , je m'en souviens. Parbleu , je suis un grand étourdi !

P A S Q U I N.

Cela est vrai , cela est vrai. Si quelqu'un l'a ouvert , il aura lû de belles sentences.

L E A N D R E *ouvrant le porte-feuille.*

Il faut que je jette toutes ces lettres au feu.

P A S Q U I N.

Ah ! C'est dommage. Avant que de faire cette exécution , relisez les encore une petite fois.

L E A N D R E.

Ciel ! Que vois-je ? Ce ne sont pas là des lettres. Quittance de Monsieur Doré ; Quittance de Monsieur Lardon ; Quittance de Monsieur Courtaut ; Quittance de Monsieur Croquet : en effet , elles sont écrites & signées de leurs mains. Me trompai je ? En voici d'autres , en aussi bonne forme , de tous mes créanciers , sans exception. Est ce un rêve ? Est-ce une vérité ? Mon cher Pasquin , dis-moi donc si je dors ou si je veille.

478 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
PASQUIN.

Si vous dormez , je dors aussi ; car je vois les mêmes choses que vous.

LEANDRE.

Grand Dieu , quel prodige ! A qui suis-je redevable d'une libéralité si excessive ?

PASQUIN.

A celui qui a payé vos habits.

LEANDRE.

Eh ! Nomme-le-moi donc , que j'aie me jeter à ses pieds.

PASQUIN.

Il se nomme . . .

LEANDRE.

Eh bien ?

PASQUIN.

Monsieur . . .

LEANDRE.

Monsieur qui ?

PASQUIN.

Connoissez-vous un Monsieur de par le monde , qui s'appelle ? . . .

LEANDRE.

Comment ?

PASQUIN.

Monsieur Gêronte ?

LEANDRE.

Mon pere ?

PASQUIN *chantant*.

C'est lui-même.

LEANDRE.

Ah ! Je le reconnois. Ma surprise . . . ma joye . . . ma confusion . . . Soutiens-moi, Pasquin . . . je succombe.

PASQUIN.

Morbleu , je crois qu'il s'évanouit. Eh , vite , Messieurs, sortez de votre cache , & venez à notre aide.

SCENE X.

GERONTE , LISIMON , LEANDRE ,
PASQUIN.

GERONTE *accourant avec Lisimon.*

O Ciel! En quel état vois-je mon fils!

PASQUIN.

Hélas! Vous l'avez tué en le ressuscitant.

LISIMON.

Léandre, regardez votre pere ; le voici qui vous aime plus que jamais.

LEANDRE *ouvrant les yeux.*

Ah! mon Pere, vous m'accablez.

GERONTE.

Non, mon fils ; je ne fais que ce que doit faire un bon pere.

LEANDRE *se jettant aux pieds de son pere.*

J'en suis indigne.

GERONTE.

Vous ne l'êtes plus ; tout est réparé : embrassez-moi.

LEANDRE *se levant, aidé de Pasquin.*

L'excès de vos bontez me couvre de honte. Vous me pardonnez, mais je ne me pardonne pas.

GERONTE.

Que le passé soit oublié pour toujours ; ne songeons qu'à jouir d'un avenir délicieux.

PASQUIN.

Hé bien, Messieurs, vous ai je bien servis?

LISIMON.

A ravir. On ne peut trop payer ton zèle & ta dextérité.

480 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE ;

LEANDRE à Pasquin.

Aimable fripon , en me trompant , que tu m'as obligé ! Tu agissois de concert avec eux , je n'en puis plus douter.

PASQUIN montrant Lisimon.

Tenez , c'est Monsieur qui me dirigeoit.

LEANDRE à Lisimon.

Je n'entreprends point de vous marquer ma reconnaissance ; vos bontez sont au-dessus de mes forces.

LISIMON l'embrassant.

J'en suis trop payé par la joie que vous me causez. Je comptois sur votre bon cœur , & je ne me suis pas trompé.

GERONTE à Léandre.

Vous voyez en Lisimon le modèle des vrais amis : nous lui devons , vous & moi , tout le bonheur de notre vie. Mais , mon fils , si vous voulez que je sois parfaitement heureux , il faut que vous preniez le parti de vous marier. J'ai fait pour vous un choix qui vous convient ; c'est le choix de votre cœur , je n'en puis plus douter.

LEANDRE.

Eh ! Mon pere , je vous ai ruiné. Isabelle n'a pas plus de fortune que moi ; je la rendrois malheureuse.

LISIMON.

Hé bien , il faut vous donner une épouse qui vous apporte quinze mille livres de rente ; votre pere & moi , nous l'avons trouvée.

GERONTE.

Et je veux que vous l'acceptiez de notre main.

LEANDRE.

Je vous obéirai , mais je n'y survivrai pas : je ne puis vivre qu'avec Isabelle.

GERONTE.

Et c'est Isabelle que vous épouserez.

LEANDRE.

Isabelle !

LISIMON.

LISIMON.

Elle-même. Je me charge de fournir sa dot : les cent mille écus sont tout prêts.

LEANDRE.

Quelle générosité !

PASQUIN.

Pour celle-là , je ne m'y attendois pas.

GERONTE à Léandre.

Et j'ai la même somme dans mon cabinet , qui , jointe au cent mille écus de mon ami , vous formera dix mille écus de rente.

PASQUIN à Léandre.

Avec cela vous pourrez vivoter.

LEANDRE avec transport.

Oh ! Pour le coup , il faut mourir de joye , & que ce soit à vos genoux , mon cher Pere.

GERONTE le relevant.

Soyez homme , mon Fils , & soutenez votre bonheur.

PASQUIN embrassant Léandre.

Bon courage , mon cher Maître ; nous ne craignons plus les Archers : vous avez un bon sauf conduit.

(Géronte & Lisimon éclatent de rire.)

LEANDRE à Pasquin.

Ah ! Traître , que tu m'as bien joué ! Je ne m'étonne plus de ta valeur.

PASQUIN.

Loin du péril elle est brillante.

LEANDRE.

Cependant tu avois fait merveille avec Monsieur Salomon.

LISIMON.

Pas un mot de vrai dans le récit qu'il vous a fait c'est moi qui ai retiré les diamans.

LEANDRE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

482 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
PASQUIN.

Et que j'ai l'imagination bien féconde.

LEANDRE prenant Pasquin à la gorge.

Si j'étois moins heureux, je t'étrangleroïis.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LISETTE, GERONTE,
LISIMON, LEANDRE,
PASQUIN.

GERONTE *d'un ton haut.*
Entrez, ma Fille; aprochez.

LEANDRE.

Comment, elle écoutoit auffi.

LISETTE.

Oh, vraiment oui, nous écoutions; & nous n'avons pas lieu de nous en repentir.

LISIMON.

Je les avois bien placées.

LEANDRE.

Je suis bien heureux de n'avoir pas lâché quelque impertinence.

GERONTE à Isabelle.

Vous voilà convaincue que mon fils vous aime; & vous ne m'avez point caché que vous l'aimez: il mérite le don de votre foi, & que vous acceptiez la sienne. Allons, mes chers enfans, confiez moi vos mains, afin que j'en dispose en cet heureux moment. Ma belle, voilà, voilà votre Epoux: j'espere maintenant que vous vivrez ensemble auffi heureusement que je le desire.

LEANDRE à Isabelle.

Acceptez vous ma main sans répugnance?

ISABELLE *en souriant.*

Vous voyez que je ne balance pas.

GERONTE.

A l'égard de Lisette

PASQUIN.

Bon.

GERONTE.

Il ne faut pas la détourner de sa vocation.

PASQUIN.

C'est à dire , de sa vocation pour moi.

GERONTE.

Que dit elle à cela ?

LISETTE.

Pas le mot.

GERONTE.

C'est tout dire. Cela supposé , je donne mille écus à Pasquin.

LISIMON.

Et moi autant. Je vous imite fidèlement, comme vous voyez.

ISABELLE.

Permettez-vous, Messieurs, que je donne à Lisette la succession de ma Tante ?

LISIMON.

Rien n'est mieux pensé.

GERONTE.

Je ratifie la cession.

LISETTE.

Et je l'accepte.

GERONTE.

Pour aller au Couvent ?

LISETTE.

Si Monsieur Pasquin veut m'y conduire

PASQUIN.

Donne la main, friponne ; je vais te conduire chez le Notaire.

GERONTE.

N'en prends pas la peine , le mien va venir tout-à-l'heure , & nous lui dicterons deux Contrats.

484 LE JEUNE-HOMME A L'ÉPREUVE,
PASQUIN.

Lifette, fais-en un beau remerciement pour nous deux.

L I S E T T E.

Je me charge de ce soin ; je n'ai pas l'imagination si brillante que vous.

G E R O N T E.

Point de remerciemens. Je suis ravi de retrouver un fils digne de ma tendresse : ne songez tous qu'à partager ma joie.

Fin du cinquième & dernier Acte.





EPIGRAMMES

SUR DIVERS SUJETS.

P R E' F A C E.

I.



AI lû cent fois *Catulle & Martial*,
Et sans mentir je les aime à la rage.
Pour le premier je suis très-partial,
Mais le second dérobe mon suffrage.

Ah que d'esprit & de variété !
L'un est plus fort, plus amer, plus caustique,
Et si pourtant il a le sel Attique :
Son successeur a bien plus de gaieté ;
Piein d'élégance il amuse, il fait rire,
C'est un Protée. Il est grave, moral,
Puis tout-à-coup, licentieux Satyre ;
Pour lui tout est un sujet général :
Tantôt on l'aime, & tantôt on l'admire.
Or ces Auteurs que je viens de décrire
M'ont inspiré le stile que je prens
En imitant leurs stiles différens ;
Et je sens bien qu'à force de les lire,
Je suis déjà versé dans la Satire.

Mais de sçavoir si j'aurai leur succès,
C'est, par ma foi, ce que je ne puis dire,
Et mes Lecteurs jugeront le Procès.

I I.

PLAUTE & Terence & Moliere, dit-on,
Sur mon sujet ont fait bruit au Parnace,
Et m'ont traité d'une étrange façon,
Disant tout haut, qu'ils m'avoient fait la grace
De m'enseigner à marcher sur leur trace,
Et qu'ils croyoient que mon unique soin
Seroit toujours de les suivre de loin :

„ Mais cet ingrat maintenant idolâtre
„ De son Catulle & de son Martial,
„ Ajoutoient-ils, néglige le Théâtre,
„ Pour imiter leur stile déloyal ;
„ Et sur leur ton nous prépare un Volume
„ Affaisonné d'aigreur & d'amertume.
„ Ne souffrez plus, ô divin Apollon,
„ Ce déserteur dans le sacré Vallon.

A ce discours, nos deux Auteurs caustiques,
Pour repliquer aux trois Poètes Comiques,
Ils ont lancé divers traits
Sur chacun d'eux.

Des plus piquans. Le Dieu s'est mis à rire.

Et puis a dit : *Il est permis d'écrire*

Comme l'on veut. Je n'exigeai jamais

Qu'un seul objet exerçât un Génie ;

Et l'on acquiert une gloire infinie

Lorsqu'en tout genre on se fait un renom :

Si Néricault peut imiter Catulle

Et Martial, est il donc ridicule

De le tenter ? Peut être que son nom

Brillera plus en suivant leur exemple,

Qu'en vous suivant. La Gloire dans son Temple

Donne une place à tous mes Favoris ;

Mais distinguant leurs différens Esprits,

Si quelqu'un d'eux hardi dans la carrière,

Sçait y briller en plus d'une manière,

P R E F A C E.

A son courage elle donne le prix.

I I I.

C E petit Recueil d'Epigrammes ,
Où tant d'hommes & tant de femmes ,
Réfléchissant sur certains traits ,
Pourront rencontrer leurs portraits ,
N'est point un Recueil de scandale
Qui parte aujourd'hui de mes mains ;
Ce n'est qu'un Traité de Morale
Aux dépens de tous les Humains.

I V.

M E bornant à l'effor , d'un innocent Comique ;
J'ai résisté sans peine à l'odieux penchant
De répandre sur tout une bile Cynique ;
Et je sens en faisant ce Livre satyrique ,
Qu'il faut bien peu d'esprit pour être bien méchant.

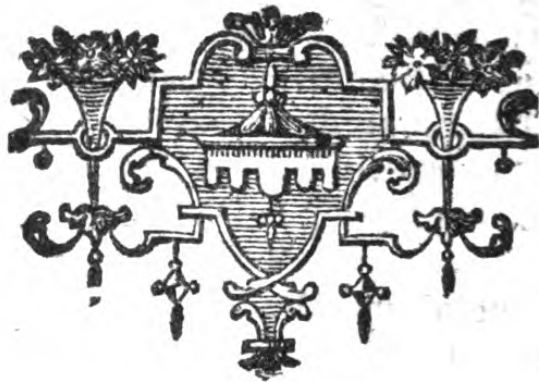
V.

Du Genre humain sage ennemi,
Contre lui quand je m'abandonne ,
C'est toujours sans nommer personne ,
Et c'est ne haïr qu'à demi.
Je crois même que mes malices ,
Pour lui sont un don précieux ;
Car j'en veux seulement aux Vices ,
Et n'en veux point aux Vicieux.

V I.

S i quelquefois ma Muse est des plus folles ,
Ne jugez pas sur cela de mes mœurs ;
Un *Caton* peut être libre en paroles ;
Tels sont souvent les plus braves Auteurs.
L'Auteur qui rit , fait rire ses Lecteurs
Sans les corrompre : Une honnête licence
Fait moins de mal qu'un Roman langoureux ,
Où l'on contracte une tendre démence.
Les traits gaillards n'ont rien de dangereux ,
Et la gaité suit toujours l'innocence.

Le Jugement, le Goût, l'Esprit,
Trois dons requis pour bien écrire ;
L'Esprit seul, n'est qu'un vrai délire,
Le Jugement seul, s'affoupit ;
Il faut que l'Esprit le réveille :
Tous deux ensemble font merveille,
Lorsque le Goût les assortit.
Car, pour user de métaphore,
Des deux premiers bien réunis,
Rien de parfait ne peut éclore
Si le Goût n'y met son vernis.
Beau vernis, que je te regrette !
Il s'est échapé de nos mains ;
Mais chez les Grecs & les Romains
On en retrouve la Recette.





EPIGRAMMES

SUR DIVERS SUJETS.

I.

La double Censure.



AR tout je trouve à censurer ;
En secret j'en fais la Satire :
Ceux que j'aime me font pleurer ;
Et ceux que je hais me font rire.

I I.

Le Prélat mourant.

QUOIQUE d'extraction très-mince,
Un Prélat se croyant un Prince,
Etoit vain jusqu'à la fadeur ;
Dans une extrême maladie,
Sur le point de quitter la vie,
Il crioit à Dieu : *Monseigneur* ;
Ayez pitié de ma Grandeur !

I I I.

Sur un fameux Poète.

L'ESPRIT joint avec la Folie,
C'est ce qui jamais ne surprie.
Bredon est un Fou plein d'Esprit ;
En lui l'Esprit se méfalle.

A M. de Voltaire.

ON voit jusqu'où tu veux aller
Pour rendre ta gloire immortelle ;
En tout genre se signaler,
C'est vouloir être un *Fontenelle*.

V.

A une Maitresse capricieuse.

J'AI fait serment de ne vous plus aimer ;
En vous fuyant il faut que je guérisse ,
Et sans mentir j'aimerois mieux ramer ,
Que plus long tems être à votre service.
Parfois ravi que votre œil s'adoucisse ,
Je ne crois rien d'égal à mon bonheur ,
Plus vos rigueurs me mettent au suplice.
L'Amour ne peut gouverner votre humeur ,
Vos sentimens naissent tous du caprice ,
Qui de la tête a gagné votre cœur.

V I.

A un Sot de qualité.

JE respecte votre famille ;
Bien souvent notre Histoire brille
En contant les faits glorieux.
De vos intrépides Ayeux ,
Grands hommes qu'on cite sans cesse.
Mais quelle est votre petiteffe.
Quand on vous compare avec eux !

V I I.

A une Laide aimable.

Vous avez de l'esprit *Clarice* ,
Le goût fin , le cœur excellent ,
Vous ne décidez qu'en tremblant ,
Et toujours vous rendez justice :
Votre entretien ne tarit pas ,
Pour l'ennui c'est un sûr remède :
Aux yeux d'un Sot vous êtes laide ,
Aux miens vous avez mille apas .

V I I I.

A une sotte Belle.

A peine aperçois-je une jupe ,
 Que je me sens tout agité ,
 Et quand j'ai vû quelque Beauté ,
 Mon cœur jour & nuit s'en occupe ;
 De la vôtre je m'entêtai ,
 J'en courois les Champs & la Ville ;
 Un jour vous parliez , j'écoutai ;
 Tout en moi devint immobile.

I X.

Sur un Auteur à la mode.

O U I *Durivaux* est admirable ,
 Et si l'on veut , incomparable ,
 Avec tous les Sots j'en conviens ;
 Il dit d'aimables balivernes ,
 Il tourne joliment des *Riens* ;
 Et n'a jamais lû les *Anciens* ,
 Pour mieux ressembler aux *Modernes* .

X.

Le Mari distrait.

M E N A C E' d'un prochain Veuvage ,
Damon étoit auprès du lit
 De sa Compagne aimable & sage ,
 Toute prête à rendre l'esprit.
 D A N S une sombre rêverie
 Ce grand Poète étoit plongé :
 Perdant une Epouse chérie
 Il paroïssoit très affligé.
 M A I S tandis que la pauvre Femme
 Contre la mort se débattoit ,
 Son tendre Epoux se tourmentoit
 Pour aiguïser une Epigramme.

X I.

Portrait de Nonpar.

N O N P A R est un visionnaire
 Chagrin , hargneux , atrabilaire ,

Cent fois plus ladre qu'*Harpagon*.
 Il croit que tout homme est fripon ;
 Car sa mauvaise conscience
 Le fait toujours juger d'autrui .
 Comme chacun juge de lui ,
 Après un peu d'expérience.
 C'est un caractère maudit.
 De la *Vertu* même il médit.
 Mauvais plaisant , il vous assomme .
 Il croit que la perfection
 Est d'entasser somme sur somme :
 Mais sa plus grande vision ,
 C'est de se croire un honnête homme .

X I I.

A un Poète Dramatique.

MALGRE' votre témérité ,
 Vous aurez enfin nos suffrages ;
 Car le Parterre a la bonté
 De corriger tous vos Ouvrages .

X I I I.

Sur les François & les Anglois.

CERTAIN Auteur ose avancer
 Que le *François* enseigne à plaire ,
 Et que l'*Anglois* montre à penser :
 Au second point je suis contraire ;
 Eh qui pourroit me le prouver ?
 Voici , moi , ce que je hazarde :
 L'*Anglois* peut m'apprendre à rêver ,
 Mais à penser ? Que Dieu m'en garde !

X I V.

Le jeune Censeur.

CE jeune homme au teint délicat
 Porte une assez belle figure ;
 Mais à son port , à son allure ,
 J'ai grand peur qu'il ne soit un *Fat* .
 Me tromperois je ? Il faut l'entendre .
 Oui. Voyons quel ton il va prendre .

SUR DIVERS SUJETS.

Malepeste , qu'il a d'esprit !
D'un ton haut , d'un air intrépide,
Il compare , il juge , il décide ;
C'est un Fat , je l'avois bien dit.

X V.

La vraie Eloquence.

Je rencontraï l'autre jour une Fille
De dix-neuf ans , vermeille & très-gentille ;
Qui me sourit en me disant bonjour.
Tout aussi tôt à beau jeu beau retour ;
Je lui reparts des plus fines fleurettes,
Monsieur , dit-elle , *allez à vos Coquettes*
Conter cela ; vous perdez votre tems.
Changeant de ton , tout crûment je propose
Un rendez-vous , & vingt louis comptans :
Ab , pour cela , *Monsieur* , *c'est autre chose* .
Vous parlez d'or , & c'est ce que j'entens.

X V I.

Sur Soureau.

OUI , je le sçais , *Soureau* rime très-bien ,
D'un grand Poëte il a tout le mérite ,
Mais de cent pas vous sentez l'hypocrite ;
Dès qu'il veut être honnête-homme ou Chrétien ;

X V I I.

A un grand Seigneur.

ON vous doit un respect extrême ;
Pour moi , je m'en dispenserai.
Seigneur , respectez-vous vous-même
Et puis je vous respecterai.

X V I I I.

Au même.

En Stile Marotique.

BIEN que soyez campé sur vos ergots ,
Et vous flâtiez d'être homme respectable ,
Etant issu de Princes , de Héros ;
Rien tant que vous ne semble méprisable :

204 ÉPIGRAMMES.

Si vos Ayeux ont jadis éclaté,
 C'est par hauts faits égalant leur naissance.
 Un grand nom seul est petite chevance :
 Mieux vaut sortir de son obscurité
 En s'élevant par grand cœur & vaillance,
 Qu'être un Coyon de grande qualité.

X I X

Les bons Effets du vieux Stile.

IL m'a gagné le Stile Marotique,
 Et m'aperçois qu'il est moins mal-aisé
 Que ne cuidois : vous paroissez Comique
 A la faveur d'un vieux mot transposé.
Et ne me chaudi, Jadis, Ains au contraire,
Pieça, Façoit ; pas ne suis téméraire
 En me jactant d'être un petit *Marot*.
Niiveté suit ce Stile baroque ;
 Et réchauffant la plus froide équivoque,
 En *Bel-esprit* il travestit un *Sot*.

X X.

A un mauvais Poëte.

Si l'autre jour je prisai votre Pièce,
 Pas ne cuidez qu'en fusse si charmé.
 Quand vous lisiez, je lorgnois votre Nièce,
 Et me sentois le cœur tout enflammé.
 Suivant mon goût, vous aurois fait-outrage :
 Par deux beaux yeux convoitant mon suffrage ;
 Mon Cœur séduit, aveugla ma Raison,
 Et me força de dire toujours, *Bon*.
 Mais maintenant que suis hors de servage,
 Mon goût vous met au-dessous de *Pradon*.

X X I.

Retour au beau Langage.

PARLONS François, reprenons notre Stile,
 Et plantons-là les phrases de *Marot*,
 Nous occupant d'un travail plus utile,
 Que de celui d'enchasser un vieux mot.
 Pure vètille, & très-digne balot :

D'un ignorant. Notre Langue est fertile,
 Pleine de tours fins, naïfs, délicats ;
 Elle dit tout ; n'eut jamais tant d'apas
 Que dans ce Siècle ; Et ne paroît stérile :
 Qu'à des Sçavans qui ne la sçavent pas.

X X I I.

A Bellaut.

BELLAUT, voici ton Portrait en un Vers :
 Le Cœur en-bas, & l'Esprit à l'envers.

X X I I I.

A un Frere injuste.

LORSQUE de notre bien nous fimes le partage ;
 Craignant que je n'en fisse un criminel usage,
 En qualité de Saint vous prîtes le gros lot.
 J'étois fort jeune alors, & passablement sot ;
 Mais je ne goûte plus votre pieux langage :
 Soyez plus *bonnête homme*, & soyez moins *dévot*.

X X I V.

Au même.

Vous qui ne pardonnez rien ;
 Vous dites qu'un vrai *Chretien*
 Doit supporter une offense :
 Mais je ris de vos propos.
 Le plaisir de la vengeance
 N'est-il que pour les *Dévots* ?

X X V.

Au même.

Vous tonnez dans le saint Temple ;
 Mais sans pouvoir nous toucher :
 Quand vous prêcherez d'exemple
 Vous sçauvez l'*Art de prêcher*.

X X V I.

*Sur l'Abbé * * * **

Si je suis mordant & caustique,
 Ce n'est pas que je sois méchant ;
 Disoit d'un air humble & touchant ;
 Cet Abbé, moderne *Cynique* :



ÉPIGRAMMES

Pour vivre , je suis Ecrivain ,
 La triste Pauvreté m'accable :
 D'un Ange je ferois un Diable
 Pour charmer le Public malin.
 S'il se plaïoit à la louange ,
 J'y paroïtrois moi-même enclin :
 Et de peur de mourir de faim ,
 D'un Diable je ferois un Ange.

X X V I I.

A une Dévote de mauvaise humeur.

APRES avoir bien coquetté
 Vous embrassez l'austérité,
 Mais , Ciel , quelle humeur est la vôtre !
 Si le Diable perd d'un côté,
 Il a bien regagné de l'autre.

X X V I I I.

A un fade Auteur.

CHER Damon , je te crois malade ,
 Car ton teint est d'une pâleur
 Qui va jusques à la fadeur ;
 Ah , que ta figure est mauffade
 Les Sots disent que ton esprit
 Est moins insipide & moins fade.
 Je le croirois , mon Camarade ,
 Si tu n'avois jamais écrit.

X X I X.

Le train du Ménage.

DE's qu'on ne songe plus à plaire ;
 On ne peut plus être d'accord :
 Le souper m'assoupit d'abord ,
 Sur ma Femme il fait le contraire ;
 Et je m'éveille d'ordinaire
 Dans le moment qu'elle s'endort.

X X X.

A ma Muse.

SEMBLABLE AUX Muses du vieux Tibre ,
 Vous voudriez être un peu libre ,

SUR DIVERS SUJETS.

497

Et prendre quelquefois leur ton.
Oh, oh ! vous voilà bien gaillarde !
Ma foi, si je n'y prenois garde,
Vous nommeriez tout par son nom.

X X X I.

A Mr Rollin.

Docte Rollin, que diras-tu
De cette apostrophe à ma Muse ?
La coutume pour ta Vertu
N'est pas une valable excuse.
Elle soutiendra qu'un Chrétien
Doit abjurer ce fol usage :
Quelle enseigne donc le moyen
D'être Poète & d'être sage.

X X X I I.

La Femme rêveuse.

Mon cher Ami, ta Femme est bien pensive ;
Je crains pour toi quelque mauvais régal,
Et la raison m'en paroît décisive :
Femme qui pense, à coup sûr pense à mal.

X X X I I I.

Les Poètes.

Si tôt qu'on se plaît à rimer,
Du cœur la vanité s'empare.
Point de quartier, on veut primer,
Et sans pudeur on le déclare.
Le phénomène le plus rare,
C'est de voir deux Poètes s'aimer.
S'aiment ils ? L'un l'autre ils se flâtent,
Ce sont deux Anes qui se gratent,
Le Public en est excédé ;
Mais tout-à coup un Rien les brouille.
S'encenser, ou se chanter pouille,
Entr'eux voilà le procédé.

X X X I V.

Avis salutaire.

Chez vous, & pour bonne raison,

Ne souffrez ni Pigeons ni Prêtres :
 Les uns découvrent la maison ,
 Les autres s'en rendent les maîtres.

X X X V.

Le Financier effrayé.

UN Financier m'ayant joint
 Me dit : Monsieur , vos Ouvrages
 Vous sont d'infallibles gages
 D'un nom qui ne mourra point.
 Vous êtes un vrai prodige ,
 Vos Vers valent mieux que l'or.
Voulez-vous troquer ? lui dis-je.
 Mon Financier court encor.

X X X V I.

L'Usurier justifié.

AU Fils d'un riche Financier ,
 Fils bien plus ladre que son Pere ,
 Je reprochois d'un ton sévère
 Qu'il étoit un franc Usurier ;
 Pratiquer l'usure à ton âge !
 Tu seras damné comme un chien ;
 Confus , il ne répondit rien.
 Foy , charitable personnage ,
 Me dit , en répondant pour lui :
*Monsieur , on peut prêter sur gage
 Pour augmenter le bien d'autrui.*

X X X V I I.

L'aimable Ami.

J'AI depuis long tems un Ami
 Prudent , équitable , sincère ,
 Sur les devoirs toujours austère ,
 Ne servant jamais à demi.
 Doué de tout ce qui peut plaire ,
 Docte , amusant , vif & discret ;
 Fameux par d'aimables Ouvrages ;
 Des fous méprisant les outrages ,
 Quoiqu'il pût les percer d'un trait :

Du vertueux, du galant homme
 Modèle toujours sans déchet.
 Lecteur, tu veux que je le nomme ?
 Eh bien, il se nomme *Danchet*.

X X X V I I I.

Le Problème expliqué.

MON Voisin, dis moi sans façon
 Pourquoi je n'aime plus *Suzon*,
 Et pourquoi j'aime *Matburine* ?
 Voisin, en voici la raison,
 L'une est ta Femme, mon garçon,
 Et la seconde est ta Voisine :
 Si par permission divine,
 Ta Femme quittant ta maison,
 Pouvoit n'être que ta Voisine,
 Tu planterois-là *Matburine*,
 Et tu courrois après *Suzon*.

X X X I X.

La sage Précaution.

UN Moine hypocrite étant mort ;
 Trois jours après un sien Confrère
 Fut menacé du même sort.

Son Prieur lui crioit ; *Mon Pere*,
 Si vous voulez être enterré
 Côte à côte du *Pere André*,
 Parlez, je n'y mets point d'obstacle.
 Séparez-nous, dit *Pere Aluy*,
 Car si je fais quelque miracle,
 Le fourbe dira que c'est lui.

X L.

Le Moine zélé.

UN Mandiant, Moine d'Irlande,
 Qui sous sa rousse houpelande
 Cacheoit l'ignorance en son plein ;
 De *Saint François* pauvre Orphelin,
 Chez moi souvent cherchoit azile :
 Grand *Saint*, mais *Saint* si mal-habile,

EPIGRAMMES

Qu'il s'écrioit en dissertant
 Sur le grand Turc, sur sa puissance :
Ab, faut-il que la Providence
Permette qu'il soit Protestant.

X L I.

Deux Poids, deux Mesures.

UN Directeur politique & madré,
 Fut consulté par une pauvre Fille
 Sur un scrupule, une pure vétille ;
 Mais le saint homme en parut très-outré ;
 Et la frapant de son bonnet carré
 Lui répondit : *Dans les Enfers on grille*
Pour des péchez moindres que celui-là :
Pleurez, tremblez. Comme il disoit cela,
 Une Duchesse encore assez gentille,
 Vint consulter notre bon Directeur
 Sur un péché dont le nom fait horreur ;
Bon, lui dit-il, c'est une peccatille,
Votre Corps pèche, & non pas votre Cause.

X L I I.

Le Noble ignorant.

Aux gens de ma condition
 A quoi sert l'érudition ?
 Disoit un noble Personnage :
 Pour tous les gens de mon étage,
 Inutile provision.
C'est bien dit, répondit Hortence,
A qui ce fat fait les doux yeux ;
Vous prouvez par votre ignorance
La Noblesse de vos Ayeux.

X L I I I.

A un plat Auteur.

J'AI fait sur vous une Satire,
 Vous avez tort de m'en blâmer,
 Car, pourquoi vous faire imprimer,
 Si personne ne peut vous lire ?
 Et pourquoi voulez-vous rimer

SUR DIVERS SUJETS. 501

Avant que de sçavoir écrire ?
Par malheur on a publié
Vos impertinences , beau Sire :
Aux dépens d'un Sot on peut rire ,
Mais sur-tout , d'un Sot relié.

X L I V.

Au même.

UN homme qui t'a lû , *Bellot* ,
Ne peut , sans être téméraire ,
Décider , quel est le plus sot ,
Ou de l'Auteur , ou du Libraire.

X L V.

L'honneur délicat.

CADEDIS , disoit un Gascon ,
A quelqu'un qu'il croyoit poltron ,
Tu m'as fait une insigne offense ;
Flamberge au vent ; vite , en défense.
Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait.
Le Gascon trop tôt satisfait ,
Lui demande : Es-tu Gentilhomme ?
Qu'importe ? répond le Grivois.
Qu'importe ! oh , qu'un Diable m'assomme ,
Si je me bas contre un Bourgeois.

X L V I.

Raison des deux côtes.

FRIZON dit du mal de *Sanserre* ,
Sanserre en dit plus de *Frizon* :
De l'aveu de toute la terre ,
L'un n'a pas tort , l'autre a raison.

X L V I I.

Sur deux Impies convertis.

PAR de faux miracles touchez ,
Deux de nos plus fameux Déistes ,
Pour expier leurs vieux péchez ,
Se sont déclarez *Figuristes*.

ÉPIGRAMME

XLVIII.

Les deux Maris.

DANS tout Paris on te traite d'infame ,
 Diloit hier *Dérimon* à *Mamfroi* ;
 Et c'est bien fait puisque tu vends ta Femme !
 Vous en usez plus noblement que moi ,
 Mon doux Voisin , répond le bon Apôtre ;
 Je vends la mienne , & vous prêtez la vôtre.

XLIX.

Le vieux Mari.

OUI depuis cinquante ans , ma chère ,
 Avec vous je suis marié ,
 Difoit hier le vieux *Blaire*
 A sa gracieuse Moitié :
 Grace au tems , à votre amitié ,
 Me voilà *Cocu Jubilaire*.

L.

Le sage Directeur.

UN Garçon d'environ trente ans
 Etoit dévot à triple étage ;
 Avec un Directeur très-sage
 Il passoit presque tout son tems.
 Un jour il lui dit : *Ab , mon Pere* ;
 Sous un guide si salutaire
 Que je passe d'heureux instans !
 Qu'eloigné du bruit & du Monde ,
 Je vis dans une paix profonde !
 „ Tant pis , répond le Directeur ,
 „ Craignez ce dangereux bonheur ;
 „ Il faut détester votre joye ,
 „ Et prier Dieu qu'il vous envoie
 „ Votre Purgatoire ici bas.
 „ C'est par le trouble & les combats
 „ Suivis d'une sainte victoire ,
 „ Qu'on entre à jamais dans sa gloire.
 „ Sortez donc d'un état trop doux.
 „ Soit : Mais comment ? Mariez-vous :

5, Ce sera votre Purgatoire.

L I.

A une Bigotte.

Vous ne mettez plus de fard,
 Un mot libre vous irrite,
 On ne peut avec plus d'art
 Cacher une Ame hypocrite :
 Vous prenez un air rigris,
 Et les tons d'une *Béate* ;
 Mais qu'à l'écart la souris
 Se glisse sous votre patte,
 L'animal aussi-tôt pris
 Vous fait redevenir Chatte.

L I I.

Le fade Conseil.

Vous borner à la *Comédie* !
 Me disoit un jour certain fat,
 Qui se croit le goût délicat ;
 Montez jusqu'à la *Tragédie*.
 Je pourrois bien vous contenter,
 Lui dis je, sans trop entreprendre :
 Vous croiriez me faire monter,
 Et pour moi, je croirois descendre.

L I I I.

Le mauvais Livre.

De tout ce que je ne sçais pas,
 Nous disoit hier *Dorilas*,
 On feroit un Livre admirable :
 Oui, lui dis je, & vous nous prouvez,
 Que de tout ce que vous sçavez
 On en feroit un détestable.

L I V.

Sur Bellesme.

DOUBLEMENT *Jean* est *Jean Bellesme* ;
 Ah, que cet homme est bien nommé !
 Car il fut *Jean* par son Baptême,
 Sa Femme l'a bien confirmé.

Sur un Poëte Comique.

L'AINE' qui veut toujours bien dire,
 Pense toujours avoir bien dit ;
 Sans cesse il rit , il vous fait rire ,
 Et parfois il a de l'esprit :
 Il est goguenard & folâtre ,
 Convive très-délicieux ,
 Et ce n'est jamais qu'au Théâtre
 Qu'il est plat & fastidieux.

L V I.

La longue Année.

LYSE nous dit : Adieu Printems ,
 Je suis dans ma vingt & neuvième.
 Rien n'est plus vrai : depuis dix ans
 Elle approche de sa trentième.

L V I I.

La Prière du Sage.

O que la médiocrité
 M'épargne de soins , de détresses !
 Ciel , donne aux autres les Richesses ,
 Sauve-moi de la Pauvreté !

L V I I I.

A un nouveau Seigneur.

Toi qui logeois au quatrième ,
 Et souvent même un peu plus haut ,
 Toi qui faisois toujours carême ,
 Mourant de froid ou de chaud :
 Maintenant dans ton équipage
 Tu fais trembler tout le Marais ,
 Et dans un somptueux Palais
 Trois mentons ornent ton visage :
 Pour ton apétit délicat ,
 Cent mets exquis chargent ta table ;
 Chez toi tout paroît admirable ,
 Et par le goût , & par l'éclat.
 Autrefois humble , misérable ,

Tu fais aujourd'hui le capable,
 Et te crois l'apui de l'Etat.
 Quel art, de l'homme le plus mince,
 En si peu de tems fait un Prince ?
 Te voilà Seigneur Banneret,
 Et ta Terre est une Province.
 Ah! du moins, mon cher *De la Pince*,
 Daigne me dire ton secret.
 Mais non, quelque bon qu'il puisse être,
 Garde-toi de m'initier :
 Je suis tout ce que je veux être,
 Et je déteste tout métier
 Qui peut faire pendre son Maître.

L I X.

A un Auteur exilé.

PAUVRE *Sansferre*, il faut quitter la France,
 Par tes écarts tu t'es rompu le cou :
 Beaucoup d'esprit sans un grain de prudence,
 C'est une épée entre les mains d'un fou.

L X.

Le Caustique pesant.

CE petit Magistrat pimpant,
 Qui sur le Parnasse grim pant,
 A chaque pas trébuche ou glisse,
 Dans son effor va succomber.
 Mal apuyé sur sa malice,
 Sa pesanteur le fait tomber.

L X I.

La Solliciteuse.

UN Chicaneur plaidoit contre une Veuve ;
 Beauté piquante au deffous de vingt ans.
 De tous ses tours ayant fait minte épreuve,
 Il y perdoit son espee & son tems ;
 Et dit un jour qu'il rencontra la Belle
 Sollicitant avec trop de succès :
Ab la Sorciere ! Elle porte avec elle
De quoi gagner le plus mauvais Procès.
 Tome IV. Y

L X I I.

Le Marchand attendri.

UN jour à la Comédie
 J'étois auprès d'un Marchand ;
 La Pièce étoit applaudie
 Dans un endroit fort touchant.
 Vous pleurez bien fort , lui dis-je ,
 Vos deux yeux sont deux torrens.
Ce Du Fresne est un prodige !
Il me doit dix mille francs ,
 Dit-il, *c'est ce qui m'afflige.*

L X I I I.

A Cliton.

Vous êtes bon Grammairien ;
 Mais , entre nous , cela veut dire ,
 Que sans pouvoir écrire rien ,
 Vous enseignez à bien écrire.

L X I V.

A un Grand inutile.

POIDS inutile sur la Terre ,
 Homme qui ne portez qu'un nom ;
 Homme à qui la paix ni la guerre
 N'ont jamais fait aucun renom :
 Vain personnage dont l'envie
 Dédaigne de troubler le sort ;
 Quoique vous soyez plein de vie ,
 Apprenez que vous êtes mort.

L X V.

Epitaphe d'un grand Poëte.

CI gît un Homme dont la gloire
 Des siècles atteindra la fin :
 Courant au Temple de Mémoire
 Sur la route il mourut de faim.

L X V I.

Epitaphe d'un vieux Seigneur.

CI gît Jean Giles d'Escoubeau ,
 Mari d'Yolande d'Arbeau

Qui de quatorze enfans fut Mere,
 Sans qu'il pût jamais être Pere.
 De tels Maris il est assez:
 Priez Dieu pour les Trépassés.

L X V I I.

Epitaphe du feu M. Cornu.

CI gît feu *Jean Blaise Cornu*,
 Qui dans ce monde étoit venu
 Pour exercer sa patience
 Sa Femme en fit l'expérience,
 Et l'exerça si belle & bien
 Qu'à l'épreuve il ne manqua rien.
 Or à présent dans cette Eglise
 Il attend qu'on le canonise
 Si des Cocus on fait des Saints,
 Où placer leurs nombreux effains ?
 Quel Légende il faudra lire !
 Chaque Etat, chaque Nation,
 Ayant mille Saints à produire,
 Quel tems pourra jamais suffire
 Pour leur Commémoration ?

L X V I I I.

Epitaphe d'un Directeur.

PASSANT, ci gît sous cette Tombe,
Prosper Augustin de la Combe,
 D'une pieuse faction
 Directeur tout plein d'onction.
 Comme un jour d'un ton emphatique,
 Il déployoit sa Rhétorique
 Sur la sainte obstination
 D'un Saint de nouvelle fabrique,
 Emporté d'un zèle extatique,
 Il mourut en convulsion.

L X I X.

Epitaphe d'un Médecin.

CI gît *Guillaume de Liurcin*,
 En son vivant grand Médecin ;

Qui, tant que Dieu le laissa vivre,
 Raisonna toujours comme un livre.
 Il sçavoit Gallien par cœur,
 Hipocrate étoit son idole,
 Et ce fut à leur docte Ecole
 Qu'il devint un si grand Docteur;
 Mais à la moindre maladie
 Sa science étoit en défaut.
 Que de défunts seroient en vie,
 S'il étoit mort un peu plutôt!

L X X.

Épitaphe d'un Anglois.

CI gît Jean Rosbif, Ecuyer,
 Qui se pendit pour se desennuyer.

L X X I.

Épitaphe d'un Directeur secret.

CI gît le Directeur brouillon
 De quinze Dévotes sçavantes,
 Qui, pour nourrir son vermillon
 Des viandes les plus succulentes,
 Vendoient jusqu'à leur cotillon;
 Entre les bras des *Apellantes*
 Il mourut prenant un bouillon.

L X X I I.

Épitaphe d'un Grand.

DANS ce superbe Monument
 De la plus exquise structure,
 Où tu vois l'Art à la Nature
 Prêter son plus riche ornement;

Sous ce Jaspe, sous ce Porphire
 Unis au Marbre précieux,
 Par un mélange gracieux,
 Chef-d'œuvre d'un goût qu'on admire;

Sous cette longue Inscription,
 De titres pompeux étalage,

Qui d'une haute extraction ,
Souvent font l'unique avantage :
Au plus grand âge parvenu ,
Repose un Héros pacifique ,
Qui , sans ce tombeau magnifique ,
N'auroit jamais été connu.

L X X I I I.

Építaphe d'une nouvelle Sainte.

Ci gît une sainte Duchesse ,
Qui s'avisa , quoiqu'un peu tard ,
De mettre un frein à sa foiblesse :
Laisant & le rouge & le fard ,
Pour suivre la doctrine austere
D'un Directeur fier & hagar ;
Elle fit la morgue au Saint Pere ,
Et ses trois vœux à Saint Médard.

L X X I V.

Le Bel Esprit & sa Femme.

UN Bel Esprit disoit à son Epouse ,
Laissez-moi seul , ou ne me dites rien :
Quand vous parlez , aussi-tôt je me bloufe ;
Et votre esprit fait avorter le mien.
En vérité , dit l'Epouse en colere ,
Un Bel-Esprit est un bien mauvais lot
Pour une Femme ! Il ne dit pas un mot ,
Et lui parler c'est toujours le distraire :
Trop tard , hélas ! je m'aperçois qu'un sot ,
A tous égards seroit mieux mon affaire.

L X X V.

Les Manceaux.

COMME j'étois dans le País du Maine ,
Me promenant au pied de mes Côteaux ;
Je fis rencontre auprès d'une fontaine ,
De deux Matois , vrais Païsans Manceaux.
Je faisois faire alors quelques travaux
Dans mes Jardins , & j'avois besoin d'hommes ;
Je leur demande , êtes-vous employez ?

510 **E P I G R A M M E S**

Oui. Qu'êtes-vous ? *Témoins.* Bon, vous riez.
Témoins ! de quoi ? *Palsangué je le sommes*
De ce qu'on veut quand je son bien payez.

L X X V I.

L'Effet du Travail.

LORSQUE j'ai fait une Pièce nouvelle,
De ces beautés mon esprit est charmé.
Je la relis ; elle n'est plus si belle :
Puis je me sens inquiet , allarmé.
Mon amour propre à la fin désarmé
Me laisse voir mille fautes grossières ;
Moins il domine & plus j'entre en détail,
Nous polissons , refondons les matières ;
Le jugement nous prête ses lumières ,
Et puis le *Temps* polit notre travail.

L X X V I I.

A un Sçavant.

TROP d'étude enfin nous détruit,
Pourquoi lisez vous jour & nuit ?
C'est mon penchant , & je m'y livre ,
Pour composer un plus gros Livre.
Eh ! c'est vous tuer à crédit.
Faut-il tant lire & tant écrire ,
Si ce n'est que pour nous redire
Ce que mille Auteurs nous ont dit ?

L X X V I I I.

A un Auteur Comique.

VOICI ce que prédit *Thalie.*
Un jour le bon goût renaitra ,
Et sur le champ te renvoyra
Chez les bouffons d'Italie.

L X X I X.

Au même , qui avoit parodié contre moi cette
Epigramme.

Pour être mon Antagoniste
Tu me retournes mot à mot ;
Et tu ne paroîtrois qu'un sot ,

Si tu n'étois pas mon Copiste.

L X X X.

Au même, qui prit le parti de me louer.

PARCE que tu me crois sensible à la louange,
Par mille traits flatteurs tu veux m'amadouer:
Je tâche, cher *Motaire*, à te rendre le change,
Mais je n'ai plus d'esprit dès qu'il faut te louer.

L X X X I.

Le Crime innocent.

UN Fort assez mal défendu
Par l'Ennemi, fut pris d'emblé;
Le vieux Gouverneur éperdu,
Se cacha pendant la mêlée;
Sa jeune Epouse désolée,
Etant surprise dans son lit,
Malgré les efforts qu'elle fit,
Par vingt Grivois fut violée;
Puis dit d'une mourante voix:
Grace au Ciel, une bonne fois,
Sans péché je m'en suis foulée.

L X X X I I.

A une Maitresse capricieuse.

Vos yeux sont doux & careffans,
Puis dédaigneux ou menaçans.
Ne pourrons-nous point nous entendre?
Votre cœur, quand je crois le prendre,
M'échape aux moindres incidens;
Avec vous on ne peut comprendre.
Si l'on est dehors ou dedans.

L X X X I I I.

A un Prélat.

Vos Diocésains chaque jour
Vous demandent votre présence,
Et trouvent mauvais qu'à la Cour
Vous fassiez votre résidence
La Cour vous plaît, la Cour vous plaît,
Et vous plaira. Les téméraires!

Que vous importe leur salut ?
 Vous avez bien d'autres affaires.

L X X X I V.

A une Vieille médisante.

Vous avez , je sçais bien pourquoi ,
 Une vieille dent contre moi ,
 Et tout ce que j'aprens m'atteste
 Que vous l'usez à m'outrager ;
 Mais tâchez de la ménager ,
 Car c'est la seule qui vous reste.

L X X X V.

La chaleur naturelle.

Après une peine cruelle ,
 Lorsque ma Mere m'enfanta ,
 Toute ma chaleur naturelle
 D'abord à mes pieds s'arrêta.
 Avec les ans elle monta
 Jusqu'à ma région moyenne ,
 Dont elle se fit citoyenne ;
 Et trop long tems elle y resta ,
 Car Dieu sçait ce qu'il m'en coûta ,
 Elle m'y tourmentoit sans cesse ,
 Et m'enflammoit comme un brasier :
 A la fin , la froide vieilleste
 L'a fait monter à mon gosier.

L X X X V I.

A M. du Cordeau.

Votre stile est pur , délicat ,
 La justesse est votre partage :
 Pour être un Ecrivain si sage ,
 Il faut être un Esprit bien plat !

L X X X V I I.

Le meilleur des Livres.

Utile espion de moi-même ,
 Me rendant compte à tous momens ,
 De mes plus secrets sentimens ,
 J'en recueille un profit extrême :

Je suis un Livre curieux
 D'où je tiens toute ma Doctrine.
 J'apprends d'Aristote & de Pline,
 Mais mon cœur m'en apprend plus qu'eux.

L X X X V I I I.

Consolation d'un Aveugle.

LORSQUE je me traînois à pied comme une Rosse,
 Je perdís tout à coup l'usage de mes yeux :
 J'en fus fâché d'abord ; puis je me dis , tant mieux ;
 Car je ne verrai plus cent Coquins en carosse.

L X X X I X.

Les deux Contraires.

Vous êtes fort libre en paroles,
 Et très-moderne en actions.
 Foin de vos contradictions !
 Je n'aime point les sages foles.

X C.

A un bas Comique.

MON petit Ami *Crapaudin* ,
 Vous êtes un Docteur badin.
 Tantôt vous êtes Scaramouche ,
 Tantôt vous faites l'Arlequin ;
 Mais soit par écrit , soit de bouche ,
 Rien ne sort de vous qui me touche.
 De ce qui charme le faquin ,
 L'Homme de bon goût s'effarouche.
 Mon petit Ami *Crapaudin* ,
 Que vous êtes un plat badin !
 Mais , n'allez pas prendre la mouche ;
 Et m'appeller mauvais Pasquin ,
 Car qui se sent morveux se mouche.
 Vous me lancez un regard louche ,
 Et je fuirais jusqu'au Tonquin
 Pour ne pas effuyer la touche :
 Et bien , je fais trêve au dédain ;
 Vous êtes un joli blondin ,
 Digne de partager la couche.

De la Fille du Dieu Jupin ;
 Vous enchantez le genre humain
 D'abord que votre Esprit accouche :
 Ami, j'ai bien lâché la main ,
 Et pour éviter l'escarmouche ,
 Je mentirois jusqu'à demain.

X C I.

A Dorise.

CONTRE vous, ma belle Dame ,
 Si j'ai fait une Epigramme ,
 C'est que j'étois en courroux.
 Pourquoi pressiez-vous ma Femme
 De se modeller sur vous ?
 Pourquoi vouliez vous, ma Belle ,
 Que je prisse pour modèle ,
 Monsieur votre cher Epoux ?
 Ah ! je ne suis pas si bête ;
 Et pour trancher en un mot ,
 Je ne veux pas que ma tête
 Ressemble à celle d'un Sot.

X C I I.

La Vertu toujours sincère.

POUR prévenir la médifance ,
 Damon s'est imposé la loi
 De médire toujours de soi ,
 Mais on sçait bien ce qu'il en pense ,
 Jamais modeste en aparence ,
 Je n'ai pris ce ton affecté ;
 Rempli d'une mâle assurance ,
 Je me traite avec équité.
 Je sonde le fond de mon ame ,
 J'y vois des défauts, je m'en blâme :
 Mais j'y vois de la probité ;
 Du noble, du grand, du sublime ,
 Et je m'accorde mon estime :
 Je le dis, non par vanité ,
 Lecteur, mais par l'amour extrême

Que je porte à la vérité.
 D'un cœur droit c'est le vrai système.
 Fondé sur l'ingénuité ;
 La Vertu , quand elle est suprême ,
 Se loueroit plutôt elle-même ,
 Que de dire une fausseté.

X C I I I.

Le Vindictif.

CLEON ardent à la vengeance ,
 En craint également les traits ;
 Et s'il vous a fait une offense ,
 Il ne vous pardonne jamais.

X C I V.

A un Avare.

JE vis hier votre Cuisine ,
 Rien n'est plus propre , en vérité.
 Cela prouve votre lézine ,
 Et non pas votre propreté.

X C V.

Tel Pere , tel Fils.

DE L'Huis est un grand usurier :
 Son Fils encor jeune écolier ,
 Déjà prête à petite usure ;
 C'est son portrait en miniature.

X C V I.

Avis salutaire.

PAR privilège d'Apollon
 Je dors dans le sacré Vallon ,
 Et bois dans l'onde Aganippide.
 Ce Dieu dans mon esprit réside ,
 Il en fait mouvoir les ressorts ,
 Et sous lui ma Muse préside
 A mes poë que efforts.
 Je puis , tandis qu'elle me guide ,
 M'abandonner à mes transports.
 Un feu divin court dans mes veines ,
 Impatient de s'exhaler :

La bile à grands flots va couler.
 Que de torture ! que de gênes ,
 Pour les menteurs , les Médifans !
 Pour les cœurs bas , noirs & méchans !
 Sauvez vous , *Abbé des Molaines.*

X C V I I.

*A Madame de P**.*

VOTRE plus grand plaisir , Madame ,
 Est de mordre & de déchirer :
 Attendez pour vous y livrer ,
 Que vous soyez honnête femme.

X C V I I I.

A une jeune Medifante.

IL vous sied mal , belle *Favotte* ,
 De médire présentement ,
 Ce sera votre amusement ,
 Quand vous serez vieille & dévote.

X C I X.

Avis aux Imprudens.

L'EXCESSIVE sincérité ,
 Souvent n'est que témérité ;
 Le meilleur Ami s'en offense.
 S'ouvrir sur tout sans balancer ,
 C'est bien moins Vertu , qu'imprudence ;
 Et dire toujours ce qu'on pense ,
 C'est ignorer l'Art de penser.

C.

Le menteur.

JEAN est un franc menteur. Il vous le fait sentir
 Dès qu'il parle ; & sur-tout quand il conte une his-
 toire.

Qu'est ce que ce vieux fou gagne donc à mentir ?
 C'est que quand il dit vrai l'on ne veut pas le croire.

C I.

L'Homme qui ne ment jamais.

CONNOISSEZ-VOUS, mon cher la Plante ,
 Un homme qui jamais ne mente ?

Y

SUR DIVERS SUJETS.

117

Oui. Quel est-il ? C'est Talluet.
Par quel miracle ? Il est muet.

C I I.

L'Honnête Femme.

Vous qui pensez , & pensez bien ,
Quelle est la Femme la plus sage ?
Est-ce l'austère ? la sauvage ?
C'est celle dont on ne dit rien.

C I I I.

A Mr L. D**.*

Le Secret de bien parler.

DISCUTONS un point curieux.
Quel est homme , mon cher Confrère ,
Qui , selon vous , parle le mieux ?
C'est celui qui ne parle guère.

C I V.

Vérité constante.

A toute heure , en tous lieux , les hommes
Se traitent de fous , sans façon :
Convenons , tous tant que nous sommes ,
Qu'en cela nous avons raison.

C V I.

Sur le Mensonge.

Sur un démenti l'on s'affomme ,
Le supporter c'est lâcheté.
Mentir c'est le foible de l'Homme ,
Et l'Homme aime la Vérité.

C V I I.

Le Creuset.

ON éprouver l'or au creuset ,
Et les bons Amis à l'effet.
Si l'on s'en tient aux aparences ,
Bon Dieu , que d'Amis ! que j'en ai !
Mais dès que j'en viens à l'essai ,
Mes Amis sont des connoissances.

A Bélise.

HIER vous faifiez les yeux doux
 A *Frizon* , si facile à prendre ,
 Mais qui ne voulait point comprendre
 Tout ce qu'ils lui disoient pour vous :
 Votre dépit se fit paroître.
 Sçavez-vous par quelle raison
 Vous manquez le cœur de *Frizon* ?
 Elle vous fâchera peut être :
 C'est que cet aimable garçon
 A le bonheur de vous connoître.

C I X.

Epitaphe d'un Voleur important.

Er gît Monseigneur de *Courtance*
 Grand Voleur qui mourut au lit.
 Il seroit mort à la potence ,
 S'il avoit été plus petit.

C X.

Les deux Professeurs.

UN fameux Professeur , docte & grand personnage ,
 Mais dont les jeunes gens craignoient l'austérité ,
 Par un de ses Rivaux , peu sévère & peu sage ,
 D'un air fier & railleur un jour fut insulté.
 Vos meilleurs Ecoliers , lui dit cet éventé ,
 Malgré votre science & votre morgue austère ,
 De votre grave Ecole ont enfin deserté.
 Fuyant vos duretez ! aimant mon caractère
 Ils viennent tous en foule écouter mes leçons.
 Tant pis pour eux , répond le Professeur sévère ,
 De mes Coqs vigoureux vous faites des Chapons.

C X I.

Le bon Mari.

PLEIN d'une piété profonde ,
 Sainfal vient de sortir du Monde ,
 Qui pour lui n'avoit plus d'attrait.
 O que c'étoit une belle Ame !

SUR DIVERS SUJETS.

519

Il n'avoit point d'autre regret ,
Que de mourir avant sa Femme.

C X I I.

A un Beat vicieux.

N'ETANT yvrogne ni goulu ,
Vous jeûnez à fer émoulu :
Faire ce que l'Eglise ordonne ,
C'est une action belle & bonne ,
C'est à quoi j'ai toujours conclu.
Mais Dieu , qui pardonne l'offense ,
Veut qu'aussi nous la pardonnions ;
Et vos discours , vos actions ,
Ne respirent que la vengeance.
Sur des riens , des brimborions ,
Vous êtes d'une violence ,
Qui va jusqu'à l'extravagance.
J'ai vû deux ou trois *Embrions*
Qu'on dit être de votre engeance ,
Fruits secrets d'une incontinence
Que tout doux nous vous passerions ,
Si jamais nous ne souffrions
Des traits de votre médifance.
Mais souffrez que nous vous disions
Trois mots , qui font une Sentence :
Dispensez-vous de l'Abstinence ,
Et jeûnez de vos Passions.

C X I I I.

Thalés.

THALE's , sage dès son printems ,
N'inclinoit point au mariage ;
Sa Mere , qui se croyoit sage ,
A toute heure , à tous les instans ,
Le pressoit d'entrer en ménage ,
Pour avoir bientôt des enfans.
Thalés qui ne l'écoutoit guère ,
Disoit : *Il n'est pas tems , ma Mere.*
Quand il eut près de cinquante ans ,

Tout de nouveau la vieille Dame,
Le conjurant de prendre Femme,
Il répondit : *Il n'est plus tems.*

C X I V.

A une Belle indifférente.

Vous êtes naturellement
Froide, insensible, indifférente ;
Grace à votre tempérament,
Rien ne vous touche & ne vous tente.
Pour un Epoux jeune & charmant,
Qui brûle de vous rendre heureuse,
Vous n'avez nul empressement ;
Et sa table voluptueuse
N'a pour vous aucun agrément.
Un Roi qui seroit votre Amant,
Vous trouveroit très dédaigneuse.
Vous êtes sage assurément,
Mais vous n'êtes pas vertueuse.

C X V.

A un Etourdi.

Sur la plus importante affaire
Vous décidez sans balancer :
Eh ! si vous ne pouvez vous taire,
Apprenez du moins à penser.
Un fou n'est jamais en balance,
Bien contraire à l'homme sensé :
Le premier parle avant qu'il pense,
Et l'autre après qu'il a pensé.

C X V I.

Épigramme d'un Ambitieux.

Ci gît Jean de Sainte Oportune,
Mort de lassitude & d'ennui,
De courir après la Fortune
Qui couroit toujours devant lui.

C X V I I.

Épigramme d'un Courtisan.

Ci gît le Seigneur de Raucour,

Qui fit assidument sa Cour.
 Il mourut gonflé d'espérance,
 En attendant sa récompense,

C X V I I I.

A un Scélérat.

Si je supprime ici ton nom,
 Ce n'est pas par crainte, j'en jure :
 En veux tu sçavoir la raison ?
 C'est que ton nom est une injure.

C X I X.

Le Mari crédule.

Ci git un Mari débonnaire,
 Qui presque septuagénaire,
 Et pliant sous le faix des ans,
 Eut tout de suite quatre Enfants,
 Dont il croyoit être le Pere ;
 En quoi, certes, il faisoit bien,
 Très bien : mais Madame leur Mere,
 Non plus que moi, n'en croyoit rien.

C X X.

Sujet d'une Pièce nouvelle.

Ce Censeur aigre & mordicant
 Qu'un Libraire tient à ses gages
 Pour décrier tous nos Ouvrages ;
 Ce Parasite, ce Croquant,
 (Peu s'en faut que je ne le nomme)
 Est un modèle si parfait,
 Que je l'ai choisi pour sujet.
 Quel sujet ? *Le malbonnête Homme.*

C X X I.

Au même.

DEJA dix Volumes assemblent
 Tes traits caustiques & pesans.
 Sçais-tu quels sont tes Partisans ?
 Ce sont les gens qui te ressemblent.

C X X I I.

Au même.

Je me délecte à peindre un Fat,
 Sa figure plaît : mais la tienne
 Est un ouvrage bien ingrat :
 On ne peut, quelque tour qu'on prenne
 Turlupiner un Scélérat.

C X X I I I.

Le Crédule.

Mon vieux Compère Saint-Eloi,
 Est né si simple & si crédule,
 Qu'il croit comme article de foi,
 Qu'il n'est ni plat ni ridicule.

C X X I V.

Erreur.

J'ETOIS si sot dans ma jeunesse,
 Que je croyois, plein de candeur,
 Que pour acquérir la richesse,
 Il falloit être homme d'honneur.

C X X V.

A mon Ami Cliton.

LA Caballe depuis vingt ans
 A tant prôné votre mérite,
 Que je vois mille bonnes gens
 Qui veulent vous rendre visite :
 Comme Ami je fais mon devoir
 En les empêchant de vous voir.
 Quoique votre renom s'accroisse,
 Je sçais qu'il ne porte sur rien ;
 Et comme je vous connois bien,
 Je ne veux pas qu'on vous connoisse.

C X X V I.

L'Usurier converti.

Je connois un vieux Financier
 Qui jadis fut grand Usurier
 Maintenant c'est un Saint, que Rome
 Un jour ordonnera qu'on chomme,

S'il peut jamais s'évertuer
 Jusqu'au point de restituer,
 Quelque grosse que soit la somme.
 Cette réflexion l'affomme :
 Mais enfin il doit statuer,
 Qu'il faut qu'un Saint soit honnête homme.

C X X V I I.

Le Sot humilié.

Je connois le fils d'un Meunier
 Qui par hazard est Sous-fermier ;
 Mais oubliant son origine,
 Et plus glorieux qu'un Barbier,
 Souvent il me fait froide mine,
 En prenant un air cavalier.
 Moi, qui suis d'humeur très-mutine
 Quand un faquin veut s'oublier,
 Je demande à mon Financier :
 Monsieur, combien vaut la farine ?

C X X V I I I.

La Curieuse.

Je connois Madame Darbois,
 Qui change d'Amant tous les mois.
 Pourquoi ? C'est que la bonne Dame
 A son point voudroit arriver :
 Elle cherche, la pauvre Femme,
 Ce qu'elle ne sçauroit trouver.

* C X X V I I I.

La Fille expérimentée.

- I. Fi donc, Monsieur, soyez plus sage,
 Vous badinez trop vivement.
- D. Ma chère, un baiser seulement
 En attendant le mariage.
- I. Non, non, Monsieur, j'ai fait serment
 De ne rien accorder d'avance.
 Je perdrais l'Époux & l'Amant ;
 Et j'en ai fait l'expérience.

L'Homme beureux.

Je ris de ce grand Nicodème
 Toujours racontant, plaisantant,
 Toujours décidant, dissertant
 D'un ton d'autorité suprême ;
 Il n'est qu'un seul homme existant,
 Qu'un seul qu'il révère & qu'il aime,
 Qu'un seul dont il soit bien content.
 Devinez qui c'est ? C'est lui-même.

C X X X.

Au même.

Pour vous plein d'admiration,
 Idolâtrant votre mérite,
 Je le loue avec passion ;
 La moindre contradiction
 Quand je vous exalte, m'irrite :
 Je dis à chaque occasion,
 Qu'en vous on voit que l'homme arrive
 A l'extrême perfection.
 Votre éloquence décisive
 M'appuye avec affection ;
 Mais je ne vois ame qui vive,
 Qui soit de notre opinion.

C X X X I.

Le grand Dechet.

Je connois le Comte d'Aucour
 Qui fait le Roi dans sa Province :
 Mais si tôt qu'il est à la Cour,
 Bon Dieu, que c'est un petit Prince !

C X X X I I.

Triste Réflexion.

D'UN Philosophe ancien j'aime cette sentence :
 Les Dieux ont, disoit il, les vrais Biens, la Santé,
 Bonheur constant, réel, effet de leur Essence,
 Par lequel ils sont sûrs de l'Immortalité :
 Les Maux sont seulement dans leur Intelligence.

Entre les Dieux , & nous misérables mortels ,
 Nous n'éprouvons que trop quelle est la différence ;
 A toute heure exposez à des revers cruels ,
 Nous avons des vrais Biens la simple connoissance :
 Ils sont dans notre idée , & nos Maux sont réels.

C X X X I I I.

La Réverie Poétique.

Où , j'ai juré de ne jamais écrire ,
 Et d'employer tout mon loisir à lire ;
 Avec vigueur je tiendrai mon serment ,
 Je suis trop las de souffrir le martire ;
 Car il n'est point de plus cruel tourment ,
 Que de vouloir & rimer richement ,
 Et dire en vers tout ce que l'on veut dire.
 Mais , malheureux ! Que fais je en ce moment ?
 Suis-je tombé dans un nouveau délire ?
 Point , je rêve ; oui. Mais je rêve en rimant.

C X X X I V.

A un Courtisan.

Pour avancer votre fortune
 Vous vous tourmentez nuit & jour ,
 Et vous accoutumez la Cour
 A votre présence importune.
 C'est un País tout fait pour vous.
 Vous y prodiguez les bassesses ,
 Les artifices , les souplesses ,
 Les rebuts vous paroissent doux ,
 Nul obstacle ne vous arrête ;
 Tout me prédit votre bonheur :
 Vous avez une bonne tête ,
 Conduite par un mauvais cœur.

C X X X V.

Le Stoïcien.

Ce Stoïcien dont l'Histoire
 Raconte cent traits surprenans ,
 N'étoit qu'un fou bouffi de gloire ,
 Et de dogmes impertinens.

De son bonheur inaltérable,
 Il soutenoit que la douleur
 Ne pouvoit troubler la douceur:
 Vanité sotte insupportable!
 Pour ce Sage déraisonnable
 L'orgueil étoit si plein d'apas,
 Que pour se rendre vénérable,
 Tourmenté d'un mal effroyable,
 Il disoit : *Je ne le sens pas.*
 Hableur, dont je fais moins de cas,
 Que d'un poltron franc & sincère,
 Qui par ses cris & ses *bélas*,
 Fait l'humble aveu de sa misère.

C X X X V I.

Juste Conclusion.

UN homme qui n'a rien à craindre,
 Et que la Loi ne peut contraindre,
 Peut extravaguer tout son saoul :
 Et si, dans la vigueur de l'âge
 Il ne paroit qu'à demi fol,
 Assurément il est bien sage.

C X X X V I I.

Le Voisin sentencieux.

LE gros *Lucas*, après bon vin,
 Bâtonnoit sa Femme *Martine*,
 Qui toujours bargneuse & mutine,
 L'apeloit gueux, pouilleux, gredin.
 Pour lui faire changer de game,
Lucas la frape comme un sourd :
 Elle hurle ; Grégoire accourt,
 Saisit *Lucas*, prêche, déclame,
 Et vient à bout de le calmer ;
 Puis se mettant à le blâmer
 Lui dit : va, tu n'es qu'un infame :
 On sçait qu'il faut battre une Femme,
 Mais il ne faut pas l'assommer.

C X X X V I I I.

A ure Brune.

Vous m'avez joué mille pièces ,
 Je sçais toutes vos trahisons ,
 Et contre vos fausses raisons
 Je suis armé de toutes pièces ,
 Mon Cœur pour vous me parle encor ,
 Il s'efforce de me séduire ,
 Mais en vain , il aura beau dire ,
 Il ne sera pas le plus fort ,
 Et sur lui , malgré son transport ,
 Ma raison a repris l'empire !
 Je vous l'avoûrai cependant ,
 Je redoute votre ascendant ;
 Ma plus grande force consiste
 A fuir les traces de vos pas :
 Je vous suivrai par tout , *Caliste* ,
 Trop sûr que l'on ne vous résiste ,
 Qu'autant que l'on ne vous voit pas.

C X X X I X.

Avis aux Amoureux.

PAUVRES gens que l'Amour lutine ,
 Et qui brûlez d'en voir la fin ,
 Faites-le périr par *Famine* ,
 C'est un poison pour ce lutin :
 Si contre la Faim il s'obstine ,
 Prenez le *Tems* pour Médecin.
 Si malgré le Tems il domine ,
 Et vous tourmente nuit & jour ,
 En secret souffrez , qu'il vous mine ,
 Ou pendez vous , c'est le plus court.

C X L.

Opinion d'un ancien Philosophe.

MIEUX vaut mourir que de survivre
 A la perte du Jugement.
 Heureux quand la mort nous délivre
 D'un si fatal égarement.

Antisthène est d'opinion
 Qu'il faut avoir provision,
 Ou d'un sens exquis pour entendre,
 Ou d'un bon licou pour se pendre.

C X L I.

Loi barbare.

QUE vois-je ? juste Ciel ! un Roi sur la sellette !
 Eh, qui va le juger ? Qui ? Ses propres Sujets.
 Je tremble, je frémis à ces affreux objets.
 Puissance souveraine êtes vous donc sujette ?
 Elle l'est. Eh de qui ? De la Loi. Quelle Loi
 Autorise le Peuple à condamner son Roi ?
 Nous vient-elle de Dieu ? Les Rois sont son *image* ;
 Les Rois par ses decrets ont le sceptre en partage,
 Dieu lui-même ici bas daigne le respecter.
 Eh d'où vient donc la Loi qu'on ose nous citer ?
 Qu'on prouve par quel droit & par quel privilège.
 On osa décerner cette Loi sacrilège.
 Puisqu'elle ôte aux Sujets leurs plus sacrez liens,
 Si des hommes l'ont faite, ils n'étoient pas Chrétiens.

C X L I I.

L'Ecuyer.

CE petit Conseiller de bale,
 Epais, de figure animale,
 Non moins ignorant que grossier,
 Peut pourtant se dire *Ecuyer* ;
Ecuyer par-devant Notaire
 Sçavez-vous par quelle raison ?
 Il est *Ecuyer* par son Pere,
 Car son Pere étoit *Maquignon*.

C X L I I I.

A Blondeau.

POUR avoir fait quelques petits Ouvrages
 Tout degoutans d'amertume & de fiel,
 Qui du Public ont surpris les suffrages,
 Vous vous placez dans le troisiéme Ciel.
 Si haut guindé, de vous même idolâtre,

D'un

D'un stile dur, d'un ton acariâtre,
 A chaque Auteur distribuant son lot,
 Vous nous diétez des loix pour le Théâtre.
 Vous prétendez que jusqu'au moindre mot,
 On s'y conforme à votre Arrêt suprême.
 Point tant de bruit, Législateur fallot,
 Prêchez d'exemple, & montez-y vous-même;
 Tout votre esprit n'y produira qu'un sot.

C L X I V.

A un Censeur Impertinent.

COMME mon tems m'est précieux,
 Jamais je ne lis tes Ouvrages;
 Mais j'apprends qu'à l'*Ambitieux*
 Ton Libelle a fait cent outrages.
 J'aurois honte de tes suffrages,
 Tes mépris me sont glorieux.
 Mais tremble, Icare audacieux,
 Malheur à toi si je me pique.
 Quelque jour ma Muse caustique
 Peut te trouver en son chemin.
 Tais-toi donc, Censeur famélique;
 Et songe qu'un Auteur Comique
 A toujours la verge à la main.

C X L V.

A un Caffard,

Vous ne m'échapperez pas,
 Car je vous suis pas-à-pas,
 Malgré vos petites ruses
 Qui n'imposent qu'à des Buses.
 Envain couvert d'un vieux froc;
 D'un Saint vous portez la mine;
 Je sçais qu'il vous faut un broc
 Pour calmer le premier choc
 De votre soif clandestine.
 Tous les gens de votre estoc
 Ont le feu dans la poitrine.
 Mais ce n'est pas là le hic:

Un feu plus brûlant encore,
 Sous vos haillons vous dévore,
 Et c'est là votre vrai tic.
 D'une pureté sans borne
 Vous vous piquez en public,
 Vous avez un regard morne,
 Votre cœur semble un mastic:
 Mais malheur à qui s'y fie!
 Ce mastic se molifie,
 Quand vous tenez à l'écart
 Quelque Sainte joliette,
 Et vous n'êtes qu'un Caffard.
 Vous avez une Poulette
 Succulente & verdelette,
 Qui dans trois mois au plus tard,
 Car elle est bien rondelette,
 Nous prouvera qu'en cachette
 Frere Ange est Frere Frappard.

C X L V I.

Caprice.

J'aurois bien fait un Sonnet,
 Mais bon ! Ce n'en est plus la mode.
 Qu'importe ! La vieille méthode
 Peut renaître en mon cabinet.

J'y suis maître, & pour trancher net,
 Mon caprice est ma loi, mon Code.
 Avançons. Quel Poëme incommode
 Sortira-t-il de mon cornet ?

Voyons : J'ai déjà, ce me semble,
 Ajusté deux Quatrains ensemble,
 Le premier *Tercet* est trouvé :

Mais Pégaze bronche, je tremble ;
 Quittons le galop, allons l'amble ;
 Grace au Ciel je suis arrivé.

C X L V I I.

L'Ignorance pernicieuse.

MALHEUR à l'homme prévenu
Qui sur son mérite se fonde,
Et qui, connu de tout le monde,
Meurt sans jamais s'être connu.

C X L V I I I.

A S A S. Mlle. de C.

QUAND le Dieu Jupiter vous forma dans son sein,
Il balança long-tems touchant votre destin :
Elle aura, disoit il, Esprit, Beauté, Sagesse ;
En ferai je une Femme, ou bien une Déesse ?
Enfin dans son pouvoir n'étant point limité,
Il fit de vous, *Ciméne*, une Divinité.
Vous ayant prodigué tous ses dons sans réserve,
Sera-t-elle *Venus*, sera-t-elle *Minerve* ?
Pensa-t-il en lui même Et ne balançant plus,
Elle fera, dit-il, & *Minerve* & *Venus*.

C L X I X.

A un Bel Esprit de Province.

POUR un Ecrivain de Campagne
Votre Livre n'est pas mauvais.
Votre esprit, comme un Vin d'Espagne,
Est fort moëlleux & fort épais.

C L.

La Coquette.

JE ne veux plus penser à vous,
Lise, vous n'êtes qu'une ingrante ;
Depuis long-tems votre œil me flatte,
Et me fait l'accueil le plus doux :
Mais il ment comme votre bouche.
Vous ne méritez pas mon cœur ;
J'aimerois mieux un air farouche,
Qu'un air attrayant & trompeur.
Vous craignez qu'on ne vous échape,
Mais vous sçavez vous échaper ;
Ou permettez que l'on vous frape,

Ou ne cherchez plus à fraper.

C L I.

Le Créancier & le Débiteur.

- C. Tu me dois , & j'aime à te voir ;
 Tu crains que je ne t'aperçoive.
 D. C'est que nous aimons qu'on nous doive,
 Mais nous n'aimons pas à devoir.

C L I I.

L'Inconstant puni.

UNE fois je dis à l'Amour ,
 Que ta fureur me persécute !
 A tes caprices chaque jour
 Mon cœur sera-t'il donc en bute ?
 A qui ne me forces-tu pas
 De rendre le plus vif hommage ?
 Brune , blonde , coquette ou sage ,
 Toutes ont pour moi des apas.
 La dernière qui se présente
 Est la plus-digne de mes vœux ;
 Je ne suis pas plutôt heureux ,
 Qu'une autre flame me tourmente.
 Ne me fixeras tu jamais ?
 Serai je toujours en balance ?
 Ne me blesse plus deormais ,
 Ou fais que j'aime avec constance.
 Amour , de ma plainte irrité ,
 Me dit : *Tu veux donc une Belle*
Qui puisse te rendre fidelle ?
Tien , regarde cette Beauté.
 Je vous vis , *Hortense* , & mon ame
 Brûle de la plus vive flame ,
 Et je sentis dès ce moment ,
 Que j'aimerois trop constamment ,
 Vous vous moquez de ma tendresse ,
 Amour se rit de ma foiblesse ;
 Que vous servez bien son couroux !
 Envain je cours à d'autres Belles

Qui m'offient des fers bien plus doux.
Tandis que je suis auprès d'elles,
Mon cœur est toujours avec vous.
Amour, frappe l'ingrate *Hortense*.
Des mêmes traits que je ressens;
Si sur elle ils sont impuissans,
Rends-moi du moins mon inconstance.

C L I I I.

Le nouvel Amour.

LOUCHET voyant une Borgnesse
Qui d'ailleurs avoit de beaux traits,
La gorge belle & le teint frais,
Pour elle se prend de tendresse,
Et par tout vante ses attraits.
Il la suit long tems, il la lorgne,
Et lui dit un jour : *Ab, Martbon!*
L'amour est aveugle, dit on,
Et moi, je soutiens qu'il est borgne.

C L I V.

A un Homme distrait.

Tu ne marches qu'en chancelant;
Si quelqu'un t'aborde, il t'étonne;
Car ton pauvre esprit ambulans
N'est jamais avec ta personne.

C L V.

Projet d'une Epitre Dédicatoire.

D'UNE Epitre Dédicatoire
Dans peu je vous régalerai;
Mais plus je me fais votre histoire,
Moins je sçais ce que je dirai.
Vanterai je votre Naissance?
Ce n'est pas votre bel endroit.
Votre Esprit & votre Science?
Vous & moi, l'on nous siffleroit.
Pour exalter votre Sagesse,
Vos Mœurs & votre Probité;
Il me faudroit la hardiesse.

Du menteur le plus éfronté.
 A l'égard de votre Courage,
 Vous sçavez bien, mon cher Patron,
 Que c'est un difficile ouvrage
 De faire un César d'un Poltron.
 Laissons ce chapitre, & pour cause.
 Voici ce que je me propose
 Pour prendre un air de vérité.
 Je vanterai votre Dépense
 Passant toute magnificence;
 L'éclat de votre Dignité,
 Votre Table, vos équipages,
 Vos Chevaux, vos Laquais, vos Pages,
 Qui sont d'une grande beauté:
 Tout cela remplira six pages.
 Un point que je traiterai bien,
 C'est celui de vos Alliances,
 Je finirai par votre Chien,
 Seul sujet de votre entretien,
 Seul objet de vos complaisances.
Mais de moi, que diras-tu? Rien.

C L V I.

A un Pédant.

Tu n'écris, nous dis tu, que pour les seuls Sçavans,
 Et t'embarasses peu de plaire aux ignorans.
 Si ton Ouvrage, Ami, n'est pas fait pour leur platre,
 Je ris de ton orgueil, & je plains ton Libraire.

C L V I I.

Le Poëte mal-aisé.

Le pauvre Abbé Séraphin
 Méprise la renommée,
 Et dit qu'il a trop grand faim
 Pour se nourrir de fumée.

C L V I I I.

Au Roi.

Je veux me faire un plaisir délicat
 De vous louer, sans espoir de salaire,

De la Vertu fidèle tributaire,
 Je sçais lui rendre un culte sans éclat.
 Sous votre empire elle régit l'Etat,
 Ses seuls Amis sont en droit de vous plaire;
 Vous regardez comme un noir attentat
 Tout ce qui peut vous la rendre moins chère;
 Et jeune encor, par son seul ministère,
 Vous gouvernez comme un vieux Potentat.

C L I X.

A Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Fleury.

MES vœux, ceux de toute la France
 Sont enfin exaucez, & nous sommes contens;
 Dieu soit beni; *Votre Eminence*
 N'a plus, dit-on, que cinquante ans.
 Puisse encore mieux pour vous la Nature combattre,
 Et puissiez vous dans quatorze ans d'ici
 Avoir encor quatorze ans à rabattre.

C L X.

La Vie heureuse.

Voici quelle est la vie heureuse.
 Ne se point livrer à l'accès
 D'une passion amoureuse;
 N'avoir, ni Femme, ni Procès;
 Dans l'indépendance flatueuse
 Jouir d'un bien très-assuré
 Sans aparence fastueuse:
 Partager ses jours à son gré:
 Entre le séjour de la Ville,
 Et quelque retraite tranquille;
 Avoir des Amis, du moins un,
 D'un esprit vaste & peu commun,
 D'une humeur facile, ingénue,
 D'une probité bien connue,
 Fuir les affaires & les soins;
 Peu de desirs, peu de besoins;
 Etre content de sa Fortune:

D'une Table saine & commune
 Satisfaire son apétit ;
 Dormir sept heures dans son lit ,
 Sans trouble & sans inquiétude ;
 Ne se faire aucune habitude
 Dont on puisse se repentir ;
 Ni n'acheter , ni ne bâtir ;
 Des sots abjurer le commerce ;
 Contre la *Fortune* perverse
 Avoir un cœur bien affermi ;
 Ne se faire aucun ennemi ,
 Ni ne pouvoir haïr personne ;
 Voir tout , sans que rien nous étonne ;
 Se faire une suprême loi
 D'être toujours maître de soi ,
 Mais n'outrer rien dans la morale ;
 Conserver une humeur égale :
 Devoir à son tempérament
 Une santé très vigoureuse
 Que l'on ménage prudemment :
 Loin de croire la mort affreuse ,
 Y penser , la voir s'approcher ,
 Sans la craindre , ni la chercher ;
 Voilà quelle est la Vie heureuse.

C L X I.

Remede contre l'Ennui.

DANS ma paisible solitude
 Souvent je me plais à rêver ,
 Et ma *Muse* a pris l'habitude
 De venir d'abord m'y trouver.
 Elle m'acoste sans rien dire ,
 Son air est grave & sérieux ;
 L'Ennui paroît peint dans ses yeux ;
 Tout-à coup je la vois sourire :
Allons , dit-elle , *il faut écrire.*
 Sur quoi ? *Sur les défauts d'autrui.*
Rien ne dissipe mieux l'Ennui ,

Que de s'amuser à médire.

C L X I I.

Épigramme d'un Bossu.

Ci gît un Bossu fainéant ,
Petit monstre bouffi de gloire ,
Qui s'en fit tellement accroire ,
Qu'il se crut toujours un Géant.

C L X I I I.

Sur un Sot.

A. CONNOISSEZ-VOUS Monsieur de Laitre ?

B. Oui, j'ai l'honneur de le connoître :

C'est un grand homme beau, bien fait.

A. Connoissez-vous un sot parfait ?

B. Si ce n'est lui, qui pourroit-ce être ?

C L X I V.

A mon Fils,

SONGEZ, si jamais on me nomme
Entre les Auteurs excélens,
Que le plus beau de mes talens
Fut de penser en honnête homme,
Ce point pour l'émulation
N'est pas une matière vaine,
Le reste ne vaut pas la peine
De piquer votre ambition.
Une Muse ardente, importune,
M'a conduit au sacré Vallon ;
Mais, pour être aimé d'Apollon,
Il faut rompre avec la Fortune.

C L X V.

Mauvais Présage.

SUR mon cœur *Clarice* a des droits ;

Je serois assez fou, je crois,

Pour l'épouser ; mais chose étrange !

Tout du plus loin que je la vois,

Je sens que le front me demange.

Sur la Fortune.

GARDEZ-VOUS bien de dire à la fontaine ,
 Va , de ton eau je ne boirai jamais ;
 Vous lui feriez une menace vaine ;
 La Fortune est , fut , sera désormais
 Folle , bizarre , infidèle , incertaine.
 Pour le mérite elle n'a que rigueur :
 Presque toujours son indigne faveur
 Fait d'un Faquin un Homme vénérable ;
 Tel aujourd'hui vous semble méprisable ,
 Dont vous serez demain l'Adorateur.

A un Prélat obéré.

Vous êtes un docte Prélat ,
 Mais trop fier du rang où vous êtes ,
 Vous aimez le faste & l'éclat ,
 Et c'est le seul mal que vous faites :
 Malgré vos fougues indiscrettes
 On vous croit sage ; & je prédis
 Que vous irez en Paradis
 Si jamais vous payez vos dettes.

Le Babillard.

DAMON impertinent Parleur ,
 Dont l'éloquence nous affomme ,
 Se vante d'être un honnête homme ;
 Peut-on voir un plus grand Hableur !

*Réponse à un Anonyme qui m'avoit écrit sous le faux
 nom de l'Abbé Gaultier.*

QUI que tu sois , Abbé Gaultier ,
 Petit Collet , ou Financier
 Traîneur ou d'Epée ou de Robe ,
 Auteur de Ville ou Casannier ,
 Ecrivain , Noble , ou Roturier ;
 Si le voile qui te dérobe

Aux traits dont je veux te payer ,
 Devient quelque jour moins grossier ,
 Je te promets dès l'heure même ,
 Place dans mon Calandrier ,
 Et fussions-nous en plein Carême ,
 Un des bons plats de mon métier.
 A ton ironie insipide ,
 Déjà je reconnois un Fat
 Impertinemment délicat ,
 Un petit Esprit qui décide ,
 Un sot Railleur , un plat bouffon ;
 Ce sont faits que ta Lettre atteste :
 Au revoir : dis-moi ton vrai nom ,
 Et moi je te dirai ton reste.

C L X X.

Le Censeur à la mode.

CLEON , Censeur très salutaire ,
 Ne veut point être censuré ;
 Et fait comme notre Curé ,
 Qui prêche bien , & veut mal faire.

C L X X I.

*A un Auteur de qualité , qui postuloit une place
 à l'Académie.*

Vous êtes un Auteur illustre ,
 J'entends par le Rang & le Nom ,
 Vous postulez le nouveau lustre
 D'une place au sacré Vallon.
 C'est une louable manie ,
 Le Parnasse en est très flaté ;
 Avec une gloire infinie
 Peut être seriez vous monté ,
 Si vous aviez plus de Génie ,
 Et beaucoup moins de Vanité.

C L X X I I.

La Femme de précaution.

LUCAS , près de mourir , suplioit sa moitié ,
 De lui jurer en signe d'amitié

Qu'elle vivroit toujours dans le veuvage :
 De ta foi , disoit il , j'exige encor ce gage.
 Tu sçais , mon cher Epoux , dit-elle tendrement ,
 Qu'à tes moindres desirs je fus toujours soumise ;
 Mais dispense-moi du serment ,
 Car je me suis déjà promise.

C L X X I I I.

L'Envie.

Des grands Hommes voici le sort :
 Ils font un généreux effort !
 Pour éterniser leur mémoire ;
 Leurs succès les comblent de gloire ,
 Digne prix d'un heureux essor
 Mais leur gloire anime l'Envie ,
 Qui les poursuit pendant leur vie ,
 Et qui les pleure après leur mort.

Fin du quatrième & dernier Volume.



A U R O Y .

E P I T R E

SUR SA CONVALESCENCE.

GRAND ROY, te vais révéler mon secret ;
Si tu mourrois, je mourrois de regret :
Trop l'ai senti pendant ta maladie,
Et, bien ou mal, il faut que te le die,

Et que mon cœur, qui seul va s'exprimer,
S'ouvre à tes yeux en me faisant rimer,
Non pour t'offrir une Ode Pindarique,
Mais un crayon du style Marotique ;
Style naïf, qui, des siècles vainqueur,
A conservé l'éloquence du cœur,
Selon mon goût grandement préférable
A ce tour fin que l'on croit admirable,
Et que l'esprit recherche follement,
Pour étouffer en nous le sentiment.

Te dirai donc d'une façon naïve,
Que tu vivras si Dieu veut que je vive ;
Car te proteste, & t'engage ma foi,
Que ne puis vivre un seul moment sans T O I ;
Non que prétende à te voir face à face ;
A moi pauvre n'appartient telle grace :
Il me suffit que tes précieux jours

Tome IV.

A 3

542 E P I T R E A U R O Y.

Soient éloignez de la fin de leur cours ,
Et que le Ciel prenne soin de ta vie ,
Par maix affreux à nous presque ravie ,
Et te réserve à montrer aux FRANÇOIS ,
Qu'il veut que sois le plus fameux des Rois ;
Et fasses voir à l'Europe étonnée ,
Qu'il a fixé ta haute destinée
Pour atterrer nos Ennemis jaloux ,
Et les forcer à plier sous tes coups ,
Qui sont guidez par Raison & Prudence ,
Fermes apuis de ton heur & vaillance :

CAR ne sçavons , & pourrois en jurer ,
Ce que devons en T O I plus admirer ,
Ou ta valeur , qui dans les Champs Beligues
Vient d'éclater par cent faits héroïques ,
Ou ta sagesse & magnanimité ,
Qui toujours font présider l'Equité
A tes Conseils , & , malgré mille obstacles ,
Font de ton Régne un tissu de miracles.

UN point encor qui pour nous , grace aux Cieux ;
De plus en plus rend tes jours précieux ,
C'est ta bonté : Ta bonté sans égale ,
Qui régne au fond de ton ame royale ,
Qui sçait descendre aux plus petits objets ,
Et t'attendrir pour tes moindres Sujets ,
Que te voyons , par un destin prospère ,
Moins gouverner en puissant Roi , qu'en Pere ;
Quoique pourtant voyions briller en T O I
Egalement , & le Pere , & le Roi ;
Du Roi des Rois , imitateur insigne ,
Dont nous parois l'image la plus digne :

AUSS I ton Peuple en est-il si charmé ,
Que , t'apelant LOUIS LE BIEN AIME' ,
Te donne un nom qui plus de gloire enferme ,
Que si , faisant taire toute la Terre
A ton aspect , plus terrible que grand ,
T'étois acquis le nom de Conquérant ;

Nom que pourrois porter à juste titre :
 Mais ne combats que pour celui d'*Arbitre*,
 A T O I bien dû ; par T O I bien mérité
 Par ta puissance & par ton équité,
 Puisque ne veux te rendre redoutable,
 Que pour dompter une haine indomptable,
 Effet d'un sang contre nous conjuré,
 De ta Grandeur ennemi déclaré,
 Sourd aux accens, aux cris de la Justice,
 Dont tu prétends que la Loi s'accomplisse
 Malgré l'appui de l'orgueilleux *Anglois*
 Epouventé du bruit de tes Exploits,
 Et s'immolant à sa jalouse rage
 Pour s'oposer à ton noble courage
 Qui force tout, & ne tendit jamais
 Qu'à rapeller la *Justice* & la *Paix*.

C'EST ton objet ; & sa claire évidence
 Fait pour ta gloire agir la Providence,
 De qui nos cœurs implorant le secours,
 Ont obtenu que le fil de tes jours,
 Dont tes douleurs nous présageoient le terme,
 Pût se reprendre, & devenir si ferme,
 Que nul de nous onc ne pût parvenir
 Au jour fatal qui les verra finir.
 A tes Sujets quand le Ciel te renvoie,
 Juge, GRAND ROI, de l'excès de leur joie.

POUR moi, charmé de ton destin si beau,
 Quand tu renaîs, je reviens du tombeau,
 Où ma douleur eut prévenu la Parque,
 Si son ciseau, qui tranche le Monarque
 Et le Berger, sans distinguer le rang,
 T'eût fait périr. Las, je sentis mon sang
 Glacé d'abord, lorsqu'on vint m'apprendre
 Qu'à te guérir plus n'osoit-on prétendre,
 Et que ton mal, bien loin d'être apaisé,
 Avoit tout l'art d'*Hypocrate* épuisé.

AU TOUT-PUISSANT mais qui peut faire obstacle ?

541 ÉPITRE AU ROI, SUR SA CONVALESCENCE.

Pour te sauver il a fait un miracle ;
Et , présidant à tes sages projets ,
Sa main te rend à tes tendres Sujets.

MAIS difons mieux : C'est ton Epouse auguste ,
Qu'en leur faveur le Seigneur toujours juste
Daigne exaucer ; c'est par ses vœux , ses pleurs ,
Qu'on voit finir tes maux & nos douleurs :
De ses Vertus heureuse récompense !

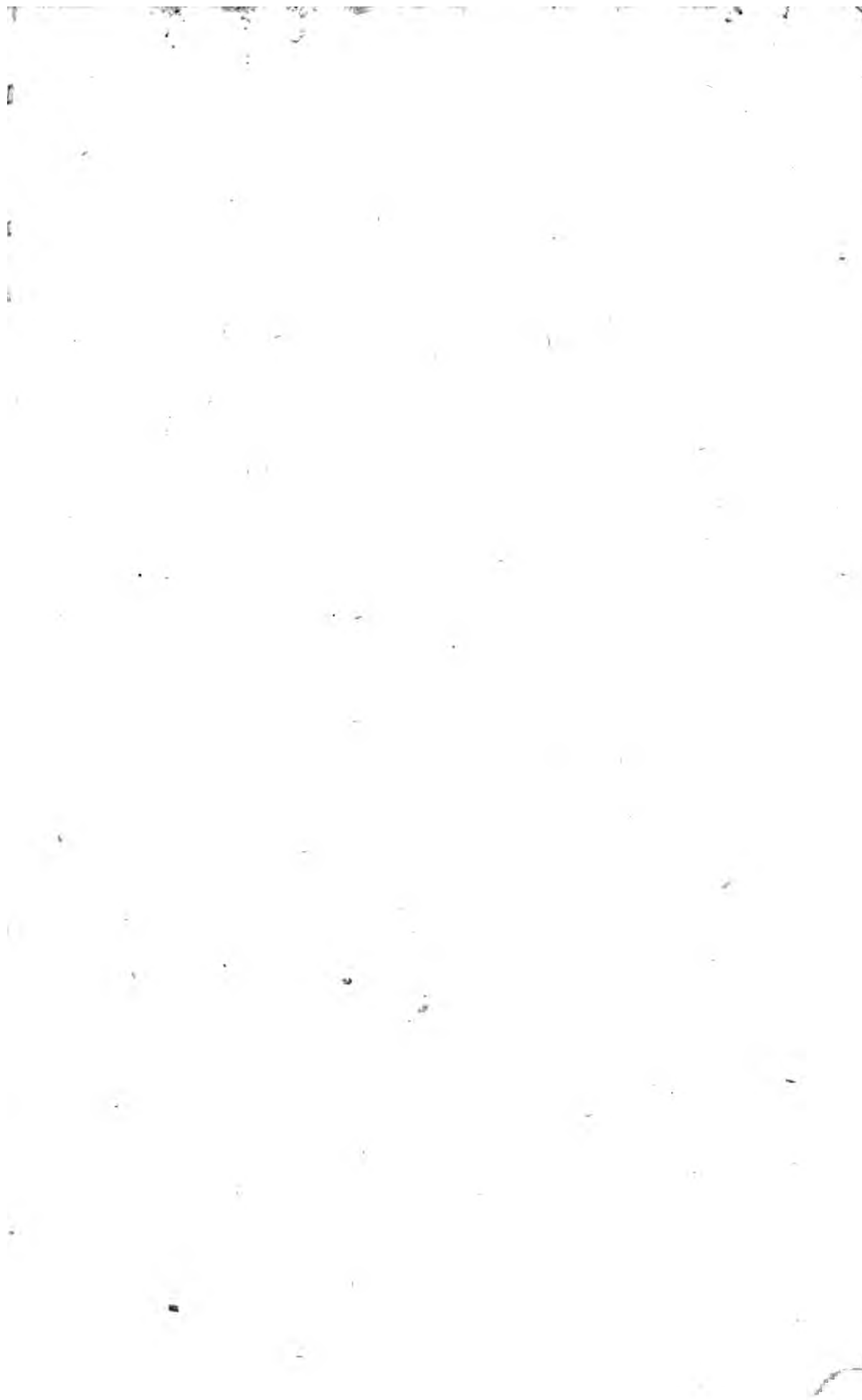
REINE , à jamais précieuse à la FRANCE ,
Digne d'un Roi le plus grand des Mortels ,
Viens , conduis nous au pied des saints Autels
Fais agréer , par tes pieuses larmes ,
Au Roi des Rois que pour nous tu désarmes ,
Les vifs transports de nos remerciemens :
Obtiens de LUI , que , si ses châtimens
Trop mérités doivent punir nos crimes ,
Nos cœurs contrits lui servent de victimes ,
Et désormais nous sauvent de l'horreur
De perdre un Roi , notre unique bonheur.

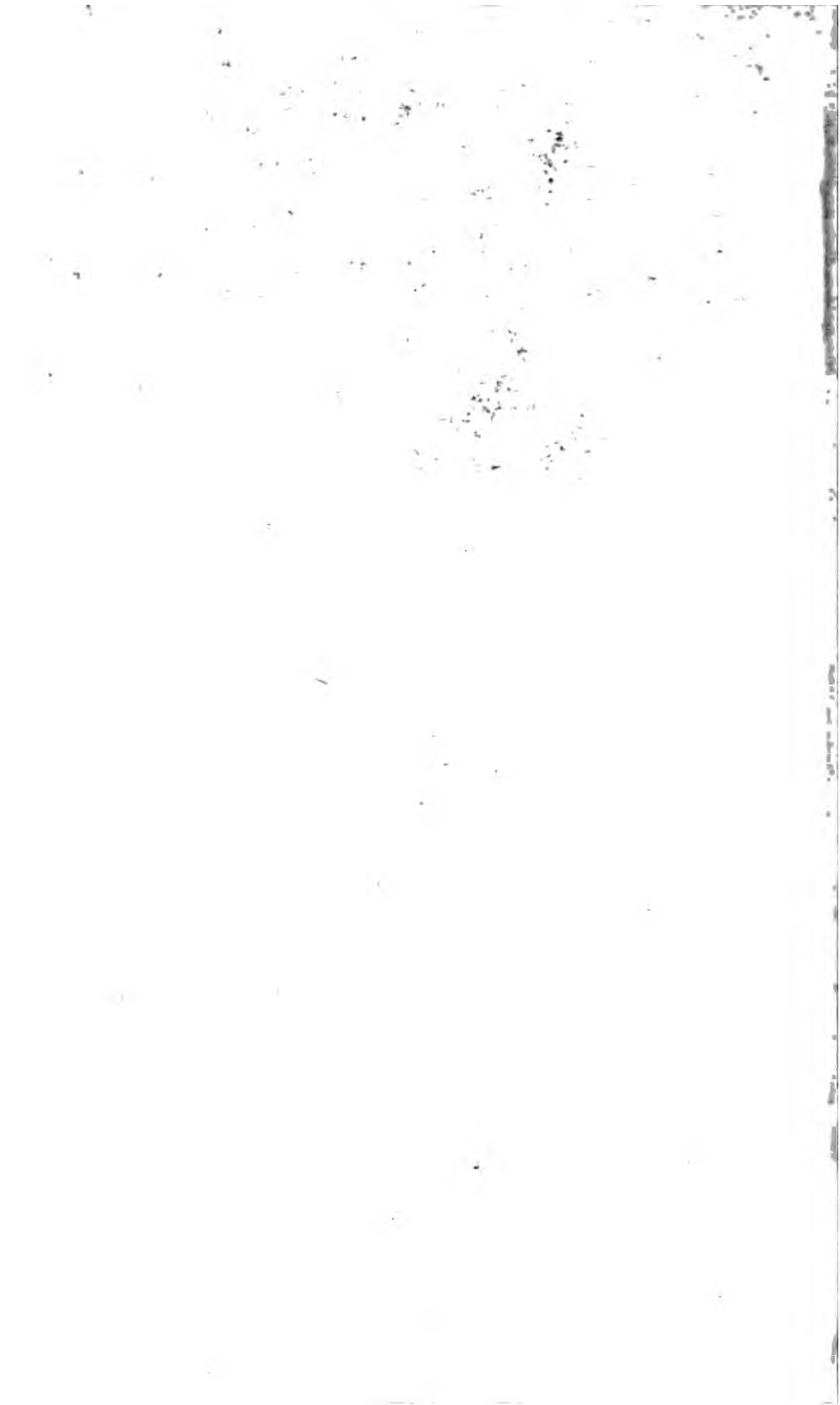
NERICAULT DESTOUCHES.

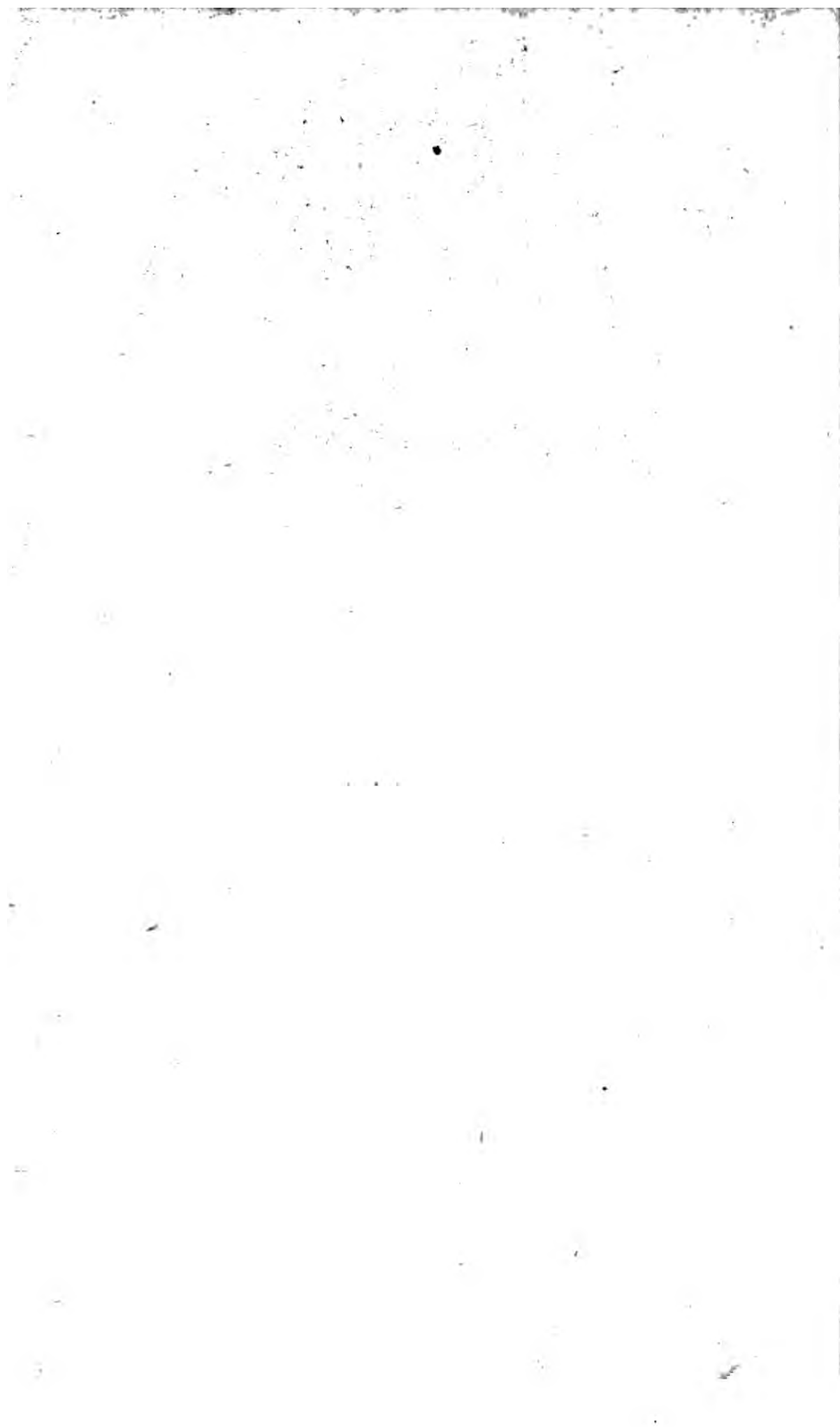
F I N.

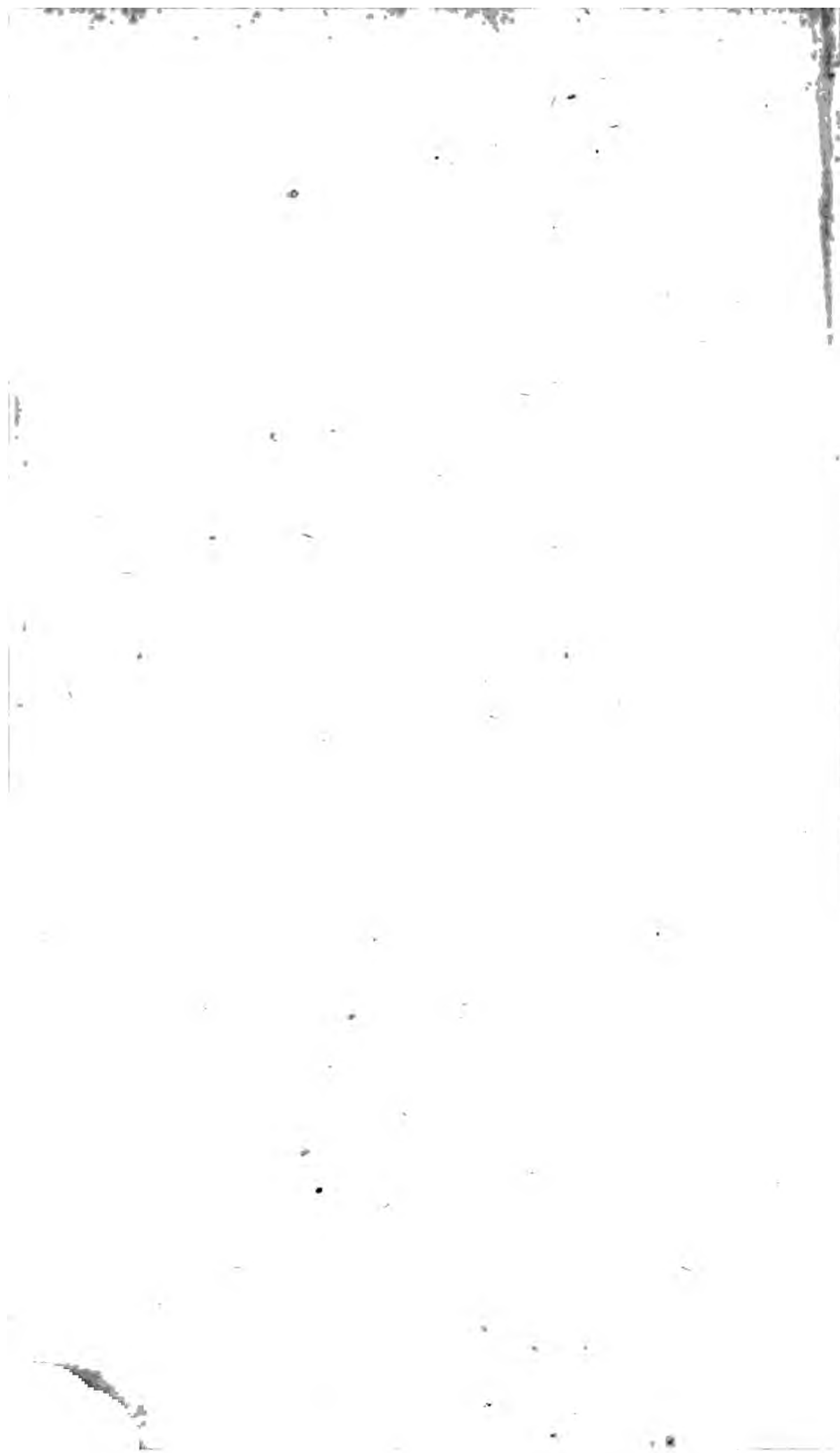


73740731









Vet. Fr. II A. 1113



**ZAHAROFF
FUND**

